BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
IV
1385
VITT. EM. III
NAPOLI

PROVINCIALE

Armadio 20
Palchetto 6.
Num.° d' ordine 35 2-a-33

1149
1
13
B. Pub.
II
1855

HISTOIRE

DE LOUIS II,

PRINCE DE CONDÉ.

TOME QUATRIÈME.

BIBLIOTECA PROVINCIALE
di
NAPOLI
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

63

HISTOIRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

Second du Nom,

PRINCE DE CONDÉ,

RREMIER PRINCE DU SANG,

SURNOMMÉ *le Grand;*

Ornée de Plans de Sièges & de Batailles;

Par *M. Desormeaux.*

TOME QUATRIÈME.

BIBLIOTECA PROVINCIALE
DI
POLI *

BIBLIOTECA PROVINCIALE
di
NAPOLI

A PARIS,

Chez Désaint, rue du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

SOMMAIRE

DU SEPTIÈME LIVRE.

Procès du prince de Condé, & ſa condamnation. Le duc Charles de Lorraine eſt arrêté dans les Pays-Bas. Commencement de la campagne de 1654. Les François aſſiègent Stenai. Condé propoſe le ſiège d'Arras; Arras eſt inveſti. Fautes énormes de Fuenſaldagne; traits particuliers; la Ville d'Arras eſt preſſée; inquiétudes de la Cour de France. Le Roi ordonne à ſes Généraux d'attaquer les lignes d'Eſpagnoles; préparatifs & ſuccès de cette entrepriſe. Belles manœuvres de Condé; il ſauve l'armée vaincue & arrête les progrès de Turenne. La Reine Chriſtine abdique la Couronne de Suède;

elle écrit à Condé ; elle arrive dans les Pays-bas ; conduite étrange de cette Princeſſe envers Condé. Campagne de 1655. *Les François aſſiègent Landrecies ; Condé vole au ſecours de la place ; il veut livrer bataille ; les Eſpagnols lui lient les mains ; perte de Landrecies. L'Archiduc ſe retire dans le Hainaut ; conduite pitoyable de ce Prince. Condé ſauve l'armée Eſpagnole ; Turenne prend les Villes de Condé & de Saint-Guilain. Défection de l'armée Lorraine. Cromwel joint ſes forces à celles de la France. L'Archiduc & Fuenſaldagne ſont rappellés ; D. Juan eſt nommé Gouverneur des Pays-Bas ; caractère de ce Prince. Campagne de* 1656 *; Turenne & la Ferté aſſiègent Valenciennes ; Condé & D. Juan marchent au ſecours de la Ville ; ils attaquent & forcent les lignes Françoiſes ; Condé prend le maréchal de la Ferté &*

la moitié de ſon armée ; D. Juan ne ſait point profiter de la victoire. Priſe de la ville de Condé ; Turenne ſe retire en Artois ; Condé l'y pourſuit ; manœuvres de ces deux Généraux ; retraite des Eſpagnols ; ils aſſiègent Saint-Guilain. Belle marche de Turenne ; l attaque la Capelle ; le ſiège de S. Guilain eſt levé & la Capelle perdue. Triſte ſituation de Condé. Le Roi d'Angleterre ſe réfugie à Bruxelles avec ſes frères ; Condé lui fait rendre les honneurs dus au rang ſuprême. Campagne e 1657. Le Prince reprend la Ville de ondé ; les Pays-Bas ſont attaqués ar des forces ſupérieures. Turenne ſiège Cambrai ; Condé lui en fait ver le ſiège. Siège de Mont-Médi par Maréchal de la Ferté ; les Eſpagnols défendent avec vigueur. Condé forme projet de ſurprendre Calais ; l'enpriſe échoue ; il propoſe à D. Juan

de marcher à Paris ; celui-ci refuſe d'y conſentir ; il retourne ſur les bords de la Meuſe ; Mont-Médi capitule ; Turenne aſſiège Saint-Venant. Négligence incroyable de D. Juan ; la Cavalerie du Prince, commandée par Boutteville, défait le marquis de Ciron, & enlève les équipages de l'armée de Turenne. Condé & D. Juan marchent à Ardres ; le Prince veut emporter la place d'emblée ; les Eſpagnols s'y oppoſent ; Turenne prend Saint Venant. D. Juan lève le ſiège d'Ardres & ſe refugie ſous le canon de Dunkerque. Perte de Mardick ; Condé tombe dangereuſement malade ; alarmes des Pays-Bas ; la France prend beaucoup d'intérêt à ſon ſort ; la Reine lui envoie le Médecin Guenaud. Convaleſcence du Prince ; ſituation critique de la France. Mazarin négocie avec Condé ſans ſuccès. La ville

d'Heſdin ſe donne au Prince ; le maréchal d'Aumont eſt pris devant Oſtende ; conduite audacieuſe de Cromwel ; il exige de la France qu'elle aſſiège Dunkerque ; difficultés de l'entrepriſe ; Turenne les ſurmonte. Sécurité de D. Juan ; belle action de Louis XIV. Les Eſpagnols marchent au ſecours de Dunkerque. Faute de D. Juan ; Condé tâche en vain de lui inſpirer de plus ſages réſolutions. Témérité du maréchal d'Hocquincourt ; il eſt bleſſé à mort devant les lignes françoiſes. Danger de Condé ; Turenne profite des fautes des Eſpagnols. Bataille des Dunes. Les François remportent une victoire complette & prennent Dunkerque ; Gravelines, Menin, Ypres tombent entre leurs mains. Déſaſtres des Eſpagnols ; voyage de la Cour de France à Lyon ; Philippe IV demande la paix ; négociation des Pyrénées ; elles ſont ar-

rêtées par rapport aux intérêts de Condé ; grandeur d'ame & déſintéreſſement de ce Prince. L'Eſpagne obtient enfin ſon rétabliſſement ; retour de Condé en France ; le Roi le reçoit en grace.

HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

BIBLIOTECA PROVINCIALE
DI
NAPOLI

LIVRE SEPTIÈME.

1654.

JUSQU'ICI la Cour avoit ſuſpendu la foudre qui menaçoit depuis 1654.
ſi long-temps Condé : elle eſpéroit que le Prince, vaincu d'un côté

1654. par les chagrins, les dégoûts & les contradictions; ébloui de l'autre par les offres les plus magnifiques dont on ait jamais tenté l'ambition d'un Sujet, abjureroit enfin des Alliés qui ne ſavoient pas profiter de ſes ſecours. Il n'en eût pas tant fallu ſans doute pour ramener Condé au pied du trône; mais il craignoit d'y trouver Mazarin, & avec lui la diſgrace & de nouveaux fers. Après avoir eu le triſte & funeſte honneur de balancer ſi long-temps les forces & la fortune de ſon maître, Condé croyoit ne pouvoir rentrer en ſûreté dans ſa Patrie que ſur la foi d'un traité général. Sa défiance acheva de briſer aux yeux de la Cour les liens qui le tenoient encore attaché à l'Etat. Le crime de quelques malheureux influa encore dans la querelle, & porta la haine à ſon comble entre le Prince & le Cardinal.

Hiſtoire du cardinal Mazarin, t. IV, p. 27 & ſuiv.

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 43.

Deux hommes qui ſembloient n'être venus dans les Pays-Bas que pour attenter aux jours de Condé, furent arrêtés, jugés, condamnés & exé-

cutés. La voix publique, ſi ſouvent fauſſe & injuſte, accuſa Mazarin 1654.
le les avoir ſubornés. Le caractère connu du Miniſtre ſuffit pour le uſtifier. Bientôt après le Cardinal e plaignit lui-même d'une conſpiration contre ſa vie; deux Officiers expièrent ſur la roue leurs deſſeins vrais ou faux; mais perſonne ne ſoupçonna Condé d'avoir trempé dans le complot. Mazarin étoit aſſez naï pour trouver des aſſaſſins dans le Royaume. Cependant le Cardinal, couvrant ſa vengeance particulière de l'autorité des Loix, preſſe la condamnation du premier Prince du Sang au milieu des fêtes conſacrées à l'himenée du Second. L'envie d'enrichir le prince de Conti, ſon nouvel allié, des dépouilles du chef de la branche, n'auroit-elle pas excité le zèle du Cardinal?

Hiſtoire du cardinal Mazarin, t. IV.

Cependant le Roi, dont il conduiſoit la jeuneſſe, ſe rendit au Parlement, accompagné du duc d'Anjou ſon Frère & de preſque tous les Grands du Royaume, pour préſider au procès criminel. Après

Mémoires de Montglat t. X, p. 30.

1654. les procédures & toutes les formalités prescrites par la Loi, intervint un Arrêt foudroyant qui retranchoit Louis, Prince de Condé, de la race immortelle de Bourbon; le privoit de son nom auguste, de ses biens, de ses honneurs & de la vie qu'il devoit perdre dans la forme & l'appareil qu'il plairoit à Sa Majesté d'ordonner; & qui déclaroit sa postérité déchue du droit de succéder à la Couronne. Mais cette dernière clause contre les enfans d'un Prince du Sang, déclaré criminel de lèse-Majesté, étoit-elle au pouvoir du Roi & du Parlement? Ne blessoit-elle pas le droit public & fondamental de la Nation? C'est la naissance & la loi qui donnent à l'infini aux descendants de Hugues Capet le droit inconteſtable à la Couronne. Le Roi n'en est que le dépositaire & l'usufruitier; il ne peut ni déshériter son sang, ni appeller un étranger à sa succession, ni démembrer son Domaine. Cette heureuse nécessité est sans doute la plus noble prérogative de nos Monarques; elle assure la Couronne à leur postérité

tant qu'il exiſtera un ſeul Prince légitime, iſſu de mâle en mâle de Hugues Capet. 1654.

Cependant dix mille François, à la tête deſquels on comptoit des Montmorenci, des Foix, des Duras, des la Trémoille, des Coligni, des Champagne la-Suze, compagnons de la fortune de Condé, étoient proſcrits avec lui. Le préſident Viole, Marſin, Perſan & Lenet, accuſés dans l'Arrêt d'avoir ſéduit le Prince, furent traités avec plus de ſévérité; ils eurent la tête coupée en effigie; & ſans doute que le reſpect dû au Sang royal épargna à Condé lui-même un affront qui eût rejailli juſque ſur le trône. *Hiſtoire du cardinal Mazarin, t. X, p. 36.*

A la vue d'une pourſuite ſi implacable, les amis du Prince, qui étoient encore nombreux en France, lui écrivirent de ſe ménager davantage dans les hazards de la guerre, & ſur-tout de bien ſe donner de garde de tomber entre les mains de Mazarin. Mais Condé, indocile à des conſeils ſi prudens, n'en pro- *Manuſcrits de Condé.*

digua pas moins ſa vie dans tout
1654. le cours de la guerre.

Les têtes les plus illuſtres éprouvoient alors les viciſſitudes & les outrages de la fortune. Pendant que la France, étonnée, effrayée, déploroit la perte de ſon héros, & de tant d'enfans retranchés de ſon ſein, l'Eſpagne voyoit languir le duc de Lorraine dans les fers.

Mémoires du marquis de Beauveau.

On prétend que le comte de Fuenſaldagne le ſacrifia au reſſentiment de Condé qui en avoit été abandonné & trahi tant de fois. Mais la conduite imprudente du Duc ſuffiſoit pour le perdre. Il avoit mis le comble au mécontentement de ſes Alliés par ſon avarice, ſa bizarrerie, ſon inconſtance, ſon inutilité, & ſur-tout par les railleries ſanglantes qui lui échappoient contre les Généraux & les Miniſtres Eſpagnols. L'année précédente il avoit déclaré qu'il ne ſe mettroit point en campagne, qu'une Bourgeoiſe de Bruxelles, qu'il aimoit éperduement, ne l'en vînt prier; & il avoit fallu que le Conſeil ſe rendît en

Ibidem.

cortège chez les Parents de la jeune Citoyenne pour l'engager à cette démarche. Un jour que l'Archiduc le preſſoit de lui donner des troupes pour une expédition qui demandoit autant de ſecret que de célérité; Charles lui répondit qu'il en conféreroit avec ſon Conſeil. Au bout de quelques jours l'Archiduc alla ſavoir chez lui le réſultat du Conſeil: *Je ne l'ai pas encore conſulté*, répondit le Duc, *mais il ne tiendra qu'à vous que je vous donne cette ſatisfaction ſur-le-champ:* en même-temps il appella un vieux cocher qu'il préſenta à Léopold: *Voilà mon conſeil*, lui dit-il, *je n'en eus jamais d'autre.* Enſuite ſe tournant vers cet étrange Miniſtre: *Les Eſpagnols*, continua-t-il, *ne demandent des troupes; dois-je leur en accorder? Parle, décide. Oui*, répondit le cocher qui connoiſſoit le caractère de ſon maître, *mais à condition qu'ils nous donneront de l'argent. Vous avez entendu*, continua le Duc en s'adreſſant à Léopold, *ſes réponſes n'ont toujours ſervi de loi*, & quoique tous les ſubſides euſſent été payés 1654.

Ibidem.

il fallut encore lui compter une
1654. ſomme conſidérable. C'eſt par ces moyens adroits & les contributions qu'il levoit en Franche-Comté, dans le pays de Liège & les Electorats Eccléſiaſtiques, qu'il avoit acquis plus d'argent comptant que n'en poſſédoit aucun Monarque de l'Europe ; mais ce qui acheva de le perdre furent les menaces terribles auxquelles il ſe laiſſa emporter lorſqu'il apprit que Condé, en vertu de ſes traités avec l'Eſpagne, devoit jouir de toutes les conquêtes que l'on feroit en France, à trois lieues de la frontière. Alors il ne mit plus de bornes à ſa jalouſie & à ſa fureur. Les Eſpagnols, inquiets & effrayés, n'eurent pas beaucoup de peine à ſe défaire d'un Allié plus dangereux qu'utile. Condé ne fut informé de ſa diſgrace que lorſqu'il eût été arrêté. Cependant le Duc enfermé dans la Citadelle d'Anvers, s'abandonnoit à tous les tranſports de la rage. On connoît ce billet auſſi terrible qu'énergique, qu'il trouva le moyen de faire tenir dans un pain

Ibidem.

au comte de Ligneville, Général de ſon armée : *Qu'il ne ſoit pas dit que je n'ai à mon ſervice que des coquins & des traîtres ; faites voir à toute l'Europe qui je ſuis ; pillez, brûlez, maſſacrez, moquez-vous des menaces qu'on vous fera de me faire mourir ; demeurez unis, & ne reſpirez que pour venger Charles de Lorraine.* 1654.

Mais Ligneville regarda d'un œil indifférent la chûte & la priſon de ſon Maître. Fuenſaldagne prodigua l'argent & les promeſſes parmi les troupes du Duc ; il acheva de les calmer en leur donnant pour chef le duc François, frère du priſonnier, qu'il fit venir de Vienne.

La jalouſie ſembloit alors héréditaire dans les Princes de la Maiſon de Lorraine contre ceux de la Maiſon de Bourbon. Le duc François exigeoit de Condé qu'il lui rendît la premiere viſite. Celui-ci traitoit ſes prétentions de chimériques. L'aigreur augmenta entre les deux Princes, & le duc François ne tarda pas à donner à Condé des marques de haine.

1654. Le mois de Juin étoit arrivé & les troupes des deux Nations n'étoient pas encore entrées en campagne. Les Eſpagnols manquoient d'argent & de magaſins; les François avoient été retenus par le ſacre du Roi, qui dans cette auguſte cérémonie ne vit autour du trône d'autre Prince du Sang que le duc d'Anjou.

Cependant Mazarin qui cherchoit peut-être plus à venger ſes injures particulières que celles de la France, propoſoit le ſiège de Stenai, ſeul débris preſque de la fortune immenſe de Condé. Sa volonté ſervoit de loi au Roi, à la Reine & à tous les Généraux. Une armée de quinze mille hommes, conduite par Fabert, s'avance devant Stenai : une autre de dix-huit mille hommes, aux ordres de Turenne & de la Ferté, couvre le ſiège, & Mazarin mène toute la Cour à Sédan pour éclairer de plus près les opérations de la guerre.

Hiſtoire du vicomte de Turenne, t. I.

A cette nouvelle, Condé preſſe les Eſpagnols de marcher au ſecours

de Stenai, l'une des Villes les plus fortes de la frontière : mais le duc François de Lorraine déclara qu'il ne ſe mettroit point en route qu'on ne lui eût promis de le remettre en poſſeſſion de cette Ville qu'il réclamoit comme l'une des dépendances de la Lorraine. Le Prince, ſans s'amuſer à des plaintes inutiles, propoſa aux Eſpagnols le ſiège d'Arras. La grandeur de l'entrepriſe les étonnoit : *Que hazardez-vous*, leur dit-il ? *Ou les François abandonneront le ſiège de Stenai, ou ils le continueront : s'ils prennent le premier parti, vous ſauverez une place qui couvre vos frontières ; & s'ils perſévèrent dans leurs entrepriſes, je vous rendrai maîtres d'Arras : en ce cas-là moi ſeul je perdrai. Il faut ſavoir ſacrifier ſes intérêts à ceux de ſes Alliés.* 1654.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Il n'y avoit plus que la diſette d'argent qui arrêtât le Conſeil. Les fonds qu'on attendoit d'Eſpagne par la voie de Genes avoient manqué. Le génie de Condé ſuppléa encore à cette reſſource. Il fit obſerver à l'Archiduc que les Peuples de ſon

Relation du ſecours d'Arras, par la Meſnardiere.

1654. gouvernement, fatigués des courſes & des ravages de la garniſon d'Arras, contribueroient volontiers de tous leurs biens à la priſe d'une Ville dont les maîtres perpétuoient chez eux tous les fléaux de la guerre. Fuenſaldagne accort, adroit, éloquent, fin, plus propre en un mot à négocier qu'à combattre, ménagea ſi bien l'eſprit des Flamands qu'il en obtint, à titre de ſubvention volontaire, tout l'argent & toutes les munitions néceſſaires au ſuccès de cette expédition, la plus grande que l'Eſpagne eût entrepriſe dans tout le cours de cette guerre.

Ibidem. Condé marcha auſſi-tôt à la Baſſée avec un corps de troupes, comme s'il en eût voulu entreprendre le

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 58. ſiège. M. de Bar, Lieutenant-Général, couvroit Arras avec un camp volant. Le Gouverneur de cette Ville avoit fortifié ce corps de toute la Cavalerie de ſa garniſon, & il paroiſſoit impoſſible d'attaquer la place. Mais le Prince prit des meſures ſi juſtes qu'il parut devant Arras ſans que Bar, qui campoit

pour ainſi dire aux portes, eût eu le temps de ſe jetter dans la Ville. 1654.
Les dix mille chevaux que Condé conduiſoit furent ſuivis du corps des Lorrains qui montoit à ſix mille hommes. Le lendemain l'Archiduc & Fuenſaldagne arrivèrent au camp avec quatorze mille Eſpagnols, Italiens & Walons.

Arras, l'une des Villes les plus célèbres du Royaume, en étoit devenu le rempart depuis qu'elle avoit ceſſé d'en être la terreur. Sa ſituation ſur la Scarpe, ſa grandeur, l'étendue des fortifications eût exigé un plus grand nombre de défenſeurs & d'aſſaillants ; mais, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, on faiſoit alors de grandes choſes avec de petits moyens.

Le premier ſoin des aſſiégeants fut de conſtruire des lignes qui avoient ſix lieues de circuit. Le Prince n'épargna rien pour les rendre redoutables : elles avoient douze pieds de largeur & dix de profondeur. Plus loin, du côté de la campagne, régnoit un avant-foſſé, large de neuf

Hiſtoire de Turenne par Ramſai, t. I.

pieds & profond de ſix. Il avoit établi des redoutes & des fortins de cent pas en cent pas le long des lignes, & les avoit garnis d'artillerie. Le terrein, qui s'étendoit de l'avant-foſſé aux lignes, étoit parſemé de douze rangs de trous diſpoſés en forme d'échiquier, pour fermer le paſſage à la Cavalerie : enfin on avoit tracé une ligne de contrevallation depuis le village d'Onzain juſqu'à la Scarpe, pour arrêter les ſorties de la garniſon. Le camp étoit garni d'épaulements où les troupes devoient ſe mettre à couvert. Ces travaux occupèrent l'armée entière & douze mille Pionniers pendant dix jours & dix nuits.

1654.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Telle étoit la diſpoſition des quartiers. Condé ayant ſous lui les François & les Allemands, campoit depuis le ruiſſeau de Crinchon juſqu'au village du Tilloi. L'Archiduc rempliſſoit avec ſes troupes l'eſpace qui règne entre le village du Tilloi & la Scarpe. Plus loin, au-delà de la rivière, les Eſpagnols, commandés par Fuenſaldagne, occupoient le

Mémoires du duc d'York.

chemin de Lens, & joignoient le poſte des Italiens. Ceux-ci communiquoient avec les Lorrains qui s'étendoient depuis le village de Perne juſqu'au quartier de Condé. La Scarpe & les ruiſſeaux qui ſe perdent dans cette rivière étoient couverts de Ponts. 1654.

Cette poſition, munie de tous les ſecours de l'art, paroiſſoit impénétrable; mais M. de S. Lieu, Maréchal de camp, n'avoit pas attendu que toutes les avenues d'Arras fuſſent fermées pour ſe jetter dans la Place, il fondit avec quatre cents chevaux ſur les quartiers du Prince, qui l'arrêta, le combattît & lui tua deux cents hommes. Cependant S. Lieu trouva le ſecret d'entrer dans la Ville avec les débris de ſa troupe. Le lendemain le comte de Montmorenci-Equancourt, Lieutenant-Général de Picardie, ſe fraya un paſſage dans Arras à travers le camp des Lorrains. Cet exploit lui coûta auſſi la moitié de ſon Régiment qui montoit à quatre cents maîtres. Le Chevalier de Créqui

Ibidem.

eut le même ſort en traverſant le
1654. poſte des Italiens. De treize cents chevaux que M. de Bar avoit deſtinés au ſecours d'Arras, il n'en entra que ſix cents dans la Ville; mais le zèle, la valeur & l'activité de Créqui, d'Equancourt & de S. Lieu furent plus utiles à M. de Mont-de-Jeu, Gouverneur de la Place, que ne l'auroit été un ſecours de deux mille hommes.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Une violente conteſtation s'étoit élevée entre Condé & Fuenſaldagne pour ſavoir de quel côté on ouvriroit la tranchée. Le Prince vouloit qu'on formât deux attaques à la fois qui embraſſaſſent la partie la plus foible de la Ville & qui partageaſſent les forces de la garniſon. Condé avoit contribué quatorze ans auparavant à la conquête d'Arras; il y avoit fait preſque tous les préparatifs de ſes campagnes en Flandre; il connoiſſoit enfin la Place mieux que tous les Ingénieurs de l'Europe. Cependant l'avis de Fuenſaldagne l'emporta : on attaqua la corne de Guiche, l'endroit des fortifications

en apparence le plus négligé, mais en effet le plus aiſé à dé- 1654.
fendre. Condé ne paſſa pas un jour du ſiège ſans proteſter contre la conduite de Fuenſaldagne; mais il ne put rien obtenir de l'opiniâtreté de l'Eſpagnol. Sa préſomption coûta *Ibidem.*
cher à ſon maître. Après trente jours de travaux, les aſſiégeants ne s'étoient emparés que d'un ouvrage peu important, dont ils achetèrent la priſe au prix du ſang de plus de deux mille hommes.

On n'entreprendra point de donner ici le journal du ſiège qui ne préſenteroit que les mêmes détails & les mêmes fautes. Mont-de-jeu, malgré la foibleſſe de la garniſon, défendit la Place avec une capacité qui lui mérita le bâton de Maréchal de France. Créqui, Montmorenci-Equancourt, S. Lieu ſe ſignalèrent par les ſorties les plus vigoureuſes ſur tous les quartiers de l'armée, il n'y eut que celui de Condé qu'ils reſpectèrent. Le Prince étoit preſque toujours ſous les armes pour voler au ſecours de ſes Alliés.

Cependant la nouvelle du ſiége

d'Arras avoit répandu l'inquiétude
1654. & l'allarme dans le Royaume. Arras
Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du prince de Condé, t. II. pris, tous les chemins de la Capitale étoient ouverts à Condé; la victoire alloit le ramener aux portes de Paris, plus fier & plus terrible; les factions, plutôt vaincues qu'éteintes, ne renfermoient plus dans le ſilence leurs plaintes & leurs menaces. La chûte de Mazarin, la paix & la ſuppreſſion d'une partie des impôts formoient tous les vœux de la multitude. Il eſt conſtant qu'une ſeule diſgrace pouvoit précipiter encore une fois le Miniſtre du faîte des honneurs. La plupart des Grands ne reſpiroient que le retour & les avantages du Prince, qui, mieux ſecondé de ſes alliés, eût enfin triomphé de la fortune de ſon rival.

Dans ces circonſtances critiques, le Cardinal ordonna à Turenne & à la Ferté d'abandonner les rives de la Meuſe pour ſe rendre ſur celles de la Scarpe. Le Prince, informé
Mémoires de Beauveau, Liv. III. de leur marche propoſa d'aller au-devant d'eux & de les combattre dans

dans les plaines de la Picardie ; ou au-moins, de les attaquer dès qu'ils paroîtroient à la vue des lignes, haraſſés des fatigues d'une longue route. Le comte de Ligneville & le duc de Wirtemberg, qui ne manquoient point d'expérience, appuyoient cet avis ; mais Fuenſaldagne le combattit. Il prétendoit que la victoire affoibliroit les aſſiégeants, & qu'il ne leur reſteroit pas aſſez de monde après la bataille pour s'emparer d'une ville auſſi forte qu'Arras. Condé, confondu de tant de contradictions, prit le Ciel à témoin des obſtacles que Fuenſaldagne apportoit à la conquête d'Arras & à la défaite de l'ennemi. *Votre obſtination*, lui dit-il, *coûtera cher au Roi Catholique. Dites-nous quel parti vous prendrez, lorſqu'aſſiégé dans votre camp par les troupes Françoiſes, la communication vous ſera coupée avec les Pays-Bas: que deviendrez-vous lorſque les munitions de guerre & de bouche vous manqueront ? Pour moi, dont les conſeils ſont ſi conſtamment rejettés, mais dont le zèle ne ſe démentira point, j'eſpère trouver les moyens* 1654.

1654. *de ſauver le corps de troupes qui eſt à mes ordres : c'eſt le ſeul ſervice que vous ne pourez m'empêcher de rendre au Roi votre maître.* Cette vive apoſtrophe ne toucha ni l'Archiduc ni Fuenſaldagne. La défiance, la jalouſie, ou plutôt l'eſprit de vertige, ſembloient préſider à toutes leurs réſolutions.

Pendant ce temps-là les François traverſoient les plaines de Picardie & d'Artois, où il étoit ſi aiſé de les accabler. Ils parurent le 19 Juillet à la vue des lignes, & s'emparèrent du poſte excellent de Mouchi-le-Preux. Turenne, par ſa poſition, coupoit aux Eſpagnols les chemins de Douai, de Bouchain & de Valenciennes. Le marquis de Beauveau-Deſpenſe, campé auprès de Bapaume, interceptoit tous les convois qu'on tiroit de Cambrai. Le comte de Broglie, qui s'étoit jetté dans Lens, arrêtoit ceux de Lille : enfin le comte de Lillebonne, poſté à Perne avec un camp volant, fermoit la communication d'Aire & de S. Omer. Les Eſpagnols, aſſiégés

Mémoires de Turenne.

dans leurs lignes, auroient été dès lors réduits à lever le siège sans le passage de S. Pol qui demeura libre par la faute de l'ennemi. Mais les secours qu'on en retiroit se bornoient à quelques sacs de farine & de poudre que les Cavaliers apportoient en croupe dans un camp qui s'affamoit de jour en jour. 1654.

Bientôt le feu des assiégeants cessa, & ils demeurèrent spectateurs immobiles de celui de la garnison & des manœuvres de Turenne. Pour comble de malheur, on apprit que Chamilli, après avoir défendu Stenai pendant un mois entier, avoit rendu la Place, & que l'armée victorieuse accouroit devant Arras sous les ordres du maréchal d'Hocquincourt, auquel s'étoient joints la Maison du Roi & tous les Courtisans en état de combattre. *Mémoires du duc d'York.*

Turenne fut au-devant du maréchal d'Hocquincourt avec toute sa Cavalerie, sans que les Espagnols daignassent profiter de son absence pour attaquer la Ferté. Il conduisit la nouvelle armée jusque sur la Scar-

pe. Hocquincourt passa la rivière &
1654. fut s'établir sur une éminence ap-
Relation de la levée du siége d'Arras, par la Mesnardiere. pellée le camp de César, située de l'autre côté de la Ville, c'est-à-dire dans l'endroit le plus éloigné de Mouchi-le-Preux, où ses Collegues s'étoient fortifiés. Il se saisit en arrivant de l'Abbaye du Mont-Saint Eloi, où les Espagnols avoient jetté cinq cents hommes. Condé formoit le projet de le faire repentir de son audace; il avoit tellement concerté ses mesures qu'il l'eût attaqué, défait & enlevé avant que Turenne & la Ferté eussent pu arriver à son secours; en un mot, il répondoit de l'événement; mais Fuensaldagne s'opposa encore à son projet. On laissa Hocquincourt s'établir tranquillement dans un poste d'où il achevoit de bloquer les lignes des assiégeants.

Mémoires de Beauveau, Liv. III.

Il y avoit déjà plus de quinze jours que les deux armées n'étoient éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon, lorsque le vicomte de Turenne, jugea à propos de reconnoître de plus près la situation des

lignes Eſpagnoles, il s'avança avec le duc d'York, le duc de Joyeuſe & preſque tous les Officiers Généraux, ſous l'eſcorte de quelques eſcadrons. Il fit lentement le tour du camp : arrivé au quartier de Condé, il en admira la force & le trouva impénétrable. Cependant le Prince qui l'obſervoit de deſſus une hauteur, détache le duc de Wirtemberg avec un corps de Cavalerie pour le combattre. Le Duc attaque les eſcadrons François & les culbute : le duc de Joyeuſe eſt bleſſé mortellement, & l'avantage de Wirtemberg eût été plus grand s'il ne ſe fût arrêté au milieu de la victoire. 1654.

Mémoires de Turenne & du Duc d'York.

Cet échec n'empêcha point Turenne de retourner deux jours après au quartier des Italiens, commandés par D. Fernand de Solis. Il s'en approcha de ſi près qu'il eut pluſieurs hommes tués ou bleſſés à ſes côtés. Ceux qui l'accompagnoient lui repréſentoient qu'il haſardoit l'armée en expoſant ſi fort ſa perſonne ; mais Turenne, qui connoiſſoit le caractère des Généraux Eſpagnols, l'ordre & la

discipline de leurs armées, à la tête
1654. desquelles il n'avoit éprouvé que des défaites & des contradictions, leur répondit qu'il se seroit bien donné de garde de se montrer ainsi devant M. le Prince; mais qu'il étoit bien sûr que Solis n'oseroit rien entreprendre de son chef; qu'il donnetoit avis de sa démarche au comte de Fuensaldagne; que celui-ci iroit prendre les ordres de l'Archiduc; que l'Archiduc enverroit prier le prince de Condé de se trouver au Conseil; que cependant il auroit le temps de reconnoître les lignes & de rentrer dans son camp avant que le Conseil eût achevé de délibérer. Tout se passa en effet avec les mêmes formalités & la même lenteur que l'avoit prévu le Vicomte.

Mémoires manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Cependant les Espagnols resserrés de plus en plus ne savoient plus quel parti prendre. C'est alors qu'ils eurent recours au Prince. Il s'agissoit de ravitailler le camp. Condé jetta les yeux sur le comte de Boutteville pour aller chercher un convoi im-

menſe à Douai & le conduire au camp au milieu de trois armées ennemies. 1654.

Le Comte, guidé par les conſeils de Condé, ſort des lignes avec deux mille chevaux, échappe à la vigilance de l'ennemi & ſe rend à Douai. A cette nouvelle, Turenne, la Ferté, Hocquincourt s'ébranlent pour l'enlever ſur la route. Le jeune Boutteville manœuvra avec tant d'adreſſe, de ruſe & de précaution; il fit tant de marches & de contre-marches, qu'il ſe joua de tous les efforts de trois Généraux blanchis ſous les lauriers. Il entra dans le camp au milieu des acclamations des troupes, ſans avoir perdu un ſeul homme & un ſeul chariot. Turenne alla décharger ſa colère ſur la ville de Saint Pol, où il ne trouva que trois cents Cavaliers démontés.

Cet exploit ſi hardi & ſi brillant de Boutteville changea entiérement la face des affaires. Les aſſiégeants, juſqu'ici dénués de vivres & de munitions de guerre, n'attendoient

qu'un événement ſiniſtre. Ils redou-
1654. blent alors de zèle & de courage. Les aſſiégés au-contraire, épuiſés de veilles & de fatigues, voyoient avec douleur qu'il ne leur reſtoit pas aſſez de poudre pour ſoutenir un ſeul aſſaut. Mont-de-jeu trouva le ſecret d'informer les Maréchaux de l'extrémité où il étoit réduit.

Le ſiège d'Arras eſt une des époques les plus mémorables du dernier ſiècle. Du ſalut ou de la perte de cette place dépendoient la paix intérieure, le bonheur des Peuples & la gloire de la France. Le danger qui la menaçoit augmenta l'audace des mécontents. On s'aſſembloit d'une maniere ſéditieuſe à Paris & dans les Provinces. Le duc d'Orléans, refugié à Blois, aimoit mieux vivre dans la ſolitude que dans une Cour où tout retentiſſoit de plaintes & d'imprécations contre Condé. Mademoiſelle n'attendoit peut-être que les progrès de la fermentation pour ſe mettre à la tête du Parti; mais le principal inſtrument des troubles, le Chef ſur qui les Factieux

comptoient le plus, étoit le Cardinal de Retz. 1654.

Ce Prélat, arrêté au Louvre, priſonnier à Vincennes, avoit été transféré au Château de Nantes. Ses Partiſans, ou plutôt l'infortune l'avoit réconcilié avec Condé; il agiſſoit de concert avec lui. Déjà il s'étoit ſauvé de ſa ſeconde priſon; il prenoit la poſte pour ſe rendre à Paris, recommencer de nouvelles barricades, & inonder ſa Patrie de ſang & de calamités. La fortune de la France la ſauva des fureurs du Pontife, il tomba de cheval, ſe démit l'épaule, & trouva à peine le moyen de ſe ſauver dans une miſérable barque qui le conduiſit en Eſpagne: de-là il gagna Rome où il remua long-temps de ſecrets & de puiſſants reſſorts. La Religion s'intéreſſa à ſes diſgraces; Paris s'émut en ſa faveur, & Rome même oſa tonner. Il ne ſortit de la Capitale du monde Chrétien que pour aller chercher un aſyle auprès de ce même Condé qu'il avoit outragé tant de fois, & il ne ceſſa de menacer Mazarin de ſes triſtes

Mémoires du cardinal de Retz.

& intrépides regards, juſqu'à ce que
1654. la mort l'eût délivré de cet ennemi dont le génie ſans doute étoit moins puiſſant, mais auſſi qui le ſurpaſſoit en ſageſſe & en conduite.

Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, t. I.

Cependant Mazarin, étonné des cris & des murmures qui s'élevoient de toutes les parties de la Monarchie, voyoit la perte de ſa fortune dans celle d'Arras. Il preſſe les Maréchaux de ſecourir une place ſi importante. Turenne propoſoit de livrer l'aſſaut aux lignes ennemies; mais elles paſſoient pour inattaquables dans le camp des François: chaque Soldat en exagéroit la force & la profondeur; prévenu qu'il n'y a que de la honte, des coups & la mort à gagner dans une entrepriſe ſi téméraire, il garde un triſte & morne ſilence; le découragement ſembloit s'être communiqué aux Généraux mêmes. Hocquincourt vouloit qu'on ſe retirât après avoir fait une ſimple tentative pour ſauver l'honneur des armes du Roi. La Ferté faiſoit une deſcription ſi effrayante du danger, en préſence des Officiers & des

Soldats, qu'il n'en falloit pas davantage pour achever d'abattre la 1654.
conſtance des troupes. Turenne avoit beau repréſenter qu'il étoit impoſſible à une armée de vingt-ſix à vingt-ſept mille combattants de défendre une ligne de ſix lieues de circuit; que ſi l'on faiſoit avancer *Ibidem.*
en même temps divers corps, l'un d'eux trouveroit bientôt un poſte moins fortifié, à travers lequel les bataillons repouſſés ailleurs s'ouvriroient un chemin juſque dans Arras; qu'en choiſiſſant les ténèbres de la nuit on déconcerteroit les Généraux ennemis; qu'aucun d'eux n'oſeroit abandonner ſon quartier juſqu'à ce que le jour lui permît de diſcerner les objets, ou bien qu'il ſecourroit tout au plus ſon voiſin. Le zèle, l'expérience & les lumieres de ce grand homme échouèrent contre les préjugés & la frayeur: la diviſion augmenta dans le camp, & le Roi ſe vit obligé d'envoyer aux Généraux un ordre abſolu de combattre.

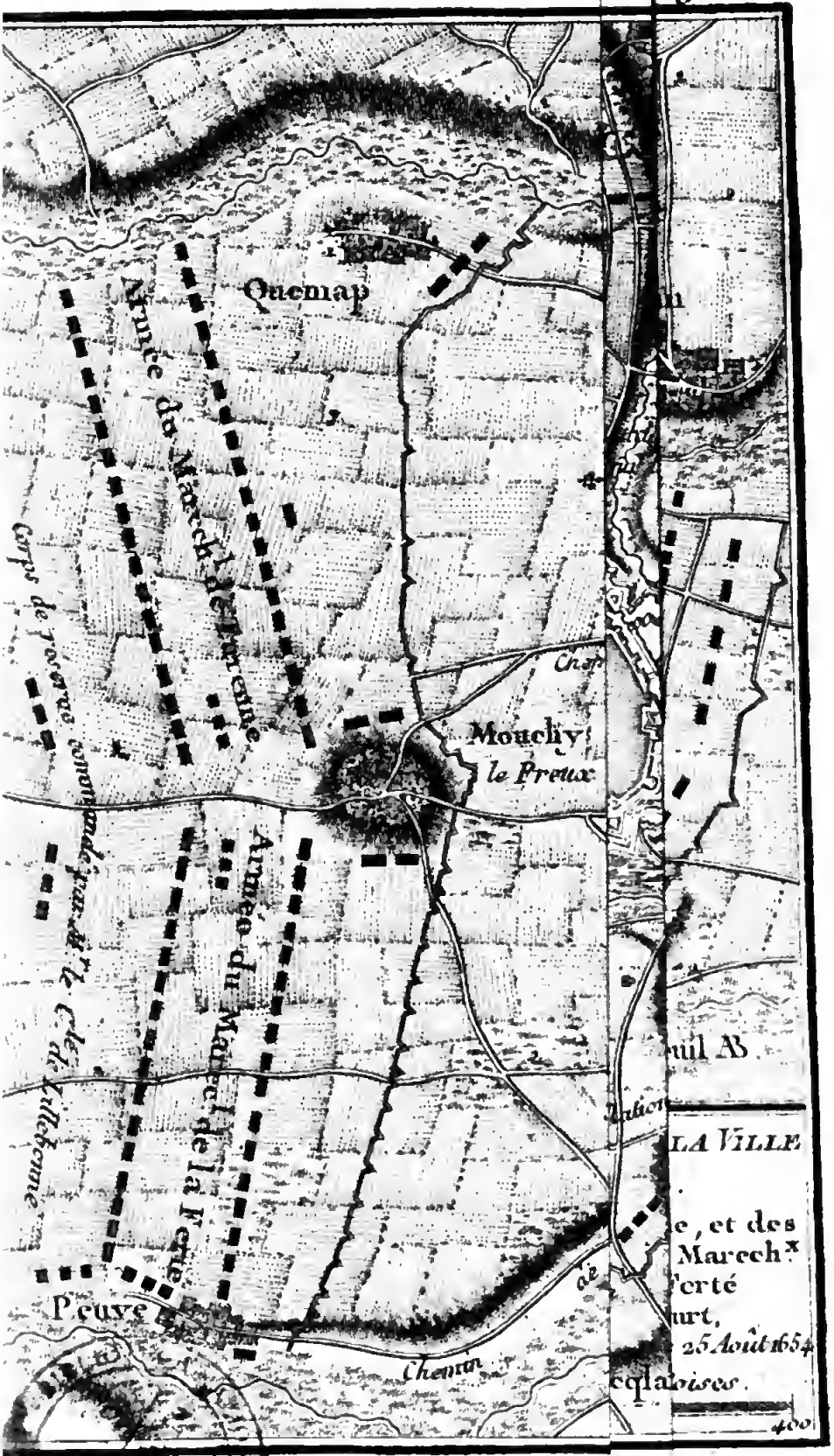
1654. Cette loi ſuprême du Monarque dont on ne pouvoit plus s'écarter, réunit enfin les trois Maréchaux. Ils convinrent de fondre, chacun à la tête de ſon corps, ſur le quartier de D. Fernand de Solis, & ſur la partie du quartier de Fuenſaldagne la plus voiſine de Solis qu'ils regardoient comme les poſtes les plus foibles, parce qu'ils étoient les plus éloignés de Condé. On devoit en même temps former trois fauſſes attaques; la première vis à-vis du Prince; la ſeconde, vis-à-vis des Lorrains, & la troiſième, en face du camp de l'Archiduc. Les troupes deſtinées à en impoſer à ceux-ci, devoient, dès que l'action auroit été engagée, jetter de grands cris, faire des mouvements rapides, & remplir d'inquiétude & d'alarme les quartiers menacés.

Ibidem.

Le combat fut fixé au milieu de la nuit du 24 au 25 Août. Ce jour-là le ſoleil n'étoit pas encore couché que Turenne & la Ferté s'ébranlent du camp de Mouchi-le-Preux & &

; II ;
Ionarque
écarter,
réchaux.
hacun à
quartier
x ſur la
aldagne
u'ils re-
les plus
les plus
voit en
fauſſes
vis du
vis des
en face
troupes
eux-ci,
auroit
s cris,
es, &
me les

eu de
jour-
ouché
nlent
ux-&


Quemap
Mouchy le Preux
Armée du Marech.al de Turenne
Corps de reserve commandé par le Cte de Fuhrstemb.g
Armée du Marech.al de la Ferté
Peuve
Chemin
LA VILLE
Marech.x
rté
urt,
25 Aoust 1654
400

traverſent la Scarpe ſur quatre ponts, ne laiſſant à la garde des bagages que les convaleſcents des deux armées. Ils arrivèrent avec un ordre & un ſilence admirable au poſte qu'ils avoient déſigné à Hocquincourt pour le point de jonction. Mais celui-ci, établi comme on a vu au camp de Céſar, égaré par ſes guides, n'arriva que deux heures après ſes Collègues. 1654.

Juſqu'ici la lune avoit éclairé l'horiſon; mais tout à coup elle diſparoît, l'air ſe couvre de nuages, & il s'éleve des lignes des Eſpagnols un vent frais & aſſez conſidérable pour les empêcher d'entendre le bruit & le mouvement des deux armées qui ne manœuvroient qu'à quatre cents pas des retranchements. Turenne & la Ferté, las d'attendre leur Collègue, jugent à propos de profiter des faveurs de la fortune: ils avancent d'un pas rapide à l'ennemi; chaque armée étoit précédée de cinq bataillons rangés en bataille ſur une même ligne, pour embraſſer

1654. un plus grand front d'attaque. Chaque bataillon avoit à ſa tête un grand nombre de Pionniers chargés de faſcines, de claies, d'échelles, de pics & de pelles; & en queue un eſcadron. L'armée du Vicomte enveloppoit le quartier de D. Fernand; à gauche, celle de la Ferté avoit en face celui de Fuenſaldagne; Hocquincourt devoit agir à la droite de Turenne. Les troupes Françoiſes montoient à vingt-ſix mille combattants, elles égaloient en nombre les Eſpagnols, & les ſurpaſſoient en expérience & en courage. Pour comble de bonheur, une partie des troupes de Solis montoient la tranchée cette nuit-là même.

Relation de la levée du ſiège d'Arras, par la Meſnardiere.

Il étoit deux heures après minuit lorſque les François, arrivés au pied des lignes, découvrent leur méches. Le feu excité par le vent diſſipe les ténèbres & préſente aux regards étonnés des Eſpagnols deux armées qui vont fondre ſur eux. Trois coups de canon, tirés conſécutivement par ordre de Solis, annoncent à

ſon quartier & aux quartiers voiſins l'ennemi & le danger. En un inſtant la ligne eſt éclairée de falots, & on ſe prépare de part & d'autre au combat. 1654.

Cependant Turenne précipitoit ſon attaque : il ſurmontoit tous les obſtacles que l'art & l'induſtrie oppoſoient à la valeur. Déjà il s'étoit emparé du premier retranchement ſans qu'il lui en eût coûté de ſang. L'ennemi réſervoit ſon feu pour le charger lorſqu'il ſeroit parvenu à la portée du mouſquet. Les François continuent de marcher au milieu des décharges les plus terribles; ils ſe jettent en foule dans le ſecond foſſé, gagnent le parapet & y plantent leurs drapeaux en criant *Vive le Roi & Turenne.* En un moment les trous creuſés en forme d'échiquier ſont remplis de faſcines & de Gabions. Les paliſſades arrachées préſentent un chemin facile à la Cavalerie qui inonde les lignes. L'Infanterie Italienne, qui d'abord avoit témoigné de la réſolution, enfoncée, diſperſée, aban- *Ibidem.*

donne ſon poſte & va chercher un
1654. aſyle dans les quartiers voiſins qu'elle remplit d'épouvante & de terreur. Le marquis de Caſtelnau, en pourſuivant la victoire, tomba dans un corps de garde des aſſiégés qui, le prenant pour un Général ennemi, le conduiſit dans la place & le préſenta à Mont-de-jeû. Celui-ci, écoutant à peine les détails de la victoire, ſort d'Arras avec Caſtelnau, Créqui, Montmorenci-Equancourt, Saint-Lieu & toute la garniſon pour achever la défaite de l'ennemi.

Pendant ce temps-là la Ferté attaquoit le quartier de Fuenſaldagne avec la même valeur, & non le même ſuccès. Il rencontra les troupes de l'Archiduc qui étoient accourues au ſecours de Fuenſaldagne. Repouſſé du ſecond retranchement, il n'entra dans les lignes qu'avec beaucoup de peine & de péril, & à la faveur des troupes victorieuſes de Turenne. Deux quartiers étoient emportés lorſque Hocquincourt arriva; il entra dans celui de Solis qui

étoit abandonné, &, tournant ſur celui des Lorrains, il pénétra dans leur camp & les en chaſſa. 1654.

La victoire ne pouvoit guère être plus entière & plus déciſive. Les trois armées Françoiſes étoient maîtreſſes de la moitié des lignes Eſpagnoles ; elles communiquoient avec Arras. Il étoit cinq heures du matin lorſque Condé apprit une nouvelle ſi affligeante. Le vent & l'éloignement lui avoient dérobé le bruit de l'artillerie, & Traci, qui devoit lui livrer une fauſſe attaque, étoit demeuré immobile dans un vallon. Cependant il s'agiſſoit de ſauver plus de vingt mille hommes qui, enfermés entre les Villes & les troupes de France ne pouvoient manquer d'être la proie de l'ennemi. Condé monte à cheval, ſuivi de ſa Cavalerie; il paſſe la Scarpe, partie ſur des ponts, partie à Gué ; il traverſe les quartiers de l'Archiduc & de Fuenſaldagne, qu'il trouve remplis, de tumulte, de confuſion & de frayeur.

Les Généraux François avoient *Ibidem.*

peine à croire que Condé, dans une
1654. si grande défaite de son Parti, eût d'autres pensées que celles de sauver le corps qui étoit à ses ordres. La sécurité & l'orgueil de la victoire manquèrent de leur coûter cher. Le Prince tombe sur une partie des troupes dispersées & acharnées au pillage, & les taille en pièces. Le Régiment des Gardes qui se présente à lui essuie le même sort : le maréchal de la Ferté, du haut d'une éminence, apperçoit l'effroi & la déroute des siens ; il accourt à leurs secours avec sa Cavalerie : mais en moins de quelques minutes il est lui-même repoussé & battu. C'en étoit fait de l'armée Françoise, de l'aveu même de Turenne, dans le désordre ou le pillage & la défaite de la Ferté l'avoient mise : elle eût été taillée en pieces ou réduite à fuir dans Arras, si Condé eût été soutenu de quelques bataillons ; mais les Généraux Espagnols, au-lieu de seconder leur libérateur, fuyoient. Turenne, après avoir eu la gloire de les battre, eut encore

Mémoires du marquis de Beauveau ; de Montglat ; de Turenne ; & York.

celle d'arracher les ſiens à la honte & à la mort. Il pénètre avec quelques eſcadrons ſur la hauteur que la Ferté avoit abandonnée avec tant d'imprudence ; il y trouve quelques pieces d'artillerie, & les pointe contre le Prince. Ces deux grands hommes ſe preſſentirent, ſe devinèrent à leur brillante manœuvre. Condé s'écrie qu'il n'y a que Turenne capable d'avoir réparé ſi promptement la faute & le déſaſtre de la Ferté : Turenne, de ſon côté, avoue qu'il n'y a que M. le Prince capable de s'arrêter au milieu de la pourſuite des vaincus, & de ne pas s'expoſer inutilement & témérairement ſur la hauteur. 1654.

Parallele de Condé & de Turenne, par S. Evremont.

Il y avoit plus de deux heures que le Prince tenoit en échec toutes les troupes Françoiſes, lorſque Mont-de-jeu accourt d'un côté avec ſa garniſon & Hocquincourt de l'autre avec ſon armée. Condé, voyant qu'il alloit avoir à combattre toutes les forces ennemies avec une poignée de ſoldats, ſongea enfin à la retraite. Il repaſſa fiérement la Scarpe ſans que

Mémoires de Beauveau.

1654. Turenne osât descendre de l'éminence pour l'attaquer. Le marquis de Bellefonds, plus hardi, paya de sa défaite l'honneur de s'être mesuré avec lui. Après avoir mis la rivière entre l'ennemi & son corps, le Prince rallia tout ce qui restoit de troupes Espagnoles, Italiennes & Lorraines, pendant que Marsin repoussoit Hocquincourt. Condé prit ensuite la route de Cambrai à travers de vastes plaines où il étoit si aisé de l'attaquer & de l'accabler. Sans cesse il tournoit la tête, bravant l'armée victorieuse. Toutes les troupes qui osèrent le poursuivre eurent le même sort que Bellefonds & Hocquincourt. Il arriva enfin sur le soir à Cambrai, emmenant avec lui des prisonniers & des drapeaux. Il y avoit plus de dix heures que l'Archiduc, profitant de la valeur du Prince, s'étoit sauvé à Douai avec ses gardes; il traversa le camp de Mouchi-le-Preux où Turenne campoit la veille. Les François demeurés à la garde des bagages le reconnurent, mais ils n'osèrent l'attaquer

Mémoires pour servir à l'histoire du prince de Condé.

à cauſe de leur petit nombre. Fuen ſaldagne joignit l'Archiduc à Douai avec un ſeul eſcadron. 1654.

Les annales de l'Hiſtoire ne vantent point de retraite plus belle, plus hardie & plus ſage que celle de Condé. Elle augmenta ſa réputation dans toute l'Europe. Les Habitants des Pays-Bas, qu'une défaite entiere eût rangés ſous la domination de la France, conçurent pour leur libérateur la vénération la plus profonde. A Madrid on apprit en même temps les fautes, l'opiniâtreté & la foibleſſe de Fuenſaldagne; la prévoyance, les reſſources & la gloire de Condé. Philippe IV, ſenſiblement touché d'un exploit qui lui avoit ſauvé ſes troupes, & une partie de la Flandre, écrivit en ces termes au Prince : *Mi primo, he intendedo toto eſtava perdido, V. A. ha conſervada toto. Mon Couſin, j'ai ſu que tout étoit perdu & que V. A. a tout conſervé.* *Ibidem.*

Il eſt vrai que la perte des Eſpagnols ne montoit guère qu'à trois mille hommes pris ou tués; mais

1654. toute leur artillerie, compoſée de ſoixante trois pieces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, la vaiſſelle d'or & d'argent des Généraux & une grande partie des bagages tombèrent entre les mains des vainqueurs.

La France célébra la délivrance d'Arras avec des tranſports d'autant plus vifs, que ſa perte l'eût expoſée aux plus terribles malheurs. Les Peuples étoient ſi mécontens que, même après la victoire, Mazarin ſe crut obligé de ſupprimer une partie des droits les plus onéreux. Le jeune Monarque, dans une lettre adreſſée au Corps Municipal de Paris, ne fait pas difficulté d'avouer que le repos du Royaume n'étoit pas moins dû à la vigilance, à la fermeté & au zèle du Prévôt des Marchands & des Echevins, qu'à la conduite de ſon Miniſtre, & aux ſuccès de ſes Généraux. *Nous ſavons très-bien que vous ne vous êtes pas contentés de demeurer inébranlables dans votre devoir dans un temps où pluſieurs ſe laiſſoient ébranler ; mais*

Hiſtoire du cardinal Mazarin, t. X, p. 76.

que vous vous êtes oppoſés courageuſement aux mauvais diſcours & aux pratiques ſéditieuſes.... La victoire & les fêtes publiques nous font oublier des offenſes dont nous euſſions été contraints de nous reſſentir dans une conjoncture d'affaires moins heureuſe. Nous avons de plus ordonné d'abolir, tant dans notre bonne ville de Paris, que dans le reſte du Royaume, quelques nouveaux droits dont nous avons appris que la levée incommodoit le plus nos Sujets. Ce langage de la clémence & de la modération, ſi digne d'un Père de la Patrie, faiſoit plus d'honneur au Roi que la victoire même. 1654.

Cependant toute la vigueur de Condé ne pouvoit ranimer celle des Eſpagnols; ils n'oſèrent plus paroître en campagne. Turenne & la Ferté partagèrent leurs forces: le premier s'avança vers le Queſnoi; l'autre alla ſe préſenter devant Clermont en Argone. Turenne réduiſit le Queſnoi qui n'étoit défendu que par une garniſon de deux cents hommes: il fortifia avec un ſoin extrême ce poſte important; de-là il entra dans

Mémoires de Monglat, t. X.

1654. le Hainaut où il porta le ravage & la terreur. Condé vola au ſecours de cette Province avec quarante eſcadrons & les Milices du Pays, à la tête deſquelles il harcela, fatigua & reſſerra tellement l'armée ennemie, qu'il la réduiſit à de grandes incommodités. Turenne ſe retira en Picardie en prenant toutes les précautions imaginables pour éviter d'en venir aux mains avec Condé, qu'il ne redoutoit jamais tant, que lorſqu'il ne partageoit point le commandement avec l'Archiduc & Fuenſaldagne.

Mémoirts manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Pendant que Condé ſauvoit les Provinces & les Places de ſes Alliés, il perdoit les ſiennes. Le maréchal de la Ferté fit la conquête de Clermont. Il ne devoit bientôt plus reſter au Prince que ſa gloire. Mais au-lieu de trouver chez ſes Alliés la ſenſibilité & la reconnoiſſance qu'ils devoient à tant de ſacrifices & de travaux, il n'en recevoit que des marques d'ingratitude, de jalouſie & de petiteſſe, capables de le ſoulever contre eux, s'il n'eût écouté que ſon reſſentiment. On

On a vu dans les volumes précédents la haute idée dont la Reine de Suéde étoit prévenue en faveur du vainqueur de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue. La priſon & les malheurs de Condé n'avoient fait qu'étendre de plus en plus l'intérêt qu'elle prenoit à la deſtinée d'un ſi grand homme. Elle ne s'entretenoit que de ſa valeur, de ſes exploits & de ſon génie également propre à la guerre, aux ſciences & aux affaires. En un mot, c'étoit peut-être avec Deſcartes le ſeul homme qui excitât ſon admiration en Europe. Le commerce qu'elle entretenoit avec lui étoit ſi vif & ſi étroit, qu'on craignoit à la Cour de France qu'elle ne lui donnât ſa couronne & ſa main, ſi le Prince devenoit libre par la mort d'une épouſe que ſes infirmités & les Médecins ſembloient avoir condamnée depuis long-temps. Mais la conduite de Chriſtine ſurprit toute l'Europe. Cette Reine, auſſi dégoûtée de commander à un peuple de ſoldats, tels qu'étoient alors les Suédois, qu'éloignée de

1654.

Mémoires de Monglat, de Beauveau, de Motteville, &c.

1654. ſe ſoumettre à un maître en choiſiſſant un époux, abdiqua la couronne. Ce ſacrifice du Trône à la Philoſophie, dans une Princeſſe de vingt-cinq ans, fut regardé par les uns comme ſublime, & par les autres comme l'action inſenſée d'une jeune enthouſiaſte. Chriſtine dédaigna & mépriſa les opinions du vulgaire, dans la claſſe duquel elle renfermoit preſque tous les hommes. Mais le ſuffrage de Condé étoit d'un prix infiniment glorieux à ſes yeux. On connoît cette lettre qu'elle lui écrivit en deſcendant du Trône, & où l'on voit toute la hauteur de ſon ame. *Je me tiens autant honorée par votre eſtime, que par la couronne que j'ai portée. Si après l'avoir quittée vous m'en jugez moins digne, j'avouerai que le repos que j'ai tant ſouhaité me coûte cher; mais je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une couronne, & je ne noircirai jamais une action qui m'a paru ſi belle par un lâche repentir; & s'il arrive que vous condamniez cette action, je vous dirai pour toute excuſe que je n'aurois pas quitté les biens que*

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

la fortune m'a donnés, ſi je les euſſe cru néceſſaires à ma félicité, & que j'aurois prétendu à l'empire du monde, ſi j'euſſe été auſſi aſſurée d'y réuſſir ou de mourir que le ſeroit le Grand Condé. 1654.

Cette lettre fut ſuivie de pluſieurs autres, dans l'une deſquelles Chriſtine mandoit au Prince qu'elle avoit abjuré la Religion en même temps que le Trône de ſes, Ancêtres pour embraſſer le culte Romain. Elle ajoutoit, que preſſée du deſir de le voir & de l'entendre, elle prenoit la route des Pays-Bas; qu'elle le ſuivroit à la tête des armées & qu'elle combattroit à ſes côtés avec l'écharpe rouge. Elle ne ceſſoit de répéter à tous ceux qui l'accompagnoient dans ſon voyage qu'elle n'avoit qu'un regret; c'eſt qu'il n'y eut pas à Bruxelles un logis aſſez vaſte pour contenir ſon Héros & elle. Après tant de témoignages d'eſtime & d'attachement de la part d'une Reine qui portoit juſqu'à l'indécence le mépris de ſon ſexe, Condé devoit-il s'attendre à trouver chez elle plus de légéreté, de foi- *Ibidem.*

bleſſes & de caprices qu'elle n'en
1654. reprochoit elle-même aux autres femmes ?

Chriſtine avoit pour compagnon de voyage D. Antonio Pimentel, Ambaſſadeur d'Eſpagne en Suède. L'empire qu'elle avoit laiſſé prendre ſur elle à cet Eſpagnol dégradoit l'héroïſme & la philoſophie. Arrivée à Anvers, l'ex-Reine trouva l'Archiduc qui étoit venu lui faire les honneurs des Pays-Bas. Il n'y eut point de déférence qu'elle ne témoignât à ce Prince qu'elle n'eſtimoit pas. Elle fut le recevoir juſqu'à la deſcente de ſon caroſſe. Cependant Condé de retour de la campagne demandoit le même traitement ; mais Pimentel obtint d'elle qu'elle mettroit de la différence entre l'un & l'autre. Un vain cérémonial, l'injuſtice & la foibleſſe, penſèrent mettre une barrière éternelle entre la Reine & Condé.

Cependant un jour que Chriſtine recevoit à Bruxelles les hommages de l'un & de l'autre ſexe, Condé cède à la curioſité de voir une femme

ſi célèbre. Il ſe gliſſe dans ſon appartement & augmente le nombre des courtiſans. Ses traits étoient trop profondément gravés dans l'ame de la Reine pour qu'elle les méconnût. A la vue du Prince elle jette un cri de joie & de ſurpriſe, ſe lève & court à lui pour le combler d'honneurs & de diſtinctions. Condé fuit, elle le ſuit juſqu'à la porte ; mais le Prince ſe tournant vers elle : *Tout ou rien*, *Madame*, lui cria-t-il ; & en même-temps il diſparut. 1654.

Cependant tout retentiſſoit à Bruxelles de plaintes contre les Miniſtres Eſpagnols qui, au-lieu de reconnoître les grands ſervices de Condé en augmentant les honneurs dont il étoit ſi digne, ne s'occupoient qu'à le priver de ceux qu'il ne devoit qu'à ſon auguſte naiſſance. Il en eurent honte eux-mêmes, & *Ibidem.* s'empreſſèrent de réparer leurs fautes en ménageant une entrevue au Mail entre la Reine & Condé ; mais la froideur avoit ſuccédé à l'intérêt. Condé rendit au ſexe, à la philoſophie & à la royauté les hommages

qu'il leur devoit : d'ailleurs la con-
1654. verſation fut réſervée & circonſpecte. En voyant de plus près Chriſtine, l'eſtime de Condé s'étoit affoiblie, & les écarts de cette Reine dans les Pays-Bas, en France & en Italie, ne contribuèrent pas peu à l'effacer entiérement de ſon cœur. Il reſpecta toujours en elle un génie brillant & ſupérieur, de grands talents, des connoiſſances rares & profondes, le goût exquis des lettres & des arts; mais il condamna avec toute l'Europe ſes caprices, ſes ſingularités, ſes excès, ſa cruauté, ſa vie errante, le déréglement de ſes mœurs, & ſes aventures plus dignes d'une Héroïne de roman, que d'une Reine qui avoit illuſtré le Trône.

Le Printemps approchoit & Condé
1655. propoſoit d'aſſiéger le Queſnoi, qui ouvroit une entrée aux François juſque dans le cœur du Hainault. Mais l'élévation du Prince fatiguoit Fuenſaldagne. Il combattit ſes projets ſans ménagement & le réduiſit pendant toute la campagne à être ſpectateur des ſuccès de Turenne.

Pendant qu'on prenoit à Bruxelles des réſolutions ſi foibles, Turenne & la Ferté menaçoient la frontière avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Après bien des marches & des contre-marches, dont l'objet étoit impénétrable, Landrecies ſe trouva inveſti. Ce ne fut pas ſans peine que le Prince arracha alors les Eſpagnols de leurs quartiers d'hiver. Il ſe mit enfin en marche & arriva le 12 Juin ſur les hauteurs de Catillon, à une portée de canon des lignes Françoiſes. Mais Turenne, qui avoit prévu la manœuvre de Condé, s'étoit hâté de faire tranſporter dans ſon camp une ſi grande quantité de munitions de guerre & de bouche, qu'elle ne pouvoit être épuiſée en un mois : il continua donc le ſiège. L'armée Eſpagnole montoit à vingt mille hommes. Le Prince vouloit attaquer les lignes ennemies, on rejetta ſon conſeil. Il forma alors un projet dont le ſuccès eût ſauvé Landrecies : c'étoit de marcher à la Fere où le Roi s'étoit établi, n'ayant aupres de lui

1655.

Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, t. I.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 83.

que deux Compagnies des Gardes
1655. Françoiſes. Il eſt conſtant qu'à la premiere nouvelle du péril de la Cour, Turenne eût abandonné ſon entrepriſe pour voler au ſecours de ſon maître; mais Fuenſaldagne traita le projet de Condé de chimérique, & il fallut y renoncer.

Cependant le Prince rempliſſoit la Picardie de détachements qui portoient par-tout le ravage & la terreur. Un de ces corps s'avança juſqu'à Ribemont auprès de la Fere. Auſſitôt le bruit ſe répand que c'eſt l'avant-garde de l'armée Eſpagnole que Condé conduit en perſonne. La frayeur s'empare de tous les eſprits, & le Roi ſort de la Fere à neuf heures du ſoir avec beaucoup de précipitation. Il ne ceſſa de marcher pendant toute la nuit, & ne s'arrêta qu'à Soiſſons. Si Mazarin eût écouté les repréſentations du ſage Villeroi, il n'eût pas expoſé le jeune Monarque à cette retraite nocturne. Au-
Ibidem. reſte, c'eſt à cette unique alarme que ſe bornèrent les exploits des Eſpagnols pendant tout le cours du

ſiège de Landrecies qui dura plus d'un mois. Dès que la place eut capitulé, ils allèrent chercher un aſyle derriere la Sambre & l'Eſcaut. Louis XIV ſe rendit alors à ſon armée ; il deſcendit le long de la Sambre & pénétra juſqu'à Bavay : mais il s'agiſſoit de paſſer la Haine pour établir le théâtre de la guerre dans le Hainaut. 1655.

Des retranchements multipliés ; des lignes, des redoutes, des plates-formes, une inondation générale rendoient les bords de la Haine preſque inacceſſibles. Depuis la ville de Saint-Guilain juſqu'à celle de Condé, on ne pouvoit en approcher qu'à la faveur d'une chauſſée longue & étroite. Mazarin, témoin des cris de joie & d'allégreſſe que la préſence du Roi excitoit dans l'armée, vouloit qu'on forçât un paſſage ſi dangereux, défendu par toutes les forces ennemies. Mais Turenne avoit formé un plan moins hazardeux pour chaſſer les Eſpagnols de leur poſte. C'étoit de paſſer l'Eſcaut au-deſſus de Bouchain, en laiſſant

Mémoires de Turenne ; d'York ; de Montglat, &c.

Valenciennes à droite : de repaſſer
1655. le même fleuve auprès de Condé, & de ſe porter ſur le flanc droit de l'ennemi qui n'étoit couvert que par un bouquet de bois. Son ſentiment prévalut : le Roi & Mazarin ſe retirèrent au Queſnoi, & l'armée marcha vers Bouchain.

A cette nouvelle l'Archiduc quitte les bords de la Haine, où il laiſſe Condé avec un corps de troupes, & s'avance au-devant des François pour leur diſputer le paſſage de l'Eſcaut. Il choiſit une poſition auprès de Saint-Amand, la Ville à droite, un bois à gauche, & en front une vieille ligne qu'il négligea de réparer. Condé l'exhortoit à attendre Turenne dans ce poſte, l'un des plus avantageux des Pays-Bas. Il lui repréſentoit qu'une retraite devant un ennemi ſupérieur lui couteroit une partie de ſon armée & les places qu'elle couvroit. Il ajouta qu'il ne défendroit point les bords de la Haine qu'il ne lui donnât ſa parole d'honneur de défendre ceux de l'Eſcaut. L'Archiduc promit tout;

mais il étoit réſervé tantôt à la lenteur, tantôt à la précipitation, & preſque toujours à l'impéritie de renverſer les conſeils de Condé. En effet, l'Archiduc n'eut pas plutôt appris que les François continuoient leur marche, que tout ſon courage l'abandonna. Il n'eut pas honte, au mépris des promeſſes les plus ſaintes, de décamper, ou plutôt de fuir. Mais la vivacité de ce mouvement rétrograde ne l'eût pas garanti d'une défaite entière en repaſſant l'Eſcaut, s'il n'eût imploré le ſecours de Condé pour couvrir & aſſurer ſa retraite. 1655. *Ibidem.*

Ce n'étoit que dans les dangers les plus extrêmes, & lorſque tout étoit déſeſpéré que l'on avoit recours aux lumières du Prince. Condé, malgré ſes menaces, ne vit plus que le péril de ſes Alliés : il ſe chargea d'arrêter, avec ſept ou huit eſcadrons, une armée ſupérieure & encouragée par le ſuccès, Déjà Turenne avoit formé ſes diſpoſitions. Caſtelnau étoit en marche avec douze eſcadrons & trois ba- *Ibidem.*

taillons pour attaquer les Eſpagnols
1655. en flanc, pendant qu'il les combattroit lui-même de front, à travers cette ligne imparfaite dont on a parlé. Mais au lieu de trouver l'armée de l'Archiduc dans ſon poſte, Caſtelnau ne rencontra que Condé qui venoit de prendre le commandement de l'arrière-garde. Turenne lui ordonna alors de ſe porter ſur l'ennemi & de l'amuſer juſqu'à ce qu'il put fondre ſur lui avec le gros de l'armée. Le Marquis exécuta cet ordre avec beaucoup de zèle & de courage; il pourſuivit Condé de défilé en défilé ſans lui donner le temps de reſpirer. Le Prince eut beſoin de toute ſa vigueur pour ne pas ſuccomber dans ſa retraite. Il s'arrêtoit de temps en temps, préſentant le front à l'ardent Caſtelnau. Il n'avoit plus que deux ou trois défilés à franchir lorſqu'il ſe vit ſur les bras deux eſcadrons que d'autres ſuivoient. Quoique le Prince n'eût alors que trente maîtres auprès de lui, il fait volte face, charge les deux eſcadrons, les bat & étonne

les autres. Trois fois il repouſſa l'infatigable Caſtelnau ; mais, malgré ſon audace, Condé comprit qu'il ne pouvoit éviter ſa perte s'il ne joignoit la ruſe à la valeur. Il ordonna à Coligni de demander une entrevue à Caſtelnau, & de l'amuſer le plus long-temps qu'il pourroit. Pendant que ces deux Officiers s'embraſſent & ſe comblent de careſſes, le Prince arrive au pont de Beuvrange & paſſe l'Eſcaut preſque à la portée du mouſquet de l'ennemi. Turenne en arrivant le vit en ſûreté de l'autre côté du fleuve. 1655. *Mémoires de Buſſy Rabutin, t. I.*

Cependant le Vicomte avoit envoyé à Mazarin une relation détaillée de la retraite de Condé qu'il peignoit comme une fuite. Le paquet fut intercepté & apporté au Prince. Son indignation fut extrême en voyant que Turenne ſe vantoit de l'avoir réduit à ſe ſauver avec beaucoup de précipitation. Le Prince, n'écoutant alors que ſon reſſentiment, écrivit au Vicomte, à la Ferté & à Caſtelnau. Le fiel & l'aigreur avoient dicté la premiere

de ces lettres. Condé mandoit à Tu-
1655. renne, que s'il n'eût vu ſon nom au bas de la dépêche, il eût pris cette production pour celle d'un miſérable Gazetier; que s'il ſe fut préſenté à l'avant-garde de ſon armée, il auroit bien vu qu'il n'avoit pas fui, mais que le ſoin qu'il prenoit de ſa conſervation ne lui permettoit gueres de ſe trouver dans les poſtes où il n'y avoit que des coups à gagner. Il ſe plaignit à la Ferté de l'injuſtice & de la mauvaiſe foi de ſon Collegue; il le prenoit pour juge de ſa conduite, avec d'autant plus de raiſon qu'il étoit plus avancé vers lui, & qu'il ne ſavoit pas ménager ſa vie comme Turenne. Il louoit Caſtelnau ſur la vivacité & la préciſion de ſes manœuvres, mais il le croyoit trop homme d'honneur pour ne pas avouer que s'il avoit été attaqué avec courage, il s'étoit bien défendu, & avoit exécuté ſa retraite en homme de guerre & ſans rien perdre. La Ferté & Caſtelnau élevèrent dans leur réponſe la conduite du Prince juſqu'au Ciel; ils

Mémoires de Turenne.

tâchèrent auſſi de diſculper Turenne. Le Vicomte garda un morne & profond ſilence ſur cette aventure ; mais il ſe vengea en prenant Condé & S. Guilain, dont la conquête ne lui coûta pas huit jours. 1655.

Au-lieu de raſſembler ſes troupes, de choiſir des poſitions avantageuſes, de fatiguer l'ennemi & de défendre le Hainaut, l'Archiduc prit le parti de les diſperſer dans les principales Villes & de ſe retirer à Bruxelles ; il laiſſa à Condé le ſoin de défendre le terrein avec un corps de ſix mille chevaux. Le Prince arrêta les progrès de l'ennemi & le battit quelquefois en détail. Il enleva le Régiment de Cavalerie du marquis de Reſnel à Thuin ; quelques jours après il ſurprit & défit la grande garde de l'armée de Turenne : enfin le comte de Buſſi-Rabutin, qui couvroit un fourage vers Valenciennes avec huit eſcadrons, fut entièrement défait. Le Régiment du Roi perdit ſes étendarts. Condé ne put voir ſans douleur ces trophées entre les mains des Eſpagnols ; il les renvoya au

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. I.

1655. marquis de Montpeſat, Colonel du Régiment du Roi, en le priant de les préſenter de ſa part à S. M. & de lui dire que ce n'étoit point à ces étendarts qu'il en vouloit. Mais le Monarque les refuſa, en diſant qu'il arrivoit ſi rarement aux Eſpagnols de battre les François, qu'on ne devoit point leur envier les marques de leur victoire.

Ibidem.

Pendant que Condé ſoutenoit à peine la fortune chancelante de l'Eſpagne, le zèle & l'intrigue combattoient encore en ſa faveur dans ſa Patrie La ducheſſe de Chatillon ne ſouffroit qu'avec la plus ſenſible douleur l'exil & la proſcription de ſon amant. Il n'y avoit rien dont elle ne fut capable pour ranimer ſon Parti. Elle rallioit à Paris, & preſque ſous les yeux de la Cour, tous les mécontents : enfin elle agit auprès du maréchal d'Hocquincourt avec tant de ſuccès, qu'il promit de livrer au Prince les villes de Péronne & de Ham, les clefs de la France. Mazarin n'apprit qu'en frémiſſant le nouveau danger qui me-

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

naçoit le Royaume. Il ſe hâta de négocier, l'or à la main, avec Hocquincourt. En même-temps il rappella du Hainaut l'armée de Turenne pour donner plus de poids à la négociation. Hocquincourt héſite, balance & préſente à l'Europe le ſpectacle de l'audace. Recherché publiquement par les Envoyés d'Eſpagne & de France, il leur donne des audiences réglées & ſolemnelles, rapportant ſans détour aux uns ce que les autres lui offroient pour les engager à augmenter leurs enchères. Quand il ſe ſeroit agi de la vente de ſon patrimoine, le Maréchal n'en auroit pas traité d'une manière plus réfléchie & plus publique. Les Eſpagnols lui promettoient la ſomme de quatre cens mille écus & la Lieutenance-générale des Pays-Bas. De ſi grands avantages, & encore plus ſon penchant, alloit le décider en faveur du Prince, lorſque Mazarin s'aviſa de faire arrêter la ducheſſe de Chatillon. Il menaça le Maréchal de lui faire éprouver un ſort tragique s'il oſoit livrer ſes

1655.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 94.

places à l'ennemi. Vaincu par l'idée
1655. du danger où étoit expoſée la Du-
Hiſtoire de Mazarin. cheſſe, Hocquincourt donna enfin la préférence au Roi. On lui compta deux cens mille écus pour Ham. Son fils aîné eut le gouvernement de Péronne, & la Ducheſſe fut élargie. Le Maréchal porta dans ſes Terres les dépouilles de ſon Maître, avec la même impunité que ſi c'eût été celles de l'ennemi.

Condé étoit à peine déchu de ſes eſpérances, qu'il eut la douleur de voir ſes Alliés recevoir un échec plus funeſte que la perte d'une ba-
Mémoires de Monglat, t. IV, n. 96. taille. Il y avoit plus d'un an que le duc Charles de Lorraine gémiſſoit dans le Château de Tolede. Ennuyé d'un ſort ſi peu convenable à la dignité d'un Souverain, le Duc propoſa à la Cour de Madrid de lui vendre ſon armée. Il ne demandoit pour prix d'un ſi grand ſacrifice que la liberté & quelques terres. Le traité tranſpira. Le duc François, qui voyoit dans la perte de cette armée celle de la grandeur de la maiſon de Lorraine, s'y oppoſa. Il

échauffa le Soldat & l'Officier, qui déjà étoient en proie aux remords de ſervir un Roi qui détenoit leur Maître dans les fers. Tous proteſtent qu'ils périront plutôt que de ſouffrir une incorporation honteuſe dans les troupes Eſpagnoles. Bientôt le marquis d'Haraucourt donne l'exemple de la défection en paſſant en France avec quatre Régiments de Cavalerie. Fuenſaldagne, tranſporté de fureur, ne connoiſſoit qu'un expédient digne des Conquérans de l'Amérique ; il vouloit fondre ſur les Lorrains & les paſſer au fil de l'épée. Condé arrêta à peine une exécution ſi barbare. L'Archiduc écrivit au duc François pour l'engager à ſe rendre auprès de lui à Bruxelles. Le Prince Lorrain, qui craignoit d'y trouver le même ſort que ſon Frère, eut recours à l'artifice. Il répondit à l'Archiduc qu'il ne pouvoit quitter ſon armée ébranlée par l'exemple dangereux d'Haraucourt, ſans courir riſque de lui voir abandonner les drapeaux ; qu'il n'y avoit qu'un moyen de terminer

1655. *Mémoires du marquis de Beauveau.*

1655. les plaintes & les murmures ſéditieux du Soldat oiſif, c'étoit de l'occuper. Il reçut ordre d'inveſtir Condé ; mais au-lieu de prendre la route de cette Place, le Duc prit celle de Landrecies où il arriva avec ſept mille hommes qui ne reſpiroient que la vengeance. Ce déſaſtre ne doit être compté pour rien en comparaiſon de ceux dont l'Eſpagne étoit menacée.

1656. Cromwel étoit alors au plus haut degré de la grandeur : il ne lui manquoit que le nom auguſte de Roi pour achever de couronner le crime le plus heureux & le plus grand que le ſoleil ait jamais éclairé. Cet Uſurpateur, ſi ferme dans ſes deſſeins, ſi réſolu dans ſes entrepriſes, ſi jaloux de la gloire de ſa Nation, plus touché de la réputation & de la puiſſance que des titres ; éclairé, ambitieux, profond & déciſif, couvrant, en un mot, l'ame d'un ſcélérat des talents d'un grand homme, avoit paru ſuivre les traces de Henri VIII, & tenir la balance de l'Europe. Londres étoit

Hiſtoire du cardinal Mazarin, t. IV.

devenu le centre des négociations. L'Eſpagne & la France lui faiſoient des avances à l'envi l'une de l'autre. Madrid prodigua tout pour obtenir ſon appui. Mazarin le mérita en diſſimulant les outrages que la France en avoit reçus, & en ſacrifiant à ſes ſoupçons le Roi d'Angleterre & ſes Frères qui avoient trouvé une ſeconde Patrie dans le Royaume. Pendant que Cromwel combloit l'Ambaſſadeur d'Eſpagne de careſſes & de diſtinctions, ſes flottes les plus formidables de l'univers, tentoient la conquête de l'Amérique. Repouſſés à S. Domingue, les Anglois envahirent la Jamaïque, & le Protecteur ſe préparoit à accabler les Eſpagnols dans l'ancien & le nouveau monde, ſans leur avoir déclaré la guerre. 1656.

Mazarin ne s'étoit ligué avec l'ennemi des Rois qu'après avoir envoyé offrir la paix à Philippe IV juſque dans ſon Palais à Madrid; mais il exigeoit deux conditions : la première, que le Monarque Eſpagnol donnât au Roi ſa Fille & ſon Héri-

tière Marie Thérèſe ; la ſeconde, qu'il abandonnât Condé. Philippe aima mieux combattre juſqu'à la dernière extrêmité que de conſentir à voir ſon immenſe ſucceſſion paſſer dans une Maiſon étrangère & ennemie. Le ſacrifice de Condé, dont le bras ſoutenoit ſon Trône, ne lui paroiſſoit pas moins douloureux. Cependant il étoit attaqué par la France, l'Angleterre, le Portugal & la Savoie, & l'eſprit de vertige le privoit chaque campagne d'une partie des reſſources qu'il auroit trouvées en Condé. Il falloit, en un mot, ſe réſoudre à la perte des Pays-Bas, ou en rappeller des Généraux & des Miniſtres également incapables & malheureux. L'archiduc fut renvoyé à Vienne où il ne s'occupa que de la muſique. Fuenſaldagne, dont la diſgrace eût éclaté ſans la protection de D. Luis de Haro, alla porter dans le Milanès ſes fautes, ſon opiniâtreté & ſes malheurs. D. Juan d'Autriche & le marquis de Caracene leur furent ſubſtitués. Mais il n'y avoit qu'un moyen

1656. *Ibidem.*

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé

de ſauver les Pays-Bas, c'étoit d'en confier la défenſe, ſans réſerve & ſans reſtriction, à Condé. On prétend que Philippe lui offrit ce gouvernement, mais que le Prince, qui ne portoit qu'à regret les armes contre ſa Patrie, ne put jamais ſe réſoudre à prêter le ſerment de fidélité à un autre Roi que le ſien. Sa fortune en ſouffrit. Il eſſuya des contradictions de la part de D. Juan, qui l'empêchèrent plus d'une fois de vaincre. 1656.

D. Juan d'Autriche, fils du Roi d'Eſpagne & d'une Comédienne, avoit reçu de la nature de grandes qualités; mais abandonné à lui-même à cet âge orageux où l'homme a ſi grand beſoin des lumières d'un ſage, ſon éducation n'avoit pas répondu aux emplois importants dont il devoit être un jour revêtu. Le courage & l'amour de la gloire ne ſuppléèrent pas toujours à l'expérience & aux connoiſſances qui lui manquoient. Paſſé tout-à-coup de l'obſcurité & de la miſère au comble des honneurs & de la fortune, reconnu fils de Roi

Mémoires du duc d'York.

& traité en Infant d'Eſpagne, ſon
1656. Père lui confia le ſalut de l'Etat. La fortune couronna ſes premiers efforts. Il réprima la Sicile, dompta Naples & reprit la Catalogne ; mais il triompha plus par le ſecours des circonſtances & la foibleſſe des ennemis, que par la ſupériorité de ſes talents. Ce jeune Prince, auſſi occupé des vains honneurs de la repréſentation, que des deſſeins d'un grand Capitaine, ne ſe livroit pas aſſez aux travaux pénibles du commandement. Il tranſporta dans le camp la molleſſe, la gravité, l'orgueil & l'étiquette de la Cour de Madrid. Condé, le plus actif des
Ibidem. hommes, ne vit pas ſans frémir ſa deſtinée unie à celle d'un Général invinſible au milieu de ſon armée ; qui, au-lieu de porter des regards attentifs ſur la ſituation du Pays, la nature du terrein, la variété des poſtes, la diſpoſition des campements, ſe tenoit preſque toujours
Ibidem. renfermé dans ſa tente. D. Juan eût cru déroger à ſa naiſſance & à ſa dignité, s'il eût été reconnoître lui-

lui-même une place. Il prétendoit qu'un Général ne devoit ſe montrer qu'un jour de bataille. Au-reſte, il étoit ſi jaloux de ſon autorité, qu'il en eût coûté la tête à un Officier général, s'il eût oſé prévenir ou interprêter ſes ordres. 1656.

Le marquis de Caracene avoit de la valeur, de l'expérience, de la pénétration, de l'honneur & des talents. Il eût eu des ſuccès à la guerre, ſi la lenteur, l'irréſolution, un flegme outré ne lui avoient ſouvent fait perdre des inſtants qu'il n'appartient qu'au génie de ſaiſir. Cependant D. Juan & le Marquis étoient, malgré leurs défauts, les guerriers les plus illuſtres de l'Eſpagne. D'après cette diſette d'hommes, doit-on être ſurpris des revers de la Monarchie ? ou plutôt quelle idée ne doit-on pas avoir de Condé qui, preſque toujours traverſé par de pareils Alliés, ayant en tête Turenne & les troupes les plus aguerries de l'Europe, balança ſi long-temps la fortune de la France ? *Ibidem.*

Les ſuccès de la dernière cam-

pagne encourageoient Turenne à
1656. frapper des coups plus déciſifs dans le cours de celle-ci. La frontière des Pays-Bas, ouverte dans preſque toute ſon étendue, ne lui laiſſoit que l'embarras du choix de ſes conquêtes.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

D'abord il tenta de ſurprendre Tournai; mais un corps de quatre mille hommes que Condé fit marcher ſous la contreſcarpe de cette Ville, renverſa ce deſſein. Une marche également ſage & belle le porta à Valenciennes, qu'il inveſtit la nuit du 14 au 15 de Juin.

Cette Ville, auſſi riche que forte, eſt partagée par l'Eſcaut & entourée de la Ronelle, qui forme preſque par-tout des marais profonds & preſque inacceſſibles, & d'écluſes pour inonder les campagnes voiſines. Une vaſte pleine s'étend de Valenciennes juſqu'à la ville de Condé. Plus loin, du côté de Saint-Amand, s'élève le Mont Azin qui domine l'Eſcaut. L'armée de Turenne montoit à huit mille hommes d'Infanterie & à huit mille de Cavalerie. Elle occupoit toute l'étendue de terrein qui règne

Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, t. I.

depuis l'Abbaye de Saint-Sauve, ſur le bord de l'Eſcaut, juſqu'à la partie du même fleuve qui regarde Bouchain. L'armée de la Ferté, égale en nombre, ſe fortifioit de l'autre côté de l'Eſcaut, & on avoit établi au-deſſus & au-deſſous de Valenciennes des ponts, à la faveur deſquels les troupes des deux Généraux communiquoient enſemble. 1656.

Tout ſembloit répondre du ſuccès. La foibleſſe de la garniſon de Valenciennes, qui n'étoit compoſée que de mille hommes ; la lenteur de D. Juan qui n'avoit pas encore raſſemblé ſes troupes, dont le nombre, en épuiſant les garniſons, n'excédoit pas vingt mille combattants; & les progrès des François. Cependant Condé s'étoit mis en campagne avec un corps de troupes pour inquiéter & harceler l'ennemi. Son premier ſoin fut de faire ouvrir les écluſes de Bouchain pour augmenter les eaux de l'Eſcaut & les faire refluer dans le camp des François. L'inondation fut ſi grande, l'eſpace de mille pas de l'un & de l'autre

Mémoires de Turenne ; d'York ; de

1656. *Montglat, &c.*

côté du fleuve, que les deux Généraux ſe virent obligés d'employer preſque toutes les troupes à ſaigner des réſervoirs, à creuſer des canaux & à élever des digues. Mais enfin le travail & la patience, victorieux de tous les obſtacles, les rendirent maîtres de l'inondation qu'ils rejettèrent vers la Ville, dont un quartier fut ſubmergé.

Pendant ce temps-là, D. Juan joignoit Condé avec toutes ſes forces. Ils approchèrent l'un & l'autre des lignes des aſſiégeants juſqu'à la demie portée du canon. L'armée occupoit les deux rives de l'Eſcaut, ſur lequel elle avoit conſtruit pluſieurs ponts.

Cette poſition mettoit les Généraux en état d'inquiéter tantôt Turenne, tantôt la Ferté. Condé s'approchoit toutes les nuits de l'un ou de l'autre camp, menaçant de l'attaquer. L'ennemi l'attendoit ſous les armes. Cette fatigue extraordinaire, jointe aux travaux du ſiège, le minoit & le conſumoit. Ce ne fut qu'après l'avoir ainſi affoibli pendant

huit nuits consécutives, que le Prince choisit celle du 9 au 10 pour le combattre. 1656.

Voici les dispositions qu'il fit, de concert avec D. Juan & Caracene, pour le succès d'une si grande entreprise. Il destina six mille hommes au comte de Marsin pour tenir Turenne en échec, & se réserva, à lui & à D. Juan, le reste de l'armée pour fondre sur les lignes de la Ferté. Il trouva en même-temps le secret d'avertir les assiégés de lâcher toutes les écluses à l'entrée de la nuit, & d'augmenter leur feu.

Vie manuscrite du prince de Condé.

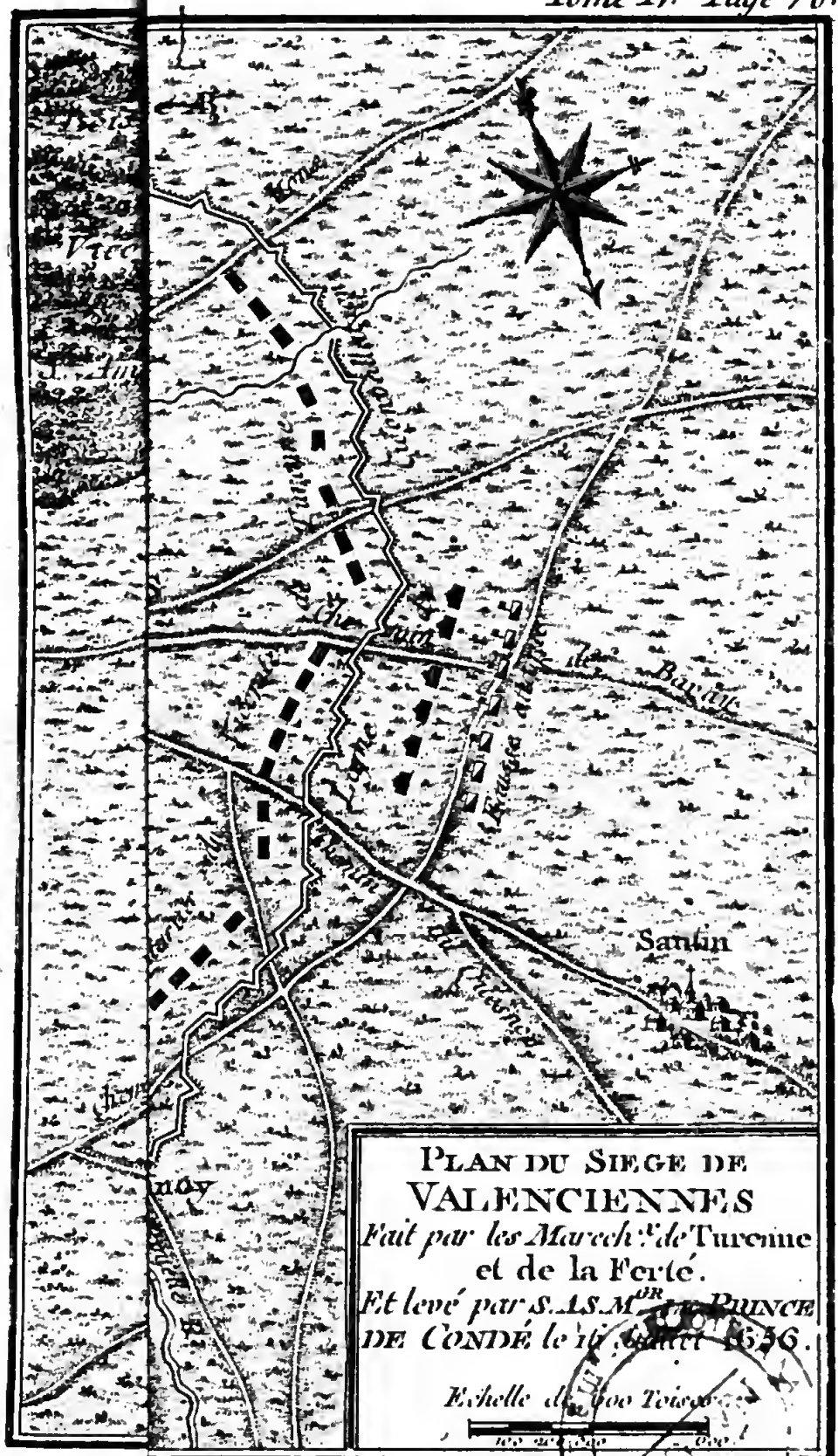
C'étoit le comte de Henin & D. Francisco de Menesses qui défendoient Valenciennes. Jusqu'ici ils avoient repoussé tous les efforts des François, mais la garnison, accablée de veilles & de travaux, diminuée sensiblement, ne suffisoit pas pour garder tous les postes ; elle eût succombé dans un assaut : il n'y avoit qu'une victoire prompte & signalée qui pût arracher Valenciennes des mains de Turenne.

1656. Ce Général pénétra le projet de Condé, ou par ſes eſpions ou par la force de ſon génie. Perſuadé que le principal effort du Prince tomberoit ſur ſon Collègue, il lui fit offrir la moitié de ſon armée. La Ferté, également fier, jaloux & préſomptueux, reçut les offres de Turenne comme une injure. Tout ſembloit dévouer ce Général à la honte d'une défaite inévitable.

Hiſtoire de Turenne, t. I.

Cependant Condé & D. Juan avoient réuni toutes leurs troupes. Ils marchent aux lignes de la Ferté avec beaucoup d'ordre & de ſilence. Le Prince, après avoir formé ſon attaque ſur le plus grand front poſſible, arrive au premier foſſé ſans être découvert, malgré les avis que la Ferté avoit reçus. Auſſi-tôt il donne le ſignal du combat, ou plutôt de la victoire. Il ne fallut que le temps d'approcher des lignes pour les emporter. On doit avouer, à la gloire du maréchal de la Ferté, qu'il prit alors un parti digne d'un grand homme de guerre: Il raſſembla ſa Cavalerie & fondit

Mémoires



PLAN DU SIEGE DE
VALENCIENNES
Fait par les Marech.ˣ de Turenne
et de la Ferté.
Et levé par S.A.S.M.ᴳᴿ le PRINCE
DE CONDÉ le 16. Juillet 1656.

Echelle de 200 Toises

ſur les vainqueurs, avec la valeur la plus intrépide. Mais la fortune lui oppoſa Condé qui, après avoir ſoutenu ce choc, l'attaqua à ſon tour, l'enfonça & le repouſſa. Deux Régiments de l'armée de Turenne, qui accouroient au ſecours du Maréchal, eurent le même ſort. Quatre nouveaux Régiments, qui ſuccédoient à ceux-ci, trouvèrent à peine leur ſalut dans la fuite la plus prompte. Cette victoire ſi complette ne coûta pas une heure & cent hommes à l'heureux Condé. 1656. *de Montglat, t. IV; de Buſſi-Rabutin, t. I.*

Pendant que l'Infanterie victorieuſe entroit en foule dans Valenciennes; le Prince, à la tête de la Cavalerie, pourſuivoit les François. Les bagages arrêtés ſur les ponts étoient un obſtacle à la fuite. Bientôt les vaincus, preſſés, entaſſés les uns ſur les autres ne virent plus que le fer de l'ennemi & le fleuve dont l'inondation avoit groſſi les eaux. Tout ce qui avoit échappé à la première fureur des Eſpagnols fut tué, pris ou noyé. Le maréchal de la Ferté tomba lui-même entre

1656. les mains de Condé avec tous les Officiers généraux (excepté le marquis d'Uxelles) les Colonels, quatre cents Officiers & quatre mille cinq cents Soldats. Il ne ſe ſauva de cette armée, deux heures auparavant ſi floriſſante, que deux mille hommes qui, ayant jetté leurs armes, ſe retirèrent à Condé.

Les cris de joie qui s'élevoient de tous les quartiers de la Ville, le ſon triomphant des cloches apprirent à Turenne la malheureuſe deſtinée de ſon Collègue. D'abord ce Général repouſſa Marſin qui l'avoit attaqué, & marcha au ſecours de la Ferté à travers une digue de huit cents pas & très-étroite. Mais l'inondation qui augmente & qui a bientôt ſubmergé la digue, l'arrête, & il s'apperçoit que l'armée de la Ferté n'exiſte plus. Turenne ſe hâte de retourner à ſon camp; il retire les troupes de la tranchée & fait ouvrir les lignes en cinq ou ſix endroits. Il en ſortit d'abord avec beaucoup de confuſion & de précipitation; mais en entrant dans la plaine, il rétablit peu-à-peu

Mémoires de Turenne.

l'ordre. La beauté & la rapidité de ſa manœuvre ne l'eût pas encore ſauvé, ſi Condé, qui ne reſpiroit que la gloire de battre deux armées en une même nuit, eût été ſecondé par D. Juan. Celui-ci, ſatisfait d'une victoire qui mettoit entre ſes mains l'artillerie, le tréſor, les équipages, les drapeaux, le Général & la moitié d'une armée, ne voulut point ſortir de Valenciennes. Il abandonna à ſes troupes le pillage des deux camps. Le Prince entra le dernier dans la Ville qu'il venoit de ſauver, &, quoiqu'il fût très-fatigué, il ne voulut point prendre de repos qu'il n'eût été conſoler le maréchal de la Ferté. Il le trouva au lit, abattu, conſterné, pleurant moins ſon malheur que celui de la France. *J'aurois mieux aimé*, lui dit-il, en le ſerrant dans ſes bras, *que la fortune eût mis votre Collègue en mon pouvoir. N'allez pas croire que je le craigne en campagne; je vous craindrois beaucoup plus que lui: mais puiſque vous êtes mon priſonnier, vous jouirez bientôt de la liberté. Je vous renverrois dès aujour-* 1656.

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du prince de Condé.

1656. *d'hui ſi je n'étois obligé de garder des meſures avec les Eſpagnols. Quant à l'argent de votre rançon, je n'en veux point de vous ; mais ſi le Roi en offre, ne trouvez pas mauvais que je le reçoive. Ah ! je ne le ferois jamais*, ajouta-t-il, *en d'autres circonſtances.* Peu après il le renvoya en France comblé d'honneurs & de careſſes.

Cependant Turenne, au-lieu d'aller chercher un aſyle juſque dans le cœur du Royaume, prenoit les réſolutions les plus fières. Il s'étoit arrêté ſous le Queſnoi, la droite de ſon armée appuyée à un bois, la gauche aux murs de la Ville ; il avoit en front une petite rivière. Ses troupes montoient à ſeize mille hommes, ſans compter ſept cents fuyards qu'il avoit recueillis du naufrage de la Ferté. Au-reſte, l'audace de Turenne pouvoit avoir les ſuites les plus déplorables. Son camp n'étoit point retranché, faute d'outils ; ſon artillerie ne conſiſtoit qu'en ſix pièces de canon ; enfin la frayeur étoit ſi grande dans ſon armée qu'il ſe vit obligé de faire feu ſur de vieux

ſoldats qui décampoient malgré lui. Il eſt conſtant, d'après le témoignage d'un Officier général qui ſervoit ſous Turenne, que ſi M. le Prince eût paru les deux jours qui ſuivirent la défaite de la Ferté, c'en étoit fait d'une armée qui étoit la dernière reſſource de la France. *Mais*, continue-t-il, *ou D. Juan n'en crut pas ce grand Capitaine, ou plutôt Condé lui-même, par un retour de tendreſſe pour ſa Patrie, très-compatible avec ſon honneur, conniva à la prudence exceſſive des Eſpagnols, pour ne pas la livrer entre leurs mains.* 1656.

Mémoires de Buſſi-Rabutin.

Si Turenne n'eût appréhendé que la perte du Queſnoi & de quelques autres Places frontières, il ſe ſeroit retiré en Picardie. Mais il connoiſſoit l'audace du Prince qui ne l'auroit pas laiſſé reſpirer un inſtant dans ſa retraite. Des mouvements rétrogrades auroient augmenté l'inquiétude & la frayeur des peuples, & peut-être ranimé le courage d'un Parti qui n'étoit pas encore tout à fait anéanti.

Les Eſpagnols ſortirent enfin de

Valenciennes. Ils avoient reçu un
1656. renfort de deux mille Allemands. Ils parurent ſur le bord de la rivière dont on a parlé, & qui étoit guéable par tout. D. Juan s'étoit tellement flatté que l'ennemi ne l'attendroit pas dans un poſte ouvert de
Ibidem. toutes parts, qu'il avoit déjà ordonné à trois mille chevaux de le pourſuivre dans ſa retraite. Sa ſurpriſe fut extrême en le voyant tranquille & immobile dans ſon camp. Il lui ſuppoſa des reſſources qu'il n'avoit pas, & au lieu de l'attaquer ſans lui donner le temps de ſe reconnoître, il ſe contenta de le tâter par de fréquentes eſcarmouches. Turenne les ſoutint avec fermeté. Le Soldat François, raſſuré par ces petits ſuccès, & plus encore par la confiance intrépide de ſon Général, commença à ne plus tant redouter un ennemi qui ne ſavoit pas ſe prévaloir des careſſes de la fortune. Enfin D. Juan ſe défiant de plus en plus de l'événement d'un combat, ne penſa plus qu'à la conquête de
Ibidem. Condé. Quoique cette Place eût

été ravitaillée, quoiqu'elle fût dé- 1656.
fendue par une garniſon de cinq mille hommes, elle ſuccomba en peu de jours.

Auſſi-tôt après la perte de cette Ville, Turenne quitta le Hainaut, paſſa l'Eſcaut & alla établir en Artois le théâtre de la guerre. Son armée entièrement rétablie égaloit alors en nombre celle des Eſpagnols. Turenne s'étoit vanté pluſieurs fois que ſi l'ennemi marchoit à lui pour le combattre, il lui épargneroit la moitié du chemin. Il n'en fallut peut-être pas davantage pour engager Condé à tenter le haſard d'une bataille. Il vint camper à Fampon, à une lieue de l'armée françoiſe. Déjà il avoit fait ſes diſpoſitions; il devoit attaquer Turenne, dont la droite étoit appuyée au ruiſſeau de Souché & la gauche à Lens. Le Vicomte, qui par ſa poſition prêtoit le flanc, attendit à peine le commencement de la nuit du 31 Août pour aller prendre le poſte de la Buſſiere. Cette retraite ſi précipitée de la part d'un Général, qui juſqu'ici avoit fait des

démarches si audacieuses, étonna
1656. son armée. Condé le suit, passe le défilé de Souché & se poste dans cette même plaine de Lens, où, huit ans auparavant, il avoit remporté une victoire si signalée. Son projet étoit de s'emparer du poste de Houdain, & de couper à l'ennemi les vivres qu'il tiroit d'Arras. Le Vicomte, voyant qu'il alloit être affamé ou réduit à combattre dans un poste désavantageux, prit le parti d'abandonner son camp & de prévenir Condé à Houdain. Il choisit la nuit pour couvrir sa retraite. Ce nouveau mouvement acheva d'effrayer le Soldat. Cependant Turenne n'eût jamais gagné Houdain, si D. Juan eût voulu se prêter à l'activité du Prince. Mais ce Général si lent ne se mit en route qu'avec répugnance : les François étoient déjà sur la hauteur, & il se vit obligé de s'arrêter entre la Bussiere & Houdain.

Ibidem.

Ibidem.

L'armée Françoise rempliſſoit toute l'étendue de la hauteur, qui est roide & escarpée. On ne pouvoit aborder la droite à cause d'un grand

nombre de ravins ; mais la gauche n'avoit d'avantage que la poſition des lieux. D'ailleurs le terrein étoit ſi étroit, ſi reſſerré, il y avoit ſi peu d'intervalle entre les deux lignes de l'armée, qu'il eût été impoſſible à Turenne de manœuvrer. Condé, qui connoiſſoit admirablement la ſituation du pays, & qui d'ailleurs voyoit de grandes marques d'étonnement & de frayeur dans les troupes françoiſes, preſſe D. Juan de marcher à l'ennemi, en lui répondant de la victoire. Mais au-lieu d'agir, celui-ci héſite, balance ; il aſſemble le Conſeil de guerre qui dure trois heures. Le temps s'écoule en de vaines conteſtations ; la nuit ſurvient & Turenne en profite pour retrancher la gauche de ſon armée. Condé ne déſeſpéroit pas encore de la victoire, mais les Eſpagnols refuſèrent de combattre : tout ſe réduiſit à une canonade & à de vives eſcarmouches. Cependant les François qui avoient tant redouté l'ennemi abſent, ſe raſſurèrent en voyant ſon incertitude & ſon inaction. 1656. *Ibidem.*

1656. L'inſtant de combattre s'étant évanoui, D. Juan propoſa le ſiège de Saint-Guilain, pour achever de chaſſer les François du Hainaut. Condé fut chargé de la retraite qui ne pouvoit être plus périlleuſe. Il s'en acquitta avec cette fierté & cette préciſion qui caractériſent toutes ſes actions. Il marcha ſur ſa gauche & s'arrêta dans une petite plaine avec un corps de Cavalerie, juſqu'à ce que les Eſpagnols euſſent fait une longue traite. Turenne, qui étoit ſorti de ſon camp avec quatre eſcadrons ſoutenus de toute ſa Cavalerie de la droite, fut réduit à être le ſpectateur & l'admirateur de la manœuvre du Prince; mais il ne tarda pas à faire oublier cet exploit par un plus beau encore.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Mémoires de Montglat, t. IV.

Les Eſpagnols n'avoient pas ouvert la tranchée devant S. Guilain, qu'il ſe mit en marche pour ſurprendre & attaquer la Capelle. Cette Place paroiſſoit ſi peu menacée que D. Juan n'y avoit laiſſé qu'une garniſon de cent hommes. Les moyens dont ſe ſervit le Vicomte lui firent

Hiſtoire de Turenne, par Ramſai, t. I.

plus d'honneur encore que le ſuccès. Un jour de marche eût pu le porter de l'Artois devant la Capelle ; mais il s'agiſſoit de tromper l'ennemi qui ſe ſeroit oppoſé à ſon entrepriſe. Il rentre en France, marche pendant trois jours & trois nuits, & après une courſe de trente lieues arrive devant la Capelle. 1656.

Le marquis de Chamilli, l'un de ces braves François qui avoient mieux aimé perdre leurs établiſſements en France que d'abandonner Condé, commandoit dans la Ville. Son fils, jeune encore, & depuis ſi illuſtre par ſes talents militaires, trouva le ſecret de le joindre avec ſoixante chevaux. Un renfort ſi foible ne pouvoit reculer la perte de la Capelle. D. Juan fut d'autant plus étonné de cette entrepriſe imprévue de Turenne, qu'il avoit établi ſes magaſins dans la Place. Il fallut lever le ſiège de S. Guilain pour accourir au ſecours d'une Ville que les circonſtances rendoient ſi précieuſe. Mais la fortune ſembloit prendre plaiſir à confondre ſes en-

trepriſes. Une pluie continuelle &
1656. orageuſe fatigua tellement l'armée,
Manuſcrits de l'Hôtel de Condé. dans ſa marche, qu'elle fut hors d'état de combattre en arrivant. Le lendemain Condé, croyant les troupes rétablies par le repos de la nuit, vouloit les mener à l'aſſaut du camp ennemi; D. Juan ne goûta point le projet. Le Prince propoſa alors de marcher à Péronne où il entretenoit des intelligences. Au-lieu d'agir, les Eſpagnols délibérèrent. Pendant ce temps là, la Capelle, dont les dehors avoient été emportés, ouvrit ſes portes, & D. Juan ne leva le ſiège de Saint-Guilain que pour être ſpectateur de la perte d'une place plus forte.

Ainſi ſe termina la campagne, dont la fin couvrit Turenne de gloire. Elle lui valut l'avantage ineſtimable de ne plus partager avec la Ferté le commandement des mêmes armées. Peut-être eût-il fallu, pour rendre les choſes égales entre lui & Condé, que celui-ci eût auſſi diſpoſé ſeul de toutes les forces des Pays-Bas.

Cependant les troupes du Prince manquoient de tout. L'Eſpagne épuiſée ne pouvoit preſque plus fournir aux ſubſides qu'elle s'étoit engagée de lui payer. Une partie des Pays-Bas, redoutant les excès d'une ſoldateſque réduite à l'indigence, refuſoit de la recevoir en quartier d'hyver. Quatorze mille Payſans bien armés, bien aguerris étoient venus ſe retrancher à Borcklos ſur les bords du Jaar, bien réſolus de défendre l'entrée de leur Pays. Le comte de Boutteville, chargé de conduire quatre mille chevaux dans ces contrées, attendit les ténèbres de la nuit pour attaquer les Payſans qu'il défit entièrement. Cette victoire fut d'autant plus utile à Condé qu'elle lui ſauva un corps de troupes qui eût déſerté s'il n'eût trouvé des ſecours & une ſubſiſtance capables de le rétablir des fatigues de la campagne. 1656. *Mémoires de S. Germain.*

Mais la joie de ce ſuccès fut troublée par les nouvelles que Condé reçut de France. Le duc d'Orléans, qui juſqu'ici avoit entretenu un com- *Mémoires de Montglat, t. IV.*

merce ſecret avec lui, qui avoit
1656. préféré l'exil & la ſolitude à la Cour, vaincu tout-à-coup par le bruit qui ſe répand que le Roi eſt prêt à marcher à Blois pour s'aſſurer de lui, ou le chaſſer du Royaume, s'humilie & recherche l'amitié de Mazarin. Il en obtint le rétabliſſement de ſes penſions & de vaines careſſes. Mademoiſelle n'attendoit que cet exemple pour paroître à la Cour, & la Maiſon royale ſe trouva inſenſiblement réunie, à l'exception de Condé & de ſon fils.

L'Eſpagne éprouvoit de nouveaux malheurs en Italie & en Amérique. Valence, le rempart du Milanès, auſſi mal défendu par Fuenſaldagne que l'avoient été les Pays-Bas, tomba entre les mains des François, & l'Amiral Anglois Blaack prit & coula à fond les galions de l'Amérique auprès de l'iſle de Téneriffe. Ces ſuccès reſſerrèrent les liens de l'alliance entre la France & l'Angleterre. Cromwel couvrit la mer de ſes vaiſſeaux, & il promit au Roi un ſecours de ſix mille Anglois, vieux fanati-

ques, engraiſſés du ſang de leurs concitoyens, deſtructeurs farouches de la Religion, du Trône & des Loix de leur Patrie, pour lui aider à prendre Dunkerque & Mardick qui devoient lui être remis entre les mains. 1656.

Pendant que l'heureux uſurpateur rempliſſoit l'Europe du bruit de ſon nom, ſa haine implacable pourſuivoit les enfants du Roi infortuné qu'il avoit fait périr ſur l'échafaud. Les trois Stuarts cherchèrent un aſyle dans les Pays-Bas. Ils y furent reçus avec la froideur, l'indifférence & le mépris que l'indigence & l'adverſité inſpirent au vulgaire des hommes. A peine remarquoit-on à Bruxelles l'exiſtence d'un Roi privé de trois Couronnes, & de ſes deux Frères. Condé, ſenſiblement touché, eſſaya de les conſoler en leur rendant de plus grands reſpects qu'il n'eût peut-être fait dans l'éclat de leur ancienne fortune. Il croyoit que c'étoit à lui de réparer les outrages du ſort, & de faire voir à toutes les Nations qu'il reſte aux Rois

Manuſcrits pour ſervir à l'Hiſtoire de Louis de Bourbon, prince de Condé.

1656. détrônés une majeſté ſainte, un caractère ſacré qu'il n'eſt point au pouvoir de la fortune de leur ôter. L'exemple de Condé influa. Charles II reçut enfin tous les honneurs dûs au rang Suprême. Il attacha ſa deſtinée à celle de Philippe IV, & lui fournit quelques troupes d'Irlandois fidèles, à la tête deſquels les ducs d'York & de Gloceſtre combattirent pour la querelle de l'Eſpagne.

1657. Condé croyoit qu'il n'y avoit que des prodiges d'activité, de valeur & de vigilance capables de ſauver les Pays-Bas menacés par des ennemis ſi nombreux & ſi puiſſants. Il enflamme D. Juan & l'entraîne en campagne ſur ſes pas dès le commencement de Mars. Il inveſtit S. Guilain, & le jour même de l'ouverture de la tranchée il en fit attaquer les dehors avec tant de vigueur, qu'il les emporta. Schomberg, qui défendoit la Place, ſe hâta de capituler; mais c'eſt à cet unique exploit que D. Juan borna ſes efforts. Il renvoya ſon armée en quartiers

Mémoires du Vicomte de Turenne.

d'hyver, bien réſolu de ne l'en faire ſortir qu'au mois de Juin. 1657.

Cependant deux armées françoiſes étoient aux portes des Pays-Bas. Turenne commandoit la premiere qui montoit à vingt-cinq mille hommes, il s'avançoit vers la Flandre maritime, & la Ferté entroit dans le duché de Luxembourg, ſuivi de quinze mille combattants. D. Juan ne penſoit qu'à rendre la côte de la mer reſpectable. Il dégarnit toutes les autres places de ſon Gouvernement pour fortifier celles de Dunkerque, de Gravelines, d'Ypres, d'Oſtende & de Nieuport. Sa foibleſſe étoit ſi grande qu'il ne laiſſa dans Cambrai, cette Ville ſi importante, que trois compagnies de Mortes-payes.

Auſſi-tôt Turenne forme le projet de ſurprendre & d'emporter Cambrai. Mazarin, qui depuis long-temps ſouhaitoit de joindre à ſes titres ceux d'Archevêque & de Prince de Cambrai, l'encourage dans ſa réſolution. Il marche lui-même avec le Roi vers Montreuil, comme s'il n'eût eu d'autres vues que celles d'étendre *Ibidem.*

les conquêtes de S. M. vers la mer.
1657. Mais tout-à-coup Turenne franchit l'Eſcaut, marche jour & nuit avec ſa Cavalerie & inveſtit Cambrai. Son Infanterie arriva deux jours après. Des meſures priſes avec tant de prudence & de dextérité ſembloient répondre du ſuccès. Il ne devoit pas lui en coûter quatre jours pour réduire une Ville qu'il avoit ſurpriſe ſans garniſon & ſans magaſins.

La fortune de ſon Rival l'emporta. Condé faiſoit la revue de ſa Cavalerie auprès de Mons. Il rencontre le Courier du Gouverneur de Cambrai qui alloit informer D. Juan de l'arrivée imprévue des François. Sur-le-champ le Prince, ne conſultant que ſon courage, ſe met en route, ſuivi de trois mille chevaux & arrive à Valenciennes. Là il fait part aux Officiers généraux qui l'accompagnoient de la nouvelle du ſiège de Cambrai & de la réſolution qu'il avoit priſe de ſecourir la Place. Il part de Valenciennes à onze heures du ſoir, ſans équipages & ſans artillerie. Les obſtacles qu'il prévoyoit

voyoit paroiſſoient inſurmontables. Il falloit éviter l'armée de la Ferté qui couvroit le ſiège, ou bien ſe faire jour au milieu d'elle & forcer les lignes de Turenne. Un guide que Condé prit l'égara & le conduiſit dans une forêt ſombre, épaiſſe & preſque impratiquable. On fut obligé de deſcendre de cheval & de traverſer des ſentiers remplis de ronces & d'épines. L'erreur du guide fut utile. Malgré le ſecret de cette marche étonnante, Turenne en avoit été averti. Il s'étoit porté avec toute ſa Cavalerie ſur une avenue où le Prince devoit paſſer ſelon tous les principes de la guerre. Le Prince, après des travaux incroyables, ſe trouva, ſur les deux heures du matin, dans une plaine aſſez large pour contenir ſes eſcadrons. Il les range en bataille ſur trois lignes, donne le commandement de la première à Boutteville, ſe met à la tête de la ſeconde, & confie la troiſième au comte de Marſin.

1657. *Mémoires de Montglat; d'Yorck; de Turenne; de Buſſi-Rabutin, &c.*

Il avançoit au milieu des ténèbres avec autant d'ordre que de ſilence.

1657. Bientôt il rencontre les régiments de Clérembaut & de Mazarin. Au cri de *Qui vive*, le Prince, ſans rien répondre, détache un eſcadron & lui ordonne de charger. Il ne doutoit point que le bruit du combat n'attirât de ce côté-là toutes les forces de l'ennemi, & que cependant il ne pût pénétrer juſque dans Cambrai, au-milieu des lignes de Turenne, affoiblies & dégarnies. La fortune, d'accord avec la prévoyance, répondit à ſes vœux. En effet, après s'être débarraſſé avec autant de valeur que de préſence d'eſprit d'un Capitaine du régiment de Clérembaut qui penſa le prendre ou le tuer ſans le connoître, il força les lignes ennemies & parvint aux barrières de la Ville. Le Gouverneur s'attendoit ſi peu à un ſecours ſi extraordinaire, qu'il refuſa long-temps de les ouvrir, craignant que ce ne fût un piège de Turenne pour le ſurprendre. Enfin, après s'être bien aſſuré que c'étoit Condé lui-même qui avoit ainſi haſardé ſa liberté & ſa vie pour le ſauver, il le reçut à genoux avec

Ibidem.

les Habitants. Peu après, la ville de Cambrai, voulant immortaliſer le ſouvenir de cette grande action, fit frapper une Médaille d'or avec cette inſcription latine : *Virgini ſacrum & Condæo Liberatori : En l'honneur de la Vierge & de Condé notre Libérateur.* 1657.

Le bruit de l'artillerie, le ſon de toutes les cloches & les acclamations qui s'élevoient de tous les quartiers de la Ville, apprirent moins à Turenne un événement ſi ſurprenant, que l'aſpect de Condé & de trois mille chevaux rangés en bataille ſur les contreſcarpes. Ce Général céda à la néceſſité ; il ne s'obſtina point à prendre une Place devenue invincible depuis qu'elle avoit le Prince pour défenſeur. Il ſe retira déſeſpéré de la gloire que ſon Rival venoit d'acquérir à ſes dépens. Sa marche de la Capelle, ſi juſtement admirée, étoit effacée par une plus belle, & il avoit la douleur de renoncer à une conquête qu'il tenoit déjà, pour ainſi dire, entre les mains. En effet, le comte

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. I.

de Salazar devoit abandonner la
1657. Ville pour ſe retirer dans la Citadelle, le jour même que Condé y entra.

Les Eſpagnols, qui n'avoient recours au Prince que lorſqu'il n'y avoit plus rien à eſpérer, lui avoient écrit pour le prier, non-ſeulement de ſauver Cambrai, mais encore tous les Pays-Bas menacés d'une invaſion. Condé ne reçut la lettre qu'après avoir rendu le ſervice qu'ils n'oſoient eſpérer. Il ſe rendit à l'armée de D. Juan, dont les forces réunies ne montoient qu'à dix-huit mille hommes.

Turenne de ſon côté reçut le ſecours de ſix mille Anglois, qui lui avoit été promis. Mais malgré la ſupériorité de ſon armée il n'oſa fixer le théâtre de la guerre dans la Flandre maritime, dont les Places étoient abondamment munies de troupes & de magaſins. Il jetta les yeux ſur le duché de Luxembourg.

Le maréchal de la Ferté, fortifié d'un corps de quatre mille hommes d'Infanterie que Turenne lui envoya,

ſe préſente devant Mont-Médi, réputée la clef du Luxembourg. La foibleſſe des Eſpagnols ne leur avoit pas permis de jetter plus de quatre cents hommes dans la Place. Un Régiment qui entreprit de pénétrer à travers les lignes de la Ferté, fut taillé en pieces. Turenne étoit accouru ſur les bords de la Meuſe pour couvrir le ſiège, & le Roi à Sédan, d'où il encourageoit ſes troupes. 1657.

Mais Condé formoit un projet plus déciſif : il vouloit prendre Calais. Il eſt conſtant que la conquête de cette Ville, dans un temps où la France & l'Angleterre uniſſoient leurs forces pour s'emparer de Dunkerque, l'eût couvert de gloire. Il feignit d'abord de ne penſer qu'au ſecours de Mont-Médi. Il part des environs de Mons & gagne la Meuſe. Turenne le côtoyoit de près. Mais tout-à-coup le Prince diſparoît avec ſa Cavalerie ; il traverſe le Hainaut, la Flandre, l'Artois, & arrive en quatre jours de marche à une lieue de Calais, dont la garniſon venoit

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du prince de Condé.

d'être affoiblie par un détachement
1657. qui s'étoit rendu à Ardres.

C'étoit le prince de Ligne qui avoit tout préparé à Gravelines pour le ſuccès de l'entrepriſe. La gloire de l'exécution lui fut réſervée. Il part au commencement de la nuit du 30 Juillet avec quatre mille hommes, il avoit ordre d'arriver aux portes de Calais à l'inſtant même que le reflux de la mer le mettroit à portée d'entrer dans la Baſſe-ville. La perte de deux heures fit échouer un projet ſi bien combiné. Il ſurprit d'abord & enleva la garde établie au Pont-Thierri. Il ſe rendit maître de la Baſſe-ville qui n'eſt ſéparée de la haute que par un quai; mais en attaquant la paliſſade de la contreſcarpe, il éprouva une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas. Le comte de Charots, Gouverneur de la Ville, combattoit en perſonne dans ce poſte avec les principaux Habitants & la garniſon. Le ſuccès étoit indécis lorſque les vagues de la mer, qui déjà s'élevoient & battoient les murs de la Ville, obligèrent les aſſaillants

Mémoires du duc d'York.

de ſe retirer & d'abandonner les inſtruments qui devoient faciliter la victoire. 1657.

Le malheureux ſuccès de l'entrepriſe n'étonna pas Condé. Ce Prince, qui n'étoit jamais las de s'eſſayer avec la fortune, propoſa aux Eſpagnols de paſſer la Somme, & de pénétrer juſqu'à Paris, tandis qu'ils avoient encore trois jours d'avance ſur Turenne. Il prétendoit, non-ſeulement effrayer le Royaume dégarni de troupes, par une invaſion ſi ſoudaine, ſi imprévue, mais exciter de nouvelles révolutions. Le Roi d'Angleterre, qui ſervoit dans cette armée en qualité de Volontaire, & le duc d'Yorck, appuyèrent un ſentiment ſi hardi. La grandeur de l'entrepriſe étonna D. Juan. Il délibéra, & donna le temps à Turenne d'accourir & de couvrir les principales Places du Royaume. Les exploits des Eſpagnols ſe réduiſirent à des ravages terribles dans le Santerre; ils regagnèrent enſuite les bords de la Meuſe pour tâcher de ſecourir Mont-Médi, dont la

Mémoires de Condé.

défenſe ſavante & héroïque tenoit
1657. toute l'Europe en admiration.

Mazarin s'étoit cru obligé de conduire le Roi à ce ſiège fameux pour ſoutenir le courage des aſſiégeants qui commençoient à ſe rebuter de tant d'attaques auſſi ſanglantes qu'infructueuſes. La préſence du jeune Monarque applanit tous les obſtacles ; le Gouverneur de la Ville fut tué ſur la bréche ; le Maire, qui lui ſuccéda, eut le même ſort. Les aſſiégés, réduits à deux cents hommes, ſe voyant menacés d'un nouvel aſſaut, envoyèrent des Députés au camp pour obtenir une capitulation digne de leur courage : on la leur refuſa. C'eſt alors que ces braves gens, changeant de langage & prenant celui de la fierté, s'adreſſèrent au Roi & lui dirent, qu'ils s'étoient en quelque ſorte conſolés de leur diſgrace par l'éclat de leur Vainqueur ; mais que, puiſqu'on ne vouloit pas accorder à des hommes pleins d'honneur des conditions convenables, ils alloient rentrer dans la Ville, & s'enſevelir ſous ſes débris.

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 149.

Mazarin, effrayé de cette réſolution, envoya après eux le maréchal de la Ferté, avec un ordre ſecret de les ſatisfaire. La garniſon ſortit de Mont-Médi, après s'être défendue pendant quarante-ſix jours de tranchée ouverte. 1657.

Après cette conquête, la Ferté remit la conduite de ſon armée à Turenne. Le Vicomte, dépoſitaire de toutes les forces du Roi, gagna l'Artois & mit le ſiège devant Saint-Venant.

Cette Ville, ſituée ſur la Lys, n'avoit qu'une garniſon de trois cents hommes. La marche de Turenne, qui avoit fait vingt-cinq lieues en trois jours, ne lui avoit pas permis de traîner après ſoi ſon artillerie & ſes équipages. Condé preſſe D. Juan de marcher au ſecours de S. Venant avant que l'ennemi ait reçu ſon canon & fortifié ſes lignes; mais les inſtances les plus vives n'ébranlèrent point le Général Eſpagnol. Il ne décampa que deux jours après pour ſe rendre à Calonne ſur la Lys. Ce fut là qu'il apprit que l'ennemi

Hiſtoire du vicomte de Turenne, par Ramſai.

avoit mis ſon camp en ſûreté. Il y
1657. avoit encore un moyen de ſauver S. Venant ; c'étoit d'intercepter les convois, ſans le ſecours deſquels il étoit impoſſible aux François de pourſuivre le ſiège.

Il en étoit parti un de Béthune, compoſé de cinq cents chariots, & eſcorté ſeulement de trois eſcadrons. Nouvelles inſtances du Prince pour engager D. Juan à décamper de Calonne à la pointe du jour. D. Juan préféroit le repos à la gloire ; il ne ſe mit en marche qu'à midi. Malgré la perte d'un temps ſi précieux, le duc d'York, qui conduiſoit une colonne d'Infanterie, découvre ſur les quatre heures du ſoir le convoi. Il court au prince de Lignes qui commandoit cinq eſcadrons & l'exhorte à fondre ſur l'ennemi. *Je m'en donnerai bien de garde*, lui répondit celui-ci, *il iroit de ma tête ſi j'oſois engager une action ſans en avoir reçu l'ordre de D. Juan.* On envoie à D. Juan & à Caracene. L'un & l'autre, étendus dans leur caroſſe, goûtoient tranquillement les douceurs

Mémoires du duc d'York.

de la ſieſte. Ils étoient environnés d'une nombreuſe troupe de domeſtiques, qui n'étoient occupés qu'à éloigner de leurs Maîtres le bruit & les importuns. Aucun d'eux ne voulut prendre ſur ſoi de les réveiller. Le convoi paſſa, & les deux Généraux n'en témoignèrent pas le plus léger regret. Confondu de tant de molleſſe & de négligence, le duc d'York en témoigna ſon étonnement au prince de Condé. *Ah ! vous ne connoiſſez pas les Eſpagnols*, lui répondit-il, *pour voir des fautes à la guerre, c'eſt avec eux qu'il faut la faire.* On ne remarque ces petits traits que pour donner quelque idée de tout ce que Condé eut à ſouffrir auprès de ſes Alliés. 1657.

Cependant Turenne attendoit le tréſor, les équipages de ſon armée & un convoi immenſe. Il en avoit confié la conduite à Ciron, Lieutenant-Général, qui commandoit un camp volant de huit régiments de Cavalerie & de deux mille hommes d'Infanterie. Le Vicomte ne lui avoit rien tant recommandé que *Ibidem.*

1652. d'éviter le comte de Boutteville que Condé avoit détaché avec quinze cents chevaux.

Boutteville, guidé par les conſeils de Condé, après avoir long-temps & inutilement voltigé autour de Ciron, feint de ſe retirer. L'ennemi ſe met en route & gagne Lilers, qui n'eſt qu'à une lieue de S. Venant. Déjà la tête du convoi entroit dans les lignes françoiſes: Ciron, croyant n'avoir plus rien à craindre, étoit venu lui-même rendre compte à Turenne du ſuccès de ſes ſoins. Mais ſon récit n'étoit pas encore terminé que ſon corps de troupes étoit attaqué, battu, diſperſé par ce même Boutteville qu'il croyoit bien loin. Turenne, averti du déſaſtre par les cris des fuyards, vole avec l'armée au ſecours des ſiens; mais le tréſor étoit enlevé, les équipages pillés & brûlés. Boutteville, preſque enveloppé par une armée entière, manœuvra avec tant d'audace & de rapidité, qu'il ſe retira ſans perdre un ſeul homme. Cette action ſi belle excita l'admiration de Turenne. Il

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Mémoires de Turenne.

avoue lui-même dans ſes mémoires que la perte fut immenſe. 1657.

Elle l'eût réduit à lever honteuſement le ſiège, ſans les reſſources qu'il trouva dans ſa grandeur d'ame & ſon déſintéreſſement. Il fit couper ſa vaiſſelle d'argent & celle de tous les Officiers Généraux & la diſtribua aux Soldats qui manquoient de tout. Ce ſecours paternel leur fit oublier les incommodités ſans nombre auxquelles ils étoient en proie. Tant de zèle & de courage fit juger à Condé que S. Venant étoit perdu. Il preſſa D. Juan de ſe dédommager de cette perte par la conquête d'Ardres. A peine arrivé devant la Place, le Prince va la reconnoître & ſe prépare à l'emporter d'emblée. Ses diſpoſitions lui aſſuroient la victoire. La garniſon, compoſée de trois cents hommes, ne pouvoit défendre tous les poſtes. Mais D. Juan refuſa de concourir à l'activité du Prince ; il voulut entreprendre le ſiège dans les formes, & il en coûta deux jours pour tracer une ligne

Mémoires du duc d'York.

de circonvallation que les circonſ-
1657. tances rendoient inutile. L'ardent Condé ſe déſeſpéroit de tant de précautions timides & ſuperflues. On attaqua enfin la Place & on en emporta tous les dehors. Mais l'armée de Turenne, maîtreſſe de S. Venant commençoit à paroître, & D. Juan aima mieux renoncer à une conquête certaine, que d'être forcé de livrer une bataille d'où dépendoit la deſtinée des Pays-Bas. Il alla chercher un aſyle derrière les rivières d'Aa & de la Colme. Peu après il ſe réfugia ſous le canon de Dunkerque, abandonnant malgré Condé la campagne à l'ennemi. Turenne profita des vaines alarmes des Eſpagnols pour prendre la Mothe-aux-bois, qu'il fit raſer. Il marcha enſuite vers la Colme & attaqua Mardick. Cette Place, moins floriſſante qu'en 1646, ne fit que très-peu de réſiſtance : il la remit aux Anglois. Ce préſent leur fut funeſte ; il leur coûta deux mille hommes qui furent emportés en peu de temps par la

malignité & la corruption de l'air.

Les fautes & les revers des Eſpagnols, la mort du duc de Bourbon ſecond fils de Condé, la défection d'un ami, de Marſin qui l'abandonna pour s'attacher au Roi d'Angleterre, tant d'efforts devenus inutiles par l'imprudence de ſes Alliés, & plus encore peut-être le regret de porter ſi long-temps les armes contre ſa Patrie, minoient & conſumoient peu-à-peu la jeuneſſe floriſſante de ce Prince. Il tomba dangereuſement malade au commencement de cette année à Bruxelles. A cette triſte nouvelle, l'alarme & la douleur ſe répandirent dans les Pays-Bas. En France on ne pût s'empêcher de faire éclater le vif intérêt qu'on prenoit à la deſtinée d'un grand homme, plus malheureux que coupable. Ce ſentiment ne doit point étonner. Le Prince n'avoit rien épargné dans tout le cours de la guerre pour faire voir au Roi & à la Nation que ce n'étoit que la défiance qui l'avoit écarté ſi loin de ſon devoir. Ses efforts mêmes en faveur de l'Eſpagne n'avoient ja- 1658.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du prince de Condé.

mais eu d'autre objet qu'une paix ſolide, ſous les auſpices de laquelle il pût recouvrer ſa Patrie, ſa ſûreté & ſon repos. En un mot, il n'avoit jamais cru les liens ſacrés qui l'attachoient à la France diſſous & rompus. On doit auſſi avouer à la gloire d'Anne d'Autriche, qu'elle ne vit plus dans le Prince malade que le vainqueur de Rocroi. Elle ſe hâta de lui envoyer le Médecin Guenaut, en qui il avoit une confiance particulière. Mazarin ne témoigna pas moins de zèle & d'empreſſement. Il vouloit ſans doute faire voir à Condé que les nuages formés par l'envie, l'ambition & la cupidité de quelques particuliers avoient eu plus de part à leurs diſſenſions funeſtes, que la haine & l'animoſité. Condé, après avoir langui quelque temps entre la vie & la mort, ſe rétablit peu-à-peu. Sa convaleſcence fut célébrée avec tranſport dans les Pays-Bas, & la France entière félicita la ducheſſe de Longueville de le voir échappé d'un ſi grand danger.

1658.

Mémoires de Madame de Motteville, t. V, p. 259.

Cependant tout ſe préparoit à

l'ouverture de la campagne, la vingt-quatrieme depuis le commencement de cette guerre auſſi longue, auſſi opiniâtre & auſſi mémorable que celles dont Rome & Carthage étonnèrent autrefois notre hémiſphère. L'Eſpagne étoit preſque ſans reſſources. La France commençoit à ſuccomber elle-même ſous le poids d'un fléau ſi redoutable. On voyoit éclore dans preſque toutes les Provinces des ſemences de révoltes, dans leſquelles on ſoupçonnoit les premieres têtes de l'Etat de tremper. On demandoit la convocation des Etats Généraux, la réforme des abus, le retour de la paix & le rappel de Condé. En un mot, les affaires étoient dans une eſpèce de criſe, & le Royaume menacé de grandes révolutions. Pour comble d'inquiétude, Cromwel exigeoit de la Cour qu'elle aſſiégeât Dunkerque; il menaçoit ſur un refus de tourner ſes armes contre la France & de lui enlever Calais avec le ſecours des Eſpagnols. C'eſt ainſi que cet Uſurpateur, ſe prévalant des circonſtan-

1658.

Mémoires de Monglat, t. IV.

ces, faiſoit la guerre à la ſeconde
1658. Monarchie de l'Europe, & bravoit la premiere. Son autorité étoit pleine de vigueur & d'énergie & ſes forces floriſſantes, pendant que celles de ſes voiſins étoient uſées & conſumées par tant de travaux & d'efforts.

Mazarin eut beſoin de toute ſa ſoupleſſe & de ſa dextérité pour ménager un Allié ſi ſuſpect & ſi redoutable. Il remuoit en même-temps de puiſſants reſſorts en Allemagne, pour priver le jeune Léopold de la Couronne impériale, ou au-moins pour obtenir qu'il ne pût ſecourir l'Eſpagne, ni comme Chef de l'Empire, ni comme Archiduc d'Autriche. Peu après il frappa un coup qui n'eût pas été moins déciſif s'il eût été couronné du ſuccès. Il fit preſſentir Condé ſur ſon accommodement particulier. Tout ce qui s'étoit paſſé pendant la maladie du Prince, avoit calmé & adouci ſon reſſentiment. La négociation fut pouſſée très-loin : on convint de tous les articles, & cependant le traité échoua. La défiance d'un côté

Mémoires manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

& la crainte de l'autre, furent ſans doute les ſeuls obſtacles qui les arrêtèrent. Condé ne devoit rentrer dans le Royaume que ſous la protection de la paix générale. 1658.

La Ville d'Heſdin, alors l'une des plus importantes de la Frontière, échapoit à la France. Un Major de la Ville, appellé Fargues, menacé de perdre ſon emploi, trouva le moyen de gagner la garniſon & de ſe rendre maître de la Place. Il avoit beſoin d'un appui pour ne pas ſuccomber dans une entrepriſe ſi téméraire : il embraſſa le parti de Condé. En même-temps le maréchal d'Hocquincourt ménageoit au Prince une faction puiſſante en Picardie & en Normandie. Une partie de ces deux Provinces n'attendoit que ſes ordres pour ſe ſoulever. Pour comble de malheur, le maréchal d'Aumont avoit été défait & pris en voulant ſurprendre Oſtende. Des commencements de campagne ſi malheureux étonnoient les Peuples. Sans doute que la fortune avoit réſolu de balancer les ſuccès & les revers juſqu'à

Mémoires de Turenne & de Montglat.

l'événement glorieux qui devoit dé-
1658. cider la querelle en faveur de la France.

Cependant il s'agiſſoit de prendre Dunkerque ou de perdre l'alliance de l'Angleterre ; mais cette entrepriſe ſouffroit des difficultés preſque inſurmontables. Comment aſſiéger cette Ville ſituée au milieu du pays ennemi, ſans avoir réduit auparavant Bergues, Furnes & Gravelines. Mais ſi l'ennemi, auſſi heureux qu'à Valenciennes, vient à forcer les lignes, il faut donc ſe réſoudre à la perte de l'armée entière qui, n'ayant point de retraite, tombera au pouvoir du Vainqueur. D'ailleurs ſi l'on forme le ſiège au Printemps, la Cavalerie ne pourra ſubſiſter faute de fourage : ſi l'on attend plus tard, l'ennemi aura le temps de raſſembler ſes forces & de couvrir la place. Le Conſeil de France ne ſavoit à quoi ſe réſoudre. Cromwel preſſe, menace, tonne & on ne peut plus reculer ſans honte & ſans péril. Turenne enfin eut ordre de marcher : c'étoit à ſon génie d'applanir les chemins de la victoire.

Relation du ſiège de Dunkerque, par la Meſnardiere.

Ce Général prit d'abord la route d'Heſdin, comme s'il eût entrepris d'en former le ſiège. D. Juan, trompé par de fauſſes démonſtrations, envoya un corps de troupes camper ſous les murs de la Ville menacée, dont la garniſon rempliſſoit preſque toute la Picardie d'épouvante & de ravages. En même-temps il diſperſa le reſte de ſes forces dans les places de l'Artois & de la Flandre, comme s'il n'eût eu rien à craindre pour celles qui ſont ſituées ſur la mer. 1658.

Condé entreprit envain de lui ouvrir les yeux. Il lui repréſenta que Cromwel ne s'étoit ligué avec la France que pour arracher Dunkerque à l'Eſpagne ; que tous les efforts des deux Nations ſe concentreroient ſur cette Place. Le marquis de Leyde, Gouverneur de Dunkerque, où il n'y avoit qu'une garniſon & des magaſins médiocres, ſe joignit envain à Condé, il ne put rien obtenir. D. Juan n'attribuoit la perte de Mont-Médi & de S. Venant qu'aux ſoins ſuperflus qu'il avoit pris la campagne dernière de jetter toutes *Manuſcrits de Condé.*

ſes forces dans les places mari-
1658. times.

Cependant Turenne, après avoir menacé Heſdin, ſe portoit ſur la Lys, plutôt pour montrer aux Anglois qu'il ne tenoit pas à la France d'exécuter ſes promeſſes, que dans l'eſpérance de pénétrer ſur la côte de la mer. Mais quelles furent ſa joie & ſa ſurpriſe lorſqu'il apprit que les Eſpagnols n'avoient laiſſé dans Dunkerque qu'une foible garniſon, & qu'ils n'avoient pas encore achevé de conſtruire deux forts ſur le canal de Bergues, capables ſeuls de l'arrêter. Il force ſa marche, précédé par le chevalier de Créqui qui prit un régiment Irlandois dans Caſſel. Les Eſpagnols effrayés abandonnent les deux forts & d'autres poſtes. Turenne n'eut à ſurmonter dans ſa route que les obſtacles de la nature & la fatigue. Il avance à travers des chemins rompus par des pluies continuelles, des ſentiers & des marais où l'ennemi pouvoit à chaque pas le combattre avec ſuccès. Enfin il parvint devant Dunkerque

Relation du ſiège de Dunkerque, par la Meſnardiere.

après avoir repouſſé un régiment Eſpagnol qui vouloit ſe jetter dans la Place. Le lendemain il reçût un renfort de ſix mille Anglois, & un plus grand nombre de François qui lui formèrent une armée d'environ vingt-deux mille combattants. 1658.

En même-temps la flotte d'Angleterre, forte de vingt vaiſſeaux de guerre & d'un plus grand nombre de frégates, parut devant le port de Dunkerque & le bloqua.

Le premier ſoin de Turenne fut de tracer des lignes au milieu d'un terrein ſabloneux & ingrat. Le Roi vint encourager les troupes par ſa préſence. Dans le court eſpace de temps qu'il ſéjourna au camp, il donna aux François & aux Anglois la plus haute idée de ſon ame. Le trait ſuivant, peu connu, mérite de l'être. Il paſſoit à cheval dans le camp, peu accompagné. Il apperçût un ſoldat françois qui ſe débattoit au-milieu d'une troupe d'Anglois yvres. Auſſi-tôt le Roi, ſaiſi d'une généreuſe pitié, vole au ſecours de ſon ſujet & le prend par le collet pour l'arracher à la cru- *Mémoires de Turenne.*

1658. auté des insulaires qui vouloient le tuer. Ceux-ci disputent leur victime au Monarque qu'ils ne connoissoient pas : plusieurs compassoient déjà leur méches sur le mousquet pour le faire repentir de son zèle. Un autre, plus emporté, tire l'épée & la porte sur le sein de Sa Majesté. Le comte de Noailles, Capitaine des Gardes, frémissant d'indignation, de crainte & de fureur, alloit tuer l'insolent d'un coup de pistolet. Le Roi lui défend de tirer & rabat l'épée de l'Anglois avec autant de sang froid que de bonheur & d'adresse. Au même instant arrive un Officier de cette nation ; il mit ces malheureux en fuite, en leur criant de toutes ses forces dans sa langue que c'étoit le Roi de France.

Relation du siège de Dunkerque, par la Mesnardiere.

Dunkerque étoit exactement investi, que D. Juan ignoroit encore cette nouvelle. En voyant approcher les François, il avoit cru qu'ils alloient attaquer S. Omer, & il en avoit renforcé la garnison. Cependant il s'agissoit de sauver une Ville dont le salut le touchoit plus que celui

Ibidem.

Mémoires du duc d'York.

celui d'une Province entière. La précipitation, l'étonnement succèderent à la lenteur & à la confiance. Il se mit en marche avec sa Cavalerie & une partie de son Infanterie, sans attendre son artillerie & ses bagages, & arriva à Furnes le 12 de Juin. Aussi-tôt Condé, D. Juan d'Autriche, les ducs d'York & de Gloceſtre, Hocquincourt, que sa malheureuse destinée avoit amené à l'armée, Caracene, D. Estevan de Gamare, le prince de Ligne & Boutteville s'avancent avec quarante escadrons pour aller reconnoître les lignes des assiégeants. On s'arrête à Zudcotte. Le duc d'York & Caracene sont détachés avec deux escadrons pour examiner la partie du camp des François qui s'étendoit le long de la mer. Pendant ce temps-là Boutteville marchoit avec deux escadrons de Cravates au milieu du chemin qui est entre les dunes & la prairie; il surprit & enlèva la petite garde de l'ennemi; il tomba ensuite sur la grande, composée du régiment de Soissons, & la mit en dé- 1658. *Ibidem.*

route ; il pénètra jusqu'aux lignes
1658. qu'il reconnût à son aise. Boutteville, satisfait de tant de succès, venoit en rendre compte à Condé à qui il amenoit des prisonniers. Il rencontre Hocquincourt. Celui-ci, aussi jaloux de se signaler que s'il n'eût commencé qu'à porter les armes, presse Boutteville de retourner aux lignes ennemies. Le comte lui représente qu'il a répandu l'alarme dans le camp des François ; il lui fait voir les chevaux de ses escadrons fatigués, épuisés, hors d'haleine ; enfin il lui prédit qu'il ne peut rebrousser chemin sans s'exposer à être pris ou tué. Hocquincourt fait de nouvelles instances, & Bontteville cède en frémissant. Ils avancent ; le Maréchal avec cette ardeur emportée dont il avoit donné tant de preuves pendant sa vie, Boutteville avec cette prudence qui
Ibidem. caractérise la vraie valeur. Arrivés au bord du fossé, quelques-uns des leurs le franchissent : mais à l'instant une Compagnie Suisse, embusquée derrière une petite Dune, fait une

décharge, & le Maréchal reçoit une bleſſure mortelle. Pendant ce temps-là, Condé, D. Juan & le duc d'York accouroient, ſoit par une vaine émulation de courage, ſoit plutôt pour rappeller le Maréchal. Ils le trouverent mourant : eux-mêmes étoient expoſés au danger le plus effrayant. Un corps de Cavalerie ennemie étoit ſorti du camp à la faveur des Dunes, ſans être apperçu, & il s'étoit ſaiſi d'une éminence, d'où il alloit couper les Généraux du gros de leur eſcorte & les envelopper. 1658.

Le duc d'York & Boutteville ſe chargerent de la retraite qui ne pouvoit être plus périlleuſe. Ils firent volte-face, & préſenterent un front intrépide à l'ennemi, pour donner le temps à Condé & à D. Juan de ſe ſauver & d'emporter le malheureux Hocquincourt. Leur réſolution étonna les François, qui au-lieu de combattre, héſitent & délibèrent. Cependant Caracene paroît avec des eſcadrons frais, & ſa préſence oblige l'ennemi à ſe ren-

fermer dans ſes lignes. On arriva à
1658. Zudcotte, où Hocquincourt expira entre les bras de Condé avec des regrets & des remords bien capables d'expier ſa faute, ſi quelque choſe
Ibidem. pouvoit expier la défection d'un ſujet envers ſon Roi. Condé donna des larmes à un ſpectacle d'autant plus touchant, qu'il lui rappelloit ſes propres écarts.

La mort imprévue & déplorable du Maréchal répandit la triſteſſe, la défiance & le découragement dans l'armée. Le Soldat la regardoit comme un préſage ſiniſtre; mais c'étoit la conduite imprudente & téméraire de D. Juan qu'il falloit regarder comme le ſeul préſage funeſte.

D. Juan avoit convoqué un grand Conſeil, pour délibérer ſur les moyens de ſauver Dunkerque. Con-
Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du prince de Condé. dé dit qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre; c'étoit de camper entre les canaux de Furnes & de Hundſcotte; d'attendre dans ce poſte, où il ſeroit impoſſible à Turenne de les attaquer, leur artillerie & le reſte de leurs forces; & cependant

de harceler l'ennemi & de lui couper les fourages, dont la diſette feroit 1658.
périr la Cavalerie en peu de jours. D. Juan ouvrit un autre avis : il propoſa d'avancer entre les Dunes le plus près qu'il ſeroit poſſible des lignes Françoiſes. Condé repréſenta à D. Juan qu'il ne ſeroit pas plutôt engagé au milieu de ces montagnes de ſable, que l'ennemi ſortiroit de ſon camp pour le combattre. *Ils auront*, continue-t-il, *de grands avantages ſur vous. Le poſte que vous voulez occuper n'eſt favorable qu'à l'Infanterie; celle des François eſt plus nombreuſe & plus aguerrie. Et moi*, reprit fiérement D. Juan, *je ſuis perſuadé qu'ils n'oſeront ſeulement regarder l'armée de S. M. C.* Il cita l'événement de Valenciennes. *Ah!* répliqua Condé en ſoupirant, *vous ne connoiſſez pas M. de Turenne. Jamais Général n'a ſu ſi bien ſe prévaloir des conjonctures, & on ne fait pas impunément des fautes devant un ſi grand homme.* D. Juan ne répliqua rien, mais il ordonna la marche, & vint ſe poſter entre le canal de Furnes & la mer, au milieu

Galleries de Chantilli.

de ces Dunes, où il étoit impoſſible
1658. à la Cavalerie de s'étendre & de manœuvrer.

Le lendemain Condé, qui voyoit de plus en plus le danger, fit de nouveaux efforts auprès de D. Juan pour l'engager à ſe retirer le long de l'Eſtran, tandis qu'il en étoit temps encore. *Nous retirer*, répondit le Prince Eſpagnol; *ah, ſi l'ennemi oſe combattre, cette journée ſera la plus belle & la plus heureuſe qui ait jamais éclairé les armes du Roi Catholique.*
Ibidem. *Elle ſera en effet fort heureuſe*, répliqua Condé, *ſi vous ordonnez la retraite.* Mais la préſomption & l'opiniâtreté de D. Juan devoient coûter plus cher encore à l'Eſpagne, que ſa lenteur & ſa négligence. Il acheva de diſpoſer ſon armée au milieu de ce terrein reſſerré, inégal & montueux. La droite qu'il commandoit s'étendoit le long des Dunes juſqu'au flot de la mer; la gauche, aux ordres de Condé, étoit appuyée au canal de Furnes : le camp n'étoit point retranché, faute d'outils & d'inſtruments propres à remuer la terre.

Le premier ſoin de Condé fut d'établir une communication facile entre les divers corps de ſon aîle, ſur tous les petits foſſés & les ouatergans qui coupoient le terrein. Il conſtruiſit un pont ſur le canal de Furnes pour être à portée de jetter un puiſſant ſecours dans Dunkerque. Rien ne détermina plus Turenne à hazarder le combat, que la manœuvre du Prince. Ce Général n'avoit pu, faute de gazons, revêtir ſes lignes; le foſſé étoit peu large, peu profond & continuellement rempli de ſable que le vent agitoit ſans ceſſe. Le quartier des Anglois étoit encore plus négligé, & il eſt conſtant que Condé eût forcé des lignes dont il connoiſſoit la foibleſſe. Turenne paſſa une partie de la nuit du 13 au 14 Juin à former ſon ordre de bataille. Il envoya enſuite un Aide-de-camp au Général Anglois pour le prier de ſe tenir prêt à combattre le lendemain à la pointe du jour. L'Officier voulut en même-temps rendre compte à l'Etranger des raiſons qui le déterminoient à

1658.

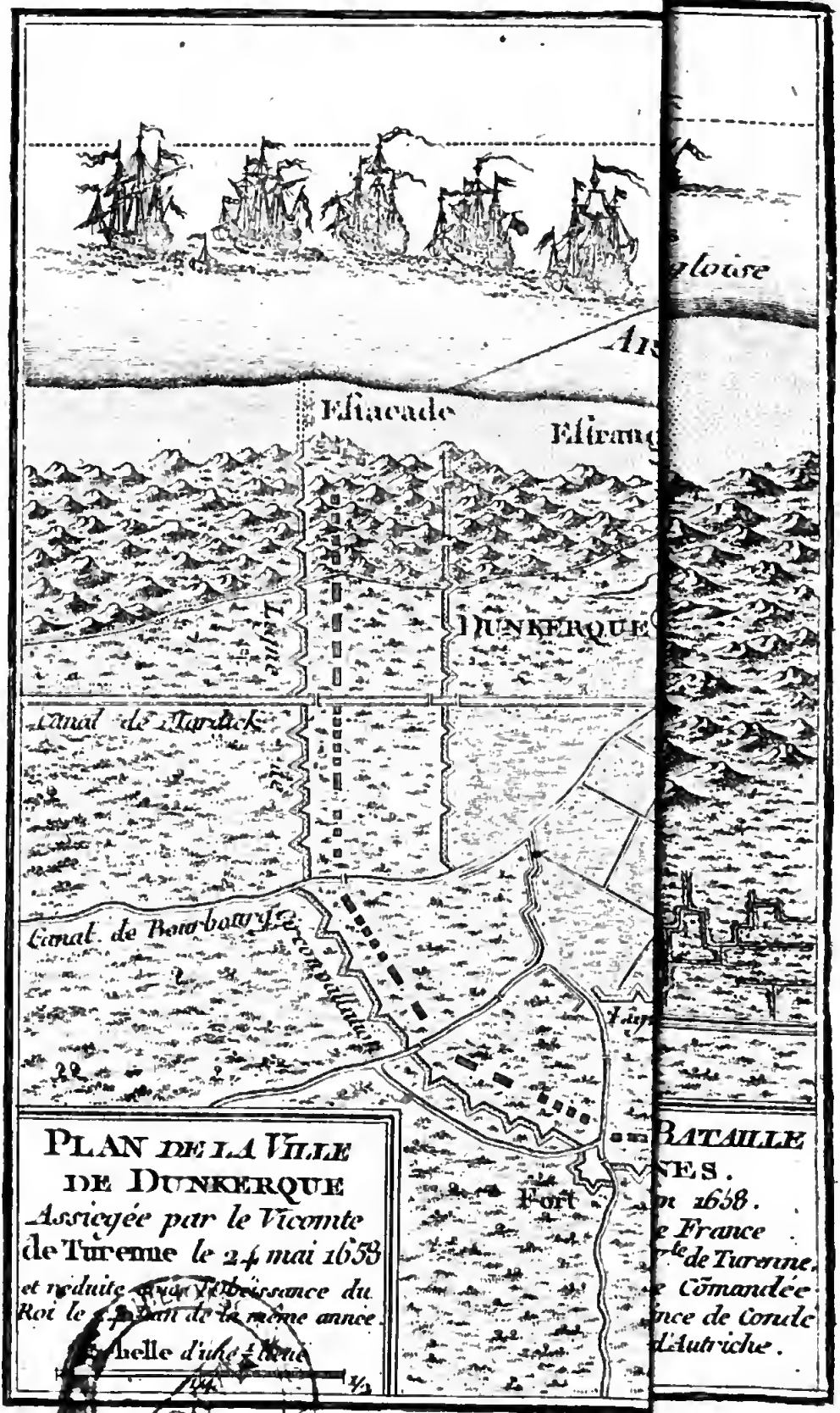
Relation du ſiège de Dunkerque, par la Meſnardiere.

une action générale. *Allez*, répondit
1658. l'Arglois en l'arrêtant, *je m'en fie bien à M. de Turenne; j'entendrai ses raisons après la bataille.* C'eſt ainſi que les Alliés de la France traitoient avec Turenne. Il s'en falloit bien que ſon Rival éprouvât la même confiance auprès des Eſpagnols.

Mémoires de Turenne & de Buſſi-Rabutin

Cette nuit-là même, un Page du marquis d'Humières ſe ſauva de l'armée de D. Juan & gagna le camp des François. Il arriva auprès de Turenne qu'il trouva couché par terre, enveloppé dans un manteau, & en proie à mille penſées diverſes. Il lui dit que les Eſpagnols, ne ſe défiant point de ſa jeuneſſe & de ſon inexpérience, l'avoient laiſſé promener en toute liberté dans leur camp; que leur artillerie & une partie de leur Infanterie n'étoient point encore arrivées, & qu'ils manquoient de poudre. Turenne, dans l'excès de ſa joie, fit répéter deux fois au jeune homme des nouvelles ſi agréables. Il ſe recoucha enſuite dans la douce eſpérance d'illuſtrer à jamais la journée ſuivante.

Ibidem.



PLAN DE LA VILLE
DE DUNKERQUE
Aſſiegée par le Vicomte
de Turenne le 24 mai 1658
et reduite à l'obeïſſance du
Roi le 25 Juin de la même annee.

Echelle d'une Ligne

BATAILLE
NES.
n 1658.
e France
le de Turenne.
Cõmandée
nce de Conde
d'Autriche.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée avança sur deux lignes. 1658.
La première occupoit plus d'une lieue d'étendue, depuis le bord de la mer jusqu'au canal de Furnes. Elle faisoit halte de temps-en-temps pour régler ses mouvements. Les troupes observoient un si bel ordre que, malgré les inégalités du terrein, les deux lignes sembloient avoir été tirées au cordeau. Turenne n'avoit point consulté le tableau dans les emplois qu'il avoit distribués aux Officiers généraux, mais le génie & les talents. Ainsi le marquis de Créqui, jeune encore, avoit le commandement de la droite : Turenne l'opposoit à Condé, dont il redoutoit l'audace & les ressources imprévues. Humieres & Bussi-Rabutin secondoient Créqui à la première ligne, Montmorenci-Equancourt commandoit la seconde; l'aîle gauche obéissoit au marquis de Castelnau, dont la réputation ne le cédoit qu'à celle de Créqui. On voyoit à la premiere ligne de cette aîle les Anglois commandés par Thomas Morgan, & les Lor-

Mémoires de Turenne.

rains par Ligneville. La ſeconde ligne
1658. étoit aux ordres de M. de Varennes; Gadagne & Bellefonds étoient à la tête du corps de bataille. La Sale commandoit un corps de Gendarmes, poſté entre les deux lignes, & le duc de Richelieu la réſerve. Turenne avoit porté la prévoyance plus loin : il avoit placé à une diſtance égale de l'armée & du camp ſix eſcadrons qui étoient à portée de combattre l'ennemi ou d'accourir au ſecours des lignes, ſi la garniſon faiſoit une ſortie.

L'armée françoiſe montoit à près de vingt deux mille combattants; mais Turenne en avoit laiſſé ſix mille devant la Place. Ce Général ne prit point de poſte; il demeura entre les deux aîles pour obſerver de plus près les manœuvres de l'une & de l'autre armée, & voler partout où la néceſſité l'appelleroit. Condé s'apperçut le premier du mouvement des François; il accourt au galop pour en découvrir l'ordre & les deſſeins : il alla enſuite avertir D. Juan de ſe préparer à l'orage. La

confiance de ce Général ne ſe dé-
mentit point. Il oſa ſoutenir au 1658.
Prince que Turenne n'avoit d'autre deſſein que d'enlever la garde avancée. Condé, ſans s'amuſer à une réplique inutile, ſe tourne vers le duc de Gloceſtre & lui demande s'il s'eſt trouvé à quelque bataille : *Non*, répondit le jeune Stuard. *Eh bien*, pourſuivit Condé, *vous allez en voir perdre une d'ici à une demi-heure.* En même-temps il s'éloigna, joignit ſon aîle & lui ménagea tous les avantages qui dépendoient de lui. *Mémoires du duc d'York.*

L'illuſion de D. Juan ne s'évanouit que lorſqu'il vit approcher en même-temps l'armée françoiſe & les frégates, les brulots & les vaiſſeaux plats de la flotte Angloiſe qui rangeant l'Eſtran, ſe préparoient à foudroyer la partie de l'armée Eſpagnole qui étoit appuyée à la mer. A cet aſpect, D. Juan n'oſe porter de la Cavalerie ſur l'Eſtran. Cette faute fut une des principales cauſes de la perte de la bataille. En effet, cette Cavalerie n'eût eu à ſouffrir que quelques inſtants du feu des

frégates Angloiſes : elles n'auroient
1658. oſé tirer dans la mêlée indiſtinctement ſur leurs ennemis & ſur leurs alliés ; & ce poſte dégarni mit les François à portée de faire couler derrière les Dunes de l'infanterie & du canon qui prirent les Eſpagnols en flanc & en queue, pendant que le combat étoit le plus opiniâtre.

D. Juan avoit rempli les Dunes de ſa meilleure Infanterie ; elle étoit ſoutenue de la Cavalerie rangée ſur deux lignes. Le marquis de Caracene, les ducs d'York & de Gloceſtre, les princes de Ligne & de Robeque, D. Eſtevan de Gamare, MM. de Requeſens, de la Moterie & de Richebourg commandoient les divers corps de cette aîle. Condé, à la gauche, n'avoit que deux régiments d'Infanterie qui ne compoſoient qu'une ligne. Il avoit été obligé de ranger ſa Cavalerie ſur huit lignes à cauſe de l'inégalité du terrein. Boutteville, Coligni, Foix de Meilles, Champagne-la-Suze, Perſan, Guitaud, Chamilli, Rochefort, Luſſan, Ravenel, Romain-

Relation de la bataille des Dunes, par la Meſnardiere.

ville & toute cette brave nobleſſe qui avoit tout ſacrifié pour le ſuivre, étoient à la tête de toutes ces brigades. On remarquoit auſſi les étendarts du Prince, ornés de fleurs de lis d'or, avec une frange de ſoie iſabelle & rouge. Le corps de la deviſe étoit une grande flamme pétillante dans du bois, avec ces mots latins, *Splendeſcam, da materiam :* allégorie qui pouvoit tenir lieu de reproches aux Eſpagnols, qui, preſque toujours lui lioient les mains. 1658.

Cependant l'artillerie qui précédoit l'armée françoiſe, annonçoit ſon approche par des décharges auſſi rapides que meurtrières. A ce feu redoutable les Eſpagnols n'avoient à oppoſer d'autres armes que la patience. Pour comble de malheur, D. Juan, qui auroit dû combattre avec quatorze mille ſoldats, n'en comptoit pas dix mille ſous ſes drapeaux. La moitié de ſa Cavalerie étoit au fourage : enfin cette armée embarraſſée au milieu des dunes & des ouatergans, incertaine, chancelante, ſurpriſe & découragée, *Mémoires du duc d'York.*

n'attendoit que le plus ſiniſtre évé-
1658. nement.

Le combat s'engagea d'abord à la droite des Eſpagnols qui, plus avancés vers Dunkerque à cauſe des dunes qu'ils occupoient, ſe trouvèrent plutôt à portée d'être attaqués. D. Juan & Caracene, honteux de tant de fautes & d'opiniâtreté, cherchèrent à les réparer en donnant des marques de la valeur la plus intrépide. Ils avoient poſté ſur une dune auſſi haute qu'eſcarpée l'élite de leur Infanterie. C'eſt-là qu'ils attendent l'ennemi la pique à la main. Les Anglois les attaquent avec une eſpèce de fureur; ils grimpent ſur la dune à travers un feu prodigieux. Le ſecond rang ſoutient le premier avec la croſſe du mouſquet; lui-même étoit ſoutenu ainſi par le rang ſuivant. Les Eſpagnols les repouſſent, les renverſent & les précipitent à coups de piques. On voit les morts & les bleſſés rouler pêle mêle du haut de la colline, & tomber avec autant de roideur que de peſanteur ſur les derniers rangs qu'ils écraſent. Trois

fois les Anglois retournent à la charge, & trois fois ils renouvellent le ſpectacle affreux qu'on vient de décrire. De nouvelles troupes ſe mêlent aux premieres, les bleſſés retournent d'eux-mêmes au combat; ceux à qui il ne reſte qu'un ſouffle de vie menacent encore les Eſpagnols du geſte & de la voix. A la vue de tant d'animoſité D. Juan diſoit que les François combattoient en hommes & les Anglois en démons. Mais on doit ſe ſouvenir qu'il avoit affaire aux fanatiques de Cromwel, à ces vieux ſoldats qui avoient verſé à longs flots le ſang de leurs concitoyens. Cependant la diſpoſition des Eſpagnols & l'avantage de leur poſte les eût enfin fait triompher de tous les efforts des Anglois, ſi Caſtelnau ne leur eût ouvert le chemin de la victoire. Ce Général, voyant l'Eſtran découvert & la marée retirée, tourne rapidement & ſans obſtacle autour de la principale dune, pointe ſon artillerie dans le flanc des Eſpagnols & les met en déſordre. Preſque tout ce qu'il y

1658.

Relation de la bataille des Dunes, par la Meſnardiere.

avoit de troupes ſur la dune fut pris
1658. ou tué, après des prodiges de valeur. C'eſt alors que les François, les Anglois & les Lorrains réunis étendent un plus grand front & embraſſent à la fois l'attaque de pluſieurs dunes. Par-tout le ſuccès couronna leurs efforts. Les Eſpagnols accablés plient, reculent & prennent la fuite. En vain D. Juan, les ducs d'York & de Gloceſtre, le marquis de Caracene, les princes de Ligne & de Robeque ſe jettent dans la mêlée & combattent la pique à la main, le ſoldat les abandonne & ils ſont obligés de ſe retirer eux-mêmes.

Ibidem.

Autant l'Infanterie eſpagnole avoit déployé de courage & de fierté, autant la Cavalerie montra d'irréſolution & de foibleſſe. Au-lieu de prendre le large & de charger en raſe campagne, elle ſe tint renfermée & pour ainſi dire enſévelie au milieu des dunes pendant toute l'action. Le corps de bataille ſe retira ſans attendre l'ennemi.

Il n'y avoit plus qu'à la gauche

où l'on ſe battît encore. Un poſte déſavantageux, le défaut de canons, la diſette de poudre, le découragement du ſoldat, tout faiſoit déſeſpérer de la victoire à Condé; mais en jugeant qu'il falloit être battu, il avoit formé le projet le plus noble que Général eût jamais tenté en des conjonctures ſi affligeantes : c'étoit de ſecourir Dunkerque. Il vouloit s'ouvrir un chemin dans la Ville à travers l'aîle de Créqui & les foibles lignes du camp, & peu s'en fallut qu'il n'eût la gloire de réuſſir. 1658.

Mémoires de Buſſy Rabutin, t. I.

L'aîle droite des François n'étoit plus qu'à cent pas : ſon artillerie jettoit déjà le déſordre & l'épouvante dans les deux Régiments d'Infanterie qui compoſoient la premiere ligne de Condé. Le Prince vint les raſſurer ; il leur ordonna de ne charger que lorſque l'ennemi ſeroit en préſence. Mais cette Infanterie découragée s'enfuit après une ſeule décharge. Créqui pourſuit ſon avantage ; il attaque la Cavalerie du Prince & la fait reculer plus de quatre cents pas. Des commen-

cements si funestes, & la triste nou-
1658. velle qu'il apprit en même-temps que D. Juan étoit entiérement défait n'étonnerent point Condé. Il se mit à la tête de ses escadrons rompus, les mèna à la charge, renversa l'ennemi & le poursuivit à son tour plus de six cents pas. Trois fois Créqui, Bussi, Humieres, Equancourt lui opposent de nouvelles troupes, & trois fois Condé les fait reculer. Il n'avoit plus que quelques pas à faire pour achever de percer la droite des François; rien ne l'empêchoit plus de secourir Dunkerque. Il avance plein de confiance & de joie, lorsqu'il est arrêté par un bataillon du régiment des Gardes Françoises qui étoit posté sur une dune, d'où, comme de dessus un amphithéâtre, il ne tiroit pas un seul coup inutile sur cette masse de Cavaliers qui environnoit Condé. Cependant Créqui, ayant rallié les siens, revient au combat, plus terrible. Le feu augmente, & les escadrons du Prince, attaqués de front & en flanc, ne peuvent bientôt plus ré-

Relation de la bataille des Dunes, par la Mesnardiere.

ſter. Condé lui-même eut ſon cheval bleſſé. Cet accident ne l'empêcha pas d'avancer & de ſauter un grand foſſé ; mais ſon cheval, accablé de ce dernier effort, s'abat & tombe ſous lui. Boutteville & Coligni s'empreſſent de l'arracher du péril en lui offrant le leur ; Condé ne pouvoit ſe réſoudre à acheter ſon ſalut au prix du ſang de ſes amis. Ce combat de tendreſſe & de généroſité manqua d'être funeſte aux uns & aux autres. Le Prince accepta enfin le cheval de Grouſſoles, un de ſes Gentils-hommes. Pendant qu'on le remonte, Coligni & Boutteville font face à l'ennemi & ſe ſacrifient pour lui donner le temps d'échapper. Il n'avoit pas un inſtant à perdre ; il étoit déjà preſque enveloppé par les différens corps de Créqui qui ſe ſuccédoient les uns aux autres. Le régiment de Villequier l'environnoit d'un côté, & un eſcadron du régiment de Turenne deſcendoit d'une éminence pour achever de lui couper les chemins de la retraite. Condé vit toute la gran-

1658.

Ibidem.

deur du péril, mais ſon ame intré-
1658. pide n'en fut point émue. Il donne la main à ſon cheval & raſe le flanc de l'eſcadron de Turenne au ſeul moment qu'il le falloit pour ne pas être tué ou pris : il ne s'arrêta qu'à cent cinquante pas. C'eſt-là qu'il rencontra D. Juan, les ducs d'York & de Gloceſtre, les princes de Ligne & de Robeque qui venoient combattre avec lui. Ils n'eurent part qu'à la retraite. Condé l'ordonna & l'exécuta en grand Capitaine. Il tourna tête pour donner le temps à D. Juan, dont le cheval étoit tombé mort ſous lui, d'en remonter un autre.

Au-reſte, Turenne qui croyoit avoir tout à redouter du courage indomptable de Condé, ſe conduiſit avec une extrême circonſpection.
Ibidem. Il arrêta la ſeconde ligne de ſon armée ſur le champ de bataille, & ne permit à la premiere de ſuivre les vaincus que juſqu'au canal de Furnes. Enfin il paſſa la nuit ſuivante à cheval pour être prêt à combattre le Prince, ſi, malgré ſa défaite,

il oſoit tenter le hazard d'une ſeconde action, ou le ſecours de Dunkerque. 1658.

Pendant que les deux armées combattoient, à la vue de cette Ville, avec un ſort ſi différent, le marquis de Leyde faiſoit une ſortie & tomboit ſur la poignée d'aſſiégeants qui étoient demeurés à la garde des tranchées. Leyde pénétra juſqu'aux tentes, où il mit le feu; mais bientôt après il fut obligé de rentrer dans la Place.

Tel fut l'événement de la mémorable bataille des Dunes. On pourroit la comparer à celle de Zama en Afrique. Elle termina comme elle une guerre opiniâtre & difficile. Elle fut livrée par des Généraux égaux, en réputation & en talents, à Scipion & à Annibal.

La principale perte tomba ſur les Eſpagnols qui eurent près de trois mille hommes tués, bleſſés ou pris. Condé n'en perdit guère que cinq cents; mais il eut la douleur de voir preſque tous ſes amis, qui avoient prodigué leur vie pour le ſauver,

tomber entre les mains du Vain-
1658. queur. On comptoit ſur-tout parmi eux Boutteville, Coligni, Foix-de-Meilles qui mourut de ſes bleſſures, Romainville & de Roches, ſon Capitaine des Gardes.

Cependant le marquis de Leyde, qui n'avoit plus d'eſpérance d'être ſecouru n'en défendoit pas moins la Place avec toute la valeur & l'intelligence dont il avoit donné
Ibidem. tant de marques. On lui annonce qu'un régiment Italien a abandonné ſon poſte. Le généreux Vieillard, quoique malade, le ramene à la charge, en lui faiſant quelques légers reproches. Ceux-ci lui avouèrent qu'ils craindroient moins les coups s'ils étoient armés comme lui d'une cuiraſſe. Auſſi-tôt Leyde jette ſa cuiraſſe, prend une pique, marche à la brêche, & donne, à des ſoldats indignes de porter un ſi beau nom, l'exemple du courage le plus froid & le plus déterminé. Bientôt il reçut une bleſſure mortelle dont il expira deux jours après, honoré des larmes de tous ſes con-

citoyens. Dunkerque, privé de ſon défenſeur, tomba aux pieds du Roi de France. Louis XIV entra dans la Ville en conquérant; mais ce ne fut que pour la remettre aux Anglois. La perte de Dunkerque fut ſuivie de celle de Bergues, de Furnes, & de Dixmude, dont les garniſons furent faites priſonnieres de guerre. 1658.

Ces revers, joints à une déſertion inouie, réduiſirent l'armée Eſpagnole à dix mille hommes. Comment tenir la campagne contre Turenne qui en avoit plus de vingt mille? contre la Ferté qui en conduiſoit dix mille? Dans ces circonſtances, D. Juan diſperſa le reſte de ſes forces dans les principales Places de ſon Gouvernement. Condé ſe jetta dans Oſtende où il n'y avoit ni vivres, ni munitions de guerre. D. Juan ſe chargea de la défenſe de Bruges; le marquis de Caracene de celle de Nieuport, & le Prince de Ligne alla commander dans Ypres. *Mémoires de Turenne; d'York; de Buſſi-Rabutin.*

La maladie du Roi de France ſuſpendit les progrès de ſes armées. Ce

Prince s'étoit retiré à Mardick, au
1658. milieu de la contagion & du mauvais air. Les instances de la Cour l'obligèrent à se transporter à Calais. C'est-là qu'il fut attaqué d'une fièvre maligne qui le réduisit aux dernieres extrêmités. Personne n'ignore qu'il descendoit au tombeau sans le secours de l'émétique. Sa convalescence calma les intrigues qui déjà agitoient la Cour, & la France n'apprit qu'avec les transports les plus vifs que son jeune Roi lui étoit enfin rendu.

Cependant le maréchal de la Ferté assiégeoit Gravelines qu'il ne réduisit qu'en trente jours de tranchée ouverte. Turenne, qui avoit couvert le siège, n'osa poursuivre ses conquêtes sur la côte maritime. Il entra dans la Flandre & prit Oudenarde. Condé quitta alors Ostende pour se jetter dans Tournai qui étoit menacé. Le prince de Ligne commandoit un corps de quatre mille hommes, à la tête duquel il devoit renforcer les garnisons des Places de Flandre; mais il fut surpris & entièrement

tièrement défait pour n'avoir pas ſuivi le conſeil que Condé lui avoit donné de mettre la Lys entre lui & l'ennemi. Ce déſaſtre, auſſi funeſte que la bataille des Dunes, entraîna la perte de Menin & celle d'Ypres, dont la conquête coûta mille hommes aux François. 1658. *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

Turenne alla enſuite camper aux portes de Tournai, dont il n'oſa entreprendre le ſiège. Condé, qui n'avoit à ſes ordres qu'une poignée d'Infanterie & mille hommes de Cavalerie, ne laiſſa pas de le fatiguer par ſes courſes & de lui livrer pluſieurs petits combats, dont l'avantage fut preſque toujours balancé.

Mais ce n'étoit pas ſeulement dans les Pays-Bas que l'Eſpagne ſuccomboit. Elle perdoit en Italie les villes de Trin & de Mortare; & ſur la frontière de Portugal, la bataille d'Eſtremos, qui mit le comble à ſes revers. Bientôt après la défection forcée du Roi de Hongrie & de Bohême, du jeune Léopold qui ne put obtenir le vain titre

d'Empereur qu'en abjurant l'Eſpa-
1658. gne, & en promettant de ne plus lui envoyer de troupes, acheva de détruire toutes les reſſources de Philippe IV.

La victoire au-contraire affermiſ-
1659. ſoit la fortune de la France, & les mécontens n'oſoient plus élever une voix ſéditieuſe. Il eſt conſtant que Mazarin eût pu alors réduire les Pays-Bas ſous la domination de ſon Maître; mais en continuant la guerre il craignoit d'augmenter la haine & l'envie contre lui. Cependant ce politique adroit, ruſé, fécond en reſſources, étoit bien réſolu de ne point ſigner de traité avec l'Eſpagne, à moins que le mariage du Roi avec l'Infante n'en fût la baſe. Il s'agiſſoit d'amener Philippe IV à ce point difficile. Le Cardinal, peu délicat ſur les moyens, conduiſit la Cour à Lyon & ménagea une entrevue entre le Roi & la princeſſe Marguerite de Savoie. En même-temps qu'il flattoit la jeune Princeſſe des eſpérances les plus douces, il écrivoit au comte de Fuenſaldagne,

avec qui il avoit conſervé un commerce étroit, qu'il étoit temps enfin 1659.
que l'Eſpagne optat entre une guerre éternelle & la paix, aux conditions propoſées & rejettées tant de fois.

Les lettres de Mazarin parvenues à Philippe IV, & ſur-tout la nouvelle du voyage de Lyon, le jetterent dans une extrême perplexité. Il étoit avancé en âge, uſé de travaux, de ſoucis & de débauches. Laiſſera-t-il en mourant à ſes enfans encore au berceau, un ennemi tel que Louis XIV, jeune, fier, ambitieux, comblé de tous les dons de la nature & de la fortune? D'ailleurs il faudra donc renoncer au ſceptre de Portugal qui lui eſt échappé, ſi une paix ſolide avec la France ne lui permet d'employer toutes ſes forces pour chaſſer les Bragances d'un trône ſur lequel ils s'affermiſſoient de jour en jour. La naiſſance de deux enfans éloignoit la crainte de voir Marie-Thérese porter la monarchie dans la Maiſon de France. D'après toutes ces réflexions, Philippe, qui

croyoit s'être assez essayé avec la
1659. fortune, dépêcha Pimentel à Lyon, avec ordre d'offrir l'Infante & la Paix. Le Ministre fut reçu avec joie. Le Roi l'amena à Paris, & bientôt il y eut des articles préliminaires de signés, une suspension d'armes arrêtée, & les deux premiers Ministres convinrent de s'aboucher sur les frontières des deux Royaumes, pour achever le grand ouvrage de la paix. Ils le firent avec tout l'éclat & l'appareil convenable à la majesté des deux premiers Rois de l'Univers qu'ils avoient l'honneur de représenter. L'Isle des Faisans, inconnue jusqu'alors, attira les regards de toutes les Nations. Mazarin & D. Luis de Haro étoient chargés des intérêts de presque toute la république chrétienne. Il s'agissoit de régler ceux de l'Angleterre qui venoit de perdre Cromwel, du Portugal, de la Savoie, de la Lorraine, de Parme, de Modene, & surtout de Condé, dont le sort ne touchoit guère moins l'Europe, que celui de tant de Souverains & de Peuples.

Histoire du Traité des Pyrénées.

On ne s'étendra pas ici ſur ces combats & ces aſſauts de la politique, dans leſquels l'un & l'autre Miniſtre déployèrent tour-à-tour la force, la ſoupleſſe, la dextérité, la prévoyance, la patience & la conſtance. On ſe renfermera dans ſon ſujet. Les intérêts de Condé les occupèrent plus eux ſeuls que ceux de l'Europe, & on ne ſera occupé que de ceux-là. 1659.

D. Luis de Haro, ce Miniſtre ſi chéri de ſon Maître & de ſa Nation, auſſi recommandable par l'honneur, la probité & la généroſité, que par les talents de l'eſprit, avoit promis à Condé de le rétablir dans ſon ancien éclat; & il eût mieux aimé perdre ſa fortune & la vie, que de manquer à ſa parole.

Cependant les intérêts de Condé avoient été réglés dans les articles préliminaires, & ce n'étoit pas ſans peine que le Roi avoit conſenti qu'il reviendroit en France, mais dépouillé de ſes charges & de ſes gouvernements, réduit aux ſeuls

privilèges de sa naissance. En ac-
1659. quiesçant à cette condition, D. Luis de Haro avoit tendu un piège à Mazarin. Il vouloit l'attirer aux conférences, le montrer en spectacle, & lui demander, à la face de l'Europe, le rétablissement entier de M. le Prince. Si le Cardinal le refuse, s'il ose rompre la négociation, on ne manquera pas d'attribuer sa conduite à la haine & à la crainte. Il lui imprimera sur le front la honte
Ibidem, d'une tache éternelle, & le rendra odieux à toute la France qui ne soupiroit pas moins après Condé qu'après la paix : enfin il ébranlera peut-être la fortune & le crédit du Ministre.

Dès la premiere conférence, D. Luis remplit son objet. Il demanda le rétablissement pur & entier du premier Prince du Sang. Mazarin fut d'autant plus confondu qu'il avoit fait dire souvent au Roi, & qu'il s'étoit vanté lui-même plusieurs fois, de n'y jamais consentir. Il répondit que, connoissant le caractère ardent de M. le Prince, sa

complaiſance ſans bornes pour Madame de Longueville, dont le génie entreprenant avoit élevé tant de tempêtes, il ſe donneroit bien de garde de le laiſſer revenir dans le Royaume avec la même puiſſance & la même autorité. D. Luis juſtifia Condé, & il ajouta qu'on ne devoit pas appréhender qu'une femme ſeule pût exciter des troubles. *Ah!* répartit Mazarin, *vous ne connoiſſez guère nos femmes. Les vôtres ne ſe mêlent que de l'amour; mais en France elles oſent & peuvent tout.* Il lui en nomma trois : Meſdames de Longueville, la Palatine & de Chevreuſe, dignes de gouverner un Royaume, & capables en même-temps de le bouleverſer. *Puiſque vous ne voulez rien accorder à un ſi grand homme*, pourſuivit D. Luis, *c'eſt au Roi, mon maître, à le dédommager d'une manière proportionnée aux ſervices qu'il lui a rendus.* Le Cardinal prétendit que les intérêts de M. le Prince étoient réglés, & D. Luis n'inſiſta pas davantage. 1659. *Ibidem.*

La ſeconde conférence fut plus *Lettre 11 du*

vive & plus animée. D. Luis, per-
1659. ſuadé par Lenet, qu'il n'y avoit qu'à
Cardinal Mazarin à Mr. le Tellier. laſſer Mazarin, pour en arracher tout ce qu'il voudroit, revint à la charge. Il eſſuya de nouveaux refus. C'eſt alors qu'élevant la voix, il déclara d'un ton ferme, que la gloire du Roi ſon maître, ne lui permettoit point de renvoyer ſon allié & ſon appui dépouillé & ruiné; qu'il étoit réſolu de lui accorder, ſur la frontière des Pays-Bas, la Souveraineté de Cambrai, d'Aire & de S. Omer, ou bien le duché de Luxembourg; *& nous verrons*, ajouta-t-il en ſouriant, *comment vous vous accommoderez d'un voiſin ſi redoutable.* Cette eſpèce de menace indigna Mazarin; mais il eut la force de cacher ſon émotion. Il répondit qu'il agréoit la propoſition; que le Roi rendroit même à l'Eſpagne toutes les Places qu'il avoit conquiſes ſur elle, à condition qu'elle renonceroit à toutes ſes prétentions ſur le Portugal. D. Luis répondit qu'il n'y avoit nulle comparaiſon à faire entre le duc de Bragance & M. le Prince. *Vous avez raiſon*, répartit Mazarin: *l'un*

Mémoires de Dumont.

n'a rien qu'un corps de troupes, & l'autre eſt maître de deux Royaumes depuis plus de vingt ans. 1659.

La troiſième conférence ne préſente que le même objet : même zèle, même feu d'un côté, même refus de l'autre. *Mais*, ajouta D. Luis, *puiſque vous craignez ſi fort de voir M. le Prince établi à vos portes, vous ne pouvez au-moins vous diſpenſer de conſentir que Sa Majeſté lui cède les deux Calabres, ou la Sardaigne ; car enfin il n'y a qu'une couronne qui puiſſe le dédommager & remplir la juſte reconnoiſſance de mon Maître. Si* M. *le Prince*, répliqua Mazarin, *ſe laiſſoit éblouir par l'éclat d'une couronne, il faudroit qu'il renonçât entiérement à la France. Il le fera*, continua D. Luis, *pourvu que M. le duc d'Enguïen repréſente ſa perſonne, & jouiſſe de ſes biens & de ſes dignités.* Quoique le Cardinal eût peine à croire que l'Eſpagne pût ſe réſoudre à de ſi grands ſacrifices, il répondit que le Père & le Fils ne faiſoient, ſelon les principes du droit, qu'une même perſonne ; que ce partage ſeroit

1659. d'ailleurs contraire aux intérêts de la France ; que tout ce que le Roi pouvoit accorder à M. le Prince, étoit qu'il reçût une ſomme conſidérable d'Eſpagne pour acheter de nouvelles terres dans le Royaume. *Au-reſte*, ajouta-t-il avec l'air de l'amertume & de l'indignation, *il eſt bien étonnant que vous témoigniez plus d'attachement à M. le Prince que nous n'en témoignons pour le Portugal.*

Sur ces entrefaites, Condé apprit à Bruxelles que ſes intérêts ſeuls retardoient le ſalutaire ouvrage de la paix. C'eſt alors que, déployant toute ſa grande ame, il écrivit ainſi à Lenet, ſon Négociateur. *Vous avez principalement mes intérêts & ceux de mes amis à ménager. Vous trouverez ſans doute de grands obſtacles au ſuccès ; mais ſi vous êtes dans la néceſſité d'abandonner l'un ou l'autre de ces objets, ne balancez point, ſacrifiez-moi. N'allez pas croire que je vous écrive ceci pour tromper l'Ambaſſadeur ; c'eſt ma dernière volonté : préférez les intérêts de mes amis aux miens : je veux abſolument qu'ils ſoient ſatis-*

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du prince de Condé.

faits. Sans cela rien ne peut me plaire, & avec cela tout me plaira. Pour moi je saurai bien suivre ma destinée jusqu'au bout. 1659.

Un trait si magnanime ne fit qu'augmenter la haute idée que D. Luis de Haro avoit du Prince. Il cita, dans la conférence suivante, l'exemple du Prince de Conti & de M. de Turenne qui, après avoir partagé les écarts de Condé & avoir porté les armes contre le Roi, jouissoient de sa confiance & de sa faveur. Il avança même, comme une maxime constante & connue de toute l'Europe, que la rébellion, depuis plus de cent ans, ne passoit presque pas pour un crime en France. Le Cardinal lui répondit qu'il étoit vrai que le prince de Conti & le maréchal de Turenne avoient éprouvé la clémence du Roi; mais qu'ils étoient rentrés dans l'obéissance avec soumission, & sans rien prétendre. Il avoua aussi que les François manquoient plutôt à leur devoir que les Espagnols; mais qu'ils y retournoient plus vîte. Il cita l'exemple de

Histoire du Traité des Pyrénées

Lettres de Mazarin, à M. le Tellier.

1659. la Hollande, eſclave révoltée de l'Eſpagne, devenue libre à force de perſévérance; au-lieu que la révolte, bien loin d'avoir fait perdre un pouce de terrein à la France, n'avoit fait qu'affermir de plus en plus l'autorité légitime.

Cette réplique vigoureuſe n'empêcha point D. Luis de s'écrier qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il falloit ou voir Condé rétabli, ou le voir Souverain. Le Cardinal répondit d'un ton plus ferme encore, qu'il étoit temps que Condé choisît d'être tout à fait François, ou tout-à-fait Eſpagnol; que le Roi ne ſouffriroit jamais qu'il fût décoré d'une couronne qui ſerviroit de monument à la poſtérité de ſa révolte, & d'encouragement à ceux qui imiteroient ſon exemple; qu'il lui laiſſeroit ſeulement toucher une groſſe ſomme d'argent, pour l'indemniſer de ſes pertes; que cent conférences n'avanceroient pas plus cette affaire déjà réglée dans les articles préliminaires; en un mot, que ſi D. Luis inſiſtoit davantage,

il prendroit le parti de retourner à Paris, fortement perſuadé que toute l'Europe n'imputeroit qu'à l'opiniâtreté de l'Eſpagne la rupture d'une paix que les ſeuls intérêts de M. le Prince avoient déjà fait échouer trois ans auparavant. 1659.

D. Luis n'oppoſa que le flegme à l'emportement. Il avoit reçu la veille une lettre de Condé dans laquelle il lui témoignoit que ce n'étoit qu'avec la plus ſenſible douleur qu'il voyoit la paix s'éloigner ; qu'il n'étoit pas juſte que la plus belle partie de l'Europe fût déſolée plus long-temps à ſon ſujet ; qu'il étoit d'ailleurs las & honteux de diſputer plus long-temps le terrein à ſon Roi ; qu'il aimoit mieux ſe ſoumettre & même s'expoſer à tout, que de prolonger les maux de la république chrétienne. D. Luis communiqua cette lettre à Mazarin : enſuite prenant la parole : *Puiſqu'on ne veut pas*, dit-il, *permettre à mon maître de donner des places à ſon Allié, il faut en donner au Roi très-chrétien pour l'engager à rendre ſes bonnes graces au premier* *Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.*

prince de ſon Sang. J'offre Avenes & tou-
1659. *tes ſes dépendances.* Mazarin n'avoit jamais prétendu exclure Condé de ſa Patrie. Il conſidéroit combien ce Prince, qui n'étoit qu'à la fleur de ſon âge, pouvoit rendre de ſervices à l'Etat; mais il vouloit qu'il n'y revînt qu'entiérement changé & ſoumis. C'étoit bien l'intention de Condé; la ſoumiſſion à ſon maître ne lui auroit jamais rien coûté, ce n'étoit que la dépendance ſervile d'un Miniſtre qui avoit récompenſé ſes travaux & ſes ſervices de la priſon, qui importunoit & fatiguoit ſa grande ame.

Mazarin ſe rendit enfin. Il demanda ſeulement encore que l'Eſpagne reſtituât Juliers à l'Electeur Palatin. Il eût fallu donner des Villes pour recouvrer un homme tel que Condé, & Mazarin eut le bonheur & l'adreſſe d'en obtenir. L'Eſpagne de ſon côté faiſoit tellement conſiſter ſa gloire au rétabliſſement du Prince que D. Luis déclara qu'il auroit encore donné Cambrai ſi Mazarin l'eût exigé. Ces combats ſi longs & ſi opiniâtres entre les deux Miniſ-

tres; ces propoſitions exorbitantes, d'une part pour récompenſer le Prince, & de l'autre pour qu'il ne le fût pas; la crainte que Mazarin ne diſſimula peut-être pas aſſez de le voir établi aux portes de la France, tout annonce la haute opinion qu'ils avoient de lui. L'article de M. le Prince accordé, le traité de paix ne ſouffrit preſque plus de contradiction: mais lorſqu'il s'agît de rédiger les articles dans le traité général, il s'éleva entre les deux Miniſtres la conteſtation la plus violente. Celui d'Eſpagne vouloit qu'ils fuſſent conçus en des termes qui ſembloient établir une eſpèce d'égalité entre le Maître & le Sujet. Mazarin fut indigné. Lenet, qui connoiſſoit les intentions du Prince, conſentit que le Roi parlât en maître qui pardonne. Il y avoit huit articles, dont voici la ſubſtance: Que M. le Prince ſeroit rétabli dans ſes honneurs, ſes biens, ſes titres & ſes gouvernements; que M. le duc d'Enguien ſon fils auroit la charge de Grand-Maître, avec un

1659.

Lettres du cardinal Mazarin à M. le Tellier.

brevet de ſurvivance pour M. le
1659. Prince ; on lui permettoit de recevoir un million d'écus de l'Eſpagne, ſans compter les ſubſides qui lui étoient dus par cette Couronne, & qui montoient à plus de cinq millions. C'eſt à ces conditions qu'il remettoit au Roi les places de Rocroi, du Câtelet, de Heſdin & de Linchamp, dont il étoit encore en poſſeſſion.

Hiſtoire du Traité des Pyrenées.

Tous ceux qui avoient ſuivi ſa fortune furent rétablis dans leurs biens en vertu du même traité, & l'Eſpagne les indemniſa des pertes qu'ils avoient ſouffertes. En un mot, on peut dire que jamais Prince, qui n'étoit pas ſouverain, ne ſortit avec plus de gloire que Condé de l'abîme où les paſſions l'avoient égaré. Le traité fut ſigné le 7 de Novembre.

Pour comprendre toute la joie du Prince, il faut ſe rappeller tout ce qu'on n'a fait qu'indiquer ſur les regrets, les remords & le repentir qu'il avoit de s'être laiſſé ſéduire par mille illuſions qui ne s'étoient

évanouies que depuis qu'il étoit dans les Pays étrangers. C'eſt avec la plus 1659.
ſenſible amertume qu'il avouoit ſes erreurs & les condamnoit en préſence de ſon fils & de ſes amis. Il faiſoit ſentir au premier la malheureuſe condition d'un Prince du Sang obligé à chercher un aſyle dans les Pays étrangers & à dépendre de la protection d'une Puiſſance ennemie qui ſe défie toujours de lui, & à qui il n'eſt jamais permis à lui-même de ſe fier. De vains honneurs, d'inutiles acclamations, peuvent-ils le dédommager de cette tendre vénération, de cet amour ſi vrai que la nature a gravés d'une main immortelle dans l'ame des François pour le ſang de leur Maître. Il l'inſtruiſoit, par le récit de ſes propres malheurs, à redouter les ſuites des grandes paſſions, de la haine, de la vengeance & de l'ambition; & lorſque dans le cours d'une ſi belle vie il en venoit à cette priſon fatale, la ſource de ſes infortunes & de celles de la France, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier avec le

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

1659. *Ibidem.*

ſentiment de la douleur : *Hélas ! je n'aimois, je ne reſpirois que la gloire du Roi & le bien de l'Etat.* Mais ce qui le ſoutint dans l'accablement où il étoit, ce fut l'eſpérance de rentrer un jour dans les bonnes graces de ſon Maître ; de lui faire oublier, à force de grandes actions, des écarts trop longs. Les Eſpagnols qui liſoient dans ſon ame, eſſayerent en vain d'effacer de ſon cœur cet amour de la patrie. Ils lui offrirent l'honneur & les avantages de la Souveraineté, s'il vouloit s'attacher à eux par des liens indiſſolubles. Il rejetta leurs offres avec une indignation ſecrete. Tout le feu des paſſions, irrité par une miſère profonde, ne fut pas capable de détruire, ni même de diminuer ce ſentiment ſi beau & ſi noble que l'honnête homme conſerve pour les lieux qui l'ont vu naître. Il ne put conſentir à acheter une Couronne en renonçant à la douce eſpérance de revoir ſa Patrie. Enfin il aima mieux s'expoſer à être toujours malheureux, que d'être toujours infidele.

Réduit à gémir de ſes propres ſuccès, ſa valeur héroïque, ſon expérience, ſes talents, le plus beau don de la nature, après celui d'une belle ame, ſembloient lui être devenus odieux. Il eût voulu oublier & faire oublier aux autres tous les exploits qui avoient ſignalé ſon bras contre la France. En un mot, Condé aveo l'écharpe Eſpagnole, ne ceſſa jamais d'avoir l'ame Françoiſe. 1659.

Le ſacrifice d'une Souveraineté, ſi pénible à tant d'ames vulgaires, ne fut pas le plus grand qu'il fit. La Reine de Pologne, Marie de Gonzague, qui devoit principalement à feue Madame la Princeſſe & à Condé lui-même, l'honneur du diadême, avoit paſſé du lit du Roi Vladiſlas dans celui de Caſimir ſon frère & ſon ſucceſſeur. *Ibidem.*

Caſimir, Général d'armée, Jéſuite, Cardinal & enfin Roi, n'avoit connu ſur le trône que l'amertume & l'infortune. Attaqué en même-temps par les Coſaques rebelles & les Suédois, ſes mains ne pouvoient

1659. plus ſoutenir un ſceptre preſque briſé. La Reine elle-même, autrefois ſi ambitieuſe, ne regardoit plus qu'avec indifférence une Couronne trempée de tant de ſueurs, de larmes & de ſang. Ils ſoupiroient à l'envi l'un de l'autre après la retraite & le repos. Mais pour ne pas abandonner des Sujets malheureux à la merci des ennemis redoutables qui ravageoient la Pologne, ils jettèrent les yeux ſur Condé pour lui faire tomber la Couronne. La Reine communiqua ſes vues ſecretes aux plus grands Seigneurs de Pologne. Au ſeul nom de Condé, les Palatins ne délibérerent plus. Le Prince avoit un corps d'armée de dix mille hommes, ſecours conſidérable dans de ſi triſtes circonſtances; mais ſon courage & ſon génie valoient mieux encore. La Reine envoya un de ſes Miniſtres juſque dans les Pays-Bas offrir le trône à Condé. Elle ne mettoit qu'une condition à ce grand ſervice; c'étoit que le duc d'Enguien épouſat ſa nièce, la princeſſe Anne de Bavière qu'elle

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

& Caſimir avoient adoptée. Condé, agréablement ſurpris d'un trait ſi généreux, répondit avec les ſentiments de la plus haute reconnoiſſance ; mais il ajouta qu'il n'accepteroit la Couronne que de concert avec la France, & qu'il aimeroit mieux n'être pas Roi que de l'être à l'inſçu de ſon Maître légitime, & malgré lui. Bientôt après le traité des Pyrénées fut conclu, & Condé retourna en France. 1659.

On ne ſauroit croire avec quels regrets le virent partir tous les Peuples des Pays-Bas & la Cour de Bruxelles, dont il avoit fait l'ornement & les délices. Toutes les Villes lui députèrent leurs Citoyens les plus diſtingués pour lui rendre de ſolemnelles actions de graces des ſervices & de la protection qu'ils en avoient reçus ; ils lui offrirent auſſi des préſens conſidérables ; mais Condé n'accepta que les hommages. Il donna en partant à ſes créanciers plus de ſix cents mille livres de billets, qu'il paya dans le cours de *Ibidem.* 1660.

l'année ſuivante, malgré le déſordre
1660. de ſes affaires.

Cependant le Marquis de Caracene, accompagné de tous les Grands des Pays-Bas, le ramenoit juſque ſur la frontière. Condé entra en Champagne, n'ayant avec lui dans ſon caroſſe que le duc d'Enguien & les comtes de Boutteville & de Guitaut. Il fut témoin ſur ſa route de la joie de tous les Peuples, qui ne marquèrent guère moins de ſatisfaction de ſon retour que de celui de la paix. Par-tout on voulut s'empreſſer à lui rendre les hommages les plus ſincères, mais il déclara qu'il n'en recevroit aucun qu'il n'eût eu l'honneur de voir le Roi. Il ſe rendit à Coulomiers, où le duc & la ducheſſe de Longueville l'attendoient. L'entrevue fut touchante. Madame de Longueville avoit peine à contenir toute la joie qu'elle reſſentoit en voyant ce Frère chéri. Mais ce ſentiment délicieux étoit mêlé de quelques inquiétudes. Les malheurs

Ibidem.

& les fautes de Condé étoient principalement ſon ouvrage. Elle l'avoit abandonné après l'avoir précipité dans un abîme de maux, & elle appréhendoit qu'il ne lui reſtât dans l'ame quelque trace de chagrin & d'aigreur contre elle. Mais elle ne trouva en lui qu'un ami, un conſolateur & un père qui mêla ſes larmes aux ſiennes. Deux jours après, Madame la Princeſſe arriva des Pays-Bas à Coulomiers. Condé avoua que depuis dix ans il n'avoit pas goûté un moment ſi pur que celui où, rendu à lui-même, il lui étoit permis d'embraſſer ſes parens & ſes amis. Le devoir l'arracha bientôt des bras de l'amitié. Il traverſa le Royaume entier, accompagné du ſeul duc de Longueville, pour aller joindre le Roi qui ſéjournoit alors en Provence. Cependant, malgré ſon impatience, il ne put s'empêcher de ſe détourner de ſa route pour aller voir la ducheſſe de Châtillon. Arrivé à Valence en Dauphiné, il trouva le

1660.

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, p. 112.

1660. prince de Conti & le maréchal de Grammont. Il accueillit ce Frère, dont il avoit eu tant à ſe plaindre, avec la même tendreſſe que Madame de Longueville. Il continua enſuite ſa route vers Aix. Il rencontra à deux lieues de là le cardinal Mazarin qui étoit ſorti au devant de lui. Après l'avoir embraſſé, il monta avec lui dans le même caroſſe; ils deſcendirent enſemble chez le Roi qui les attendoit ſeul dans ſa chambre avec la Reine ſa mère. Le Prince ſe jetta aux pieds de ſon Maître qui le releva auſſi-tôt. Il n'eût pas plutôt déſavoué ſa conduite, & prié le Roi d'en perdre le ſouvenir, que le jeune Monarque lui répondit. *Ah! mon Couſin, après les grands ſervices que vous avez rendus à ma Couronne, puis-je me ſouvenir d'un mal qui n'a apporté de dommage qu'à vous ſeul: tout eſt oublié & pardonné.* Le Prince parut à la Cour comme s'il n'en étoit jamais ſorti. Le Roi lui parloit avec la même confiance & la même familiarité de tout

Ibidem.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier.

tout ce qui s'étoit passé dans la guerre intestine que s'il n'en eût pas été le principal acteur. Condé, touché jusqu'au fond de l'ame d'un accueil si tendre & si magnanime, déclara tout haut que l'univers s'écrouleroit, que tous les éléments se confondroient, qu'on le verroit toujours inséparablement attaché à son devoir; & il passoit pour si vrai, qu'il ne vint dans l'esprit d'aucun Courtisan de suspecter la sincérité de ses protestations. Pendant huit jours qu'il demeura à la Cour, il fut comblé de caresses & de distinctions. Mazarin lui donna de très-grands repas dans lesquels on acheva d'ensévelir toutes les traces des anciennes divisions. Il n'y eut qu'un trait qui dût lui coûter. Aussi-tôt que le traité des Pyrénées eût été signé, Mazarin fit dire à Condé qu'il lui céderoit la droite chez lui, mais qu'il la prendroit par-tout ailleurs. Il citoit l'exemple de Richelieu qui n'avoit pas rougi d'en user ainsi vis-à-vis de feu M. le Prince. Mais Mazarin avoit-il oublié que ce monument de

1660.

Lettres du cardinal Mazarin.

1660. la témérité & de la tyrannie n'avoit fait qu'ajouter à la haine qu'on portoit à l'insolent Ministre qui avoit eu l'audace de se prévaloir de la foiblesse de Louis XIII?

SOMMAIRE
DU HUITIÈME LIVRE.

CONDÉ retourne à Paris ; il y reçoit un accueil flatteur. Sageſſe de ce Prince ; il va au-devant du Roi juſqu'à Amboiſe ; il aſſiſte à l'entrée du Monarque dans la Capitale. Conduite de Mazarin à l'égard du Prince, de la Reine-mere & du Roi ; maladie de ce Miniſtre. Condé dédaigne toutes les cabales pour ne s'attacher qu'au Roi. Mort de Mazarin. La voix publique appelle Condé au timon de l'Etat. Le Roi ſe charge lui-même du gouvernail. Condé mene une vie privée ; ſon goût pour les arts ; ſa tendreſſe pour ſon

Fils ; traits particuliers. Louis XIV règne avec éclat ; mariage du duc d'Enguien. Le Roi entreprend la guerre contre l'Eſpagne. Campagne de Flandre ; Condé n'eſt point employé ; chagrins du Prince ; il projette la conquête de la Franche-Comté ; le Roi adopte ſon plan. Condé joint la ruſe à la force ; il trompe les Comtois & les ſubjugue ; le Roi lui donne le Gouvernement de la Province domptée. Paix d'Aix-la-Chapelle. Le Trône de Pologne eſt vacant. La France concourt à l'élection de Condé ; elle change de ſyſtême. Le Prince renonce à ſes prétentions ; ſuite de cette affaire. On publie à la Diéte un Libelle diffamatoire contre le Prince ; il eſt exclus de l'Election ; ſa fermeté. Affaires domeſtiques ; Gour-

ville les rétablit ; joie de Condé ; traits particuliers. Le Roi visite le Prince à Chantilli. Guerre de Hollande ; Condé est l'ame de cette expédition. Beau trait du Monarque envers le Prince ; il en reçoit un conseil salutaire. Condé prend Wesel & d'autres places ; il propose le passage de l'Issel & ensuite celui du Rhin ; son projet est suivi ; il est blessé au poignet ; sa constance ; le Roi lui rend visite. Succès des François. Louis XIV manque la conquête d'Amsterdam pour n'avoir pas suivi les conseils du Prince ; suite de la campagne ; fautes du Vainqueur. Le Roi se repent de n'avoir pas suivi les conseils de Condé & de Turenne. Le Prince revient en France ; il est chargé de la défense de l'Alsace ; sa belle con-

duite ; ſon humanité. Le Roi l'honore de toute ſa confiance ; il n'en profite que pour lui rendre des ſervices importans. Reconnoiſſance du Roi. Fin du Livre.

HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE HUITIÈME.

1660.

LA France entière avoit eu les regards fixés sur l'entrevue du Roi & du Prince ; elle applaudit à la 1660.

1660. généroſité de l'un, & à la noble confiance de l'autre. Condé reçut à ſon retour les honneurs & les hommages dûs à ſa naiſſance & à ſon rang. La joie éclatoit de toute part ; mais plus particuliérement à Paris, cette ville immenſe qui avoit été ſi long-temps le théâtre de l'erreur, de l'eſprit de vertige & de la révolte. Le Peuple, oubliant tout ce qu'il avoit ſouffert, en faveur de Condé, pendant la guerre civile, lui donna des marques éclatantes de tendreſſe & de vénération. La Nobleſſe & la Magiſtrature ne déſempliſſoient point les appartemens de l'hôtel. Tous les Citoyens ſe félicitoient d'avoir enfin recouvré un Héros qu'ils avoient vu, preſque en naiſſant, les délices, l'appui & le libérateur de l'Etat, & qui depuis en avoit été la terreur. Ils admiroient cette carrière inouie de victoires & de conquêtes, d'infortunes, de fautes & de révolutions qui le rendoient, à trente-neuf ans, l'homme le plus célèbre de l'Europe. Le Prince juſtifia par ſa conduite un intérêt ſi vif & ſi

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

univerſel. Il avoit acquis à l'école de l'adverſité des vertus qui lui avoient été inconnues dans l'ivreſſe des ſuccès. 1660.

Ce changement ſalutaire, le fruit de l'expérience & des réflexions, avoit échappé à la Cour; la popularité de Condé y cauſa des ombrages; la ſageſſe du Prince les diſſipa bientôt : il ſe déroba aux applaudiſſements de la multitude, & fit un voyage en Bourgogne, où on l'accueillit avec des larmes de joie. *Actions du prince de Condé, par l'Huillier.*

Cependant des hommes avides, inquiets, factieux, fondoient des eſpérances criminelles ſur l'avenir, perſuadés qu'il étoit impoſſible que la concorde fût de longue durée entre deux hommes, dont l'un avoit tout envahi, & l'autre preſque tout perdu. Ils ſe préparerent à irriter les ſoupçons de Mazarin, & à provoquer le reſſentiment de Condé. Déjà ils offroient une entremiſe perfide à l'un & à l'autre; c'étoit ainſi qu'ils avoient égaré autrefois la vertu de Condé : mais il n'étoit pas à ſe repentir de s'être fié à des Courtiſans *Mémoires du prince de Tarente, p. 230 & ſuiv.*

si dangereux. Il rejetta avec dédain
1660. des avances funeſtes, & il déclara hautement qu'il ne ſe ſerviroit jamais d'autre organe que du ſien pour diſcuter les intérêts qu'il avoit à ménager avec le Miniſtre.

Ce fut dans des diſpoſitions ſi ſages qu'il ſortit de la Bourgogne pour aller au-devant du Roi juſqu'à Amboiſe ; les Courtiſans attendoient avec impatience le dénouement de cette ſeconde entrevue. Condé redoubla de reſpect & de ſoumiſſion ; le Roi, de ſon côté, renchérit ſur l'accueil qu'il avoit fait au Prince à Aix. Les mécontents ſe turent, & Condé ſuivit Sa Majeſté à Paris.

L'entrée de Louis XIV dans la Capitale eſt ſans doute le plus beau de tous les triomphes. Il amenoit la paix, la concorde, l'abondance la proſpérité & les arts. Une Reine brillante du plus grand éclat ſembloit être le gage de la félicité de deux puiſſantes nations. Les uns admiroient la magnificence, l'ordre & la pompe d'un ſpectacle ſi auguſte ; les autres, plus ſenſibles,

ne pouvoient retenir leurs larmes en voyant le Roi, entouré des grands, recevoir les hommages de ſes ſujets, au milieu de ce même Fauxbourg de S. Antoine, autrefois ſouillé du ſang de tant de Citoyens. Au-reſte, les regards n'étoient pas tellement confondus ſur le Monarque & ſa jeune épouſe, qu'on n'enviſageât encore avec le plus vif intérêt Condé auprès du trône, dont il n'alloit plus être déſormais que l'appui & le défenſeur. 1660.

La mort de Gaſton, duc d'Orléans, l'en approchoit de plus près; mais il s'en falloit bien que le crédit du Prince augmentât à proportion de ſon élévation. Il avoit, à la vérité, conſervé ſa place au Conſeil; mais ce n'étoit qu'un titre illuſoire depuis que Mazarin ne daignoit plus en tenir. Ce Miniſtre avoit concentré en ſa perſonne toute l'autorité royale, & il n'avoit garde de la partager avec un ennemi réconcilié. De vains éloges, des égards apparents, une conſidération extérieure, voilà tout ce qu'il prodiguoit au

1660. Prince, tandis qu'il ſapoit en ſecret tout ce qui lui reſtoit de crédit, de puiſſance & de fortune.

Le Prince avoit ramené dans le Royaume ce corps d'excellentes troupes, à la tête duquel il avoit ſoutenu & ébranlé la Monarchie. Mazarin ſe défioit de l'extrême attachement de ces guerriers à un chef ſous lequel ils avoient vieilli en combattant, & il ſaiſit adroitement l'occaſion de s'en défaire.

Mémoires de Choiſi, p. 104. La République de Veniſe, qui figure à peine aujourd'hui en Europe, luttoit alors ſeule contre tout le poids de l'empire Ottoman. L'iſle de Candie que les Turcs n'avoient pu lui ravir en vingt campagnes, étoit inondée de ſang chrétien & muſulman. Veniſe, affoiblie par des défaites & par des victoires, invoquoit l'appui de la France. Mazarin ſe prêta avec joie aux beſoins de la République. Il compoſa un corps de cinq mille hommes de tout ce qu'il trouva de plus nerveux dans les troupes du Prince, & il y joignit ſon régiment Italien. C'étoit ainſi qu'il

facrifioit ſes amis pour perdre ſes ennemis avec plus de décence. Le prince Alméric d'Eſt eut la conduite de cette expédition. Les aſſauts, les ſorties, les maladies contagieuſes, firent périr en ſix mois le général & l'armée. 1660.

On démêle dans la conduite du Miniſtre un deſſein ſecret d'affoiblir les privilèges & la dignité du premier Prince du Sang. Non content de s'être arrogé le droit injuſte de le précéder, (attentat qui bleſſoit la majeſté de la nation, qui ne reſpecte rien tant après ſon maître que ceux qui peuvent le devenir) il ſouffroit que les Princes des maiſons de Lorraine & de Savoie s'abſtinſſent de le voir, parce qu'il leur refuſoit la main chez lui. Condé ſe tut, perſuadé que c'étoit au chef de la Maiſon Royale d'en conſerver la prééminence. Il étoit diſpoſé à tout ſacrifier, excepté l'honneur, pour donner l'exemple du reſpect & de la ſoumiſſion; il vivoit en particulier ſans ſe mêler de rien: ſon éclat parut s'obſcurcir aux yeux du Courtiſan

Mémoires du prince de Tarente, p. 232 & ſuiv.

1660. qui n'adore que le crédit & le pouvoir ; mais le rang, la réputation, le mérite donnerent toujours à Condé une considération supérieure à la faveur.

Il n'étoit rentré en France qu'avec de la gloire & beaucoup de dettes. Mazarin, par un des articles du traité des Pyrénées, avoit trouvé le secret de le dépouiller des sommes considérables dont il avoit secouru l'Etat pendant la minorité. Il fit plus, il encouragea en secret le duc de Lorraine à revendiquer sur lui le Clermontois, dont les revenus montent aujourd'hui à cent mille écus : c'étoit le seul bien dont l'Etat eût récompensé les victoires de Condé. Ce procès, entre le premier Prince du Sang & un Souverain, tint tout le Royaume en suspend. L'éloquence de l'Avocat-Général Talon décida le triomphe de la meilleure cause. Tout le monde applaudit au succès de Condé, & il alla lui-même remercier le Magistrat dont le génie avoit su lui conserver les principaux débris de sa fortune.

Lettres de Guy-Patin.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Si quelque choſe eût pu conſoler Condé des dégoûts qu'il eſſuyoit, c'étoit de voir Anne d'Autriche en eſſuyer de plus grands. Elle languiſſoit ſans crédit, & preſque ſoumiſe à l'autorité ſuprême dont elle avoit revêtu un étranger qui la traitoit avec hauteur & mépris. Le Roi lui-même n'étoit pas à l'abri de l'arrogance du Miniſtre, qui l'avoit preſque réduit à n'être que ſon premier courtiſan. Mais il faut écouter un Seigneur, témoin de la foibleſſe de la famille royale : c'eſt le comte de Montglat qui parle. 1660.

Le Cardinal ne venoit jamais chez le Roi, mais le Roi alloit pluſieurs fois le jour chez le Cardinal, auquel il faiſoit ſa cour comme un ſimple particulier, empêchant lui-même qu'on entrât. Il recevoit le Roi ſans ſe contraindre ; à peine il ſe levoit quand il entroit ou ſortoit, & jamais ne le conduiſoit hors de ſa chambre. Quand le Roi accordoit quelque grace, Mazarin le gourmandoit comme un écolier. Lorſque le Cardinal étoit malade, la Reine-mère l'alloit voir tous les jours ; *Mémoires de Montglat, t. IV, p. 23.*

1660. *il la traitoit comme ſi elle eût été une chambrière, & quand on lui venoit dire qu'elle montoit, il fronçoit le ſourcil & diſoit en ſon langage : Ah ! cette femme me fera mourir, tant elle eſt importune ! ne me laiſſera-t-elle jamais en repos ? Il ne ſe contentoit pas de la mépriſer, il lui rendoit de mauvais offices auprès du Roi, lui diſant qu'elle gâteroit tout s'il lui donnoit de l'autorité. Il pouſſa ſi avant ſon ingratitude & ſon peu de reſpect, qu'on diſoit qu'on n'avoit jamais vu faire litiere de la Royauté comme il faiſoit.*

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI.

Quoiqu'Anne d'Autriche dévorât tout en faveur de la paix que Mazarin avoit procurée à la France, elle eut cependant quelquefois la force de condamner le choix qu'elle avoit fait du Cardinal, pour le mettre à la tête du Gouvernement. Elle déclara qu'elle n'avoit jamais méſeſtimé ceux qui avoient été d'avis de l'expulſer du Royaume. N'étoit ce pas juſtifier Condé, les Parlements & la moitié de la Nation ?

Si Louis XIV conſentoit à être traité par le Cardinal comme un pu-

pille qui n'eſt pas encore émancipé, c'eſt à la reconnoiſſance qu'il faut attribuer ſa conduite. Elevé dans l'ignorance & la molleſſe, jeune & ſans expérience, entouré de la famille & des créatures de Mazarin, guidé par l'exemple & les leçons de ſa mère, il croyoit ne devoir point mettre de bornes à ſa complaiſance envers un Miniſtre qui prétendoit lui avoir conſervé la couronne. Il laiſſoit donc l'avide & ambitieux étranger régner paiſiblement ſous ſon nom. 1661.

Mémoires de Montglat, t. IV, p. 253.

Mazarin tomba dangereuſement malade. La Cour étoit partagée en différentes cabales. Condé les mépriſa toutes pour ne s'attacher qu'au Roi. On lui repréſenta envain que tous les partis ſe réuniroient contre lui pour le perdre. Il répondit qu'il n'avoit que trop à rougir d'avoir pris autrefois des meſures déſavouées par la vertu; que quand même tous les partis s'éleveroient contre lui, il trouveroit aiſément les moyens de les détruire l'un après l'autre, avec l'appui de l'autorité.

Mémoires du prince de Tarente, p. 237.

royale dont il ne vouloit plus être
1661. que le défenſeur. La mort délivra enfin Louis XIV d'un Miniſtre qui ne pouvoit plus régner qu'aux dépens de la gloire de ſon maître.

Si la vie de Mazarin avoit été celle d'un politique habile, profond, laborieux & infatigable, ſa mort fut celle d'un grand homme. Il enviſagea ſa fin d'un œil ferme & intrépide : perſuadé qu'un premier Miniſtre doit mourir debout, il travailla & gouverna juſqu'à ſon dernier ſoupir. Il ne recommanda rien tant au Roi en mourant que d'écarter ſa mère, ſon frère & les Princes du Sang de l'adminiſtration, & ſur-tout de n'élever jamais perſonne au poſte de premier Miniſtre, dont l'autorité ne pouvoit être que funeſte & redoutable au Monarque & à la Nation. Perſonne n'ignore que dans ce teſtament célèbre, où il diſpoſe des principaux emplois de l'Etat, & de plus de cent millions de nos livres d'aujourd'hui, il oublia Turenne, & légua à Condé un diamant de douze mille

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

écus & un attelage de huit chevaux, foible dédommagement de tous les maux qu'il avoit raſſemblés ſur la tête du Prince. 1661.

Il ne tenoit qu'à Louis XIV de s'approprier cette fortune immenſe, le ſang du peuple. Les juſtes & trop tardifs remords de Mazarin la lui avoient offert. Mais, trop heureux d'hériter en quelque ſorte du pouvoir ſuprême, il mépriſa l'argent pour ne s'occuper que du rôle pénible & ſublime de Roi. *Mémoires de Madame de Motteville, t. VI, p. 19.*

Cependant on ne pouvoit croire qu'un Prince, d'auprès de qui on avoit écarté avec tant de ſoin le travail, l'application & les connoiſſances; qu'un Prince, le plus beau & le plus ſenſible des hommes, eût le courage de ſe charger, à vingt-trois ans, de la conduite de tant de millions d'hommes; qu'il préférât les épines de l'adminiſtration aux attraits de la volupté.

La voix publique appelloit au gouvernail de l'Etat les pilotes qui avoient le plus d'expérience, & principalement Condé. Elle vantoit

en lui la force & l'étendue du génie,
1661. la connoiſſance des intérêts des prin-
Lettres de Guy-Patin, t. III. cipales puiſſances de l'Europe qu'il avoit tour-à-tour combattues & ſervies; l'art de conduire & de ménager les hommes, art qu'il avoit acquis dans les mouvements convulſifs des factions & des partis; la nobleſſe & la vérité de ſon caractère : en un mot, la nation ne lui connoiſſoit preſque plus que des vertus & des talents, depuis qu'il étoit malheureux.

Le parti que prit Louis XIV étonna & confondit ſes ſujets & ſes voiſins; il s'annonça en Roi & agit en homme qui méritoit de l'être. Toute la diſtinction qu'il mit entre *Mémoires de Madame de Motteville, t. VI, p. 32.* Condé & le reſte de ſa Cour, fut de lui faire part le premier de la réſolution qu'il avoit priſe de gouverner par lui-même & de tenir ſeul les rênes de l'Etat. Dépoſitaire de ſa propre puiſſance, il n'en fit réfléchir les rayons que ſur trois ou quatre Miniſtres qu'il chargea des détails. On ſçait combien le Tellier, Colbert, Louvois & Lyonne contribuèrent

à la gloire naiſſante de leur maître.

Ici commence un règne nouveau, 1661.
l'époque la plus brillante & la plus majeſtueuſe de l'hiſtoire moderne. Louis XIV ſçut allier les plaiſirs aux travaux, la magnificence à l'ordre & à la diſcipline; la dignité & l'élévation aux graces. Il rétablit les Finances, réforma les abus & créa la Marine. Légiſlateur de ſes Etats, il encouragea les arts, dont le tribut l'immortaliſera plus que ſes conquêtes. Sa puiſſance, préparée par la politique de Richelieu, & les victoires de Condé & de Turenne, le rendit l'arbitre & la terreur de l'Europe. Heureux s'il n'en eût été que le modèle, le pacificateur & les délices!

Cependant les François, qui n'avoient ſupporté qu'en gémiſſant la domination abſolue des premiers Miniſtres, apprirent avec joie qu'ils n'auroient plus déſormais d'autre maître à révérer que celui qu'ils tenoient de la Divinité. Condé rendit grace au Ciel d'avoir enfin vu diſparoître le règne de ces Rois ſubal-

ternes, dont l'orgueil & l'ambition
1661. avoient excité tant de tempêtes. Louis XIV ne l'initia point, à la vérité, au ſecret des affaires ; mais les Reines ni Monſieur n'y avoient pas plus de part ; & le Monarque, qui ſçut toujours ſe reſpecter lui-même en la perſonne des Princes du Sang, voulut qu'ils gagnaſſent en honneurs & en reſpects, ce qu'ils perdoient en autorité. Condé, de ſon côté, n'aſpira plus qu'à plaire à ſon maître & à le ſervir. Après avoir diviſé le Royaume à la tête d'une grande faction, il dédaigna de prendre part aux petites intrigues qui agitoient la Cour ſans la troubler. Sa modération lui attira des reproches de la ducheſſe de Meckelbourg, autrefois madame de Châtillon. Elle lui demanda s'il ſe ſouvenoit encore d'avoir vu la Cour & les Miniſtres à ſes pieds. *Ah! madame*, lui répondit Condé, *je n'ai pas beſoin qu'on m'excite à faire valoir l'autorité que je crois due à ma naiſſance. Mais ſi vous aviez démêlé comme moi le caractère du Roi ; ſi vous ſçaviez combien il eſt délicat, ombrageux & ja-*

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte, p. 347.

loux de ſon pouvoir, vous ne me donneriez pas des conſeils auſſi inutiles que dangereux. 1661.

La vie ſimple, unie & preſque philoſophique de Condé ne fournira plus d'événements éclatants, juſqu'à ce que la gloire & la défenſe de l'Etat le rappellent à la tête des armées.

Ce Prince n'eût pu ſupporter le poids d'une vie privée, s'il n'eût ſçu la rendre auſſi illuſtre dans les jeux de la paix que dans les travaux de la guerre. Il n'étoit point de ces guerriers qui croient que rien ne manque à leur gloire quand ils ont forcé des villes, gagné des batailles, ou conquis des provinces. Il avoit acquis tout ce qui peut rendre un homme vraiment grand aux yeux d'une Nation polie & éclairée. Il aimoit avec tranſport & cultivoit avec ſuccès ces arts nobles & agréables dont l'Italie avoit été le berceau, & dont la France devenoit le temple. Corneille, Molière, Racine, Deſpréaux, la Fontaine, Boſſuet, Bourdaloue, la Bruyère, le Brun, le Nôtre n'avoient guère

Actions mémorables du prince de Condé, par Bergier.

moins de part à la ſociété & aux
1661. carreſſes du vainqueur de Rocroi, que les Grammont, les Luxembourg, & les la Rochefoucault. Les chefs-d'œuvre en tout genre ſe multiplièrent : ſans doute que l'accueil & les vues de l'héroïſme échauffent autant le génie que les bienfaits du trône.

La nature réſervoit à Condé des plaiſirs encore plus doux & plus touchants. Il n'y a point de Maiſon dans l'univers qui offre des exemples plus frappants & plus fréquents de la tendreſſe paternelle & de la piété filiale, que celle qui règne depuis
Ibidem. ſi long-temps en France ; point de père & de fils qui ayent porté ce ſentiment délicieux plus loin que Condé & Enguien. On diſoit du premier que ſon amour pour ſon fils avoit ſurpaſſé toutes ſes autres paſſions. Mais cet amour mâle & éclairé ne reſpiroit que la gloire & le bonheur du jeune Prince. Condé avoit eu la force de s'en ſéparer dans le temps même qu'il étoit preſque ſon unique conſolation, pour l'envoyer au

au collège de Namur. Ce grand homme connoiſſoit par ſa propre 1661.
expérience tout le prix & les avantages de l'éducation publique. Il attribuoit la foibleſſe, l'ignorance du cœur humain, le ſtupide orgueil de la plupart des grands, à cette éducation ſolitaire, où ils ne voient ſouvent que des eſclaves dans ceux qui les ſervent, & des courtiſans dans ceux qui les inſtruiſent (*a*). Mais au ſortir du collège il ne voulut s'en repoſer que ſur lui-même du ſoin d'élever l'eſprit & d'aggrandir l'ame de ſon fils. Il auroit cru manquer à la Patrie, s'il ne lui eût formé un héros. Il lui communiqua ce goût exquis des lettres & des ſciences qui lui avoit adouci à lui-même tant de fois les amertumes de l'exil & de l'adverſité. Il lui dévoila ſur-tout les principes de l'art dans lequel il excelloit. Mais il ne s'en

(*a*) Le duc d'Enguien eut pour Gouverneur le comte d'Auteuil, gentilhomme diſtingué par ſa probité & ſa valeur, dont les deſcendants ſont encore aujourd'hui attachés à la Maiſon de Condé. *Voyez* l'Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huilier.

tint pas à la théorie : dès que la
1661. guerre eût ouvert une noble carrière à l'ardeur du duc d'Enguien, il le mena aux leçons vivantes ; il le conduiſoit lui-même par la main à la tranchée : il lui apprenoit à reconnoître une place, à camper une armée, à la ranger en bataille, à la faire manœuvrer avec préciſion, à tirer d'un poſte tous les avantages imaginables. On voyoit alors ce tendre père, qui par-tout ailleurs pâliſſoit au moindre danger de ſon fils, ſurmonter tous les ſentiments de la nature. Le duc d'Enguien, né avec beaucoup de pénétration & toute la valeur des Bourbons, fit des progrès dignes d'un tel maître. Il ne lui manqua que de commander en chef pour acquérir une grande
Ibidem. réputation. Les ſentiments du père augmentèrent avec le mérite du fils ; ils parvinrent au point que Condé, ne reſpirant plus que la gloire du duc d'Enguien, offrit aux Polonois d'aller commander leurs armées contre les Turcs & les Tartares, s'ils vouloient placer ſon fils ſur le

trône. Il ne ſe mit au rang des Candidats que lorſque cette Nation eût déclaré qu'elle ne pouvoit conſentir d'être gouvernée par un Prince de vingt cinq ans. 1661.

L'un des premiers ſoins de Louis XIV avoit été de rendre ſa Cour la plus brillante & la plus magnifique de l'Univers. Il avoit décoré de l'Ordre du Saint-Eſprit plus de ſoixante de ſes principaux Sujets, à la tête deſquels on voyoit Condé, Enguien & Conti. Sa Majeſté porta les égards pour le premier Prince du Sang juſqu'à lui accorder le pouvoir de nommer un Chevalier des Ordres. Le choix du Prince tomba ſur le comte de Guitaut ſon premier gentilhomme. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalouſie & le reſſentiment des gens de qualité qui avoient tout abandonné pour le ſuivre. Coligni, plus irrité, parce qu'il avoit fait de plus grands ſacrifices, céda aux tranſports violents qui l'agitoient Il alla trouver le Prince, & lui remettant les proviſions de la charge de Capitaine-Lieu-

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte, p. 350.

tenant des Gendarmes de Condé :
1661. *Non*, dit il, *Monſeigneur, vous ne méritez point tout ce que nous avons fait pour vous, Boutteville & moi. Quoi! dans la ſeule occaſion que vous aurez peut-être de nous obliger jamais, vous nous préférez un homme tel que Guitaut. Si j'ai jamais des enfants*, ajouta-t-il en fureur, *je leur caſſerai la tête plutôt que de ſouffrir qu'ils s'attachent à d'autres qu'au Roi. S'il commet des injuſtices, on les ſouffre plus patiemment de ſon Maître que d'un autre.* Condé, vif, fier, impatient, peu accoutumé aux reproches, ſçut pourtant ſe contenir : il n'oppoſa que la douceur & la modération à l'emportement. *Si j'ai nommé*, dit-il, *Guitaut préférablement à Boutteville & à vous, c'eſt que j'ai cru que vous obtiendriez l'un & l'autre de votre qualité, ce qu'il ne pouvoit eſpérer de la ſienne. Si j'avois pu prévoir que les choſes ſe fuſſent paſſées ainſi, j'en aurois peut-être uſé autrement. Vous devez être content de cette ſatisfaction ; il ne tiendra pas à moi que vous ne le ſoyez encore plus dans la ſuite.* Les excuſes de Condé ne calmèrent point

Coligni ; il ſe retira l'eſprit rempli d'aigreur & d'amertume. 1661.

Au-reſte, Guillaume de Pechpuyroux, comte de Guitaut & de Comminge, dont Coligni parle avec tant d'injuſtice & de mépris, étoit parvenu à la fortune par toutes les voies de l'honneur, du courage & de l'eſprit : il avoit verſé une partie de ſon ſang pour le Prince ; il paſſoit en un mot pour un des gentilshommes les plus accomplis du Royaume. Le Favori du grand Condé ne pouvoit être un homme médiocre.

Mazarin étoit mort, mais ſes maximes & ſa politique régnoient encore à la Cour. Elle conçut une joie maligne de voir Condé abandonné par un homme qui lui avoit été dévoué juſqu'à l'enthouſiaſme ; & ce fut peut être autant pour inviter les autres amis de Condé à la déſertion, que pour récompenſer le mérite de Coligni, qu'elle le combla de careſſes, & le nomma général de l'armée qu'elle envoya au ſecours de l'Empereur contre les Turcs. Coligni ne ſoutint pas en.

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. II.

1661. Hongrie la haute réputation qu'il avoit acquiſe en Flandre ſous Condé. Le comte de la Feuillade eut tout l'honneur de la victoire de Saint-Godard. Coligni ſe retira diſgracié dans ſes terres de Bourgogne. Il y mourut en 1686. S'il eſt vrai, comme on l'a ſoupçonné, qu'il ne mit tant d'éclat & de hauteur dans ſa rupture avec Condé, que pour s'attirer les regards & les bienfaits de la Cour, il en fut bien puni; puiſqu'il lui en coûta ſa fortune & ſa réputation. Condé, ne ſe vengea de lui qu'en protégeant ſon fils, & en le faiſant Colonel du régiment de Cavalerie de ſon nom. Ce fils mourut en 1694 ſans enfants de Mademoiſelle de Laſſai; & en lui finit l'illuſtre & ancienne Maiſon de Coligni, ſi féconde en grands hommes (*a*).

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny, t. III, p. 287.

Moréri, art. Coligni.

La conduite de Condé démentoit

(*a*) La branche du comte de Coligni, dont il eſt queſtion, étoit ſéparée depuis plus d'un ſiècle de celle de l'Amiral, éteinte en la perſonne de Gaſpard IV du nom, duc de Chatillon, tué au combat de Charenton.

bien les reproches d'ingratitude dont Coligni oſoit le noircir. Il n'étoit occupé qu'à ne laiſſer échapper aucuns de ſes amis à ſa reconnoiſſance. Quelque temps avant le trait dont on vient de parler, il avoit reçu quatre cents mille écus de la Cour d'Eſpagne ; il manquoit lui-même du néceſſaire & n'avoit plus de ſervices à attendre de ſes partiſans. Cependant, ſans avoir égard à ſa ſituation, il leur diſtribua la ſomme entière, & il voulut qu'il ne demeurât d'autres traces d'un ſi grand bienfait que celles que la reconnoiſſance imprimeroit elle-même dans le cœur de ceux qu'il avoit obligés. Il n'y eut que le comte de Boutteville qui refuſât de s'enrichir des dons du Prince. Condé l'en dédommagea en lui ménageant l'alliance de l'héritière de la maiſon de Luxembourg ; & il ſervit depuis ſes amis avec tant de zèle & de ſuccès que le collège des Maréchaux de France & celui des Capitaines des Gardes du Corps ne furent preſque compoſés que de ceux qui avoient par-

1661.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

tagé ſes fautes & ſes malheurs. On
1661. reprocha à Louis XIV d'avoir mieux récompenſé les ſerviteurs du Prince que les ſiens.

Cependant l'autorité royale s'affermiſſoit de plus en plus. Condé ſoumis, qui eût oſé lutter contre elle ? C'étoit à qui des Princes & des Parlements ſignaleroit ſon zèle avec plus d'éclat. La concorde avoit amené les temps les plus heureux de la Monarchie. Point de jour qui
1662. n'éclairât de nouvelles proſpérités & de nouvelles fêtes, plus brillantes que celles dont l'imagination a embelli tant de Romans. Une des plus dignes d'une Cour guerrière fut le Carouſel que Louis XIV donna à la Capitale, dans la cour des Tuileries qui en a retenu le nom. Le Monarque lui-même, les Princes, les Héros dont la France étoit remplie, étoient les acteurs de ces jeux de la paix, la plus noble image de la guerre. Les Chevaliers diviſés en cinq quadrilles nombreux, repréſentoient les nations les plus célèbres de l'Univers, les Romains, les

Perſes, les Turcs, les Indiens & les Sauvages. Louis XIV, Monſieur, Condé, Enguien, Guiſe brilloient à la tête de chaque diviſion. En voyant courir Condé & ce Guiſe, ſi célèbre par ſon courage, ſes duels, ſes amours & ſes aventures romaneſques, on diſoit tout haut : *Voilà les héros de l'Hiſtoire & de la Fable.* 1662. *Siècle de Louis XIV.*

Chantilli avoit plus de charmes pour Condé, que la Cour qu'il ne gouvernoit plus. Il vouloit créer en quelque ſorte ce lieu agreſte qui n'avoit preſque point alors d'autres ornements que ceux qu'il avoit reçus de la nature. Mais la poſſeſſion en étoit précaire entre ſes mains. Mazarin avoit réſervé au Roi le pouvoir d'acquérir Chantilli par un article ſecret du traité des Pyrénées ; & Louis XIV s'expliquoit déjà ſur le déſir qu'il avoit d'en jouir. *Sire*, lui répondit Condé, *vous êtes le maître ; mais j'ai une grace à demander à V. M. : c'eſt de m'en laiſſer le Concierge.* Le Roi comprit toute l'énergie de la réponſe, & il eut la grandeur *Mémoires de Choiſi.*

d'ame de ſacrifier ſon goût au bon-
1662. heur de ſon Sujet.

Le Roi faiſoit des acquiſitions plus utiles & plus glorieuſes. Il achetoit Dunkerque de l'indigent & prodigue Stuard. Il recevoit la
1663. Lorraine & le Barrois des mains de l'inquiet Charles IV, qui les lui cédoit, à condition que tous les Princes de la Maiſon de Lorraine ſeroient agrégés à la Maiſon Royale, & appellés à la Couronne. Ce traité abſurde demeura ſans exécution par la ſageſſe du Parlement qui ne le vérifia, qu'à condition qu'il n'auroit d'effet qu'après qu'il auroit été ratifié par toutes les perſonnes qui y avoient intérêt. Le Donataire lui-même en plaiſantoit avec Condé, chagrin de ſe voir aſſocié tant de compagnons : *Vous n'avez jamais fait*, lui diſoit-il, *qu'un Prince du Sang dans toute votre vie, & moi je viens d'en faire vingt-quatre d'un trait de plume.* La gloire d'incorporer à la Monarchie deux belles Provinces, du conſentement de toute l'Europe, étoit réſervée à Louis le Bien-Aimé.

Mémoires d'Avrigni, t. III, p. 256.

Son Prédéceſſeur ſe vengea de l'in-
quiétude & des inconſtances du duc 1663.
de Lorraine en envahiſſant ſes Etats. Il protégeoit en même-temps le Portugal contre l'Eſpagne, l'Empereur & Veniſe contre les Turcs, l'Electeur de Mayence contre ſes Sujets révoltés, la Hollande contre l'Angleterre & l'évêque de Munſter; il attaquoit les Algériens juſque ſur leurs foyers; il conſtruiſoit le canal de Languedoc; il rempliſſoit toute l'Europe de ſon nom & de ſa puiſſance.

C'eſt au milieu de ces ſuccès que l'Eſpagne & Rome oſèrent l'offenſer en la perſonne de ſes ambaſſadeurs. La ſeule menace d'envoyer Condé & Turenne dans les Pays-Bas terraſſa Philippe IV; il ſe prêta à toutes les ſatisfactions qu'un gendre fier & irrité exigea. Il reconnut, à la face de l'Univers, la prééminence de la Couronne de France ſur la ſienne. Chigi, plus foible encore, oſa lutter plus long-temps; il eût volontiers troublé & armé toute la république chrétienne pour s'épar-

gner la honte d'une réparation qui
1663. lui ſembloit incompatible avec l'orgueil de la Thiare. Mais ces temps malheureux, de ſuperſtition, de fanatiſme & de barbarie, où la voix d'un Pontife ſuffiſoit pour exciter un embraſement univerſel, étoient diſparus; & la marche d'une armée françoiſe, qui deſcendoit les Alpes ſous les ordres du maréchal du Pleſſis Praſlin, arracha enfin du Pape un déſaveu qui fut accompagné des circonſtances les plus humiliantes. Le Monarque fit graver l'inſulte & la réparation ſur l'airain, au milieu de Rome même, étonnée de ſe voir en proie aux mêmes affronts dont elle avoit autrefois accablé les Rois & les nations.

1664. Le Cardinal Chigi, neveu du Pape, parut en France, revêtu de la qualité de Légat, non pour humilier les Rois comme ſes Prédéceſſeurs, mais pour en être humilié. On s'efforça de le combler d'honneurs pour lui faire dévorer l'amertume d'une démarche inouie. Condé & Enguien furent le recevoir aux

portes de Paris, & le conduisirent aux pieds du trône où il venoit demander pardon. 1664.

Condé goûta cette année la joie la plus pure. Il établit le duc d'Enguien : il ne tenoit qu'à lui d'unir la destinée de son fils avec celle d'une petite-fille d'Henri IV, Mademoiselle d'Alençon. Il préféra les liens de l'amitié à ceux du sang. Le duc épousa la princesse Anne de Bavière, petite-fille de cet Electeur Palatin, qui ne fut décoré du vain titre de Roi de Bohême, que pour devenir le plus malheureux de tous les hommes. Elle avoit pour mère la célèbre Anne de Gonzague, dont on a tant parlé dans le cours de cet ouvrage. Le Roi & la Reine de Pologne adoptèrent la jeune Princesse, & la marièrent comme leur fille unique. Ils la dotèrent des duchés d'Oppelen & de Ratibor, en Silésie, évalués à plus d'un million d'écus, & de plusieurs autres millions en argent & en pierreries. Le Roi, de son côté, agit en père ; il fit un don considérable au duc

Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, t. V, p. 266.

1666.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Contrat de mariage du duc d'Enguien.

d'Enguien ; il voulut qu'on exprimât
1666. dans le contrat de mariage tous les ſentiments d'eſtime & de conſidération dont il étoit pénétré pour M. le Prince. Il aſſiſta au repas nuptial avec les Reines & toute la Maiſon Royale.

Ce mariage devoit avoir encore des ſuites plus fortunées. Il eût conduit les jeunes époux au trône de Pologne, ſi la Reine Marie eût été moins haïe. Elle remua envain les reſſorts les plus puiſſants en leur faveur ; ſes intrigues furent regardées comme un attentat à la liberté de la Nation, & on lui fit un crime d'avoir oſé pour un étranger ce qui ne lui auroit pas été permis de tenter pour ſon propre fils. Rien n'écarta plus dans la ſuite le duc d'Enguien du trône, que ces efforts prématurés pour l'y placer.

La goutte, dont Condé avoit déjà reſſenti quelques atteintes, l'attaqua violemment cette année, & le retint long-temps à Chantilli. Il eut le courage de réduire preſque toute ſa nouriture au lait, & ce régime lui

conſerva la vie encore plus de vingt ans. On le verra bientôt à la tête des armées déployer la même vigueur d'eſprit & de corps que dans ſa jeuneſſe. 1666.

Il étoit à peine rétabli qu'il apprit que les Princes & les Héros ne ſont pas plus à l'abri des traits de la méchanceté & de la calomnie que le vulgaire des hommes. Il ſe vit déchiré dans un ouvrage que la voix publique attribuoit à Buſſi-Rabutin. Mais ce qui le révoltoit plus que ſa propre injure, c'eſt que l'auteur n'épargnoit pas davantage la ducheſſe de Longueville, cette ſœur qu'il aimoit ſi tendrement. Il ne put s'empêcher de témoigner combien il étoit ſurpris & indigné de l'excès de témérité de Buſſi. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle d'un de ſes Gentilshommes. Il aſſembla tous les bas-officiers de l'hôtel, les harangua & les arma de l'inſtrument dont on ſe ſert quelquefois pour imprimer l'affront le plus ſanglant. Les préparatifs du châtiment parvinrent à

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, p. 169.

1666. Madame de Longueville. Transie de frayeur, elle vole chez son frère & tombe à ses pieds, fondant en larmes, en lui demandant la grace du coupable. Condé eut horreur du complot; il fit appeller le gentilhomme, & lui demanda d'un air irrité qui l'avoit chargé du soin de sa vengeance; il lui défendit, sous les peines les plus séveres, de corriger un écrivain qu'il ne vouloit punir que par le mépris. Mais Louis XIV se montra moins indulgent; il en coûta la liberté & la fortune à Bussi; il ne sortit de prison que pour languir presque tout le reste de sa vie dans l'exil, malgré les éloges dont il fatiguoit chaque année son maître.

Le Roi avoit acquis la réputation d'un Monarque politique, ferme, magnanime & magnifique; il aspiroit encore à celle d'un conquérant. Les triomphes de la France pendant sa minorité avoient été l'ouvrage de Condé & de Turenne; ils retentissoient dans toute l'Europe. Mais plus on en vantoit l'éclat, plus

Louis XIV ſe ſentoit dévoré du déſir de les égaler. La carrière s'ouvrit enfin à ſon ambition. 1666.

Philippe IV étoit mort, laiſſant une Monarchie épuiſée, & un ſucceſſeur au berceau. La Reine, ſa veuve, dont l'ame étoit auſſi haute que l'eſprit borné, ne prit les rênes du gouvernement, que pour les confier à un Jéſuite Allemand. La honte d'obéir à un Religieux ſans expérience, à un étranger ſans génie, indigna les Grands, la Nobleſſe & les Peuples. La minorité de Charles III ne fut célèbre au-dedans que par des troubles, & au-dehors par des revers. L'Eſpagne n'exiſtera plus que pour ſervir de matière aux triomphes de la Maiſon de Bourbon, juſqu'à ce qu'elle devienne ſon patrimoine.

Anne d'Autriche modéroit l'ardeur impétueuſe du Roi ſon fils: mais, attaquée d'un cancer douloureux, elle ſuccomba ſous l'excès de ſes maux. Elle emporta au tombeau les regrets de la Nation dont elle étoit devenue les délices, de-

1666. puis qu'elle ne la gouvernoit plus. Chaque jour de ſa vie étoit marqué par des bienfaits, & elle n'approchoit du trône que pour plaider les intérêts de l'humanité. Condé mêla ſes larmes à celles de la France : il vivoit avec cette Princeſſe, depuis ſon retour en France, dans la confiance la plus étroite. Peut-être gémiſſoient-ils l'un & l'autre de ne s'être pas mieux connus.

Mémoires de Madame de Motteville, t. VI.

Cependant Louis XIV, délivré d'un frein qu'il avoit toujours reſpecté, s'obſervoit moins : ſon ambition devint plus ardente, ſa volonté plus abſolue, ſa magnificence plus diſpendieuſe. Le délire de la proſpérité, le fanatiſme de la fauſſe gloire, le poiſon des paſſions égarèrent quelquefois ſa jeuneſſe. Mais s'il ne fut pas homme & Roi impunément, on apperçoit au-moins juſque dans ſes erreurs, tous les traits qui peignent une ame ſupérieure à celle de tous les Rois, & peut-être de tous les hommes de ſon temps.

Il avoit déjà rempli l'Europe de

manifeſtes, par leſquels il réclamoit preſque tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, en vertu de l'ancien droit de dévolution, qui dans ces Provinces, exclut de la ſucceſſion paternelle les mâles du ſecond lit, en faveur des filles du premier. Il citoit l'exemple récent des Etats du Brabant qui, en prêtant ſerment de fidélité à l'Archiducheſſe Claire Eugenie, fille du premier lit de Philippe II, la reconnurent en qualité de ſouveraine, non à cauſe de la donation de ſon père, mais en vertu de ſon droit ſucceſſif. L'Eſpagne, de ſon côté, alléguoit la renonciation de la Reine, mais la dot de cette Princeſſe n'ayant point été payée, elle rentroit dans tous ſes droits. On négocia : Louis XIV conſentoit à modérer ſes demandes ; la fierté Autrichienne dicta la réponſe de la Régente d'Eſpagne ; elle déclara qu'elle ne démembreroit pas un village de la Monarchie. Le fer décida la querelle. 1667.

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny, t. IV, p. 320.

Louis XIV fondit ſur les Pays-

1667. Bas, à la tête de cinquante mille hommes ; il ne daigna pas seulement déclarer la guerre ; c'étoit une succession ouverte dont il alloit prendre possession, bien accompagné. Il associa à la gloire de ce triomphe facile Turenne préférablement à Condé. Il se souvenoit encore de la révolte & des exploits du Prince, qui avoit sauvé à l'Espagne les Provinces dont il alloit entreprendre la conquête. Le trait étoit demeuré si profondément gravé dans son cœur qu'un jour, jettant des regards avides sur plusieurs villes de la Flandre, il ne put s'empêcher de dire à Condé : *Sans vous je serois le maître de tout ceci. Ah ! Sire*, répondit le Prince, *vous aviez promis de n'en jamais parler.*

Mémoires de Madame de Maintenon.

Cependant tout plioit sous les armes victorieuses du Roi. Tel étoit l'anéantissement de l'Espagne, qu'elle ne put opposer plus de huit mille hommes à une puissance qu'elle avoit menacée autrefois d'engloutir dans ses vastes domaines. Marsin les commandoit : Marsin, le seul ami

que Condé n'avoit pu faire comprendre dans l'amniſtie, & le ſeul grand homme de guerre qu'eût alors l'Eſpagne. Charleroi, Ath, Douai, Armentières, Furnes, Courtrai, Oudenarde, Aloſt, dénués de garniſons & de magaſins, tombèrent entre les mains du Roi. Lille, défendue par ſix mille ſoldats & vingt mille bourgeois, ne tint que neuf jours; Marſin lui-même fut battu: en un mot, la fortune fit tout pour le Roi, mais le Roi manqua à la fortune. Ce Prince croyant en avoir aſſez fait pour ſa gloire & pour celle de l'Etat, quitta l'armée pour voler aux pieds de ſa maîtreſſe, dans un temps où tout lui annonçoit la conquête entiére des Pays Bas. L'Angleterre & la Hollande combattoient pour l'empire de la mer. Léopold reſpiroit à peine de la guerre contre les Turcs. La Suéde n'employoit que des menaces, & le reſte de l'Europe que des vœux & des plaintes en faveur de l'Eſpagne. L'Hiſtoire ne ménage pas plus Turenne que Louis XIV; elle lui reproche de

1667.

Mémoires de la Fare, p. 70.

Mémoires de Monglat, t. IV, p. 291.

s'être arrêté trois ſemaines à Charleroi, au-lieu de marcher droit à Bruxelles, dont la priſe eût entraîné celle de toutes les Provinces.

1667.

L'état de Condé à Chantilli étoit triſte & violent. Il ne reſpiroit que l'inſtant de réparer ſes fautes, & il ſe voyoit condamné à l'inaction la plus douloureuſe. Ne pouvant combattre pour la Patrie, il lui offrit au-moins un autre lui-même, le duc d'Enguien. Ce jeune prince ſe comporta en digne fils d'un tel père. La gloire qu'il acquéroit dans tous les ſièges étoit la ſeule conſolation que Condé fût en état de goûter. Mais Enguien, livré à toute l'ardeur de ſon zèle, tomba dangereuſement malade devant Lille. On le tranſporta à Douai. Les larmes de Condé n'étoient pas encore taries ſur la deſtinée du prince de Conti, qu'une mort prématurée venoit de lui enlever à la fleur de ſon âge : on lui annonce le danger de ſon fils unique, dans un inſtant où le chagrin, les regrets & la goutte lui avoient abattu le corps & l'eſprit. Mais il

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

trouva bientôt des forces dans ſa tendreſſe & ſon courage. Il vola auprès du jeune Duc, & ne l'abandonna point qu'il ne l'eût rendu à la vie. Il retourna enſuite dans ſa retraite ; il ne s'y occupa que du ſoin d'effacer les exploits de Turenne par de plus grands, ſi le génie de la France le rappelloit au commandement des armées. 1667.

Les progrès de Louis XIV avoient répandu l'alarme & la terreur en Europe. Déjà l'Angleterre & la Hollande avoient ſuſpendu leur haine pour mettre un frein à l'ambition du Monarque françois. La Suéde ſe joignoit à elle ; l'Allemagne frémiſſoit de honte & d'indignation. On ne pouvoit plus pénétrer dans les Pays-Bas ſans rencontrer de nouveaux & de puiſſants obſtacles.

Dans ces circonſtances, Condé jetta les yeux ſur la Franche-comté, pour la donner au Roi en moins de temps que n'en avoit employé Turenne pour conquérir une partie des Pays-Bas. Quoique le Prince ne fût jamais entré en Franche-comté, il en

1667. connoiſſoit mieux la ſituation, les forces, les places, les paſſages, les loix & les uſages que les Miniſtres & les Généraux d'Eſpagne. Il communiqua ſon projet au marquis de Louvois qui, jaloux de la faveur de Turenne, ne pouvoit lui oppoſer que Condé. Le Roi, touché du zèle & des lumières du Prince, adopta ſon plan, & lui en confia l'exécution.

La Franche-comté, l'une des plus belles & des plus fertiles contrées de l'Europe, a plus de quarante lieues de long, ſur trente de large. Cette Province, plutôt protégée que dominée par l'Eſpagne, ne contribuoit que de ſes vœux au ſalut & à la proſpérité de la Monarchie dont elle étoit une piéce ſéparée, iſolée & inutile. Mais les Comtois, dans le ſein d'un gouvernement ſi doux, ou plutôt de la liberté, au milieu des plus riches préſents de la nature, étoient pauvres, faute d'induſtrie, de commerce, d'arts & de manufactures.

Hiſtoire de la conquête de la Franche-Comté, par Pelliſſon, t. II.

L'autorité étoit partagée entre le Parlement ſiégeant à Dole, & le Gouverneur

Gouverneur de la Province. De-là les intrigues, la jalouſie, les factions & la diſcorde, ces fléaux avants-coureurs de la chûte des Etats. 1667.

Le marquis d'Yenne, de la Maiſon de la Baume, gouvernoit alors la Franche-comté. Il avoit ſervi ſous Condé dans les Pays-Bas; & il lui étoit reſté une ſi haute idée de ſon ancien Général, qu'il ne lui demeura que l'impreſſion de la crainte & du reſpect, lorſqu'il le vit paroître en armes ſur la frontière. Juſques-là il s'étoit conduit avec prudence; prévoyant l'orage dont la Province étoit menacée, il avoit imploré l'appui de toutes les puiſſances de l'Europe. Il s'étoit adreſſé au Parlement pour en obtenir des ſecours; mais cette Compagnie ne voulut pas même lui délivrer l'argent provenant de la vente des ſels qui étoient en dépôt à Dole. Elle ſe repoſoit de la défenſe de la Patrie ſur les Allemands, & particuliérement ſur les Suiſſes qui ne redoutoient pas moins alors le voiſinage de la France que les Hollandois. La Nobleſſe in- *Ibidem.*

dignée cenſuroit avec aigreur la
1667. conduite des Magiſtrats dont elle ne ſupportoit le joug qu'avec impatience.

Les forces de la Province n'étoient point mépriſables; elles conſiſtoient en deux mille hommes de troupes réglées, ſept mille bourgeois enrégimentés, qu'on appelloit les Elus, établis dans les villes de Beſançon, de Dole, de Salins & de Grai, & neuf mille hommes de milice, diviſés en trois légions qui n'avoient ſans doute que ce beau nom de commun avec les légions Romaines, & quatre cents gentilshommes, obligés de monter à cheval pour voler à la défenſe de la Patrie au premier ſon de la trompette.

Ces milices n'étoient pas, à la vérité, aguerries; mais elles pouvoient puiſer dans l'amour de la liberté un courage indomptable. Les Comtois, ce peuple belliqueux, ſpirituel, impatient, opiniâtre, attaché juſqu'à l'enthouſiaſme au gouvernement & à la religion des Eſpagnols, avoient fait plus d'une fois

échouer, par ſa valeur, tous les efforts de la France pour les ſubjuguer. Il n'y avoit que le ſecret & la rapidité qui puſſent aſſurer le ſuccès de l'invaſion ; il falloit joindre la ruſe à la force pour conquérir pendant l'hiver une Province qui trouveroit peut-être au Printemps toute l'Europe armée pour ſa défenſe. 1667.

Condé, perſuadé qu'il faut plutôt exécuter que conſulter les entrepriſes hardies, ne demandoit que quatorze mille hommes, dix piéces de canon, ſix ſemaines & le choix de ſes Officiers généraux, pour ſoumettre une Province qui pouvoit lui oppoſer plus de vingt mille combattants.

Il ſe rendit en Bourgogne, ſous prétexte de préſider aux Etats du Duché, mais en effet pour préparer ſecrétement l'expédition. En attendant les troupes qui devoient arriver ſucceſſivement, il envoya en Franche-comté deux de ſes gentilshommes, appellés Ricouſſe & Riviere, pour reconnoître les places & en lever les plans. Ils ſe dégui- *Ibidem.*

ſerent ſi bien, & ſe conduiſirent
1667. avec tant de ſageſſe & de circonſpection, qu'ils vinrent à bout d'exécuter heureuſement leur commiſſion.

Au milieu des ſoins innombrables dont il étoit agité, Condé ne paroiſſoit occupé que des fêtes qu'il donnoit à la Nobleſſe, & des Etats dont il prolongeoit adroitement la durée pour ne pas rendre ſuſpect aux Suiſſes, aux Allemands & aux Comtois ſon ſéjour à leurs portes.

Déjà le bruit ſe répandoit que les Suiſſes avoient promis un ſecours de quatorze mille hommes à leurs voiſins. Perſonne n'ignore que cette Nation guerriere peut mettre en un jour plus de cent mille hommes ſous les armes. Il falloit donc la prévenir, la tromper, ou acheter ſon inaction; il falloit ſur-tout enchaîner la défiance & la vigilance des Comtois, naturellement inquiets & ombrageux.

Voici le moyen auquel le Prince eut recours. Il envoya à Beſançon le comte de Chamilli qu'il avoit

nourri Page, homme plein de valeur, de zèle, d'élévation & de 1667.
diſcernement, ſous prétexte de quelques affaires domeſtiques, mais en effet pour reconnoître de nouveau les paſſages & les places, & ſur-tout pour engager le Parlement à ſolliciter la neutralité de la Province.

Dans les guerres ſanglantes qui s'étoient élevées entre les Maiſons de France, de Bourgogne & d'Autriche, la Franche-comté avoit eu quelquefois recours à ce moyen pour écarter de ſon ſein les horreurs de la guerre. On voyoit ce coin de terre jouir d'un calme heureux & profond, pendant que tout étoit rempli à ſes côtés d'alarmes, de ſang & de calamités. Il en coûtoit cent mille écus par an à la Province, mais le Parlement en eût donné volontiers deux cents mille pour conſerver la paix & l'empire dont il étoit en poſſeſſion.

Bientôt le comte de l'Aubeſpine, Chevalier d'honneur de la Compagnie, & le conſeiller Joubelot

vont trouver le Prince à Dijon, en qualité de Députés de la Patrie. Condé les reçut avec beaucoup de grace & d'affabilité : il entra avec eux en négociation ; mais il eut ſoin de la traîner en longueur pour avoir le temps d'achever ſes préparatifs : enfin il exigea cinq cents mille livres & renvoya les députés chercher des pouvoirs plus étendus. Le Parlement ſe ſoumit à tout promptement. Condé qui appréhendoit d'être éclairé de trop près à Dijon fit demeurer les Députés ſur la frontière, en attendant de nouveaux ordres de la Cour.

1667.

Mémoires de Monglat, t. IV.

Cependant les troupes s'avançoient avec autant de diligence que de ſecret ſur les bords de la Saone & du Rhône. On avoit publié qu'elles marchoient en Catalogne. Condé les arrêtoit à meſure qu'elles arrivoient. Sa correſpondance étoit établie, non avec le Miniſtre de la guerre, mais avec le duc d'Enguien qui concertoit tout avec le Roi, à l'inſçu des Courtiſans & de tout ce Peuple oiſif de politiques, qui n'eſt

1668.

Hiſtoire de Louis XIV, par Peliſſon, t. II.

occupé qu'à découvrir & à cenſurer les projets & la conduite du Prince. 1668.

Malgré tant de précautions le myſtère tranſpira. C'eſt de Paris qu'on apprit à Dole que la Franche-comté alloit être attaquée. La Cour, pour diſſiper ces bruits, fit voler les courriers de Dijon; on ne remit les paquets à la poſte que plus de huit jours après ce prétendu accident.

Condé avoit fixé l'invaſion au commencement de Février; il vouloit prévenir les ſuites d'une Diette générale que la nation Helvétique avoit indiquée pour ce même mois. Il ſçavoit que l'éloquence d'un ſeul homme ſuffit ſouvent pour émouvoir un Peuple libre. Il eſt conſtant que les Suiſſes furent ſi effrayés de la conquête rapide de la Franche-comté, qu'ils ne firent que s'aſſembler, ſe fortifier, garder les paſſages & éprouver le canon, après cet événement. Ils portèrent même le reſſentiment ſi loin, qu'ils pourſuivirent criminellement les Officiers de la même Nation qui avoient ſuivi le Roi dans cette expédition. *Ibidem.*

1668. Cependant les Comtois, éveillés comme d'un ſommeil léthargique, prennent des réſolutions vigoureuſes. Il convoquent les Milices & l'arrière-ban pour le 8 de Février. Ils avoient dépêché en Suiſſe l'Abbé de Watteville, avec ordre d'offrir ſept cents mille écus à la République pour en obtenir une armée, & l'Abbé de Bellevaux à la Diette de Ratisbone, pour effrayer le corps Germanique du fantôme de la Monarchie univerſelle, dont on attribuoit le projet abſurde à la France.

Condé reſpiroit enfin, tout concouroit à lui livrer ſa proie. Le marquis de Ciudad Rodrigo, Gouverneur des Pays Bas, ayant à ſe défendre contre un ennemi tel que Louis XIV, avoit refuſé une trève de ſix mois que le Monarque lui avoit offerte. Il dédaignoit de recevoir comme une grace, ce qu'il eſpéroit obtenir des rigueurs de l'hiver.

Le Prince entra en Franche-comté le 4 de Février, précédé d'un manifeſte foudroyant, par lequel, après

avoir établi les droits de la Reine, il ſommoit les Comtois de reconnoître le Roi en qualité de Souverain, ſous peine de la vie. Il avoit aſſocié à la gloire de cette conquête Luxembourg & Chamilli. Ils brûloient d'envie, à ſon exemple, d'effacer aux yeux du Roi des exploits criminels, par des victoires légitimes & déciſives. Condé ſe ſaiſit des portes de Rochefort ſur le Doux, de Peſmes ſur l'Oignon, & du Château de Marnai. C'étoit un coup de maître ; il coupoit la communication entre Beſançon, Dole, Salins & Grai qu'il tenoit inveſtis. La Nobleſſe convoquée, les Légions diſperſées ne pouvoient plus s'aſſembler ſans être enveloppées & taillées en pièces. De-là Condé courut à Beſançon avec quinze cents hommes, pendant que Luxembourg, encore moins accompagné, prenoit la route de Salins. Ni l'un ni l'autre ne traînoit de canon après ſoi, tant les chemins étoient rompus par des pluies continuelles. 1668. *Ibidem.*

Arrivé aux portes de Beſançon,

le Prince ſe ſaiſit des hauteurs qui
1668. environnoient la place, & s'en ſervit pour dérober à l'ennemi le petit nombre des ſiens. Cependant il agiſ-
Ibidem. ſoit comme s'il eût eu une puiſſante armée. Il fit ſommer une ville qui renfermoit dans ſon ſein quatre fois plus de combattants qu'il n'avoit de ſoldats.

Beſançon parut d'abord diſpoſée à vendre cher ſa liberté. On vit l'Archevêque lui-même, la pique à la main, monter la garde à la tête de ſon Clergé. Mais les Bourgeois, cédants à la frayeur qu'inſpiroient le nom & la préſence de Condé, conſentirent à perdre la liberté, pourvu qu'on leur laiſſât le Saint-Suaire.

Condé n'avoit garde de les en priver. Il entra le 7 Février dans la Capitale. Ce jour-là même Luxembourg ſe préſentoit devant Salins; il trouva deux mille hommes de milice bourgeoiſe qui brûloient leurs
Ibidem. fauxbourgs. Soudain il les attaque, les enfonce & les pourſuit juſque dans la ville dont il s'empare. Les

forts qui auroient pu réſiſter pendant plus d'un mois, ſe rendirent ſans tirer un coup de canon. Condé avoit déjà pris une grande quantité de petites villes & de châteaux, à la faveur deſquels il coupoit tous les ſecours étrangers. 1668.

Le Roi n'étoit encore qu'à Dijon lorſqu'il apprit la priſe de Beſançon & de Salins. La difficulté de la conquête entière de la Province, au milieu de l'hiver, avoit paru ſi grande, qu'il avoit cru devoir borner ſes exploits à la réduction de ces deux places. Mais encouragé par les promeſſes de Condé, qui lui écrivit qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter pour voir tous les Comtois tomber à ſes pieds; il continua ſa route avec le duc d'Enguien, & marcha à Dole, où Condé & Luxembourg le joignirent.

Le Prince ne penſoit qu'à ſauver à l'armée les dangers & les fatigues d'un ſiège qui eût pu la détruire dans une ſaiſon ſi rigoureuſe. Il ſomma les aſſiégés; mais les habitants de Dole, ſe ſouvenant qu'ils avoient

1668. autrefois bravé pendant trois mois tous les efforts des François, répondirent qu'ils s'enſéveliroient ſous les ruines de la Patrie & de la liberté. Le Parlement qui alloit perdre l'empire en changeant de maître, les marquis de Saint-Martin & de Meſſimieu les entretenoient dans des diſpoſitions ſi magnanimes.

Condé attendit à peine la nuit pour diſpoſer trois attaques. Les circonſtances, la ſaiſon, le défaut d'artillerie, l'activité de ſon caractère ne lui permettoient point d'ouvrir des tranchées & d'employer les moyens lents de l'art. Il falloit vaincre promptement ou périr. Tous les dehors furent inſultés & emportés l'épée à la main. Le marquis de Villeroi pénétra, à la tête du régiment de Lyonnois, juſque dans la demi-lune, d'où il arracha un drapeau qu'il envoya au Roi. Condé dirigeoit & modéroit l'audace des troupes; il tenoit ſon fils par la main, & lui donnoit des leçons au milieu du feu le plus terrible. Après la victoire, ce Condé, ſi fier dans l'action, alloit

rendre compte au Roi de tous les détails, avec autant d'empreſſement que s'il eût eu ſa fortune & ſa réputation a établir. C'étoit une maxime de ce grand homme, que rien n'honore autant l'inférieur que le reſpect envers le ſupérieur; & que ſi quelque choſe pouvoit combler l'intervalle immenſe qu'il y a entre le Roi & le Sujet, ce ſeroit l'accompliſſement exact & ſcrupuleux de tous les devoirs que la vertu & l'honneur impoſent. 1668.

Les Volontaires étoient ſi empreſſés de témoigner leur courage aux yeux du Roi & de Condé, qu'ils s'expoſoient témérairement & ſans néceſſité. Condé ſe vit obligé d'établir des bornes au-delà deſquelles il n'étoit permis à perſonne de paroître. Il donna ordre aux troupes de garde de tirer ſur les tranſgreſſeurs, mais en écartant le danger des autres, il s'y livroit lui-même tout entier; il viſitoit en plein jour les travaux. Son ardeur applanit tous les obſtacles, & il ſe vit bientôt en état de prendre la place de force. *Ibidem.*

1668. Mais le Roi ne pouvoit consentir à livrer cette ville florissante aux suites horribles d'un assaut. Il la fit sommer encore une fois ; il demandoit aux habitants s'ils vouloient hazarder leurs vies, leurs biens, leurs privilèges, l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, en faveur de l'Espagne qui les abandonnoit à leur malheureuse destinée. Le péril fit la plus vive impression sur les Magistrats. Ils consentirent à reconnoître le Roi en qualité de Souverain. Les marquis de Saint-Martin & de Missimieu refusèrent hautement de signer une Capitulation qu'ils regardoient comme infâme.

Le lendemain le Roi entra en triomphe dans Dole, ayant à ses côtés Condé & Enguien. Il descendit à l'Eglise où il fit chanter le *Te Deum*. Il trouva dans la ville cent mille écus que le Parlement n'avoit pas voulu confier au marquis d'Yenne, pour fortifier la Province. Cette même Compagnie appuya le serment de fidélité qu'elle fit au Roi d'un arrêt qui dévouoit à la

mort tous les Comtois qui refuſe- 1668.
roient de ſe ſoumettre à leur nouveau Souverain. Deux Conſeillers ſuivirent l'armée pour faire exécuter l'arrêt.

Condé étoit déjà devant Grai, ville preſque auſſi forte que Dole ; le marquis de Lullins défendoit la place ; il avoit du courage, de la réputation ; & il ne répondit qu'à coups de mouſquets aux Députés du Parlement qui ſe préſentoient pour l'exhorter à ſuivre le torrent de la révolution.

Cependant le marquis d'Yenne, au-lieu de verſer juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour défendre la Province qui lui étoit confiée, s'étoit retiré au château de Joux, ſur la frontière de la Suiſſe, d'où il attendoit le ſuccès des négociations de l'Abbé de Watteville, en Suiſſe, & de l'Abbé de Bellevaux, en Allemagne. Le marquis de Maupeou, l'aſſiégea dans cette place qui paſſoit pour imprenable ; non-ſeulement il ſe rendit lâchement, mais il conſentit d'aller au camp du Roi de-

vant Grai, pour lui faciliter la con-
1668. quête de cette ville.

Ibidem. L'Abbé de Watteville lui avoit donné l'exemple de l'infidélité. Cet homme d'abord Militaire, enſuite Chartreux, puis Muſulman & enfin Eccléſiaſtique, avoit une éloquence mâle & rapide, une politique déliée & artificieuſe, qui n'étoit retenue ni par le frein de l'honneur ni par celui de la vertu. Il n'eut pas plutôt vu Beſançon entre les mains de Condé qu'il lui écrivit qu'il devenoit François avec ſa Patrie. Quoique le Prince ſe fiât peu aux offres d'un parjure & d'un ſcélérat qui offroit de vendre ſon pays, dont il poſſédoit les meilleurs bénéfices, il ne laiſſa pas de l'encourager par ſes promeſſes. Watteville, accoutumé de ſang froid au crime, va trouver Yenne, & ſe ſervant de l'aſcendant des ames fortes & déterminées ſur les ames foibles, il lui perſuada de livrer lui même au Roi les reſtes malheureux de ſa Province. Il l'amena au camp, & Condé acheva d'éblouir par ſes carreſſes un homme

que la peur avoit déjà ſubjugué. Le Marquis trouva le ſecret d'entrer dans Grai avec Watteville. Dès-lors l'autorité de Lullins diſparut, & les deux traîtres effrayerent tellement la garniſon & les habitants, en leur exagérant les forces du Roi, que la ville ouvrit ſes portes. 1668.

Le Roi en fut quitte pour une penſion de vingt mille livres dont il récompenſa la perfidie du marquis d'Yenne. Il donna le haut Doyenné de Beſançon, qui ne lui coûtoit rien, & une ſomme médiocre, à l'Abbé de Watteville. On ne vit jamais de traîtres vendre leur patrie à meilleur marché. Les Gouverneurs des autres places, auſſi vils que leur chef, ne demandoient que de l'argent pour ſuivre ſon exemple. Condé, avare des tréſors de l'Etat, les réduiſit tous en les menaçant du gibet.

C'eſt ainſi qu'il ſe rendit maître de la Franche-comté en quatorze jours. Le même courier apprit au Gouverneur des Pays-Bas l'invaſion de cette belle Province & ſa perte. La pré-

1668. ſomption & l'aveuglement combattirent d'abord en faveur du Prince. La lâcheté & la corruption firent le reſte & lui épargnèrent la moitié du temps qu'il avoit deſtiné à cette expédition. Le Roi admira lui-même ſa fortune & les talents de Condé. L'éclat d'un ſi grand ſervice le toucha au point qu'il ne put s'empêcher de dire au duc d'Enguien : *J'avois toujours eſtimé votte père, je ne l'avois jamais aimé ; mais je l'aime aujourd'hui autant que je l'eſtime.* Il lui donna le gouvernement de la Province dont il venoit d'agrandir le Royaume.

Mémoires de Montglat, t. IV.

L'Eſpagne, ayant à combattre un Roi ſi puiſſant, ſi heureux, eût entiérement ſuccombé ſans la compaſſion politique de toute l'Europe. Elle implora particuliérement le ſecours de la Hollande. C'eſt un ſpectacle bien frappant de l'inſtabilité des choſes humaines que celui de l'Eſpagne preſque ſuppliante aux genoux de la Hollande, qu'elle avoit cru dompter cent ans auparavant par le ſeul appareil des ſupplices. Les Hollandois, moins tou-

chés des revers de leurs anciens maîtres, qu'effrayés des progrès de la France, cherchoient dans toute l'Europe des alliés qui les aidaſſent à arrêter la fortune d'un Monarque, dont les Généraux ſembloient invincibles. La crainte forma les nœuds de la triple alliance. L'Angleterre, la Suède, la Hollande réunies, oſèrent preſcrire des bornes aux conquêtes du Roi. Condé & Turenne l'exhortoient à braver des menaces qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre impuiſſantes. Il avoit trois armées ſur pied : la première devoit marcher à Bruxelles, la ſeconde à Oſtende & la troiſième en Hollande, ſous Condé. Aucune Nation n'étoit préparée à la guerre, & les Pays-Bas euſſent été engloutis avant que d'être défendus. 1668.

Louis XIV héſitoit ; il ne s'étoit pas encore eſſayé à combattre toute l'Europe à la fois. Les Miniſtres, jaloux de la gloire & de la faveur de Condé & de Turenne, que la guerre rendoit néceſſaires, lui arrachèrent les armes des mains, en

lui exagérant les forces de ſes voi-
1668. ſins. L'Eſpagne ſacrifia toutes les places qu'elle avoit perdues dans les Pays-Bas pour recouvrer la Franche-comté qui lui étoit inutile.

Le crédit de Condé ne déchut point pendant la paix. La naiſſance d'un petit-fils, la vénération publique, les charmes de l'amitié, de la ſociété & de Chantilli, lui avoient ramené des jours plus ſereins. Ce fut dans ces circonſtances que le trône de Pologne vaqua par l'abdication du Roi Caſimir.

La réputation de Condé s'étoit étendue du midi au nord de l'Europe. Il comptoit autant d'admirateurs en Pologne que dans ſa Patrie; & une partie de la Nation ne ſouhaitoit rien tant que de voir un grand Capitaine retracer la gloire du règne des Jagellons. Condé, plus jaloux de l'élévation de ſon fils que de la ſienne, regardoit le trône d'un œil philoſophique. Il conjura Louis XIV, qui avoit paru ſenſible à la gloire de voir un Roi de plus dans la Maiſon de Bourbon, de faire tomber la Cou-

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

ronne ſur la tête du duc d'Enguien.

Une foule de concurrents la demandoient en même-temps. Le Czar la ſollicitoit pour ſon fils, âgé de huit ans. Il fondoit ſes titres ſur les deux principaux mobiles de l'humanité, l'eſpérance & la terreur. Il promettoit d'un côté des millions & des places à la république, ſi elle couronnoit un enfant ; de l'autre, il menaçoit de dévaſter ſes plus belles Provinces, ſi elle le rejettoit. Mais on éluda ſes inſtances, & on mépriſa ſes offres. Ragotski, Souverain de Tranſilvanie, ne fut pas plus heureux. Le trône ne fut plus diſputé que par le duc d'Enguien, le prince Charles de Lorraine & le duc de Neubourg. 1668.

Le nom d'Enguien n'étoit point agréable aux Polonois à cauſe des efforts que Caſimir & la Reine Marie avoient faits en ſa faveur. Sa jeuneſſe lui nuiſoit peut-être encore davantage auprès d'une Nobleſſe vénale & corrompue, qui ne regarde les fréquentes vacances du trône que comme un des moyens les plus ſûrs

de s'enrichir. La France proposa alors
1668. Condé. Tout sembloit lui assurer la Couronne. La Pologne, menacée par les Turcs, les Tartares & les Russes ; travaillée au-dedans par des factions & des vices intérieurs, avoit besoin d'un grand homme de guerre & d'Etat. Les Concurrents de Condé ne pouvoient lui être comparés. Le prince de Lorraine avoit, à la vérité, le germe de tous les talents ; mais il ne faisoit que d'entrer dans la carrière de la gloire que Condé avoit parcourue avec tant d'éclat. Le duc de Neubourg, avancé en âge, chargé d'une nombreuse famille, n'ayant que des vertus pacifiques, paroissoit peu propre à gouverner une Nation dont le Roi doit être le premier guerrier.

Pendant qu'on balançoit dans les Diétines le mérite des trois Prétendants, un nouveau Concurrent s'efforçoit dans l'ombre du mystère de leur ravir les suffrages & la Couronne : c'étoit la Reine Christine, qui, ayant à peine abdiqué le trône, s'étoit apperçue qu'un Souverain,

Mémoires de la Reine Christine, t. III, p. 340 & suiv.

ſans Etats, n'eſt qu'une Divinité ſans culte. Elle expioit par de longs repentirs la legéreté d'une démarche dont le faſte l'avoit éblouie. Son orgueil eût été flatté de ſe voir rappellé au rang ſuprême qu'elle avoit foulé aux pieds, par les vœux & le choix d'une Nation qui a tant d'intérêt à ne placer ſur le trône que le génie, le courage & la vertu. Son ame ſembloit devenir plus grande à la vue d'une perſpective ſi glorieuſe. *Si l'on vouloit m'élire Reine*, écrivoit-elle au Nonce du Pape, *à condition que je n'irois point à l'armée pour y commander, je refuſerois le trône le plus éminent & le mieux affermi. Sacrifier ma vie pour le ſalut de la Pologne, & immortaliſer mon ſexe, voilà où ſe bornent tous mes vœux. . . . . Sachez que de tous mes rivaux, je ne crains que le prince de Condé. C'eſt un prodige de ſcience, de valeur & d'intrépidité : il réunit en lui ſeul toutes les ſublimes paſſions des plus grands hommes.* Mais dans une autre dépêche l'intérêt & la jalouſie lui faiſoient tenir un langage bien différent.

1668.

Ibidem.

1668. Après avoir déprimé, dans les termes les plus indécents, les ducs d'Enguien, de Lorraine & de Neubourg, elle en revenoit à Condé : *Pour le Prince de Condé*, dit-elle, *il m'eſt le plus formidable de tous. Sa naiſſance, qui approche de la mienne, ſon mérite, ſon argent, tout cela ne peut être combattu que par la forte averſion que les Polonois ont contre le nom François. Il faut tâcher de le rendre odieux & ſuſpect, & le repréſenter comme un Prince violent, dont la bile échauffée voudra ſe venger ſur la Pologne de tous les chagrins qu'il a eſſuyés à la Cour de France. N'oubliez pas de le peindre comme un homme qui, ayant la tête remplie de la vaſte puiſſance du Roi de France, ſera peu propre à gouverner un Peuple libre. Son unique but ſera d'opprimer la liberté & d'établir ſon autorité ſur le modèle de celle de ſon Roi, & ſur-tout de rendre le trône héréditaire dans ſa famille. Ce projet pourroit lui réuſſir par le puiſſant appui de ſa Patrie qui conſacrera toutes ſes forces en ſa faveur, quand ce ne ſeroit que pour s'en défaire.* Et plus bas:

Ibidem.

Ce

Ce Prince eſt un grand Capitaine & un grand Soldat, il eſt vrai, mais très-violent & très-avare : il eſt même douteux qu'il ſoit auſſi grand Roi qu'il eſt grand homme de guerre, & il eſt néceſſaire de ne pas confondre ces qualités qui ſont fort différentes. 1668.

Cependant le nom de Condé triomphoit dans la Diète ; ſon argent prodigué dans l'ordre équeſtre donnoit un nouveau luſtre à ſes grandes qualités. Preſque tous les Magiſtrats, le Sénat entier concouroient à ſon élévation : *C'eſt le Héros*, diſoient-ils à la Nation, *que tous les Peuples ſe choiſiroient pour Roi, s'ils avoient la liberté de diſpoſer d'eux-mêmes.* Le Primat Prazmoviski ajoutoit qu'il ſe feroit plutôt mettre en pièces que d'en couronner un autre. Les femmes même, touchées de la gloire du Héros, agitoient puiſſamment les eſprits en ſa faveur. On voyoit à leur tête trois Françoiſes mariées à Sobieski, à Marſtein & à Pazzi. Elles avoient porté dans leur nouvelle patrie l'amour de l'ancienne, & elles ne reſ- *Mémoires de Chavagnac.*

1668. piroient que la domination d'un Bourbon. La Maîtreſſe du Primat s'étoit jointe à elles; les graces, la beauté & l'éloquence leur avoit acquis un empire ſans bornes ſur le cœur de leurs époux & de leurs amants, & elles ne s'en ſervoient que pour couronner la valeur.

1669. Déjà le Roi Caſimir & tous les Grands écrivoient à Condé que le trône lui étoit aſſuré, & qu'il ſe tînt prêt à partir pour le remplir. On dit que le Prince porta la crédulité juſqu'à faire frapper des médailles d'or & d'argent pour tranſmettre cet événement glorieux à la poſtérité. Il ſollicitoit déjà la liberté du paſſage dans les Etats des Princes d'Allemagne qu'il devoit traverſer pour ſe rendre à Warſovie.

Annales de Hollande, par Baſnage, t. II.

Pendant ce temps-là la politique & la jalouſie d'une part, & la calomnie de l'autre, réuniſſoient tous leurs efforts pour lui arracher la plus digne récompenſe de la vertu.

Louis XIV préparoit en ſecret les foudres qui devoient écraſer la Hollande. Il n'y avoit point de

moyens qu'il ne tentât pour assurer le succès de cette invasion, & enlever à la République tous ses alliés. La Suède, la Saxe, le Brandebourg insinuèrent au Monarque qu'ils lui abandonneroient la Hollande, pourvu qu'il retirât sa protection de dessus Condé, pour la transférer au duc de Neubourg. Ce Prince avoit promis à chacune de ces Puissances de grands avantages s'il parvenoit au trône. La politique décida Louis XIV; il abandonna un Bourbon en faveur d'un étranger. *Mon Cousin*, dit-il au Prince, *je vous prie de ne plus penser à la Couronne de Pologne; il y va de l'intérêt de mon Etat.* Condé se soumit de bonne grace à un arrêt plus terrible aux yeux de l'ambition que celui de la mort. Il écrivit ce jour-là même à ses amis, qu'il les remercioit de leur zèle, qu'il les dispensoit de leurs promesses, & qu'il renonçoit à l'espérance de régner dans les circonstances où son élévation se trouvoit en contradiction avec les intérêts & les vues du Roi son maître.

1669.

Histoire de Sobieski, t. I, p. 281.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

1669. Mais ſon parti, perſuadé qu'on ne ſacrifie pas ſi aiſément un trône, perſévéra avec le même zèle à ſon élévation. Il lui écrivit pour vaincre ſa réſiſtance. Les obſtacles s'applaniſſoient de jour en jour. Condé alloit régner ſans un libelle infâme fabriqué en latin à la Cour, & ſous les yeux de la Reine Chriſtine; les autres diſent à Paris, dans les ténèbres. Quoi qu'il en ſoit, le voici dans toute ſon étendue. Rien de plus inſtructif pour la poſtérité que l'exemple d'un grand homme injuſtement déchiré, & opprimé par la calomnie.

Hiſtoire de Sobieski, t. I, p. 276.

L'auteur pourſuivoit le Prince depuis ſon berceau juſqu'à la paix des Pyrénées. L'envie, l'impoſture & le fanatiſme lui avoient prêté le pinceau à l'aide duquel il défiguroit le caractère, les mœurs, le génie & les actions du Héros.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

« Troies, diſoit-il, a exiſté, mais » ſa gloire & ſa ſplendeur ont diſpa» ru. Condé, plus affaiſſé par les » excès de ſa jeuneſſe, & le feu dé» vorant des paſſions, que par la

» main du temps & les travaux de la
» guerre, n'eſt plus que l'ombre de 1669.
» ce qu'il a été. En proie aux dou-
» leurs de la goutte, les nerfs affoi-
» blis, n'ayant pas plus de reſſort
» dans l'eſprit que dans le corps, il
» eſt obligé de ſe faire traîner comme
» un vain ſimulacre de ſon antique
» grandeur. Si la vigueur de ſon corps
» preſque anéantie, ſi le feu de ſon
» génie ſe raniment jamais, ce ne ſera
» que pour établir le deſpotiſme &
» les mœurs de ſa Patrie en Pologne,
» & plier la milice Sarmate à la diſ-
» cipline Françoiſe ». Le libelle lui refuſoit tout, excepté les vertus guerrieres. « S'il a été, diſoit-il, un
» autre Mars dans les combats, Mi-
» nerve ne l'a jamais inſpiré dans les
» conſeils ». On le repréſentoit enſuite comme un Prince ſans mœurs, ſans foi, ſans reconnoiſſance, ſans humanité : il avoit voulu répudier ſa femme pour épouſer ſa maîtreſſe : il avoit abandonné Bouillon, Turenne & tous ceux qui s'étoient attachés à ſa deſtinée. On rappelloit toutes les anciennes calomnies de la

Fronde, lues autrefois avec avidité,
1669. désavouées avec horreur depuis que l'esprit de faction n'animoit plus la Nation. On lui reprochoit la hauteur & l'indignité avec lesquelles il avoit traité le Sénat François : on l'accusoit d'avoir payé les assassins & les incendiaires de l'Hôtel-de-ville : enfin voici le trait le plus mortel qu'on pût lui porter vis à-vis d'un peuple aussi attaché à la religion qu'à la liberté de ses pères. Il ne cherchoit qu'à déchirer d'une main indiscrete & téméraire le voile dont la foi a couvert les mystères du christianisme. On ne l'avoit jamais vu aux pieds d'un Prêtre, à la table sacrée ; il égayoit sans cesse ses amis aux dépends des pratiques de la religion : *Ibidem.* les Evêques, les Cardinaux n'étoient pas plus à l'abri de ses railleries que les moindres Ministres des autels : il ne rougissoit pas de se faire servir en gras les jours prohibés par l'Eglise. & de danser les Fêtes : enfin la France ne vouloit l'élever au trône que pour se défaire d'un enfant qui lui avoit déchiré le sein.

Il falloit bien compter ſur l'aveugle crédulité des Polonois pour leur préſenter ce tiſſu d'accuſations, la plupart fauſſes & contradictoires. C'étoit dans le temps qu'il réduiſoit la Franche-comté, au milieu des frimats & des pluies, qu'il faiſoit une guerre de ruſes & de ſtratagêmes qui demande tant de vigilance & d'activité, qu'on prétendoit qu'il n'avoit pas la force de ſe ſoutenir. Comment un homme qui n'avoit point de jambes pour marcher, en trouvoit-il pour danſer? Comment le Prince de ſon temps qui témoignoit le plus de tendreſſe à ſa famille, & qui eut toujours autant d'amis que d'admirateurs, avoit il l'ame inſenſible & inhumaine? Cet écrit, qui n'étoit fait que pour la multitude, ne fit auſſi impreſſion que ſur elle. Les Grands, qui le mépriſoient, ne s'en préparoient pas moins à couronner Condé; ils ne redoutoient que ſes refus. 1669.

Ce fut alors que les factions oppoſées, qui s'étoient prévalues du libelle, qui l'avoient commenté & répandu

avec une eſpèce de fureur, eurent re-
1669. cours à d'autres armes auſſi mépriſables ; tant il eſt vrai que l'ambition ne connoît point de moyens bas & vils quand il s'agit de régner.

Mémoires de Chavagnac, p. 287.

Il y avoit alors à la Diéte un gentilhomme appellé Pétreski, autrefois Jéſuite. On ne ſçavoit qu'admirer le plus en cet homme, ou ſon éloquence, ou ſon audace, ou ſon goût pour l'ivrognerie & l'intrigue. Un habit en lambeaux couvroit à peine ce malheureux, dont la pauvreté n'eût pas été honteuſe ſi elle n'eût été le fruit & la récompenſe du vice & de la baſſeſſe. L'indigence, l'effronterie, la corruption des mœurs, les mêmes penchants & la même deſtinée rendoient Pétreski cher à la petite nobleſſe. Le parti du Prince dédaigna d'acheter un homme mépriſable ; il offrit ſon miniſtère à la faction de Lorraine, pour exclure Condé du trône. On lui compta une ſomme de cent ducas, à l'aide de laquelle Pétreski acheta un habit & ſe préſenta à l'Aſſemblée. Là il invective ſans ménagement & ſans

pudeur contre le Prince. Il l'accuſe d'avoir corrompu le Sénat & preſque tout l'ordre équeſtre. Cet homme de bien demandoit ſi c'étoit par la ſéduction ou la vertu qu'on devoit aſpirer à gouverner une Nation libre & magnanime. Il conclut enfin en conjurant ſes Compatriotes d'exclure un étranger du trône, où il ne vouloit monter que ſur le débris des loix. A ces mots on voit briller mille ſabres en l'air, on n'entend que ces cris ſiniſtres : *Qu'il ſoit exclus comme un corbeau.* On marche à la Szoppa où le Sénat étoit aſſemblé. Le Primat, qui avoit proteſté tant de fois qu'il périroit plutôt que de proclamer un autre Roi que Condé, voit le fer ſuſpendu ſur ſa tête, & céde en frémiſſant. Sobieski, Leczinski, Morſtein, Lubomirski, Sapioha, Pazzi, Jablonowski, n'échappent aux coups & à la mort qu'en ſouſcrivant à l'arrêt prononcé par l'infâme Pétreski.

1669. *Ibidem.* *Mémoires de Chavagnac.*

Mais ni le prince de Lorraine, ni le duc de Neubourg, ni la Reine Chriſtine ne profitèrent d'une diſ-

1669. grace à laquelle ils avoient travaillé par des voies ſi honteuſes. Cette dernière avoit pourtant pour protecteur le Pape Clément IX, Pontife éclairé, ſage, magnifique, qui ne reſpiroit que la paix & la félicité publique. Son autorité étoit grande en Pologne, elle eût mérité d'influer dans tout l'univers ; mais il n'oſa ſeulement propoſer une Princeſſe qui eut été condamnée à l'oubli & peut-être au mépris, ſans ſa noble paſſion pour les arts.

Les Polonois allèrent chercher un Roi dans la foule des Piaſtes, & jamais choix plus indigne & plus funeſte ne déshonora les ſuffrages d'un Peuple libre. On diroit que les hommes aſſemblés perdent autant en lumières & en ſageſſe, qu'ils gagnent en autorité & en pouvoir. Michel Wieſno-Weski, qui ne ſubſiſtoit que des aumônes de la feue Reine, étonné de ſe voir élu, levoit les yeux & les mains au Ciel, en atteſtant ſon ignorance & ſon incapacité. Il fallut le traîner au trône, dont l'éclat & les devoirs l'épouvan-

toient. La Pologne ne tarda pas à rougir d'un chef ſous lequel elle connut la honte & l'opprobre d'un tribut envers le Grand Seigneur. Une partie de la Nation ſe préparoit à profaner & à briſer l'autel ſur lequel elle venoit de ſacrifier. Condé eût pu régner encore s'il eût voulu ſe prêter aux vœux d'une puiſſante confédération. Il les détermina en faveur du duc de Longueville ſon neveu. On n'attendoit plus que le jeune Prince pour lui donner le trône & la femme (*a*) de l'imbécile Michel, lorſqu'il fut enlevé par une mort funeſte & précipitée. 1669.

Condé ſe conſoloit, dans le ſein de l'amitié, de l'injuſtice des hommes & des caprices de la fortune. On lui adreſſa des vers qui méritent d'autant plus d'être conſervés qu'ils peignent en peu de mots ſon

(*a*) Eléonore d'Autriche, ſœur de l'Empereur Léopold.

caractère. Ils étoient inſcrits au bas de ſon Portrait.

1669.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

J'ai le cœur comme la naiſſance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la conſtance,
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant ;
Rien n'eſt comparable à ma gloire :
Les plus fameux Héros qu'on vante dans l'Hiſtoire
Ne me le ſauroient diſputer.
Si je n'ai pas une Couronne,
C'eſt la fortune qui la donne ;
Il ſuffit de la mériter.

Mais ce Prince ſi ſupérieur aux événements, qui diſoit, *je fuyois*, avec la même grace & la même ſimplicité que, *nous battions l'ennemi*, ſouffroit plus impatiemment le dérangement de ſes affaires que la perte d'un trône ; il étoit chargé de plus de neuf millions de dettes exigibles, triſte fruit de l'honneur funeſte d'avoir partagé la Nation entre le Roi & lui. Il y avoit plus de ſix ans que ſa maiſon n'étoit payée ; preſque toutes ſes terres étoient ſaiſies, & il n'avoit pas deux cents mille écus par an pour ſoutenir

l'éclat de la repréſentation la plus légitime. 1669.

Condé, qui avoit tant de fois bravé la mort & l'adverſité, n'avoit pas la même réſolution contre ſes créanciers. Il ne ſortoit jamais ſans en trouver une troupe dans ſon antichambre qui, ſe rangeant ſur deux lignes, imploroient les uns ſa juſtice, les autres ſa compaſſion. Le Prince ému paſſoit rapidement, appuyé ſur deux Officiers; il jettoit un regard timide, honteux & embarraſſé ſur ce bataillon plus terrible pour lui que tous ceux qu'il avoit eu à combattre en pleine campagne, & il donnoit des eſpérances qu'il étoit intérieurement au déſeſpoir de ne pouvoir remplir. *Mémoires de Gourville, t. II, p. 58.*

Tel étoit le cahos où l'ignorance, l'uſure, un ſecret brigandage peut-être avoient plongé ſes affaires, que le Conſeil n'avoit pas voulu permettre au duc d'Enguien de conſacrer la riche ſucceſſion qu'il avoit recueillie de la Reine de Pologne, à la liquidation des dettes de ſa Maiſon. On avoit préféré l'acquiſi-

1669. tion de quelques terres qui avoient été portées une fois au-delà de leur valeur. Cet état de gêne, de contrainte & de perplexité, ſi ſenſible à une ame honnête & magnanime, répandoit le poiſon de l'amertume ſur les jours de Condé; & il eût langui toute ſa vie ſous le poids de l'inquiétude & de l'affliction, ſans le ſecours généreux & intrépide de Gourville.

On a perdu de vue cet ancien & fidèle ſerviteur du Prince qui avoit tant de fois bravé la mort pour ſoutenir ſa querelle. Il n'abandonna Condé que lorſque le reſſentiment, la défiance & la haine l'eurent conduit à Bruxelles. Mazarin employa à ſon tour les talents & les reſſources de Gourville. Il le récompenſa de ſes ſervices en l'initiant dans les Finances. Une fortune rapide fut le fruit de l'application de Gourville, dans cette ſcience alors myſtérieuſe & funeſte à la Patrie. Il gouverna le Sur Intendant Fouquet; mais enveloppé dans la diſgrace de ſon ami, condamné à être pendu,

exécuté en effigie, Gourville ſe ſauva dans les Pays étrangers. Là 1609.
ſon génie lumineux & fertile en expédients le mit à portée d'être utile à l'Etat. Il ménagea à Louis XIV l'alliance de la puiſſante maiſon de Hanovre, & mérita le titre d'Envoyé extraordinaire du Roi auprès des Princes de la baſſe Allemagne. Ainſi par une contradiction preſque inouie, Gourville, mort civilement, avoit l'honneur de repréſenter le Roi. Cependant, malgré ſes ſervices, Colbert vouloit lui faire acheter ſon retour en France ſix cents mille livres. Il n'y eut que Condé qui lui tendit une main ſecourable dans ſon naufrage, & lui ménagea la permiſſion de rentrer dans ſa Patrie.

Gourville offrit de conſacrer ſes talents au ſervice de ſon bienfaiteur. Il entreprit de débrouiller le cahos de ſes affaires. Elles étoient tellement déſeſpérées que Condé le regarda d'abord comme un fou & un viſionnaire. Mais enfin entraîné par ſon eſtime & ſon goût pour un hom-

me dont il connoiſſoit l'ame & les
1669. ſentiments, il lui abandonna la conduite de ſa maiſon, ſans réſerve & ſans reſtriction.

L'adminiſtration de Gourville fut un chef d'œuvre de ſageſſe, d'application, de zèle & de déſintéreſſement. Il avança d'abord de ſes propres fonds tout ce qui étoit néceſſaire à la ſubſiſtance du Prince. Il alla enſuite réclamer à Madrid la ſomme de plus de ſix millions qui étoient dûs à ſon maître. L'Eſpagne avouoit que la dette ne pouvoit être plus ſacrée & plus légitime; mais les circonſtances étoient très-malheureuſes. Les affaires du Roi Catholique étoient auſſi délabrées que celles de ſon Créancier. Gourville ne ſe découragea point. Il ſe prévalut avec tant d'adreſſe de la vénération attachée au nom d'un Prince qui avoit ſauvé la Monarchie qu'il arracha d'une Cour indigente trente mille piſtoles, & la promeſſe d'être mis en poſſeſſion de beaucoup de bois & de fiefs en Flandre, & du comté de Charolois. Mais le

Gouverneur des Pays-Bas n'eut garde de livrer ces domaines à un Prince du Sang, à la veille de la guerre qui étoit près d'éclater entre les deux Nations. Condé eut recours à la force pour s'emparer du comté de Charolois qui n'étoit guère évalué qu'à cinq ou ſix cents mille livres : ainſi l'Eſpagne doit encore aujourd'hui à la Maiſon de Condé plus de cinq millions, ſans compter les arrérages de plus d'un ſiècle. 1670. *Ibidem*, p. 109.

Au-reſte, il ne tint pas à Gourville que ſon voyage en Eſpagne ne fût encore plus utile à la France qu'à Condé. Il obſerva tout en homme de génie & d'Etat, & il acquit une connoiſſance profonde du revenu, des forces, de la population, de la culture, du commerce & de la ſituation de l'Eſpagne. Ses Mémoires éclairerent le Conſeil de France qui, après tant de guerres & de ſi grands intérêts avec l'Eſpagne, n'en connoiſſoit guère mieux l'intérieur que celui de la Chine. C'eſt d'après les Mémoires de Gourville que Condé forma le projet de pénétrer juſqu'à

Madrid en une ſeule campagne.
1670. Louvois applaudit au plan, mais il n'eut garde de l'exécuter; la guerre eût été terminée en trop peu de temps; il ne fit agir ſur les frontières d'Eſpagne que de petites armées, auxquelles l'ennemi en oppoſa encore de plus foibles.

Animé par le ſuccès, Gourville ſe livra ſans réſerve à une adminiſtration pénible & difficile. Il arrêta le pillage & rétablit l'ordre; il fit deux états des dettes de la Maiſon. Le premier renfermoit les dettes légitimes & inconteſtables; l'autre les dettes douteuſes & uſuraires: celles-ci montoient à plus de ſix millions. Il falloit que le brigandage eût été porté à l'excès, puiſqu'avec quinze cents mille livres il trouva le ſecret d'éteindre cette créance énorme; & que loin d'eſſuyer des plaintes & des reproches de ceux dont il réduiſoit les prétentions, il n'en reçut que des remerciments & des bénédictions. On jugera par le trait ſuivant de l'idée que les Grands doivent avoir de la plupart

Ibidem, *p.* 138.

des petits qui les ſervent. Le Tailleur, dont le mémoire montoit à cent mille écus, n'avoit pas eu honte de porter la façon d'un ſeul habit à ſix mille livres. 1670.

En voyant diſparoître les Créanciers de ſon anti-chambre, Condé ſe ſentoit ſoulagé d'un poids qui l'accabloit : il renvoyoit tout l'honneur de la victoire à ſon Intendant. *Ah ! Gourville*, lui diſoit-il, *quel plaiſir tu m'as fais en mettant en déroute ce bataillon qui ne me laiſſoit pas reſpirer.*

Il n'y avoit que l'eſtime & la confiance qui puſſent toucher un homme tel que Gourville, ſupérieur aux récompenſes. Le Prince le traitoit en ami néceſſaire ; le duc d'Enguien lui demandoit des conſeils. La jalouſie s'irrita de la faveur du fidèle & laborieux économe. L'Evêque d'Autun l'accuſa auprès de Condé de ſe vanter de le gouverner ; c'étoit le trait le plus mortel qu'il pût lui porter vis-à vis d'un Prince fier & délicat, lequel s'étoit moqué toute ſa vie des Grands qui laiſſent pren-

dre à leurs domeſtiques un aſcen-
1670. dant honteux. Mais Condé ne donna pas dans le piège. *Monſieur*, dit-il au Prélat, *ſi cela eſt, il faut avouer qu'il me gouverne bien.* Il repouſſa par des railleries toutes les attaques des envieux de Gourville, & les réduiſit enfin au ſilence.

Pendant ce temps-là Gourville réparoit tous les débris du naufrage. Il augmentoit les revenus du Clermontois de quatre-vingt mille livres de rente; il étendoit la valeur & la recette des autres domaines; il mit enfin Condé à portée de créer Chantilli, de briller à la tête des armées, & de ſoulager les malheureux.

Ibidem, p. 283. Le déſintéreſſement, les talents ſupérieurs & les ſuccès de Gourville parvinrent au trône, & lui méritèrent l'eſtime & les applaudiſſements du Roi. Après la mort de Colbert, Louis XIV le regardoit comme le ſeul homme capable de remplacer le plus grand de ſes Miniſtres. M. le Tellier l'emporta, & fit nommer M. le Pelletier, ſon parent. M. le Pelletier étoit tout à la fois un hom-

me de bien, un habile Magiſtrat, un excellent Citoyen ; mais il n'avoit ni la capacité, ni la reſſource, ni l'expérience de Gourville. Celui-ci vit en Philoſophe la préférence accordée à un autre ; & s'il n'eut pas la gloire d'adminiſtrer les Finances d'un vaſte Empire, il eut aumoins celle d'éclairer de ſes vues & de ſes conſeils ſon rival & ſes ſucceſſeurs. 1670.

Ce caractère de déſintéreſſement, de patriotiſme & d'élévation ne réunit pourtant pas tous les ſuffrages en faveur de Gourville. Le miſantrope la Bruyère a tracé un portrait de cet homme célèbre, dicté par l'injuſtice & l'envie. Le Financier Gourville a fait plus de belles actions dans ſa vie, que le Philoſophe n'a étalé de belles maximes dans ſon livre.

Cependant le Roi méditoit en ſecret l'humiliation de la Hollande, & la conquête des Pays-Bas. Il traitoit Condé & Turenne en hommes qui devoient être les principaux inſtruments de la victoire ; il ſavoit

1670. les entretenir, les écouter & profiter. Condé répondoit avec modeſtie aux careſſes de Louis XIV, & il ne ſe ſervoit de ſon crédit naiſſant que pour lui donner des conſeils dignes d'un Roi.

Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier, t. II.

Mademoiſelle de Montpenſier, qui avoit refuſé & manqué tant de têtes couronnées, la plus haute & la plus fière de toutes les Princeſſes, avoit vu diſparoître tout ſon orgueil à l'aſpect de Lauzun, plus célèbre par ſa faveur auprès des femmes & du Roi, que par ſon mérite. Elle n'eut pas honte d'offrir ſa main à un homme qu'elle eût peut-être dédaigné autrefois pour ſon premier domeſtique. Louis XIV approuva les feux de ſa couſine-germaine. Les Empereurs Romains & tous les Rois avoient autrefois donné leurs filles à leurs principaux Sujets; mais d'autres temps, d'autres mœurs : ce qui n'eût pas été remarqué en Aſie devenoit un affront en France pour le ſang royal. La Reine, Monſieur, les Miniſtres, les jaloux, le cri public s'éle-

vèrent contre la fortune de Lauzun. Le Roi ne parut touché que des remontrances fortes & reſpectueuſes de Condé. Il rétracta ſon approbation, & défendit aux deux amants, en préſence du Prince, de terminer leur hyménée. Mais en même temps, pour ménager la haute nobleſſe dont il alloit prodiguer le ſang dans la guerre, il déclara que ſi la petite-fille d'Henri IV jettoit les yeux ſur un autre homme de qualité que Lauzun, il la meneroit lui-même à l'Autel. Mademoiſelle de Montpenſier & Lauzun éludèrent les ordres du Roi en ſe mariant ſecrétement. De-là la priſon, l'exil, les écarts & les fautes de Lauzun. Mademoiſelle de Montpenſier, après avoir vécu la moitié de ſa vie au milieu des hommages & des applaudiſſements, paſſa l'autre dans la honte & le mépris. Elle ne pardonna jamais au Prince d'avoir pris plus d'intérêt à la gloire de la Maiſon royale, que le chef même de la Maiſon; & elle conçut pour lui autant d'averſion qu'elle lui avoit

1670.

autrefois témoigné d'eſtime & d'at-
1671. tachement.

La proſpérité du Prince fut troublée par un accident domeſtique, dont on ſçait à peine les circonſtances. Condé avoit été marié en premier Prince du Sang, c'eſt-à-dire, que ſon hyménée avoit été l'ouvrage de la politique & de l'autorité paternelle. Il s'étoit bien dédommagé de la contrainte qui lui avoit été impoſée, non en ſe livrant à une vaine galanterie qu'il mépriſa preſque toujours, mais en s'abandonnant à toute la violence de l'amour qu'il ſentît ſucceſſivement pour deux femmes d'un mérite diſtingué. Sa paſſion l'égara au point qu'il fut tenté plus d'une fois de briſer des nœuds légitimes. Mais il fut retenu, tantôt par les remontrances d'un père ſage, tantôt par la vue d'un fils qui enfin raſſembla toute ſa tendreſſe. Cependant Madame la Princeſſe, jeune, bien faite, ne manquant ni de graces ni d'attraits, dévoroit ſes larmes en ſecret. Non-ſeulement ſa vertu ne ſe démentit jamais

Ibidem, t. VI, p. 237.

jamais au milieu des infidélités & des mépris qu'elle eſſuyoit ; mais elle porta l'attachement à ſon époux juſqu'à l'héroïſme. Elle vola de Province en Province pour lui chercher des vengeurs pendant ſa priſon. Elle ſoutint avec un courage intrépide tout le poids de la première guerre civile en Guienne ; &, à la fin de la ſeconde, elle aima mieux s'embarquer mourante pour aller trouver, dans les pays étrangers, un époux fugitif & proſcrit, que de jouir en France de tous les avantages que Mazarin offroit à la nièce de Richelieu, ſon bienfaiteur. Tant de ſacrifices émûrent à peine l'ame inſenſible de Condé ; il ne put jamais vaincre le dégoût qu'il avoit conçu contre ſa femme. Le ſentiment profond de la douleur altéra le tempérament de Madame la Princeſſe : elle fut attaquée de longues & cruelles maladies qui la conduiſirent pluſieurs fois au bord du tombeau. De retour en France, la ſolitude à laquelle elle s'abandonna, aigrit encore ſes maux, & 1671.

1671. l'aventure ſuivante y mit le comble.

Madame la Princeſſe, malheureuſe, aimoit à ſoulager les malheureux. Ses charités indiſcrètes la réduiſoient quelquefois à manquer, pour ainſi dire, du néceſſaire. Elle ſe trouvoit dans cet état de gêne, lorſqu'un Officier de l'hôtel s'adreſſa à elle pour en obtenir quelques ſecours; il n'en eſſuya que des refus auxquels il n'étoit pas accoutumé. Cet homme s'oublia au point de s'emporter contre la Princeſſe. Un Page, indigné de ſon inſolence, le menaça du châtiment le plus ſévère. L'Officier entre en fureur, & met l'épée à la main; le Page fait le même mouvement, & le combat s'engage. La Princeſſe éperdue ſe jette au milieu des combattants pour les arrêter : elle tombe percée d'un coup d'épée à la cuiſſe, & évanouie dans ſon ſang. Un accident ſi terrible fit la plus vive impreſſion ſur l'eſprit de Condé. Il ſaiſit cette occaſion pour ſouſtraire ſa femme aux regards avides & téméraires du public.

Ibidem.

blic. Il la fit tranſporter, de concert avec le Roi, à Château-Roux, où elle mourut en 1694. 1671.

Plus le Roi voyoit Condé de près, plus le ſouvenir de la guerre civile s'éffaçoit de ſon cœur. Il ne lui avoit donné juſqu'ici que des marques de diſtinction, il voulut lui en donner de confiance & de faveur : il l'alla viſiter à Chantilli, ſuivi de toute ſa Cour. Condé reçut avec tranſport cet Hôte, le plus grand de l'univers. Il déploya une magnificence qui ne le cédoit qu'à celle du Monarque. L'ordre & le goût préſidèrent à toutes les fêtes qu'il lui donna pendant trois jours : il avoit appellé à Chantilli le cortège brillant de tous les arts & de tous les talents. Paris ſe trouva pendant trois jours ſans muſique & ſans ſpectacle. La Cour entière, défrayée aux dépens du Prince, trouvoit par-tout des plaiſirs nouveaux & variés : elle n'avoit pas le temps de reſpirer. A la chère la plus délicate ſuccédoient la chaſſe, le jeu, la comédie, les feux d'artifice. L'air

Mémoires de Gourville, t. II, p. 126, & ſuiv.

retentiſſoit jour & nuit de concerts
1671. de muſique militaire qu'on avoit diſpoſée dans les jardins, les boſquets & la forêt. Des ſoldats Suiſſes ſervoient à toutes les tables ; car il falloit que tout ſe reſſentît du génie guerrier du maître de Chantilli. Mais le ſpectacle qui frappa le plus la multitude des citoyens & des étrangers, que la curioſité avoit attirés de toute part, fut le plus puiſſant des Rois, au milieu des Héros & des Beautés de ſa Cour, dépoſant le faſte de la grandeur, & ſe livrant aux charmes de la ſociété. La gaieté des payſans & des payſanes de Chantilli, qui formoient à l'envi des danſes & des concerts ruſtiques, ſe communiqua à l'ame du Monarque, & la délaſſa de la repréſentation pénible de Verſailles.

Ibidem. La joie publique fut troublée par un accident imprévu. Vatel, Contrôleur de la Maiſon du Prince, apprit que le rôt avoit manqué à une des vingt-cinq tables qu'on
Lettres de Madame de Sévigné, t. I. dreſſoit ſous des tentes magnifiques. Les ſoins divers dont il étoit agité,

l'excès du travail, une insomnie de huit jours avoient affoibli sa raison; il déclara qu'il ne survivroit point à un pareil affront. Condé, alarmé de l'état d'un serviteur chargé de détails immenses & nécessaires, fut le trouver pour le consoler. *Vatel*, lui dit-il, *je suis très-content, & le Roi aussi. Ah! Monseigneur*, lui répondit Vatel, *votre bonté acheve de me tuer : je suis un homme déshonoré.* Le lendemain Vatel sort à la pointe du jour, & ne voyant point arriver la marée qu'il attendoit, il remonte chez lui, ferme sa porte au verrou & se perce de son épée. Il n'avoit pas rendu le dernier soupir qu'on voit paroître la marée. On appelle Vatel, on vole à lui, on enfonce la porte, & on le trouve noyé dans son sang. Sa mort déplorable pénétra de douleur Condé & Enguien. On plaignit sa destinée; on loua, on blama l'excès d'honneur qui lui avoit été si fatal. Le Roi touché, déclara qu'il ne vouloit point une autrefois que M.

1671. *Ibidem.*

le Prince ſe chargeât du ſoin diſ-
1671. pendieux de nourrir toute la Cour. Le Prince, dont les affaires n'étoient pas encore rétablies, dépenſa dans cette fête deux cents mille livres, qui en vaudroient aujourd'hui le double.

Cependant Louis XIV, ſi ſenſible à la mort d'un ſeul homme, là pré-
1672. paroit à des milliers, au milieu des fêtes, des plaiſirs & des arts. Ebloui de la vaine & fauſſe gloire de conquérant, à peine réfléchiſſoit-il ſur le tableau affreux des calamités que la guerre entraîne. Au-lieu des meurtres, des débris, de la deſtruction & des calamités de toute eſpèce, l'ambition ne préſentoit à ſes yeux faſcinés que des trophées, des lauriers & des victoires.

Il avoit voué aux Hollandois une haine mortelle depuis que ce Peuple, qui s'érigeoit en génie tutélaire de la liberté publique, l'avoit arrêté au milieu de ſes triomphes. Avant que de les vaincre par la force des armes, il eut le plaiſir plus piquant peut-être de les vaincre par la

ſupériorité de ſa politique. Il trouva le ſecret de faire ſouhaiter à toute l'Europe l'humiliation d'un Peuple qui, à peine échappé à la hache du duc d'Albe, s'étoit élevé par la ſageſſe de ſa conduite, au plus haut degré de puiſſance & de ſplendeur. 1672.

Le commerce de la Hollande étoit parvenu à ſon comble, & par conſéquent ſon opulence & ſa proſpérité. Ses négociations embraſſoient l'univers entier, & elle comptoit plus de vaiſſeaux dans ſes ports que tout le reſte de l'Europe enſemble. Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que l'or n'avoit pas corrompu les mœurs des Citoyens. Ils avoient la frugalité des Spartiates avec les richeſſes des Carthaginois. Mais la juſtice & la modération, dont la République faiſoit une vaine oſtentation, n'avoit pas toujours réglé ſes démarches & ſa politique. Elle avoit envahi des places ſur ſes frontières, & des Royaumes au bout de l'univers : elle ne ménageoit pas aſſez l'oreille délicate & ſuperbe des

1672. Rois, le ſtile de ſes écrivains, le langage de ſes Ambaſſadeurs, le faſte de ſes médailles : tout ſe reſſentoit de la hauteur & de l'ambition d'une République qui, après avoir vaincu ſes anciens maîtres, affectoit de les protéger. On connoît cette médaille dont Louis XIV ne pardonna jamais l'inſcription aux Hollandois. *Aſſertis legibus ; emendatis Sacris ; adjutis, defenſis, conciliatis Regibus ; vindicatâ marium libertate ; ſtablitâ urbis Europæ quiete. Les Loix affermies ; la Religion épurée ; les Rois ſecourus, défendus, réconciliés ; la liberté établie ſur la mer ; l'Europe pacifiée.* Et qu'eût dit de plus Rome victorieuſe de toutes les Nations ?

Hiſtoire de Hollande, par le Clerc, t. II.

Mais ce qui choquoit le plus les Peuples qui aſpiroient aux avantages du commerce, c'eſt qu'ils trouvoient des obſtacles inſurmontables de la part des Hollandois. Ils avoient fait échouer tous les projets de navigation & d'établiſſement des François dans l'Inde. Ce grief, à peine ſenti par Louis XIV, trop accoutumé à

rapporter tout à lui-même, eût suffi pour soulever une Nation de Négociants. Ce Monarque, plus indigné des traits indécents & satiriques lachés contre sa propre personne & celle de ses Ministres, demandoit à Condé les moyens d'enlever à la Hollande un commerce qui la rendoit si fière. *Je n'en connois qu'un*, répondit Condé, *c'est de la soumettre.* Son œil perçant avoit démêlé la foiblesse de la République dans le temps même qu'on respectoit le plus sa puissance. Il sçavoit que ce pays, autrefois l'école la plus illustre de la guerre, comptoit peu de soldats, & encore moins d'Officiers; que la haute considération due aux généreux dévouements des guerriers, étoit ignorée des Hollandois; que cette Nation, uniquement livrée à l'amour du gain, ne regardoit les défenseurs de la Patrie que comme des mercenaires, à l'égard desquels elle se croyoit quitte en payant; & enfin que l'honneur, la discipline, l'émulation & le courage, ces vrais soutiens des

1672.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

1672. Empires, étoient disparus des armées en même temps que la considération. Cet orgueil & ce mépris, dignes de Carthage, devoient entraîner tôt ou tard la honte, l'infortune & la servitude. Jamais la Hollande n'eût échappé au joug de Louis XIV, si enfin l'Europe n'eût pris les armes pour la liberté de la République.

Au premier bruit des préparatifs du Monarque, la fierté des Hollandois s'évanouit. Ils empruntèrent le langage de la soumission pour fléchir un Prince dont ils avoient trop bravé la puissance & le ressentiment. Louis XIV donna au célèbre Grotius une audience presque menaçante. Il avoit Condé à sa droite, Turenne à sa gauche, Créqui & Luxembourg derrière lui. l'Ambassadeur s'expliqua en peu de mots. Il dit que ses Maîtres, après l'examen le plus scrupuleux de leur conduite, osoient se flatter de ne s'être jamais écartés du respect qu'ils devoient à un si grand Roi : que cependant ils apprenoient avec douleur que l'appa-

Lettres de Madame de Sévigné, t. II.

reil de la guerre ne menaçoit que la République ; qu'ils etoient prêts de ſe ſoumettre à toutes les ſatisfactions que Sa Majeſté voudroit exiger ; qu'ils la conjuroient ſeulement de ſe ſouvenir que la Hollande ne devoit ſa liberté & ſa grandeur qu'aux bienfaits de ſes auguſtes Ancêtres. 1672.

La réponſe du Roi fut plus laconique encore. Il répondit que les Hollandois, ayant tâché de ſoulever toute l'Europe contre lui, ils ne devoient point être étonnés de le voir armer ſur terre & ſur mer ; que ſes forces ſeroient encore plus redoutables au mois de Mars ; & qu'alors il prendroit des réſolutions convenables à ſa gloire & à ſes intérêts. Tant de fierté annonçoit l'orage. La Hollande chercha des protecteurs & des défenſeurs dans toute l'Europe, & ne trouva que des ennemis & des jaloux.

Le Roi d'Angleterre s'étoit joint à Louis XIV, à qui il vendoit tantôt ſon inaction, tantôt ſes places, tantôt ſon alliance. Il cherchoit moins

à élever ſa Nation ſur les débris de
1672. la Hollande, qu'à s'enrichir des ſubſides de ſon allié, & du pillage de l'ennemi. Son Chancelier, le célèbre Shaftsburi avoit beau crier au Parlement, *Delenda Carthago*, *Il faut détruire Carthage*; ſon maître ne vouloit que la rançonner.

L'Electeur de Cologne & l'évêque de Munſter aſſocièrent leurs armes à celles des deux Monarques. Le premier vouloit étendre la Religion catholique l'épée à la main; l'autre vouloit s'agrandir : il s'appelloit Van-Galen. Cet homme eût été le fléau de toute l'Europe, ſi ſa puiſſance eût répondu à ſon ambition & à ſa cruauté.

Mais le coup le plus funeſte que Louis XIV porta aux Hollandois, fut l'achat de la plupart de leurs munitions. Comment ces Républicains ſi vantés pouvoient-ils ainſi vendre le gage de la victoire? C'eſt donc que l'amour de la liberté eſt ſubordonné à celui de l'or, chez un Peuple négociant. Les Hollandois n'aſpiroient à l'empire des

mers que pour envahir celui du commerce. La puiſſance n'avoit d'attraits chez eux qu'autant qu'elle devoit les enrichir. Ils regorgeoient de tréſors, & cependant point de pays en Europe où l'argent de Louis XIV ait fait plus de traîtres. 1672.

La République n'avoit que trois hommes ſur qui elle pût compter : Jean de Witt, Ruyter & le prince d'Orange. Le premier, génie élevé, ſublime & profond, nouveau Fabricius, étoit plus flatté de commander à des hommes qui avoient de l'or, que d'en poſſéder lui-même. On voyoit ce Chef d'un Etat puiſſant, dont le nom étoit tracé dans tous les traités ſur la même ligne que celui des Rois, ſervi par un ſeul laquais. Sa place de Grand Penſionnaire le rendoit l'ame de la République, le dépoſitaire de ſes ſecrets, l'exécuteur de ſes deſſeins & l'oracle des Citoyens ; place d'autant plus glorieuſe qu'on ne compta jamais pour la remplir la naiſſance ni les titres, mais la vertu, le génie & l'éloquence. La fin tragique de

Annales de Hollande, par Baſnage, t. II.

1672. ce Philoſophe citoyen, à qui ſa Patrie devoit des autels, déchiré par les mains des ſiens, celle de Barneveldt ſon prédéceſſeur & ſon modèle, expirant à ſoixante-dix ans ſur un échafaud, font voir à quels revers ſont expoſés dans un Etat populaire, les pères & les protecteurs du Peuple.

Ruyter, de ſimple Matelot devenu Amiral, étoit auſſi grand homme ſur mer que Condé & Turenne ſur terre. Sa modeſtie égaloit ſes talents; mais la gloire de ſauver la Hollande étoit réſervée à un jeune homme de vingt-deux ans.

C'étoit Guillaume de Naſſau qui, ſous l'extérieur le plus froid & le plus réſervé, renfermoit toute l'ardeur du courage, toute l'élévation du génie, toute la fermeté, la patience & les reſſources de ſes ancêtres paternels, & de l'Amiral de Coligni, ſon aïeul maternel. Les Hollandois étoient ſi perſuadés que la gloire & la fortune étoient attachées au grand nom d'Orange, qu'ils lui confièrent le ſalut de la

République, à un âge où un autre homme ne peut disposer de sa liberté. 1672.

La République étoit partagée en deux factions : celle de Witt & celle du jeune Prince. Le péril les invitoit à se réunir, la haine l'emporta; & ce ne fut que sur les cadavres sanglants des deux de Witt, & les débris de leur parti, que Guillaume vint à bout d'établir le concert & l'harmonie qui sauvèrent enfin la Hollande.

Le mois d'Avril n'étoit pas encore écoulé que Louis XIV déclara la guerre à la Hollande, sans daigner en expliquer les motifs. Il délibéroit tous les jours avec Condé & Turenne sur son expédition, regardée alors comme la plus périlleuse & la plus terrible que la France eût entreprise depuis deux siècles. Il falloit traverser trois grands fleuves, presque à leur embouchure, la Meuse, l'Issel & le Rhin, & emporter plus de quarante Places, dont on exagéroit la force, avant que de pénétrer à Amsterdam. Con-

dé ſuppoſoit à l'ennemi un plan de
1672. guerre judicieux. Il croyoit qu'il
Mémoires de Madame de Sévigné, t. II. muniroit les places qui bordent les fleuves, & qu'il défendroit l'Iſſel avec ſes principales forces. On ſçait ce qu'il répondit à un viſionnaire qui vouloit lui communiquer le ſecret de faire de l'or. *Mon ami*, lui dit-il, *je te remercie ; mais ſi tu ſçais un ſecret pour nous faire paſſer l'Iſſel ſans être aſſommés, tu peux compter ſur toute ma reconnoiſſance.*

Cependant toutes les forces de la France s'acheminoient vers la Hollande. Le Roi, ſuivi de Monſieur, de Condé, d'Enguien & de Turenne, traînoit après lui cent dix mille hommes, une artillerie formidable, & des tréſors qui n'étoient pas les armes dont il devoit ſe ſervir avec le moins de ſuccès contre la République. L'ordre & la beauté des troupes excitoient partout la ſurpriſe, l'admiration & la terreur. Le Monarque donnoit l'exemple de la vigilance, de l'application & de l'activité. Laborieux, infatigable, levé preſque toujours à

trois heures du matin, l'hiſtoire n'auroit rien à lui reprocher s'il eût écarté des armées le luxe en même temps qu'il y établiſſoit la diſcipline. Mais il étoit trop touché de la pompe & de l'éclat ; lui-même avoit chargé d'or & d'argent les troupes de ſa Maiſon. Bien différent d'Henri II qui, marchant au ſecours de la Germanie opprimée par Charles-Quint, fit, dit un Hiſtorien contemporain, très expreſſes défenſes à ſes gens d'armes *de porter au camp précieux joyaux & habits, & commanda uſer ſeulement de communes victuailles, comme de bœuf & mouton, ayant regard que par la ſuperfluité d'habits & de délicates viandes, les corps humains ſont amollis & énervés, & le bien & le revenu d'iceux diſſipé & conſommé ; de ſorte que par impuiſſance de continuer à la fourniture de tant lourde & exceſſive dépenſe, pluſieurs bonnes entrepriſes ceſſent & ſont rompues au grand deſhonneur & dommage de tels prodigues, & de leur ſouverain Seigneur.* Chronique des Rois de France, p. 188.

1672.

C'étoit le maréchal d'Humières, plus célèbre par ſa magnificence que

1672. par ſes exploits, qui avoit introduit dans les troupes la chère la plus délicate, la ſomptuoſité du ſervice & des équipages. Condé & Turenne blamoient ces excès, qui depuis ont été ſurpaſſés, & ſont devenus ſi fort à charge à l'Etat & aux particuliers.

Lettres de Pélisſon, t. I.

Louis XIV, dont l'ambition alloit faire tant de malheureux, ne paſſoit pas un jour ſans répandre des bienfaits. Il recevoit avec des graces infinies, & combloit de préſens tous les étrangers qui obtenoient l'honneur de le voir; ils s'en retournoient pénétrés de vénération, regrettant tout haut qu'un tel Roi ne leur eût pas été donné pour Souverain.

Les armées étant arrivées dans les plaines de Charleroi, où étoit le rendez-vous général, Louis XIV ordonna au Maréchal des-logis de marquer le plus beau logement pour Condé. On montra au Prince un Château magnifique où ſon équipage avoit été reçu, & ſon appartement tendu. Il demanda où étoit logé le Roi; on lui fit voir une maiſon très-

ſimple. Perſuadé qu'on ne cherche qu'à indiſpoſer ſon Maître contre lui, Condé va le trouver & ſe plaint amérement à lui de la malice ou de l'ineptie du Maréchal-des-logis. *Non, non mon Couſin*, dit le Roi, *il n'a rien fait que par mes ordres. Vous êtes mon Général, je ſers dans votre armée en qualité de Volontaire, & pour apprendre de vous le métier de la guerre; & il eſt juſte que vous acceptiez le logement qui convient à votre dignité.* Condé faiſoit les fonctions de Connétable; ſon armée ſervoit d'avant-garde à celle du Roi. Turenne & tous les Généraux prenoient ſes ordres, & il devoit être chargé des opérations les plus difficiles & les plus déciſives. Ses amis partageoient avec lui la confiance du Monarque. Luxembourg commandoit l'armée des alliés. Chamilli avoit la conduite d'un corps détaché : tous les autres étoient placés ſelon leurs talents.

1672.

Mémoires du prince de Tarente, p. 363.

Cependant Louis XIV avoit convoqué un grand Conſeil pour ſçavoir comment il entameroit la campagne. Animé par ce zèle noble &

1672. généreux qu'on ne trouve que dans un grand homme ou dans un Citoyen, Condé rappella au Roi la faute qu'il avoit faite en Flandre, & qui en avoit fait manquer la conquête entière. *Sire*, lui dit-il, *Votre Majesté auroit soumis tous les Pays-Bas dans la précédente guerre, aucune place n'auroit échappée à vos armes victorieuses, si vous n'eussiez eu le malheur de séparer vos forces. Réunissez-les aujourd'hui; fondez comme un aigle sur la Hollande; accablez la de tout le poids de votre puissance, & vous la subjuguerez avant que l'Europe pense à la sauver.*

Annales de Hollande, par Basnage, t. II.

Louis XIV profita de ce conseil qui fut la source de tous les succès. Les armées ne se séparèrent que pour ne pas s'affamer les unes & les autres sur la même route. Le Roi prit la sienne à travers les terres qui appartenoient à l'Espagne. Condé franchit les Ardennes à grandes journées. Parvenu aux bords de la Meuse il alla trouver le Monarque qui l'attendoit pour délibérer avec lui s'il attaqueroit la Hollande par la Meuse ou par le Rhin.

Le Prince ſe déclara pour le premier de ces deux moyens. Il propoſa le ſiège de Maſtricht où l'ennemi avoit jetté une garniſon de quatorze mille hommes. Il faiſoit voir qu'en prenant cette ville, on prendroit une armée & le Brabant Hollandois; que le ſiège ne ſeroit ni long ni difficile; qu'en attaquant la place du côté de la montagne de S. Pierre qui la domine, il répondoit d'un prompt ſuccès; que les Catholiques, dont le nombre excédoit celui des Proteſtants, attendoient le Roi comme leur libérateur; que Maſtricht deviendroit entre les mains de Sa Majeſté une place d'armes redoutable, d'où elle pourſuivroit ſes ſuccès en Hollande, & empêcheroit les Eſpagnols de ſe joindre au prince d'Orange: il ajoutoit que ſi le Roi, après s'être avancé juſqu'aux portes de Maſtricht n'en entreprenoit pas le ſiège, cette démarche ſeroit regardée de toute l'Europe comme un aveu tacite de foibleſſe & d'impuiſſance, capable de nuire à la réputation de ſes armes. 1672. *Ibidem.*

1672. Turenne combattit le ſentiment de Condé : les raiſons dont il appuyoit le ſien, étoient : Que le ſiège ſeroit long & difficile ; que le Rhingrave, connu par ſon courage, combattroit juſqu'au dernier ſoupir pour ſauver ſa Patrie, & mériter l'eſtime du plus puiſſant Roi du monde & de M. le Prince, le plus grand homme de guerre de l'Europe ; qu'il ne falloit pas laiſſer aux Hollandois le temps de ſe reconnoître ; qu'on devoit les aller chercher juſque dans leurs marais ; qu'en laiſſant Maſtricht bloqué on marcheroit aux places du duché de Clèves pour ſe frayer, par leur priſe, le chemin de la Hollande ; que cette Province une fois réduite, non-ſeulement Maſtricht, mais la République entière deviendroit une province de la Monarchie Françoiſe. Louis XIV préféra le ſentiment de Turenne qui flattoit plus ſon ambition. Mais la campagne ſuivante on fut obligé d'entreprendre le ſiège de Maſtricht. Le Roi l'emporta en treize jours de tran-

chée ouverte. Elle lui eût coûté encore moins de temps s'il l'eût assiégé au commencement de la guerre. 1672.

Cependant on entreprenoit quatre siéges à la fois, ceux de Wesel, d'Orsoy, de Rhinberg & de Burick. Condé, chargé de réduire la première de ces places, fut arrêté en chemin par l'indocilité des Suisses. Ils déclarèrent qu'ils ne marcheroient pas plus loin. Ils alléguoient d'anciens traités entre la nation Helvétique, l'Empire & la Hollande, en vertu desquels il ne leur étoit pas permis de passer le Rhin. Condé eut d'abord recours aux voies de la modération; il se servit du ministère de Stoup, qui de Ministre protestant & d'espion de Cromwel, étoit parvenu au grade d'Officier général dans les armées du Roi. Mais les Suisses, loin de se laisser ébranler, éclatent en reproches & jettent les armes. Condé frémissoit d'indignation; il avoit déjà fait investir les séditieux par toute son armée, résolu d'en faire un exemple effrayant. Les Suisses, *Ibidem.*

1672. voyant qu'ils ne pouvoient échapper à la mort, ſe ſoumirent enfin, & reprirent les armes. Condé paſſa le Rhin; il ne trouva ſur le bord du fleuve que deux cents hommes retranchés, qu'il enveloppa & tailla en pièces. Ce furent les premieres victimes de la guerre. Il marcha enſuite à Weſel.

Cette ville paſſoit pour la clef des Provinces-unies & la dominatrice du Rhin; elle appartenoit à Guillaume, Electeur de Brandebourg, le créateur & le fondateur de la puiſſance de la maiſon de Hohenzollern. Il ne la laiſſoit au pouvoir des Hollandois que pour ménager l'eſprit de ces Républicains, & obtenir un jour de leur reconnoiſſance le Sthatouderat auquel il aſpiroit ſecrétement. Au-reſte, la force de Weſel ne répondoit point à ſa réputation; cette place n'avoit pas plus de deux mille hommes de garniſon, & il en eût fallu dix mille pour la défendre avec ſuccès.

Le premier ſoin du Prince fut d'établir une batterie de canon entre

entre le Rhin & la ville, pour couper aux assiégés la communication du fleuve. Condé recueillit les fruits de sa prévoyance ; il s'empara de plusieurs frégates chargées de troupes & de canons, qui s'avançoient au secours de la place. Cependant l'ennemi, qui avoit des magasins immenses de poudre & de plomb, prodiguoit le feu. Au milieu de ce fracas, Condé observa qu'on ne tiroit point du fort de la Lippe, situé à l'embouchure de la rivière du même nom, qui se décharge dans le Rhin, aux portes de Wesel. On se rendoit de la ville au fort, à couvert du canon ; & ce poste étoit si avantageux qu'il eût arrêté longtemps les François si l'ennemi eût eu la plus légère teinture de l'art militaire. 1672. *Ibidem.*

Le Prince n'attendoit que la nuit pour détacher quatre cents hommes des plus déterminés, afin d'escalader le fort, sous les ordres de S. Abre, Lieutenant-Général. Celui-ci surprend le corps de garde, lui coupe

la gorge & diſperſe la garniſon.
1672. Condé trouva dans le fort deux piéces de canon dont les aſſiégés n'avoient point fait uſage, les ayant jugés hors d'état de ſervir. Il eut le ſecret de les rétablir, & la ville ſe vit foudroyée de l'artillerie même deſtinée à ſa défenſe.

Le lendemain, au lever de l'aurore, la terreur & la conſternation s'emparèrent de tous les eſprits, en voyant flotter les drapeaux de la France ſur le rempart du fort. Trente femmes de qualité, effrayées des ſuites du ſiège, envoyèrent demander au Prince un paſſe-port pour ſe retirer en Hollande; mais Condé, perſuadé que la frayeur & les larmes de ces Dames acheveroient d'amollir le courage de la garniſon, répondit qu'il n'avoit garde de ſe priver du plus bel ornement de ſon triomphe.

Cependant la ville étoit remplie de troubles & d'alarmes. Les habitants, qu'on avoit armés au nombre de plus de dix mille hommes, pour partager avec la garniſon le péril &

les fatigues du siège, refusoient de marcher aux postes menacés. Les femmes demandoient à grands cris qu'on eût à capituler afin de les préserver des horreurs dont elles étoient menacées si la ville étoit emportée d'assaut. Mais voyant la garnison insensible à leurs larmes, ces femmes entrent en fureur & parcourent la ville, le poignard & la corde à la main, menaçant d'égorger & d'étrangler tous ceux qui entreprendroient de résister aux François. Elles rencontrent sur le rempart le Gouverneur, appellé Van-Santen, l'enveloppent, le renversent de cheval, le chargent d'opprobres & de coups, le foulent aux pieds & ne lui laissent la vie qu'après lui avoir fait promettre de perdre l'honneur, en rendant la ville. 1672. *Ibidem.*

Déjà les Bourguemestres traitoient à l'insçu du malheureux Gouverneur. Ils firent présent au Prince de plusieurs tonneaux de vin du Rhin. La garnison lui députa aussi deux Colonels : l'un d'eux, appellé Nieulant, en haranguant Condé, parla de la

puiſſance de la République en des
1672. termes ſi fiers que le Prince, pour toute réponſe, le chaſſa de ſa tente. De nouveaux Députés furent trouver Condé à la tranchée pour implorer ſa clémence : ils ne lui demandoient d'autre grace que celle de laiſſer ſortir la garniſon libre ; mais Condé vouloit en même temps enlever à l'ennemi ſes places & ſes troupes ; il exigeoit que la garniſon demeurât priſonniere de guerre. Les Députés n'oſoient ſouſcrire à des conditions ſi honteuſes ; la place étoit à peine attaquée. Ils s'épuiſoient en raiſonnements pour prouver qu'ils méritoient un autre ſort. *Meſſieurs*, leur dit le duc d'Enguien en riant, *vous ne conteſtez que pour gagner du temps, & arrêter nos opérations. Si vous agiſſiez de bonne foi, vous nous laiſſeriez continuer nos travaux, juſqu'à ce que la capitulation fût réglée.* Les Députés portèrent la ſtupidité juſqu'à trouver la propoſition raiſonnable. On perce une digue & on ſe loge ſur le foſſé ſans trouver d'obſtacles de la part de la

Lettres de Péliſſon, t. I.

garniſon. Condé alloit donner le ſignal de l'aſſaut ; mais l'idée de tous les crimes & de tous les excès auxquels le Soldat victorieux ne manqueroit pas de ſe livrer, l'attendrit, & il conſentit, à la prière de ſon fils, de laiſſer la liberté au Gouverneur & à huit Officiers. C'eſt ainſi que la lâcheté d'une part, & la trahiſon de l'autre, le rendirent maître en trois jours d'une place qui eût dû l'arrêter plus d'un mois. Van-Santen fut livré à la Juſtice, dégradé des armes & banni, après que le bourreau lui eut paſſé l'épée ſur le cou ; traitement pire que la mort. Cet Officier avoit autrefois brillé dans les guerres de Danemarck ; il n'étoit point ſoupçonné de s'être laiſſé corrompre. Mais il eut dû périr de la main de l'ennemi ou du Citoyen révolté, plutôt que de céder ainſi la clef & le rempart des Provinces-Unies. Qu'un Gouverneur livre une place pour de l'argent, ou qu'il la rende ſans réſiſtance pour ſauver ſa vie, ſon crime eſt également funeſte à ſa Patrie : elle

1672.

Hiſtoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

ne doit pas plus épargner le lâche
1672. que le traître.

Pendant ce temps-là Turenne prenoit Orſoi, & le Roi Rhinberg. Condé continua ſa route vers Emmerick. La garniſon aima mieux déſerter la place que de la défendre. Le Vainqueur laiſſa à la ville ſes Magiſtrats, ſes privileges & ſa police. Il réduiſit en deux jours les forts de Hulſt, de Dorkel & de Queſſel, dont il fit les garniſons priſonnieres de guerre. Celle de Doetckum n'évita le même ſort que par la fuite. Condé étoit déjà aux portes de Doesbourg.

Turenne aſſiégeoit Rées; le Gouverneur étoit réſolu de s'enſevelir ſous les ruines de la place pour donner le temps à ſa Patrie de reſpirer. Trahi par un Officier à qui il avoit confié la défenſe d'un fort, il fait tirer avec la même vigueur ſur le fort & ſur les aſſiégeants; ſa valeur arrêtoit les progrès des François. Condé, perſuadé que la terreur de ſes armes effrayera plus les habitants que les troupes campées

Annales de Hollande, par Baſnage, t. II.

à leurs portes, les fait ſommer par un Trompette. Au ſeul nom de Condé la frayeur s'empare des eſprits, le peuple ſe ſoulève & attaque le Gouverneur qui n'évita la mort que par le prompt ſecours de la garniſon. Cet accident ne ralentit point l'ardeur de cet homme intrépide. Il réſiſta tout à la fois aux François & aux ſéditieux : mais enfin tous les dehors de la place ayant été emportés, il fallut ſuccomber. Condé qui avoit toujours reſpecté l'honneur & la valeur dans ſes ennemis, vouloit le traiter avec diſtinction. Le Roi penſoit comme lui ; mais Louvois, plus fier qu'un Prince du Sang & que le Monarque même, oſa faire un crime à ce brave Citoyen de ſa défenſe héroïque, & il ne put échapper à la honte d'être priſonnier de guerre, que tous les autres Gouverneurs n'avoient évitée qu'en trahiſſant ou en ſervant mal la Patrie. 1672.

Des ſuccès ſi rapides en annonçoient de plus éclatants. Déjà Louis XIV les célébroit par des monu-

ments dont les inſcriptions ne reſ-
1672. piroient que la menace & le châ-
timent. Il eût cru ne pas vaincre
s'il n'eût fait ſentir aux Hollandois
tout le poids de la victoire & de la
vengeance. On connoît cette mé-
Hiſtoire de Hollande, par le Clerc, t. II. daille, dont le corps eſt un Soleil
qui éleve les vapeurs d'un marais,
avec ces mots : *Evexi, ſed diſcutiam: Je les ai élevées, mais je les diſſiperai* (*a*).

L'indignation du Monarque ſe
ſeroit peut-être exhalée en de vaines
menaces ſi la République, au-lieu
de diſperſer ſes forces dans plus de
quarante places, les eût aſſemblées
Annales de Hollande, t. II. en un ſeul corps. Elle eût alors op-
poſé à l'ennemi plus de cent mille
hommes qui, combattant pour leurs
propres foyers, euſſent pu rendre
le ſuccès de l'invaſion incertain &

(*a*) C'étoit ſans doute pour répondre à celle que la voix publique attribuoit fauſſement à Van-Beuningen qui avoit négocié le traité de la triple alliance : en voici l'idée que Louis XIV regardoit comme un outrage. Le Miniſtre Hollandois étoit repréſenté vis à-vis d'un Soleil, l'emblême du Roi avec ces mots : *In conſpectu meo ſtetit Sol. Le Soleil s'eſt arrêté en ma préſence.*

périlleux. C'étoit le plan du prince d'Orange qui, à vingt-deux ans, montroit plus de prévoyance, de courage & de fermeté que ceux qui avoient vieilli à la tête des armées & du gouvernement. Mais il ne lui fut pas permis de ſuivre l'impulſion du génie : on le réduiſit à être ſpectateur, avec trente mille hommes, de la perte des villes & des troupes. Dans des circonſtances ſi déſeſpérées, il ne penſa qu'à retarder la chûte de l'Etat ; il alla camper derrière l'Iſſel, dans des retranchements auxquels on travailloit depuis long-temps. C'eſt de-là qu'il envoyoit des ſecours par-tout où le beſoin l'exigeoit, & qu'il veilloit au ſalut de la Patrie, avec plus de vigilance que de ſuccès. 1672.

Cependant toutes les places qui bordent le Rhin étoient tombées au pouvoir du Roi. Mais il ne pouvoit pénétrer en Hollande qu'en franchiſſant ce fleuve, quatre fois plus large & plus rapide que la Seine à Paris ; ou bien l'Iſſel dont

l'ennemi défendoit le passage avec
1672. toutes ses forces.

Les avis étoient partagés : on exagéroit le péril des deux expéditions, mais plus particuliérement de la dernière. Le seul Condé en démontroit la facilité : il prétendoit que le Prince d'Orange, ayant un retranchement de vingt-cinq lieues à garder succomberoit, quand même il auroit cent mille hommes à ses ordres. Il vouloit parier qu'il n'en coûteroit pas cent hommes au Roi, s'il vouloit le charger de l'entreprise : mais son défi ne fut pas plus goûté que ses raisons.

Ibidem. Cependant il s'agissoit de poursuivre la conquête. Le Roi se rendit à l'armée du Prince, pour en concerter les moyens avec lui ; il n'y eut que le duc d'Enguien d'admis à ce Conseil, dont les suites devoient être si terribles pour la Hollande. Condé proposa alors au Roi de passer le Rhin sur un pont de batteaux de cuivre, dont on devoit l'invention à Martinet, homme dont le génie, le

zèle & la vigilance n'avoient preſque point de bornes ; qui avoit introduit dans l'Infanterie cette diſcipline admirable , à laquelle la France fut redevable de preſque tous ſes ſuccès. Les vues du Prince étoient profondes ; il faiſoit voir au Roi qu'en laiſſant le Vahal à dos, & en repaſſant l'autre bras du Rhin , il pourroit envelopper l'armée de Guillaume , la prendre priſonnière , ou la précipiter dans les flots. C'étoit accabler du même coup le Prince d'Orange & la Hollande. Le Roi & Turenne à qui le projet fut communiqué , l'admirèrent. 1672.

Tandis que Condé s'appliquoit à reconnoître les bords du Rhin , le Roi faiſoit filer des troupes vers l'Iſſel pour en impoſer au prince d'Orange , & l'obliger de réunir toutes ſes forces dans ſon camp.

La fortune ſervoit admirablement la France. La ſéchereſſe avoit été ſi grande cette année que les eaux du Rhin en étoient conſidérablement diminuées. Deux Gentilshom-

mes du pays, attirés par l'espoir
1672. d'une riche récompense, furent trouver le Prince & lui découvrirent un
Histoire de Hollande, par Neuville, t. IV. gué vis-à-vis le Tolhuis, où il n'y avoit que vingt ou trente pas à nager. Condé étoit au comble de sa joie ; mais il avoit peine à se fier au rapport de deux hommes qui trahissoient leur Patrie. Il chargea le comte de Guiche de sonder secrétement le gué. Le courage, l'amour de la gloire, l'élévation de l'esprit, l'industrie & les talents de Guiche lui auroient mérité une réputation éclatante, s'il n'eût détruit lui-même de si grands avantages par son inquiétude, ses intrigues, sa présomption, son libertinage & ses écarts. Exilé plusieurs fois de la Cour, il avoit été chercher sa grace en servant les alliés de la France. Il avoit fait des prodiges de valeur en Pologne contre les Turcs & les Tartares, & il s'étoit accoutumé dans ces guerres à passer les plus grands fleuves à la nage. Condé, à qui le fils de Grammont ne pouvoit manquer d'être cher, le chargeoit

des entrepriſes les plus brillantes, afin de le mettre à portée de recouvrer la faveur du Roi. 1672.

Guiche s'acquitta avec ſoin de ſa commiſſion ; il confirma la découverte des deux traîtres, & ajouta que l'autre rive du Rhin étoit d'un accès facile. Condé, qui ſe défioit de l'ardeur extrême du Comte pour la gloire, fit ſonder de nouveau le fleuve. *Ibidem.*

Mais les Officiers qui reçurent cet ordre ne purent l'exécuter ſi ſecrétement qu'ils ne fuſſent apperçus par quelques Payſans. Ceux-ci, plus fidèles à la Patrie que les Nobles qui en obtenoient des charges, des honneurs & des récompenſes, inſtruiſirent le Prince d'Orange de leur découverte. Guillaume comprit alors que le mouvement des François ſur l'Iſſel n'étoit qu'un ſtratagême pour l'arrêter dans ſon camp, pendant que Condé paſſeroit le Rhin. Auſſi-tôt il détache le comte de Montbas, l'un de ſes principaux Officiers, avec quatre régiments, pour veiller à la ſûreté du

Rhin, ou pour ſe jetter dans Ni-
1672. mègue, ſelon les circonſtances. Montbas étoit à peine parti que de nouveaux avis alarment le jeune Prince. Il mande à cet Officier de demeurer ſur les bords du fleuve & d'y attendre de nouveaux ſecours. Montbas traita d'abſurde & de chimérique le deſſein que l'on ſuppoſoit aux François de paſſer un fleuve ſi terrible & ſi rapide, ſur-tout vis-à-vis le Tolhuis, dont la Tour étoit à l'épreuve du canon. Il retourna au camp de l'Iſſel où le Prince le fit arrêter : il lui en eût coûté la tête s'il n'eût trouvé le moyen de ſe ſauver.

Le maréchal de Wurts lui fut
Ibidem. ſubſtitué. Ce Général arriva le 9 de Juin au Tolhuis, avec deux Régiments de Cavalerie, ſix compagnies détachées de différents corps, & quatre Régiments d'Infanterie. Il manda le jour même de ſon arrivée ſix mille hommes & quatorze pièces de canon, d'Arnhem, ville ſituée dans le voiſinage. Condé, bien ſervi par ſes eſpions, apprit cette

nouvelle qui le confirma de plus en plus dans la réſolution de bruſquer le paſſage du Rhin, avant l'arrivée d'un ſecours, capable d'arrêter une armée deux fois plus nombreuſe que la ſienne. Il avoit tout préparé pour jetter un pont ſur le fleuve. Il écrivit au Roi qu'il n'attendoit plus que ſa préſence pour frapper le coup déciſif. 1672.

Louis XIV, avide de gloire, accourut au camp avec ſa Maiſon militaire. Un ſecret profond couvroit l'entrepriſe. Les Courtiſans ignoroient où le Roi les conduiſoit à l'entrée de la nuit. Il deſcendit dans la tente de Condé à dix heures du ſoir.

L'armée n'étoit éloignée du Rhin que d'une demi-lieue : Condé avoit fait prendre les devants à l'artillerie & à une partie de l'Infanterie. On travailla pendant toute la nuit à conſtruire des batteries de canon, & à élever des redoutes & des épaulements, à la faveur deſquels un grand nombre de Mouſquetaires devoient favoriſer, par leur feu,

Lettres de Peliſſon, t. II.

l'établiſſement d'un pont. Condé,
1672. avare du ſang du Soldat, à moins que la néceſſité de vaincre ne l'obligeât de le prodiguer, avoit peine à conſentir que la Cavalerie franchît le fleuve à la nâge. Louis XIV, touché de l'éclat d'une telle entrepriſe, accorda aux troupes de ſa Maiſon l'honneur de ſe ſignaler ou de périr à ſes yeux.

Ce jour-là même régnoit un vent impétueux qui, en ſoulevant les flots, rendoit l'aſpect du fleuve plus terrible & plus majeſtueux; il ſembloit oppoſer au courage une barrière impénétrable. On voyoit de l'autre côté les eſcadrons de Wurts rangés en bataille ſur le rivage, & plus loin une Infanterie qui ne paroiſſoit pas nombreuſe, à la vérité, mais dont un bois voiſin pouvoit en cacher beaucoup plus qu'il n'en paroiſſoit. En un mot, le péril paroiſſoit digne de l'audace d'une Nation ſi célèbre par des actions uniques de valeur.

Hiſtoire de Hollande. Le comte de Guiche entra le premier dans le fleuve; il étoit ſuivi

des Cuiraſſiers, à la tête deſquels étoit le comte de Revel. Les Courtiſans, les Gardes & les Gendarmes du Roi avançoient enſuite dans un ordre admirable. Tout ce qui paſſa en eſcadrons ne hazardoit preſque rien, tant à cauſe de l'émulation qui augmentoit la vigueur des chevaux les plus foibles, que parce que la maſſe d'un corps entier, briſant le fil de l'eau en diminuoit l'impétuoſité. Il n'y avoit que trente pas à nâger; mais ſi l'on venoit à s'écarter du gué à droite ou à gauche, on ne trouvoit que des gouffres qui engloutiſſoient les hommes & les chevaux. 1672. *par Neuville, t. IV.*

Condé, après avoir diſpoſé les troupes eût bien voulu les conduire lui-même à la nage; mais la goutte ne lui permettoit pas de mettre les pieds dans l'eau. Il s'embarqua dans un batteau de cuivre avec les ducs d'Enguien, de Bouillon, le prince de Marſillac & quelques autres. Il étoit déjà à quelques pas du rivage lorſqu'il apperçut un Cavalier, couvert de ſueur & de pouſſière, qui *Mémoires de l'Abbé de Choiſi.*

crioit qu'on l'attendît, ſinon qu'il
1672. alloit ſe jetter dans le fleuve. Le Prince reconnut le duc de Longueville, & craignant qu'il ne périt à cauſe de la laſſitude de ſon cheval, il vint le prendre & pourſuivit ſa route en côtoyant l'armée.

Cependant Wurts, qui avoit paſſé la nuit ſous les armes, entre lui-même dans le fleuve, à la tête de ſa Cavalerie, pour charger l'ennemi. Les Cuiraſſiers, qui ne pouvoient ſe ſervir de leurs armes mouillées, parurent incertains & étonnés; mais raſſurés par les regards intrépides de Guiche & de Revel, ils avancèrent ſuivis de nouveaux eſcadrons qui ſembloient couvrir toute la ſurface du fleuve. L'artillerie étoit tellement diſpoſée qu'elle prenoit les Hollandois en flanc. Wurts en ce moment apperçoit une poignée de François qui, ayant abordé le rivage, accouroient à lui l'épée à la main. Il ſe retira de l'eau ſans fuir. Cependant le péril augmente, les François ſe multiplient: c'eſt alors que l'eſpérance

manquant à Wurts, on l'entendit crier aux ſiens : *Retirons-nous, c'eſt une diable de Nation à laquelle il n'eſt pas permis de réſiſter.* 1672.

Guiche, parvenu le premier à l'autre bord, range en bataille la Cavalerie à meſure qu'elle prend terre, & la mene à l'Infanterie Hollandoiſe abandonnée par Wurts. Mais cette troupe, vaincue par ſa propre frayeur, demanda quartier à genoux. Condé, qui deſcendoit de batteau, le lui promit, à condition qu'elle mettroit les armes bas ; en même temps il défendit aux ſiens de tirer ſur l'ennemi & de l'inſulter.

Tandis qu'il donnoit des ordres ſi ſages, les Volontaires, avides de combat, s'étoient échappés à ſes yeux. Ils marchoient aux Hollandois précédés par Enguien & Longueville dont la gloire & le péril excitoient depuis long-temps l'émulation. A l'aſpect de Longueville, qui ſe préſenta le premier à la barrière, l'ennemi crie quartier : *Non, non*, répondit le jeune

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, p. 157 & ſuiv.

Prince, échauffé par les fumées du
1672. vin, *point de quartier pour cette canaille.* En même temps il tire un coup de piſtolet. L'inſulte fut payée ſur-le-champ par une décharge qui renverſa Longueville mort, avec Guitri, Brouilli & Aubuſſon. Marſillac, Vivonne, Beauveau, Termes, Montauban, Coaſlin, Dumeſnil, Saulx & la Salle furent dangereuſement bleſſés. Revel l'avoit été, mais à la tête de ſa troupe dans le poſte qui lui étoit marqué par l'honneur & le devoir.

Condé s'étoit apperçu de l'éclipſe de ſon fils & de ſon neveu. Inquiet, tremblant pour les jours des deux Princes, dont il redoutoit l'excès de valeur, plain de preſſentiments funeſtes, il montoit à cheval pour les arracher au péril. Un Capitaine de Cavalerie ennemie, appellé Oſſembrock, qui ne s'étoit point enfui avec les autres, l'apperçoit, accourt & lui appuie le piſtolet à la tête. Un léger mouvement détourne le coup; Condé le reçut au poignet de la main gauche qui en fut fra-

Lettres de Peliſſon, t. I.

caſſé. La goutte rendoit la bleſſure extrêmement douloureuſe : mais, malgré les maux qu'il reſſentoit, Condé n'abandonna point le champ de bataille, qu'il n'eût immolé aux mânes de ſon neveu ce malheureux ramas d'ennemis qui ne s'étoit défendu que par déſeſpoir. Le Régiment d'Aylva, qui accouroit au ſecours de Wurts, eut le même ſort. 1672. *Annales de Hollande, t. II.*

Condé ſe laiſſa alors deſcendre de cheval & conduire dans une grange ſituée ſur le fleuve. Il fit mettre à côté de lui le cadavre du duc de Longueville, couvert d'un manteau; ce lugubre objet ne faiſoit qu'irriter ſa douleur. La deſtinée déplorable de ce neveu chéri, à qui il avoit ſervi de père, qu'il formoit à l'héroïſme, moiſſonné à vingt-quatre ans; l'idée du déſeſpoir de ſa Sœur qui aimoit uniquement un fils doué de grandes qualités, déchiroient ſon ame. Son affliction augmenta, lorſqu'il vit arriver chez lui l'Envoyé de la Confédération Polonoiſe qui venoit ſaluer le Duc en qualité de Roi, & le *Ibidem.*

1672. conduire à Dantzick, où les Grands de la Nation l'attendoient pour le mettre en poſſeſſion du trône & de la femme du foible Michel. L'Envoyé Polonois, témoin de la ſenſibilité de Condé, ne fut guère moins touché de l'état de l'oncle, que de la triſte deſtinée du neveu. *Eſt-ce donc là*, s'écrioit-il tout haut, *ce Prince dont un libelle infâme nous a fait un portrait ſi difforme. C'eſt donc ainſi que la méchanceté calomnie l'ame des plus grands hommes.*

Cependant le Roi avoit paſſé le fleuve ſur un pont de batteaux avec le reſte de la Cavalerie, & toute l'Infanterie. Son premier ſoin fut d'aller rendre viſite au Prince, étendu ſur un lit, & en proie aux maux les plus aigus. Il le remercia d'abord dans les termes les plus touchants, du ſervice ſignalé qu'il venoit de lui rendre; il lui témoigna enſuite un extrême regret de ſa bleſſure & de la mort de ſon neveu. Condé n'avoit beſoin d'être conſolé que ſur ce dernier événement; il mépriſoit ſa bleſſure, & en ſupportoit les

Lettres de Pélliſſon, t. I.

douleurs avec une conſtance magnanime. Mais le baume le plus ſalutaire que le Monarque verſa ſur tant de plaies, fut l'élévation du duc d'Enguien. Il donna à Turenne le commandement de l'armée de Condé, & à Enguien celui qu'avoit eu Turenne. 1672. *Mémoires de l'Abbé de Choiſi.*

Tel fut le ſuccès du fameux paſſage du Rhin. On a comparé l'action de Condé à celle d'Alexandre au Granique. Le Granique n'eſt qu'un ruiſſeau, cependant le danger fut plus grand pour le Roi de Macédoine. Il avoit une armée à combattre, au-lieu que le Prince n'eut à diſperſer qu'une poignée de lâches & de miſérables.

La victoire n'eut pas plutôt ouvert aux François le chemin du Betau, que le Prince d'Orange quitta avec précipitation les retranchements de l'Iſſel où il alloit être enveloppé; il ſe refugia derrière Utrecht. Le paſſage du Rhin fut l'action brillante & déciſive de cette campagne. Il porta la terreur dans le cœur de tous les ennemis. Qua-

1672. rante Places, parmi leſquelles on en comptoit beaucoup qui avoient arrêté autrefois de puiſſantes armées pendant des campagnes entières, tombèrent entre les mains du Roi, de Monſieur, du duc d'Enguien & de Turenne. Luxembourg, de ſon côté, conquit la Province entière de l'Ower-Iſſel. Les Hollandois, menacés depuis ſi long-temps ſe comportèrent comme ſi un orage ſoudain & imprévu étoit venu tout à coup fondre ſur eux. Les uns imploroient la clémence du Roi & embraſſoient ſes genoux; les autres fuyoient dans des barques. On eût dit que Louis XIV combattoit des Indiens ou des Mexicains, & non une Nation qui ne devoit ſa liberté qu'à ſon courage, & qui avoit porté plus loin qu'aucune autre la tactique de la guerre, & ſur-tout l'art d'attaquer & de défendre les Places. Le Soldat François rougiſſoit lui-même d'une victoire ſi facile. Il s'écrioit en voyant défiler devant lui les garniſons éperdues & tremblantes

Lettres de Péliſſon, t. I.

tremblantes : *O les lâches ! ô les traîtres !* 1672.

Condé avoit été tranſporté à Emerick pour être traité de ſa bleſſure. Il apprenoit dans ſon lit les ſuccès du Roi ; il demandoit ſans ceſſe s'il étoit à Amſterdam ; il n'avoit rien tant recommandé au Monarque que de couronner tous ſes exploits par la conquête de la Capitale. Impatient, il le conjure dans toutes ſes lettres de détacher ſix mille chevaux à toute bride, pour s'emparer d'Amſterdam. Turenne eut le malheur de s'oppoſer à ce conſeil. La Nature variée dans ſes dons n'accorde pas aux grands hommes les mêmes qualités. Turenne avoit plus les talents d'un défenſeur de la Patrie, que ceux d'un conquérant. Il repréſentoit que ſi l'on approchoit de cette ville floriſſante, elle lâcheroit ſes écluſes & ſubmergeroit le pays avec les troupes du Roi. Il ſe trompoit. Amſterdam, en proie à la frayeur, n'oſoit encore embraſſer un parti ſi vigoureux. D'ailleurs la ſéche-

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

reſſe étoit telle que les écluſes
1672. n'euſſent pu fournir aſſez d'eau pour inonder les environs de cette Capitale. Enfin la conſternation étoit ſi grande dans le pays que les Juifs d'Amſterdam, perſuadés qu'elle ne pouvoit échapper au joug, envoyèrent offrir deux millions de florins à Condé pour les garantir du pillage.

Mémoires de Gourville.

C'eſt donc avec raiſon qu'on blâma généralement Louis XIV de n'avoir pas plutôt fait uſage *du feu de Condé, que du plomb de Turenne.* Toute l'Europe attribua le ſalut de la Hollande à la bleſſure du Prince. Il faut entendre la Reine Chriſtine. *Les diſgraces de la Hollande me touchent autant que ſi j'étois née Hollandoiſe.... Dieu pardonne les lenteurs des Eſpagnols, la négligence de la Suède, les manières Françoiſes de l'Angleterre, & l'imprudence des Allemands. C'eſt ſur ce fondement que le Roi de France bâtit ſa fortune. Mais ſi le prince de Condé eſt bien bleſſé, j'eſtime cet accident plus important pour la Hollande que ſi elle eût gagné une bataille com-*

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

Mémoires de la Reine Chriſtine, t. III, p. 428 & ſuiv.

plette. J'eſtime la perſonne de ce Prince plus que toutes les forces de la France. Après ce que j'ai vu arriver à la Hollande, je crois qu'il n'y a plus rien d'impoſſible au monde; & ſi la ville d'Amſterdam eſt ſauvée, elle ne doit ſon ſalut, après Dieu, qu'à la bleſſure du prince de Condé. 1672.

Amſterdam, ſauvée par des conſeils timides, le fut une ſeconde fois par la négligence. Perſonne n'ignore que le comte de Rochefort, détaché avec un corps d'armée, manqua la priſe de Muyden faute d'activité, de prévoyance & de pénétration. Muyden pris, Amſterdam ſuccomboit. Mais le Vainqueur devoit laſſer la fortune à force de fautes. La plus grande, ſans doute, celle dont Louis XIV a le plus rougi le reſte de ſa vie, fut d'avoir refuſé la paix aux vaincus qui lui tendoient des mains ſuppliantes. Ils lui offroient Maëſtricht, le Brabant Hollandois, dix millions & d'autres avantages. Le Roi exigeoit que la République ajoutât au Brabant toutes les places ſituées ſur

Annales de Hollande, t. II.

1672. l'une & l'autre rive du Rhin, Nimègue & d'autres Fortereſſes qui lui ouvroient l'intérieur du Pays, qu'elle lui comptât vingt millions ; qu'elle rétablît l'exercice de la Religion Catholique ; qu'elle laiſſât aux François la liberté du commerce, par terre & par eau, ſans les aſſujétir à aucuns droits ; qu'elle lui fît tous les ans l'hommage d'une médaille d'or, par laquelle elle reconnoîtroit ne tenir ſa liberté que de la grandeur d'ame de ſon Vainqueur ; & enfin qu'elle ſatisfît à toutes les prétentions des Alliés de la France qui n'étoient pas moins exorbitantes. Ces conditions exigées, en faveur de la Religion & du commerce des François, bleſſoient trop ſenſiblement l'honneur, l'indépendance, la fortune & les principes du gouvernement Républicain. Louvois ne les propoſoit même qu'à regret ; il ne cherchoit qu'à rebuter & à écarter les Hollandois pour avoir le temps d'envahir le reſte de leurs Provinces. On ſçait que ce Miniſtre n'eut pas

Ibidem.

honte d'insulter à la foiblesse, au malheur & au caractère des Hollandois. Il fit refuser audience à l'Envoyé du prince d'Orange, sous prétexte que son Maître n'étoit qu'un particulier avec qui la France n'avoit rien à démêler. Tant de fierté rendit le cœur aux Hollandois. Ils aimèrent mieux combattre & périr, s'il le falloit, que de vivre deshonorés & ruinés. 1672.

Dès-lors l'enthousiasme de la liberté fit éclore, dans un Peuple de Négociants, de Fabriquants, de Matelots, de Pêcheurs & d'Ouvriers, des vertus & des sentiments dignes de Rome même. C'est ainsi que l'homme réduit aux extrêmités du désespoir, trouve dans le désespoir même des forces, une vigueur & un courage invincible. Amsterdam, qui attendoit un Maître à genoux, donna l'exemple de la magnanimité. Un Magistrat, appellé Hassalaër, harangua la multitude avec une véhémence digne de ces Républicains, dont l'Histoire ancienne nous a conservé le caractère énergique. *Citoyens,* *Ibidem.*

disoit-il, *il n'est pas seulement ici ques-*
1672. *tion de combattre pour la liberté d'Amsterdam & de la Hollande, mais pour celle de toute l'Europe. Sa destinée est entre nos mains ; elle dépend de nos résolutions. Nous conquis & subjugués, rien n'arrêtera les François ; ils deviendront les maîtres de toutes les Nations. Souffrirons-nous qu'on nous reproche d'avoir entraîné la servitude générale, en souscrivant à notre esclavage particulier? Donnons, chers Citoyens, donnons à l'Univers des preuves éclatantes de constance & d'intrépidité. Laissons à la postérité un monument éternel de notre*
Ibidem. *amour pour la liberté : combattons jusqu'au dernier soupir, & mourons, s'il le faut, pour notre religion, notre indépendance, nos biens, nos femmes & nos enfants.* Le cri du patriotisme passe dans tous les cœurs. Amsterdam détruit ses fauxbourgs & ses maisons de campagnes, rétablit ses bastions, couvre ses remparts d'artillerie, arme tous ses Habitants, &, comme si ces précautions n'eussent pas suffies contre un ennemi si redoutable, elle appelle la mer

à ſon ſecours, & s'abandonne à la merci d'un élément dont elle tenoit ſa gloire, ſa proſpérité & ſes richeſſes : en un mot, on perce les digues, on lâche les écluſes. Les environs de la Capitale, la Hollande entiere ſubmergée, ne préſentent plus que l'aſpect effrayant du vaſte Océan ſur lequel ſurnagent quelques Fortereſſes & quelques Vaiſſeaux. La République n'exiſtoit plus que ſur l'eau. Un parti ſi déſeſpéré coûta des ſommes immenſes ; preſque tous les beſtiaux périrent ; les maladies contagieuſes enlevèrent une quantité étonnante de familles entaſſées les unes ſur les autres dans les Villes. Ce Pays, le chef-d'œuvre de l'induſtrie humaine, eût été ruiné, & peut-être anéanti ſans les reſſources d'un commerce immenſe. 1672.

Des deux factions qui déchiroient les entrailles de la République, l'une tomba ſous le même coup qui fit périr les de Witt ; l'autre triompha en la perſonne du prince d'Orange. Il acquit une puiſſance preſque illimitée, & il ne s'en ſervit

que pour ſoulever toute l'Europe
1672. contre la France.

Les fautes ſe multiplioient dans le conſeil du Roi. Condé arrêté long-temps à Emerick, par une éréſipelle & une attaque de goutte qui s'étoient jointes à ſa bleſſure, ne les apprenoit qu'en gémiſſant. Il ſe fit tranſporter à Utrecht pour être utile par ſes conſeils, s'il ne pouvoit l'être par ſon bras. Le Roi ſe rendit chez lui & on délibéra ſi l'on garderoit les Villes priſes, ou ſi on les démanteleroit. Condé dit qu'il falloit ſacrifier les vains honneurs de la conquête à la ſûreté & à la gloire de l'Etat. Il fit voir que le Roi ne pouvoit contenir l'Allemagne, le Nord & l'Eſpagne, jaloux de ſes progrès, qu'en conſervant une armée formidable, toujours diſpoſée à fondre ſur celui qui oſeroit embraſſer la défenſe des Vaincus. Il concluoit en diſant qu'il falloit garder trois ou quatre poſtes importants & abandonner les autres, après les avoir démolis. Turenne adopta le ſentiment de Condé dans toute ſon

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Hiſtoire de Turenne, t. II.

étendue, & il n'y eut que le marquis de Louvois qui eut la témérité 1672.
de combattre l'avis des deux plus grands hommes de guerre de leur ſiècle. Louis XIV eut la foibleſſe de ſouſcrire aux vues d'un Miniſtre ambitieux, qui ne multiplioit les places & les garniſons que pour avoir plus d'emplois à diſtribuer. Tel fut le conſeil imprudent où vint ſe briſer une puiſſance qui avoit menacé de tout engloutir. Qu'arriva-t-il ? On n'étoit pas encore au mois d'Août que le Monarque ſe trouva ſans armée. Toutes ſes troupes étoient éparſes & diſperſées dans plus de quarantes places, & il fut obligé de s'en retourner à Verſailles avec ſa Maiſon militaire, dont la retraite affoibliſſoit encore ſes forces en Hollande. Il trouva en arrivant à Paris tous les arts occupés à conſacrer la gloire de ſes exploits par des monuments qui ne furent achevés que lorſque la conquête lui eut échappé.

Avant que de reprendre la route de ſes Etats, le Roi alla rendre

1672. visite à Condé, toujours retenu au lit par la goutte & sa blessure. Il lui fit un aveu magnanime de ses fautes. *Ah ! mon Cousin*, lui dit-il, *si j'avois suivi vos conseils, je ne me verrois pas réduit à sortir de la Hollande, au milieu de la campagne, faute de troupes pour poursuivre la victoire.*

Manuscrits de l'Histoire de Condé.

L'ascendant fatal de Louvois lui fit commettre une nouvelle faute, qui ne fut pas moins funeste. Il étoit tombé entre les mains du Roi plus de trente mille prisonniers dans le cours de ses conquêtes. Le Ministre se trouvoit incommodé & surchargé de cette multitude. Condé lui conseilla de l'envoyer en Languedoc pour achever le fameux canal de cette Province. Le Ministre aima mieux les relâcher pour cinquante mille écus, tant il méprisoit les troupes Hollandoises. Mais ces prisonniers, qui n'avoient connu que la honte & l'opprobre sous des Chefs lâches ou perfides, devinrent des hommes, des Soldats & des Citoyens entre les mains du prince d'Orange.

Annales de Basnage, t. II.

Dès que Condé ſe vit en état de ſoutenir le mouvement de la voiture, il prit le parti de traverſer les Pays Bas à petites journées pour achever de ſe rétablir à Chantilli. On le reçut partout avec des honneurs extraordinaires. Le Peuple accouroit en foule ſur ſon paſſage. Il ne pouvoit ſe raſſaſier de la vue d'un Héros dont il conſervoit le plus tendre ſouvenir. La haute nobleſſe lui formoit un cortège brillant, à la tête duquel on voyoit le comte de Montercy, Gouverneur des Pays-Bas. Condé, né obſervateur, pénétra les vues du Comte, & démêla ſa politique & ſon caractère. Il rendit au Roi un compte exact des forces & des villes du Pays: enfin il trouva le ſecret d'enlever à l'Eſpagne le comte de Marſin, le ſeul Général ſur qui cette Monarchie put compter. Il n'en coûta au Roi qu'une ſomme médiocre & une Compagnie de Gendarmes pour le fils du Comte. Mais la mort de ce Capitaine illuſtre, arrivée bientôt après, priva

1672.

Recueil de Lettres, pour ſervir à l'hiſtoire militaire de Louis XIV, t. I, p. 87.

le Roi des ſervices qu'il étoit en
1672. droit d'attendre de ſon expérience & de ſa valeur.

Tandis que le Prince reſpiroit à Chantilli, Turenne & Luxembourg ſoutenoient la fortune de la France en Allemagne & en Hollande. L'Europe s'étoit tue devant les victoires du Roi : elle laiſſoit périr la Hollande. Dans cet abattement univerſel, il n'y eut que l'Electeur de Brandebourg qui fut attendri par les cris plaintifs de la République, il vola à ſon ſecours avec vingt-cinq mille hommes. Son exemple entraîna l'Empereur Léopold : il envoya Montecuculli en Weſtphalie avec dix-huit mille hommes. Enfin, le vieux duc de Lorraine, errant & fugitif, trouva le ſecret de raſſembler dix mille hommes, à la tête deſquels il vouloit avoir encore une fois la conſolation de combattre les François, avant que de rendre le dernier ſoupir. Turenne n'avoit que quinze mille hommes à oppoſer à un ſi grand nombre d'ennemis. Le Roi, craignant qu'il ne ſuccombât,

Hiſtoire du vicomte de Turenne, t. I.

jetta les yeux sur Condé pour lui confier, conjointement avec le Vicomte, le salut de l'Etat. Le Prince étoit chargé de la défense du haut Rhin, de l'Alsace, de la Lorraine & du pays Messin. 1672.

Condé partit seul de Chantilli, avec le duc d'Enguien. Sa blessure n'étoit pas tellement guérie, qu'on n'appréhendât qu'il ne fût estropié de plusieurs doigts. Il forma en peu de temps une armée de dix-huit mille hommes de troupes & de milices dispersées en Lorraine & en Alsace. Turenne rendit le bas Rhin si respectable par la profondeur de ses manœuvres, que l'ennemi, désespérant de passer le fleuve à Coblents, prit le parti de le remonter pour pénétrer en Alsace par le pont de Strasbourg, dont les Habitants lui étoient dévoués. Mais Condé trouva le moyen de faire brûler ce pont avec des batteaux chargés de feux d'artifice. L'armée combinée erra pendant trois mois dans les Electorats de Mayence, de Treves & dans le Palatinat, sans pouvoir s'ouvrir

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

un chemin en France. Ces contrées
1672. floriſſantes furent entiérement dévaſtées & ruinées. Les troupes Allemandes, épuiſées de tant de marches & de contre-marches dans une ſaiſon rigoureuſe, ſe virent en proie aux maladies qui enlevèrent plus d'hommes & de chevaux que la bataille la plus ſanglante. L'Electeur de Brandebourg renonca à la diverſion puiſſante qu'il avoit tentée en Alſace ; il deſcendit vers l'Electorat de Cologne & l'Evêché de Munſter, réſolu de faire éprouver aux Alliés de la France les maux dont Condé avoit garanti ſa Patrie. Mais il trouva ſur ſa route Turenne qui, fortifié d'une partie des troupes du Prince, lui oppoſa une barrière impénétrable. Bientôt, pourſuivi lui-même par Turenne, il fut chaſſé de la Weſtphalie, & obligé enfin de demander la paix qui lui fut accordée l'année ſuivante.

Pendant ce temps-là Condé ravageoit l'Electorat de Trèves, où ſes troupes firent un butin immenſe. Il détacha enſuite ſa Cavalerie au

Annales de Hollande, t. II.

ſecours de Charleroi. Guillaume, vaincu dans ſa Patrie, avoit oſé tranſporter le théâtre de la guerre chez ſon ennemi. La fortune ne ſeconda pas ſon audace : réduit à lever le ſiège & à fuir, il ne rentra en Hollande que pour être témoin des ravages & des ſuccès de Luxembourg, que la victoire couronnoit par-tout. 1672.

Condé ramena ſon armée, diminuée par tant de détachements, dans le duché de Luxembourg. Il établit ſon quartier à Cirk. Cette campagne, commencée au mois d'Avril, & prolongée juſqu'à la fin de Décembre, avoit fatigué cruellement les troupes. De-là les maladies qui régnoient parmi elles. On comptoit dans le camp & les villages voiſins, plus de deux mille Soldats, luttants avec la mort, & hors d'état d'être tranſportés. Pour comble de malheur, la Moſelle & toutes les rivières étoient débordées ; les chemins impraticables, & les vivres rares & difficiles : chaque jour voyoit augmenter la mi-

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

sère & les incommodités de l'armée.
1672. Condé agit en père & en bienfaiteur de l'humanité. Il fit voir que s'il étoit le Général de son temps qui exigeoit le plus de discipline & de services des troupes, il étoit en même temps celui qui veilloit avec le plus de soin à leur conservation. Il prodigua l'argent & les secours de toute espèce en faveur des malheureux. On le pressoit de décamper & d'abandonner les malades & les blessés qui eussent été égorgés par la garnison de Luxembourg. Le Prince ne pouvoit s'y résoudre ; il n'opposa aux plaintes & aux murmures que la patience & le sentiment du patriotisme. *Je sais*, disoit il, *qu'on est mal ici, qu'on y souffre beaucoup ; mais il s'agit de soulager & de consoler des malheureux, de sauver des Soldats à l'Etat, & de les préserver du désespoir.* Il recueillit enfin la plus douce récompense de son zèle paternel. Les rivières rentrèrent dans leurs lits & l'abondance dans le camp. Il ramena son armée entière à Metz, excepté une trentaine de Soldats

qui payèrent le tribut à la nature.

Cette action, moins admirée qu'une victoire, valut pourtant au Prince des hommages tendres & empreſſés. Elle lui mérita le titre précieux de père des pauvres Soldats. Le Royaume entier fut touché de tant de ſenſibilité. Le libérateur de deux mille Citoyens eût été plus chéri & plus honoré à Rome, que le deſtructeur de dix mille ennemis. 1672.

Louis XIV lui ſut un gré particulier de ce dernier ſervice; il ne pouvoit l'en payer qu'en le mettant à portée de lui en rendre de nouveaux. Il s'agiſſoit de rendre la frontière de l'Alſace, de la Lorraine & du pays Meſſin impénétrables aux débordements des armées Allemandes. Le Roi s'en rapporta ſans réſerve aux lumières & à l'expérience du Prince. Condé, ſuivi d'Enguien & de Vauban, viſita tous les bords du Rhin, de la Moſelle & de la Meuſe; il condamna des poſtes, il en rétablit d'autres; enfin il donna des ordres ſi ſages qu'ils mirent le Royaume à couvert d'une invaſion pendant le reſte de la guerre.

Recueil de Lettres, t. I. p. 143.

1672. Le Roi, non content de mettre ſes frontières en ſûreté, méditoit de porter le ravage & la terreur chez tous ſes ennemis à la fois. Il avoit réſolu d'envoyer Turenne en Allemagne ; de faire pénétrer Luxembourg, à travers les glaces, juſque dans le cœur de la Hollande ; de charger Condé de la conquête de la Franche-comté, & de fondre lui-même ſur les Pays-Bas. Il ſoumit ſon projet à l'examen & aux réflexions de Condé qui poſſédoit alors toute ſa confiance. Telle étoit la haute idée qu'il avoit conçue de ce grand homme, qu'il croyoit ne pouvoir louer avec énergie une belle action, ou un beau raiſonnement, qu'en diſant : *M. le Prince n'auroit pas mieux fait. M. le Prince ne ſe ſeroit pas mieux exprimé.* Condé admira le courage du Roi, mais il trouva ſon plan trop vaſte. Il approuva les expéditions de Turenne & de Luxembourg. Quant à l'invaſion de la Franche-comté & des Pays-Bas, il faiſoit voir au Roi qu'il n'avoit pas aſſez de vieille Infan-

Ibidem, p. 158.

terie pour exécuter en même temps deux entrepriſes ſi conſidérables. Il ouvroit à ſon Maître de nouveaux moyens de vaincre ; mais il l'exhortoit à ne les employer que lorſque les conjonctures ſeroient plus favorables. 1672.

La vérité & la ſageſſe de ſes conſeils frappèrent vivement le Roi ; il les adopta entiérement, & le remercia de ſes ſervices & de ſes travaux, avec une effuſion de cœur bien capable de l'attendrir. *Je ne doute nullement*, lui marquoit-il, *que vous n'ayez eu bien de la joie de la levée du ſiège de Charleroi. Je crois que nous ſommes enſemble de manière que tout ce qui nous arrive nous touche également. Tout ce qui me flatte*, ajoute-t-il, *c'eſt le concert & l'union qui régnent entre mes Généraux, & l'envie que tout le monde a que tout réuſſiſſe. Il ne tiendra pas à moi que tout n'aille bien.* Il finiſſoit ainſi : *Vous pouvez compter que toute mon amitié vous eſt aſſurée ; dites à votre fils que je n'en ai pas moins pour lui : je crois que cette égalité ne vous déplaira pas.* C'étoit porter la

Ibidem, p. 267.

1672. vie & la joie dans le cœur de ce tendre père, que d'aſſocier ſon fils à une amitié ſi glorieuſe. Enfin le Roi mit le comble à la ſatisfaction du Prince en l'accueillant avec diſtinction à la fin de la Campagne. Il ſe leva avec précipitation pour aller au-devant de lui ; il ſe jetta à ſon cou, l'embraſſa pluſieurs fois & le tint long-temps ſerré dans ſes bras. Il faut avouer qu'un Monarque auſſi ſenſible étoit bien digne de commander à tous les grands hommes qui entouroient ſon trône.

Lettres de Pélisſon, t. I.

SOMMAIRE
DU NEUVIÈME LIVRE.

CAMPAGNE de 1673. Condé commande l'armée en Hollande ; belle conduite de ce Prince ; il plaide les intérêts du Peuple conquis auprès de la Cour ; il tombe malade à Utrecht ; il attire auprès de lui les Gens de lettres ; il veut s'attacher Spinoſa. Ouverture de la Campagne. Condé eſt arrêté par-tout par l'inondation ; ſes efforts pour pénétrer dans l'intérieur de la Hollande ; il trouve des obſtacles inſurmontables ; il favoriſe la priſe de Maëſtricht. Le Roi quitte les bords de la Meuſe ; il marche en Alſace. Condé prépare le ſiège de Bolduc. L'Empereur déclare la guerre à la France. Le Prince reçoit ordre d'entrer dans les Pays-Bas. Acte d'hoſtilité de la part de l'Eſpagne. La guerre éclate entre les deux Couronnes. Embarras de Condé ; il met la Flandre Françoiſe à couvert d'une

invaſion. Le prince d'Orange prend Naerden & enſuite Bonn. La France évacue ſes conquêtes en Hollande. Fin de la Campagne. Traits particuliers. La France eſt abandonnée de ſes Alliés : fermeté de Louis XIV ; il entre en Franche-comté ; conquête de cette Province. Condé commande dans les Pays-Bas. Imprudence du maréchal de Bellefond. Le Prince marche à ſon ſecours ſur la frontière de la Hollande & le ſauve d'une défaite. Forces & projets des Alliés ; ils ſe flattent de conquérir la Champagne & de pénétrer à Paris. Condé les arrête par-tout. Bataille de Senef ; deſcription de cette bataille. Les deux Partis s'attribuent la victoire. Condé fait lever le ſiège d'Oudenarde à l'ennemi ; il envoie l'élite de ſes forces au vicomte de Turenne. Fin de la Campagne dans les Pays Bas. Beau trait du Roi envers Condé. Campagne de 1675. *Condé eſt déclaré Généraliſſime de toutes les troupes, depuis la mer, juſqu'à la Moſelle. Le Roi ne prend que la qualité de Volontaire. Conquête de Dinant & de Hui ; ſiège de Limbourg ; le prince d'Orange marche au*

ſecours de la Place ; le Roi s'avance au-devant de lui ; Condé ſe partage entre le ſiège & l'armée. La perte de Limbourg entraîne la conquête de la Province du même nom. Condé porte le fer & le feu dans toute l'étendue des Pays-Bas ; il envoie une partie de ſes forces en Alſace au ſecours de Turenne. Le prince d'Orange devient ſupérieur. Belle conduite de Condé ; il fait échouer tous les deſſeins de l'ennemi & le bat en détail. Mort de Turenne ; le Roi confie à Condé le ſalut de l'Alſace. Triſte état de la ſanté du Prince, il part & laiſſe le commandement de l'armée de Flandre à Luxembourg. Combat d'Altenheim ; les François repouſſent l'ennemi & repaſſent le Rhin. Le maréchal de Créqui perd la bataille de Conſarbrick ; Soulévements en Guienne & en Bretagne ; étonnement du Royaume. Condé parvient en Alſace ; il raſſure l'armée & menace les Habitants de Strasbourg ; il fait lever le ſiège d'Haguenau à Montecuculli, & enſuite celui de Saverne ; il oblige l'ennemi de repaſſer le Rhin. Fin de la Campagne. Le Roi nomme Condé pour Général de

l'armée d'Alſace en 1676 ; *le Prince demande que ſon fils lui ſoit aſſocié dans le commandement. Louvois engage le Roi à ſe paſſer des ſervices du père & du fils. Condé conſulté ſur le ſiège de Philisbourg ; ſa réponſe. Paix de Nimègue. Retraite de Condé à Chantilli ; ſes occupations & ſa conduite. Divers traits particuliers. Converſion de Condé. La ducheſſe de Bourbon tombe malade à Fontainebleau. Inquiétude & tendreſſe du Prince ; il vole à ſon ſecours. Maladie du Prince ; ſa mort ; regrets de toute la France. Divers traits qui ſervent à le faire connoître ; Anecdotes. Portrait de Condé , par la Bruyère. Fin de l'Ouvrage.*

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE NEUVIÈME.

1673.

LOUIS XIV, dans ſes plus grands ſuccès, avoit déclaré qu'il aimoit mieux les Hollandois pour ſes voiſins & ſes tributaires, que pour ſes ſu- 1673. *Annales de Baſnage, t. II.*

1673. jets. Il ne les avoit attaqués que pour les humilier, les affoiblir & ſur-tout les empêcher de ſecourir les Pays-Bas, dont il dévoroit ſecrétement la conquête. L'Europe, attentive à ſes projets les déconcerta. Il eut beau mettre de puiſſantes armées ſur pied, il en eut de plus puiſſantes à combattre. Il accoutuma la République chrétienne à des guerres plus diſpendieuſes, plus ſanglantes. Le ſang & l'or des Nations furent prodigués. Il en eût moins fallu pour changer les déſerts de l'Amérique en Colonies floriſſantes; pour étendre par-tout la culture, le commerce, les arts & l'abondance; & pour verſer ſur l'humanité tout le bonheur dont elle eſt ſuſceptible. Eh! qui, en réfléchiſſant ſur le fruit amer que Louis XIV, ce Monarque d'ailleurs ſi grand, recueillit à la fin de ſa pénible carrière, de tant d'application, de vigilance, de fermeté, & de tous ces préparatifs qui étonnent l'imagination, ne gémiroit ſur le ſort des Rois & des Peuples, ani-

més de la paſſion fatale de conquérir ! 1673.

Mais Louis XIV triomphoit alors. La Hollande, réduite à quatre Provinces preſque entiérement ſubmergées, paroiſſoit dévouée à l'anéantiſſement. Elle eût ceſſé d'exiſter ſi ſon ennemi eût employé autant d'induſtrie à profiter de la victoire qu'il en avoit apporté à la préparer.

Les fautes du Monarque, ou plutôt celles de Louvois, preſque inſéparables de la proſpérité, avoient ſuſpendu, ſur la fin de la campagne précédente, la chûte de la République. Le Conquérant, craignant de compromettre ſa gloire & ſa puiſſance dans un pays qui ne préſentoit plus à l'audace que des abîmes, jugea à propos de la laiſſer reſpirer. Il crut qu'en ne tentant rien, les Hollandois, en proie à tous les maux, n'en périroient pas moins. L'événement confondit ſes eſpérances. Attaqué de toute part, abandonné de ſes Alliés, il ſe vit obligé de lâcher ſa proie. La Hollande ſortit enfin *Ibidem.*

1673. du ſein des flots, & les troupes qui l'avoient preſque aſſervie ne ſe retirèrent pas ſans peine d'un pays où elles étoient entrées en triomphe.

Voici quels furent les préparatifs & les projets du Roi. Il mit trois armées ſur pied; il ſe réſerva la conduite de la premiere, à la tête de laquelle il devoit attaquer Maëſtricht. Il donna le commandement des deux autres à Condé & à Turenne, chargés de contenir la Hollande & l'Allemagne : ce n'étoit, à proprement parler, que des armées d'obſervation. Condé ne put s'empêcher de faire ſentir au Roi combien il lui en coûteroit de ne pouvoir lui rendre des ſervices ſignalés dans des Provinces où tous les efforts du génie & de l'art échoueroient contre l'inondation. *Je ſçais bien, mon Couſin*, lui répondit le Monarque, *que vous ne vous diſtinguerez point par des exploits auſſi éclatants que par le paſſé, mais en tenant le prince d'Orange en échec, en le concentrant dans ſes Marais, vous mettrez le comble aux revers de la*

Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huillier.

Hollande, & vous assurerez mes succès.

On admira la modestie & le zèle de Luxembourg. Il avoit rendu de si grands services en Hollande, que le Roi lui avoit promis de ne le faire désormais commander qu'en chef. Mais il n'eut pas plutôt appris qu'il étoit destiné à servir sous Condé, qu'il en remercia le Roi comme d'une grace qui alloit le mettre à portée de s'instruire sous un si grand maître. Ce trait magnanime a peu d'exemples dans les Républiques, & presque point dans les Monarchies. 1673.

Lettres pour servir à l'histoire militaire de Louis XIV, t. I, p. 300 & suiv.

Le premier soin de Condé, en arrivant en Hollande, fut de visiter les places conquises. Le Roi, éclairé enfin par l'expérience, avoit compris qu'il ne pouvoit laisser de garnison dans toutes ces villes, sans diminuer ses forces de moitié. Condé vit d'un coup d'œil les postes qui méritoient d'être conservés, & ceux qui devoient être abandonnés à eux-mêmes. Il mit les uns en un meilleur état de défense, & fit détruire les fortifications des autres.

1673. Il agit avec tant de ſagacité & de diſcernement que l'ennemi n'oſa ſeulement eſſayer de s'établir dans aucune des places évacuées.

En parcourant les Provinces ſubjuguées, le Prince vit par-tout le tableau de la miſère, de l'abattement & du déſeſpoir. Les Bourgs, les Maiſons & les Châteaux étoient abandonnés par des Citoyens malheureux, qui ne redoutoient pas moins la licence & les outrages du Vainqueur que ſes rapines. Condé fut d'autant plus touché qu'à l'exemple d'Alexandre, il n'eût ſouhaité de conquérir l'Univers que pour le rendre plus heureux. On avoit ſuivi, la campagne précédente, des principes plus humains; on avoit traité avec douceur des Peuples qui avoient, pour ainſi dire, volé au-devant du joug : c'étoit ſans doute dans l'eſpérance de gagner ceux qui avoient encore les armes à la main. Mais Louvois, voyant que ceux-ci avoient préféré de ſe ſoumettre à l'empire de la mer, plutôt qu'à celui du Roi, ne garda

Ibidem, t. II, p. 13.

plus de ménagements envers leurs Compatriotes. Il entreprit de les dépouiller de tous leurs biens par des taxes continuelles. Les vexations des gens d'affaires ajoutoient encore aux malheurs des Vaincus. On ne voyoit qu'exécutions militaires; on n'entendoit que cris, que gémiſſements, que malédictions. Condé entreprit de déciller les yeux à Louvois ſur les ſuites de ſa politique infortunée. *Je ne ſçaurois m'empêcher*, lui écrivoit-il, *de vous dire que je trouve les eſprits de ces Peuples-ci tout autres que l'année paſſée. Ils ſont tous au déſeſpoir à cauſe des taxes inſupportables qu'on leur impoſe tous les jours. Il me ſemble que le profit qu'on en a tiré, au delà de ce qu'on auroit pu en tirer par douceur, eſt bien médiocre, & ne vaut pas l'averſion cruelle qu'on s'eſt attirée.* Mais Louvois n'eût pas cru être Miniſtre de la guerre, s'il eût eu des entrailles. Il avoit d'ailleurs voué aux Hollandois un mépris & une haine qu'ils ne méritoient pas : enfin il eût bien voulu ne pas laiſſer un florin dans 1673.

1673. ces malheureuſes Provinces, ſi les circonſtances obligeoient la France à les abandonner. Le ton léger, froid & badin avec lequel il répondit au Prince, annonce toute la dureté de ſon ame. « Le Roi ſçait bien, lui mandoit-il, « que les taxes qu'il a » ordonné à M. Robert (*a*) de lever » ſur les Peuples de Hollande ne » peuvent les avoir mis de bonne » humeur, ni leur faire ſouhaiter » de reſter ſous ſa domination; mais » Sa Majeſté a trouvé que de l'argent » valoit mieux que leurs bonnes » graces; & qu'outre cela il ſeroit » fort utile de faire crier en Hol- » lande tous les particuliers qui per- » dent leurs biens. C'eſt pourquoi » Elle deſire qu'on continue à tenir » la même conduite, & que V. A. » paroiſſe auſſi méchante & auſſi » impitoyable à ceux qui viennent » lui faire leurs repréſentations, » qu'elle le ſeroit peu ſi elle ſuivoit » ſon naturel ».

Ibidem, t. II, p. 13.

Condé ne ſe laſſoit point de plai-

(*a*) Intendant de la Province d'Utrecht.

der la cauſe de l'humanité. « Je ne
» vous dirai plus rien après cette 1673.
» fois-ci, écrivoit-il à Louvois, au
» ſujet des taxes dont vous me par-
» lez : mais pardonnez-moi ſi je vous
» dis que ce qu'on a tiré d'argent *Ibidem, t. I,*
» par cette voie-là, au-deſſus de *p.* 368.
» ce qu'on en auroit pu tirer par
» des voies qui n'auroient pas mis
» les Peuples au déſeſpoir, n'eſt
» pas une choſe fort conſidérable.
» J'oſerois même dire que cela eſt
» d'un prix bien au-deſſous de leurs
» bonnes graces ; puiſque par elles
» on auroit peut-être vu quelques
» révolutions plus grandes que celles
» qui ſont arrivées. Il n'auroit pas
» même été difficile de faire crier
» beaucoup de particuliers en Hol-
» lande ſans faire crier ceux qui
» ſont demeurés ici. Ç'auroit pu
» être une choſe fort utile d'en-
» tendre louer ceux-ci, & crier ceux-
» là. Je vais pourtant prendre mon
» front d'airain, puiſque vous le
» voulez ainſi, & être le plus impi-
» toyable du monde ».

Si Condé eut les mains liées pour

exercer ſa bienfaiſance dans toute
1673. ſon étendue, il fit au-moins tout ce qui dépendoit de lui pour ſoulager les vaincus. Sa préſence fut un bienfait pour eux ; elle les laiſſa reſpirer. Les François s'étoient montrés depuis un an en Hollande, tels que l'Hiſtoire nous les préſente dans tous les ſiècles : le premier peuple de l'univers pour conquérir, & le dernier pour conſerver ſes conquêtes. On ne ſçavoit qui l'emportoit ou de la rapacité, ou de la licence, ou de l'indiſcrétion de l'impétueux Vainqueur. Son avarice ſacrilège n'avoit épargné ni les temples ni les tombeaux. Ses mœurs effrénées, ſa gaieté diſſolue, ſes entrepriſes galantes dont il faiſoit publiquement trophée, ſon air vain & railleur, le ridicule qu'il répandoit ſur le caractère ſimple des Hollandois, étoient bien capables de ſoulever contre lui non ſeulement une Nation libre & vertueuſe, mais celles qui ſont avilies ſous le ſceptre du deſpotiſme. Pour comble de malheur la corruption, l'eſprit de rapine & de brigan-

Lettre du colonel Stoup, t. I, p. 124.

dage avoient pénétré par-tout, & preſque tous les principaux chefs, excepté Luxembourg & le colonel Stoup (*a*), n'en avoient été exempts. Il n'eût tenu qu'à Condé, maître preſque abſolu de ces pays autrefois ſi opulents, d'en achever la ruine, en s'en appropriant les dépouilles : mais il n'étoit touché que de l'amour de la gloire & de la juſtice. Il portoit le déſintéreſſement au point que les commandements, ſi utiles à tant d'autres Généraux, n'étoient que diſpendieux & ruineux pour lui ; il négligeoit juſqu'aux droits légitimes de ſa place ; & c'étoit ſur ſes propres fonds qu'il prenoit ces dépenſes ſourdes que le bien du ſervice exige ſi ſouvent des Généraux. 1673.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Si quelqu'un eſt en droit d'armer la diſcipline de toute ſa rigueur, c'eſt ſans doute un Général qui donne l'exemple de l'intégrité. Condé parvint à ſe faire autant redouter des ſiens que de l'ennemi ; mais en ſe déclarant le protecteur des opprimés, le ver-

(*a*) Commandant d'Utrecht.

1673. geur des Loix de l'humanité, il ſe montra le père du Soldat que la licence expoſoit à mourir de faim. Tout s'étoit anéanti ſous ſes impitoyables mains. Il avoit conſommé, ou plutôt détruit toutes les ſubſiſtances du pays, & particuliérement les beſtiaux qui, avant l'invaſion, étoient innombrables. Il étoit preſque réduit à ne vivre, avec le Peuple conquis, que de pain & d'eau. Condé obtint du Roi une augmentation de paye pour les corps auxquels il confia la défenſe des poſtes les plus avancés dans le pays ennemi.

Lettre de Condé à Louvois, t. I, p. 375 & ſuiv.

Après avoir rétabli par-tout l'ordre & la juſtice, Condé s'achemina à Utrecht où la réputation de ſa fermeté & de ſes vertus l'avoient précédé. On le reçut avec les honneurs qu'on rend aux têtes Couronnées, & des acclamations qui n'accompagnent pas toujours ces honneurs. Le colonel Stoup, avec les Magiſtrats & la Nobleſſe, fut au-devant de lui juſqu'au de-là des portes de la Ville, dont il lui pré-

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

ſenta les clefs dans un baſſin d'or. Le Prince entra dans Utrecht au bruit de l'artillerie & au ſon de toutes les cloches, au milieu d'une double haie de troupes, & ſuivi de tous les Citoyens. Il fut conduit en triomphe au Palais qui lui étoit deſtiné. 1673.

Le premier ſoin du Prince fut d'envoyer au Roi & à Turenne toutes les vieilles troupes qui avoient hiverné dans les conquêtes. Il reçut en leur place des régiments nouvellement levés, & preſque tous compoſés de jeunes apprentifs. On ſçait que Condé ayant demandé au célèbre Deſpréaux, qui aſſiſtoit à la revue de cette armée, ce qu'il en penſoit: *Je penſe*, lui dit le Poëte, *qu'elle ſera fort bonne lorſqu'elle ſera majeure*: mais l'émulation la rendit telle avant la fin de la campagne. Ces François, ſi jeunes, ſi peu aguerris, prirent un tel aſcendant ſur l'ennemi, qu'il n'avoit qu'à paroître pour être battu ou mis en fuite. Il n'étoit pas rare de voir cent d'entr'eux battre deux cents Hollandois.

Lettres de Madame de Sévigné, t. II.

1673. Condé alloit conduire cette armée en campagne, lorſqu'il fut ſurpris & arrêté par la plus violente attaque de goutte qu'il eût encore reſſentie. Il charmoit ſes douleurs par la converſation des gens de lettres dont la Hollande étoit alors remplie, & qui preſque tous avoient choiſi un aſyle à Utrecht, pour y vivre ſous la protection d'un Roi, ami & protecteur des arts. Le Palais de Condé leur fut ouvert à tous, il les entretint de tous les genres de littérature dans leſquels ils s'étoient exercés. Ces Citoyens de tous les ſiècles, étonnés de l'étendue & de la profondeur des connoiſſances du Prince, le trouvèrent plus grand que ſa renommée. Ils l'appelloient hautement le plus ſçavant des braves, & le plus brave des ſçavants. La Religion fut principalement l'objet des conférences de Condé. Il y avoit long-temps qu'il faiſoit une étude particulière de tous les cultes qui diviſent les hommes; & perſonne ne les examina jamais avec un eſprit plus libre & plus

exempt de préjugés. Si l'on eût apprécié ſes ſentiments par tout ce qui lui échappoit dans le commerce de ſes amis, on eût dit qu'il n'avoit recueilli de ſon application & de ſes recherches, d'autre fruit que la tolérance. La plupart des ſçavants qu'il entendit penſoient avec hardieſſe : mais le plus audacieux de tous, le fameux Spinoſa, manquoit à ſes regards. Il lui écrivit pour l'inviter à ſe rendre auprès de lui. Spinoſa, qui d'ailleurs n'aimoit que la ſolitude & l'obſcurité, ne réſiſta pas à l'honneur de voir un Héros qui n'eût pas moins brillé dans le licée qu'à la tête des armées. Il abandonna ſa retraite. Mais la néceſſité des affaires avoit déjà obligé Condé à ſortir d'Utrecht ; & peu s'en fallut que le Philoſophe, à ſon retour, ne fût traité par la populace en transfuge & en déſerteur, pour être allé chez le Général ennemi. 1673. *Ibidem.*

On a prétendu que ſur le portrait avantageux qu'on avoit fait à Condé

des mœurs & du caractère d'un
1673. homme qui, apoſtat de deux Religions, ne connoiſſoit que le plaiſir funeſte de les combattre, il conçut le deſſein de ſe l'attacher. Les Princes avoient eu juſqu'alors à leur
Ibidem. ſuite des nains, des bouffons, des fous, & quelquefois des Poëtes & des gens de lettres. Condé avoit payé le tribut à l'uſage. On lui connoît le fameux l'Angeli, le plus ſage, diſoit-on, des fous qui l'avoient ſuivi dans les Pays-Bas, parce qu'il y avoit fait fortune. Mais on avoit vu rarement des Philoſophes dans les Cours : c'eſt que la liberté de penſer eſt incompatible avec la ſouplеſſe & les devoirs d'un Courtiſan. On ajoute que Spinoſa aima mieux vivre du travail de ſes mains (*a*) que de devoir ſa ſubſiſtance aux bienfaits d'un grand homme. Il répondit au Prince que, malgré ſa puiſſante protection, il ne ſeroit

(*a*) Il travailloit à des téleſcopes, à des microſcopes & à des lunettes.

peut-être pas à l'abri des perſécutions en France ; mais qu'il l'accompagneroit à l'armée pour le délaſſer de ſes travaux militaires par des entretiens libres & philoſophiques. D'autres révoquent en doute cette anecdote. L'idée de fixer auprès de lui un homme ſi juſtement & ſi univerſellement décrié dans toutes les Nations, paroît peu convenir à la ſageſſe & à la retenue de Condé. 1673.

En effet, dans le temps qu'il avoit le malheur d'être en proie à tous les doutes, perſonne ne témoignoit au-dehors plus de décence & de reſpect pour le culte établi. Tandis qu'entouré des Sçavants dont on vient de parler, il oſoit citer au tribunal de la Philoſophie les myſtères de la Religion ; c'étoit alors qu'il ordonnoit des prières & des proceſſions publiques pour l'heureux ſuccès de ſes armes. Les Catholiques des Provinces conquiſes, dont le nombre égaloit celui des Proteſtants, ſe prêtèrent avec joie à ſes ordres ; & tel étoit l'excès de zèle, que la conformité *Ibidem.*

de religion inſpiroit aux Catholi-
1673. ques en faveur des Conquérants; que, malgré la rigueur de Louvois, ils ne reſpiroient que l'éternelle durée de la nouvelle domination. Déjà ils brûloient d'établir leur culte ſur les débris de tous les autres, & preſſoient le Prince de les mettre en poſſeſſion de pluſieurs temples, & particuliérement en Gueldres. Condé, ſurpris d'une demande ſi imprudente, les fit rentrer en eux mêmes. *Si le Roi*, leur dit-il, *demeure maître du pays, vous aurez plus d'Egliſes que vous n'en voudrez; & ſi nous ſommes obligés de l'abandonner, la grace que vous demandez vous ſeroit inutile, & peut-être funeſte.*

Cependant la Hollande entière étoit en action. L'amour de la Patrie & la néceſſité avoient fait de preſque tous les Citoyens, des ſoldats, des matelots & des ouvriers. Les riches ouvrent leurs tréſors; ceux qui ne le ſont pas offrent leurs bras. Les uns creuſent de nouveaux abîmes, coupent les digues, & ap-

pellent de plus en plus la mer à leur ſecours ; les autres veillent nuit & jour ſous les armes, à la ſûreté des Villes : ceux-ci élevent de nouveaux forts dans les endroits qui ne ſont qu'à demi ſubmergés : ceux-là couvrent les fleuves & les canaux de frégates, armées de canon & de petites piéces de campagne, & les conduiſent à travers l'inondation juſque ſous les murs des Villes, dont elles deviennent les citadelles flottantes. Par-tout l'induſtrie, le travail & la crainte forment des barrières impénétrables. Mais ces précautions ne parurent pas ſuffire encore à la République contre l'audacieux ennemi qui campoit à ſes portes. Elle réclame, par des jeûnes & des prières publiques, la protection de l'Etre ſuprême, le conjurant de confondre les deſſeins du Prince & de l'égarer dans le chemin de la conquête.

1673. *Ibidem.*

Lettre de Condé à Louvois, t. II, p. 14.

Condé, la ſonde à la main, le cherchoit en vain ce chemin fatal avec Enguien & Luxembourg. Il ne

1673. trouvoit par-tout qu'une mer vaſte & profonde, des écueils & des gouffres. La peur exceſſive des Hollandois excitoit les railleries de la Cour de France. Le Roi ne demandoit à ſon Général que le ſoin d'entretenir cette frayeur ridicule par des démonſtrations qui obligeaſſent l'ennemi à errer ſans ceſſe au milieu des flots, & à creuſer, pour ainſi dire, lui-même ſon propre tombeau. Mais Condé avoit peine à ſoutenir l'idée de ſe voir réduit à ne ſervir que d'un vain épouvantail à la Hollande. Il eſſaya tout ce que le génie de la guerre peut inventer pour accélérer la perte des Hollandois par des moyens bruſques & rapides. Il eſt conſtant que la République n'eût jamais échappé à ſa ruine, ſi Condé eût été ſecondé par Louvois.

Ibidem.

Le prince d'Orange avoit cinq iſſues à défendre pour préſerver d'une invaſion l'intérieur du pays. Il avoit employé plus de cent mille payſans à les fortifier. On ne pouvoit marcher vers lui qu'à travers

Lettres de Péliſſon t. III.

des digues très-étroites, très-reſſerrées, coupées en pluſieurs endroits, & ſubmergées au point que les François auroient eu de l'eau quelquefois juſqu'à la ceinture. Malgré des obſtacles ſi effrayants, Condé avoit réſolu d'attaquer à la fois ces cinq iſſues. Il prévoyoit que s'il en emportoit une, il ouvroit tous les paſſages & prenoit l'ennemi en queue : qu'en un mot, c'en étoit fait de la Hollande. Les moyens du Prince ne répondoient pas à la grandeur de l'entrepriſe. Il manquoit ſur-tout d'Infanterie ; il en demanda & n'en obtint point. Louvois dédaignoit de remporter des avantages ſur la Hollande qui coûtaſſent du ſang à la Nation, & des inquiétudes à ſon Maître. Il croyoit que pour dompter la République, il n'y avoit qu'à l'abandonner aux fléaux qu'il avoit raſſemblés ſur elle. Mais le caractère des Républicains étoit inconnu au Miniſtre : il ne ſe doutoit pas des dévouements & des ſacrifices qu'inſpire l'enthouſiaſme de la liberté : en un mot, la conſtance 1673.

des Hollandois fut plus grande que
1673. les maux qu'ils ſouffrirent.

Condé ne s'y étoit point mépris, mais les ordres de la Cour enchaînoient ſon génie. L'inaction à laquelle il ſe voyoit condamné étoit un état violent pour lui ; il ſoupiroit après les chaleurs de l'été qui, en deſſéchant l'inondation, le mettroient peut-être à portée de trouver l'ennemi ; car il ne demandoit qu'à le joindre pour le battre. Ses vœux furent encore trahis & confondus. Le Ciel ſembla lui-même avoir pris la défenſe de la Hollande ; les éléments combattirent en ſa faveur : le déchainement des vents qui s'élevoient du ſein de la mer amena des pluies continuelles qui couvrirent toute l'étendue du pays d'une plus grande quantité d'eau.

Annales de Hollande, t. II.

Le beau temps ayant enfin ſuccédé au déſordre de la ſaiſon, Condé voulut en profiter pour porter le coup déciſif à la Hollande. Il s'agiſſoit de prendre Nieuwer-Sluis ; c'eſt un fort ſitué ſur la

petite rivière du Vecht qui se décharge dans le Zuyderzée, aux portes de Muyden. Amsterdam n'a d'eau douce que celle qu'il retire du Vecht par le canal de Wesop. En s'emparant du fort qui domine la rivière, le canal & l'écluse, Condé réduisoit la Capitale de Hollande à se rendre ou à périr de soif. Le succès de cette expédition demandoit beaucoup de secret & d'activité. On ne pouvoit traîner de gros canons à travers des lieux presque inaccessibles : il falloit emporter le fort d'emblée. Le projet transpira : presque tous les Habitants du pays conquis se faisoient gloire d'être les espions du prince d'Orange. Le Stathouder se hâta de prévenir les François ; il envoya le colonel Stocheim, avec l'élite de ses troupes, sur le Vecht. En deux jours le Colonel construisit un fort capable d'arrêter une armée ; ensuite il fit entrer dans le sein de la rivière onze frégates munies d'artillerie, qui servoient, en quel- 1673. *Ibidem.*

que ſorte, de rempart aux forts &
1673. à l'écluſe.

Condé avoit ménagé à Luxembourg la gloire de cette expédition. Celui-ci arrive avec quatre mille hommes. Quel fut ſon étonnement lorſqu'il vit l'ennemi auſſi fortifié en ſi peu de temps. Cependant ce Général intrépide n'en diſpoſe pas moins ſes troupes, réſolu d'attaquer en même temps l'ancien & le nouveau fort; mais l'artillerie ſeule des frégates l'arrêta, & l'entrepriſe échoua. Condé ne put s'empêcher de s'écrier, en apprenant cette nouvelle, *Le prince d'Orange a fait un coup de maître.*

Cet eſſai infructueux n'étoit pas capable de rebuter un Prince que les difficultés ne faiſoient qu'irriter. Il ſe porta à Naerden, où il prit des meſures pour s'emparer de Muyden, poſte dont il n'avoit tenu qu'au comte de Rochefort de ſe rendre maître la campagne précédente, & dont la priſe eût entraîné celle d'Amſterdam; Condé ne pouvoit

pouvoit investir la place qu'en desséchant le pays. Il entreprit des travaux immenses, & fit élever une digue dans le canal du Vecht, & au milieu de la digue une écluse qui arrêtoit les eaux du Zuyderzée, & faisoit refluer dans la mer celles qui couvroient la terre. Il eut à vaincre des obstacles terribles, dont les plus grands avoient été formés par Louvois même, qui, indigné de voir la Hollande échapper au joug de son maître, avoit ordonné qu'on coupât la digue de la Leck, pour achever de submerger ce malheureux pays. De leur côté les Hollandois, à mesure que les anciennes eaux s'écouloient, en introduisoient de nouvelles. On ne vit jamais plus d'ardeur & d'émulation entre deux armées. Les François ne croyoient vaincre qu'en triomphant de l'élément qui protégeoit l'ennemi. Celui-ci n'attendoit son salut que de ce même élément qu'il opposoit de plus en plus aux efforts des François. C'étoit l'activité, le courage & l'industrie qui luttoient contre l'audace & la

1673. *Ibidem.*

1673. vigilance. Cependant Condé, qui d'abord ſembloit avoir été condamné à l'ouvrage des Danaïdes, trouva le ſecret de pénétrer pas à pas juſqu'au Muydeberg qui commande Muyden. Il ſe vit obligé, faute de gros canon, d'établir de petites batteries de campagne; il éleva des redoutes, des épaulements, à la faIbidem. veur deſquels il alloit s'emparer de la clef d'Amſterdam, ſi le Magiſtrat de cette ville ne ſe fût hâté de marcher au ſecours de Muyden avec toute la groſſe artillerie, & la jeuneſſe de la Capitale. Il n'eut pas de peine à démonter les petites batteries du Prince, & à renverſer les travaux qu'il avoit conſtruits.

Tout le fruit que Condé recueillit de ſes travaux, fut de ne pas laiſſer reſpirer l'ennemi, & de le tenir éloigné de Maëſtricht dont le Roi fit la conquête en treize jours de tranchée ouverte. Cette entrepriſe, dans laquelle il déploya la prudence, la fermeté & le génie d'un grand homme, le couvrit de gloire.

La priſe rapide du plus puiſſant boulevard de la République, ſembloit être le ſignal de ſa ruine entière. Louis XIV avoit quarante mille hommes, les meilleures troupes de l'univers. Sa flotte, jointe à celle d'Angleterre, préparoit une invaſion en Zélande. Condé étoit aux portes d'Amſterdam, & l'Evêque de Munſter en Friſe. La Hollande, preſſée, enveloppée de toutes parts, n'attendoit plus ſon ſalut que de la protection divine. Louis XIV ſembloit n'en avoir différé la perte que pour la rendre plus certaine. 1673.

L'état déplorable de cette République, autrefois ſi floriſſante, excitoit la compaſſion & l'effroi de tous les Peuples. Le comte de Tott, Ambaſſadeur de Suède en Hollande, alla trouver le Roi juſque dans ſon camp. Il lui repréſenta que ſa puiſſance & ſes conquêtes n'intimidoient pas moins le Nord que le Midi de l'Europe; & que s'il n'étoit pas aſſez modéré pour mettre lui même des bornes à ſes ſuccès, il devoit *Ibidem.*

1673. s'attendre à voir toute l'Europe se réunir contre lui. On a prétendu que cette menace influa sur les résolutions de Louis XIV, & l'arrêta ; ce qui paroît peu conforme au caractère d'un Monarque si fier. Il ne quitta la frontière de la Hollande que pour aller mettre lui-même en sûreté celles d'Alsace & de Lorraine menaçées par l'Empereur.

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

Condé l'exhortoit de profiter de la supériorité de ses forces pour envahir les Pays-Bas, dont le Gouverneur ne fatiguoit pas moins toutes les Cours de ses plaintes contre la France, que le prince d'Orange même. Louis XIV persévéra dans son premier plan. Il jetta douze mille hommes dans Maëstricht, en envoya autant à Condé, & emmena le reste en Alsace. Il s'empara de Schelestat & de Colmar ; on croyoit qu'il passeroit le Rhin pour prévenir l'Empereur & pour l'accabler : mais ce Prince ne porta jamais sa fortune aussi loin qu'il le pouvoit ; il avoit

plus l'éclat de l'ambition qu'il n'en avoit l'ardeur dévorante, & il étoit plus touché de remplir l'Europe de la gloire de ſon nom, que de la ſubjuguer. 1673.

Toutes les avenues de la Hollande étant impénétrables, Condé méditoit de ſoumettre la Friſe qui n'étoit pas inondée, ou le Brabant qui ne l'étoit qu'à demi. Mais le Roi lui ordonna d'attendre le ſuccès de la deſcente en Zélande. L'armée de débarquement, compoſée de vieilles troupes, étoit aſſemblée ſous les ordres du comte de Schomberg. On ne vouloit plus porter aux Hollandois que des coups déciſifs. Les flottes combinées, de France & d'Angleterre, allèrent chercher celles de l'ennemi juſque ſur ſes côtes. On en vînt trois fois aux mains. On dit que l'avantage fut incertain: mais, qui pourroit méconnoître le Vainqueur dans l'immortel Ruyter, qui, non-ſeulement ne ſuccomba pas, mais encore ſauva ſa Patrie par des prodiges de valeur & d'ha-

Lettre de Condé à Louvois, t. I, p. 375 & ſuiv.

bileté. Les éléments vinrent auſſi
1673. au ſecours de la République. Des tempêtes continuelles & affreuſes écartèrent toujours les vaiſſeaux François & Anglois des parages de Zélande.

Tandis que les deux Nations les plus redoutables de l'Europe ſe conſumoient ſur mer en efforts impuiſſants, Condé, indigné de voir le temps de la campagne s'écouler dans l'inaction, accorda un ſecours de ſix mille hommes à l'Evêque de Munſter, pour conquérir les Provinces de Friſe & de Groningue. Le Prelat ne s'en ſervit que pour porter le fer & le feu dans ces malheureuſes contrées, au ſecours deſquelles on n'avoit point appellé l'inondation. Il fit la guerre en Tartare. Voyant un jour un de ſes Officiers attendri ſur le ſort des Hollandois, il entra en fureur : *Quoi !* lui dit-il, *vous me ſervez & vous avez des entrailles ? Apprenez de moi qu'un bon Soldat doit être auſſi impitoyable que le Diable.* La campagne précédente il avoit fait

Mémoires de l'Europe, par d'Avrigny.

égorger au siège de Groningue tous les malades & les blessés de son armée qui ne donnoient plus d'espérance de vie, *afin*, disoit-il, *de leur épargner les douleurs d'une longue agonie.* 1673.

Condé n'apprit qu'en gémissant les exploits honteux du barbare Prélat. Il se hâta de rappeller son détachement, & de se porter dans le Brabant, dont le Roi lui avoit enfin permis de tenter la conquête. Déjà il préparoit le siège de Boleduc, que Louis XIV avoit respecté dans ses plus grands succès. On ne pouvoit en approcher qu'à travers une langue de terre. Condé avoit si bien pris ses mesures qu'il répondoit de l'événement.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Mais la face de l'Europe étoit changée. Chaque victoire de la France lui avoit suscité un nouvel ennemi. L'Empereur, qui s'étoit contenté, la campagne précédente, d'envoyer une armée au secours de la Hollande, prit le parti de consacrer toutes ses forces à la défense de la République, & de déclarer la

guerre à la France. Le ſtyle de ſon
1673. manifeſte ſurprit toute l'Europe. Il
Hiſtoire de Louis XIV, par Péliſſon, t. III. accuſoit Louis XIV d'aſpirer à la Monarchie univerſelle, & particulièrement à la dignité de Roi des Romains ; &, comme s'il s'etoit agi d'une Croiſade, on le vit aux pieds des Autels atteſter l'Etre ſuprême de l'innocence de ſes vues, & rejetter ſur le Monarque François tous les fléaux de la guerre qui alloient dévorer tant de Chrétiens. Il fit plus, il ſe montra le crucifix en main à la tête de ſes troupes, dans les plaines d'Egra, & leur recommanda, les larmes aux yeux, la liberté & le ſalut de l'Europe envahie, opprimée, ravagée par les armes d'un Conquérant ambitieux. Ce trait, digne de Pierre l'Hermite, donne une étrange idée du caractère & de la politique de Léopold, qui, ſans être jamais ſorti de ſon cabinet, entreprit plus de guerres & s'agrandit plus que Louis XIV.

Au-reſte, ſon exemple & ſes négociations entraînèrent preſque tout le corps Germanique. Au-lieu de ſonger à de nouvelles conquê-

tes, la France ſe vit obligée de veiller à la ſûreté de ſes propres frontières. Condé agit dans ces circonſtances comme s'il eût été chargé du ſalut de l'Etat. A la première nouvelle de la révolution, il envoya à Turenne une grande partie de ſon Infanterie, & marcha lui-même à grandes journées avec ſa Cavalerie dans le pays d'Aloſt, pour contenir les Eſpagnols. 1673.

La Cour de Madrid avoit laiſſé le comte de Montercy, Gouverneur des Pays-Bas, arbitre de la guerre & de la paix entre les deux Couronnes. Il étoit aiſé de conjecturer que Montercy n'en profiteroit que pour attaquer la France. Déjà il s'oppoſoit au paſſage de quelques Régiments Anglois qui venoient joindre Condé. Le Prince lui envoya le marquis de Luſſon pour lui rappeller la foi des traités, & le menacer de repréſailles, s'il oſoit les enfreindre. Montercy répondit avec autant de nobleſſe que de fermeté, que quelque reſpect qu'il eût pour le Prince, il ne pouvoit le regarder

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

1673. que comme un illuſtre particulier avec qui il n'avoit rien à démêler ; qu'au-ſurplus les menaces de S. A. étoient bien inutiles, puiſqu'elle-même avoit rompu la paix par une invaſion dans le pays d'Aloſt. Il eſt conſtant qu'il ne manquoit de part & d'autre, pour rendre la guerre légitime, qu'une déclaration en forme ; cérémonie à laquelle les Nations ne peuvent ſe refuſer, ſans ajouter un nouveau poids à la chaîne des maux & des calamités qui affligent le genre humain.

Condé, pour toute réponſe, ſe répandit comme un torrent dans les Pays-Bas ; il les ſoumit à de grandes contributions. Cet avantage n'étoit pas capable de le ſatisfaire ; il eût bien voulu en entamer la conquête par la priſe de Mons ou de Namur ; mais toute l'Infanterie Françoiſe étoit en Alſace, en Hollande, ou dans les Places frontières ; il n'avoit qu'un corps de Cavalerie.

Le Prince d'Orange n'eut pas plutôt vu Condé s'éloigner des Pro-

vinces-unies, qu'il ſortit de ſes ma-
rais, & vint fondre, avec trente 1673.
mille hommes, ſur Naerden, d'où les François bloquoient en quelque ſorte Amſterdam. Le Gouverneur, appellé du Pas, ne réſiſta que quatre jours. Louvois, perſuadé qu'un lâche n'eſt pas moins coupable envers la Patrie qu'un traître, vouloit qu'il fût puni avec la même rigueur. Du Pas n'évita le ſupplice que pour être dégradé des armes, & traîné, la pêle à la main, par le boureau, dans les principales rues d'Utrecht; affront pire que la mort. On le plaignit en France; on cria contre la ſévérité d'un pareil jugement, ſurtout lorſque du Pas, devenu brave par déſeſpoir, eût été chercher la mort au ſiège de Graves. Mais cet exemple rigoureux n'influa peut-être pas moins que l'honneur ſur la conduite des Gouverneurs François; il n'y en eût pas un ſeul dans le cours de cette guerre qui ne fît des prodiges de valeur.

Cependant le Prince d'Orange, fier des premiers lauriers qu'il avoit

cueillis, étoit allé chercher Condé
1673. dans les Pays-Bas. Il fut joint par douze mille Eſpagnols. La poſition du Prince devenoit critique ; il n'avoit que quinze mille hommes pour défendre la frontière. On lui envoya quelques Régiments d'Infanterie, mais dans un état de délabrement qui lui cauſoit de vives inquiétudes. « Je crains bien, écrivoit-il à Louvois, « que le pro-
Lettres de Condé à Louvois, t. I, p. 393 & ſuiv.
» noſtic que je fis au Roi en votre » préſence ne ſoit que trop vrai, » & que je ne finiſſe cette campagne » ſans rien faire, & ſans pouvoir » rien entreprendre, comme je l'ai » commencée. Vous voyez bien que » cela n'eſt pas agréable ; mais il » faut ſervir le Roi comme il le » commande, & jamais perſonne ne » le fera avec plus de zèle que moi ». Et dans une autre lettre « Je vous » ai mandé l'état de l'armée ; elle » ne ſçauroit être pire pour l'Infanterie, & il n'y auroit pas plaiſir » à être à ſa tête dans une grande » action. Je vous avoue que je n'aimerois pas à finir une campagne

» où j'ai fait auſſi peu que dans
» celle-ci, par une vilaine démar- 1673.
» che. Je prendrai toutes les pré-
» cautions poſſibles pour que cela
» n'arrive pas, & pour conſerver
» les troupes le mieux que je pour-
» rai ».

Il tint parole : il choiſit des camps ſi avantageux dans le pays ennemi ; il montra tant de réſolution, de ſageſſe & de précaution, que le Prince d'Orange comprit qu'il perdroit la campagne en l'employant contre un Général dont le génie ſuppléoit à tout. Il ſortit des Pays-Bas, & prit la route du Rhin qu'il remonta pour ſe joindre aux Impériaux. Turenne ne put s'oppoſer à cette jonction. L'armée combinée, forte de plus de ſoixante mille hommes, ne pouvant pénétrer en France, dont Condé & Turenne gardoient les avenues, alla porter les horreurs de la guerre chez les Alliés de la France. L'Electorat de Cologne, dont le Souverain avoit ouvert aux François les portes de la Hollande, en leur livrant Nuits

& Keyſerverts, eſſuya des repré-
1673. ſailles d'autant plus funeſtes, que les Généraux des Alliés mêloient leurs reſſentiments particuliers à la vengeance générale. Ils aſſiégèrent Bonn, & le prirent après l'avoir preſque réduit en cendres à force de bombes. Rhimberg ſubit le même ſort ; & le prince d'Orange ne rougit point de ſouiller ſa gloire en faiſant pendre le Bourguemeſtre de cette Ville ; action infâme, puiſqu'il ne pouvoit reprocher à ce Magiſtrat que trop de zèle pour l'Electeur ſon maître.

Annales de Hollande, t. II.

Ainſi finit cette campagne dans laquelle Condé ne ſe diſtingua pas par des expéditions brillantes. Il ne lui fut permis d'agir qu'après que les circonſtances ou la ſupériorité de l'ennemi l'eurent réduit à ne rien tenter. Cependant il ne laiſſa pas de battre l'ennemi en détail ; de conſerver toutes les conquêtes du Roi en Hollande, tant qu'il demeura dans cette Province ; de ſauver la Flandre Françoiſe, & de ravager les Pays-Bas. Mais ces exploits, qui

euſſent ſuffi à la gloire d'un autre Général, n'étoient pas capables de toucher Condé. Il n'y avoit que l'éclat d'une grande victoire ou d'une grande conquête qui puſſent remplir ſon ame ; & il étoit ſecrétement indigné contre Louvois de l'avoir privé de tous les moyens de vaincre. 1673.

Turenne, de ſon côté, n'avoit pas été plus heureux dans le cours de la campagne. Louvois oſoit même lui imputer, avec autant d'injuſtice que de témérité, la jonction du prince d'Orange avec Montecuculli, & les ſuites funèſtes qui en étoient réſultées. Le reſſentiment unit ces deux grands hommes contre le Miniſtre de la guerre. Ils lui reconnoiſſoient, à la vérité, de grands talents, beaucoup de prévoyance, d'ordre, de vigilance & de fermeté; mais ils lui reprochoient de grandes fautes : la conſervation de tant de conquêtes inutiles en Hollande qui avoient fait manquer au Roi la conquête entière de la République ; le relâchement des priſonniers de

Mémoires du marquis de la Far..

Hiſtoire de Turenne, par Ramſai.

guerre, qui avoit valu une armée
1673. à l'ennemi; la dureté dont il uſoit envers les vaincus; la hauteur avec laquelle il preſcrivoit les ordres du Roi, qui n'étoient ſouvent que les ſiens: mais c'étoit ſur-tout contre ſa préſomption qu'ils s'élevoient. Il prétendoit conduire les armées de ſon cabinet, & faire paſſer pour rebelles les Généraux qui ne ſe ſoumettoient pas aſſez promptement à ſes vues. Il ſembloit, en un mot, que le rang de Condé, ſa réputation & celle de Turenne, gênaſſent un Miniſtre ardent, fier, impétueux, qui, à l'ame d'un Viſir, en eût voulu joindre le pouvoir. Le réſultat des conférences de Condé & de Turenne fut de porter enſemble aux pieds du trône des repréſentations juſtes & légitimes. Louvois eût ſuccombé ſous les attaques de deux hommes ſi néceſſaires à l'Etat: mais le ſecret tranſpira. M. le Tellier, alarmé d'une réſolution ſi funeſte à ſon fils, fut trouver Condé. Les larmes & la douleur du vénérable vieillard at-

tendrirent le Prince ; il étoit père : Turenne, qui ne l'étoit pas, & qui 1673.
d'ailleurs avoit plus à ſe plaindre d'un Miniſtre qui interprétoit malignement ſes actions, ſes projets, ſon ſilence même, perſévéra dans le deſſein de le perdre, ou au-moins de l'humilier. Il fit entendre au Roi des plaintes amères. Le Monarque les trouva ſi juſtes qu'il obligea le jeune Miniſtre à aller demander pardon au vieux Général. On conçoit combien il en coûta à l'orgueil de Louvois pour ſe ſoumettre à une pareille démarche. Turenne, trop *Ibidem.*
épris peut-être de la faveur populaire, affecta de rendre public un fait qu'il eût été de l'intérêt du Roi de tenir enſéveli dans le ſecret. Louis XIV blâma cette oſtentation. Louvois, en proie à la douleur, ne ſe mit pas ſeulement en peine de diſſimuler ſa haine & ſon animoſité contre Turenne. Il conſerva auſſi un reſſentiment profond contre Condé, dont l'indulgence l'avoit pourtant garanti d'une diſgrace éclatante.

1674. Les Alliés de la France lui échapoient. Les feux qui dévoroient l'Electorat de Cologne & l'Evêché de Munſter, obligèrent enfin les Souverains de ces deux pays à abjurer une alliance qui leur devenoit ſi funeſte. D'amis de la France ils en devinrent les ennemis. Leurs troupes, au nombre de plus de vingt mille hommes, paſſèrent ſous les drapeaux de l'Empire. Les Anglois, las d'une guerre qui n'avoit été pour eux qu'un objet perpétuel de jalouſie, d'inquiétude & d'alarmes à cauſe des ſuccès de la France, dont il n'avoient point partagé la gloire, renoncèrent à la confédération. Preſque tout le corps Germanique aſſocia ſes armes à celles de ſon Chef. Louis XIV vit d'un œil intrépide l'orage qu'il n'avoit tenu qu'à lui de diſſiper, en accordant la paix aux vaincus. Jamais il ne ſe montra plus grand & plus magnanime. De ſon côté, Louvois répara ſes fautes par une prévoyance, une application & une activité ſans bornes. Ce ne fut plus qu'un combat d'émulation entre le

Miniſtre & les Généraux, à qui porteroit plus loin la gloire du Maître : Louvois, en un mot, ne fut pas moins utile à l'Etat que les Condé & les Turenne. L'union & l'harmonie du cabinet & de l'armée ne font peut être pas moins d'honneur au Roi que la victoire même. 1674.

Louis XIV avoit beſoin de toutes ſes forces pour réſiſter au déluge d'ennemis qu'il s'étoit attirés. Il évacua ſes conquêtes en Hollande. Luxembourg, chargé de ramener les troupes, les ôtages, les contributions & toute l'artillerie, ſembloit ne pouvoir échapper, dans une longue retraite, à trois armées, dont la plus foible égaloit la ſienne. Le Roi, inquiet de la deſtinée du Général & de ſes troupes, jetta les yeux ſur Condé pour aller le dégager. Le Prince partit, Enguien le ſuivoit avec Turenne qui avoit ordre d'obéir aux deux Princes.

Hiſtoire du Maréchal de Luxembourg, t. I.

Lettres de Madame de Sévigné, t. I.

Mais Luxembourg ne fut redevable de ſon ſalut qu'à la ſageſſe de ſa conduite. Il ſe joua de tous les efforts de l'ennemi, &, après l'avoir

continuellement repouſſé & harcelé,
1674. il arriva en France, ſans avoir perdu un homme. Condé apprit ſur la frontière de Flandre le triomphe de ſon élève ; ce qui le combla de joie. Il retourna à la Cour où il concerta avec le Roi le plan de cette campagne, l'une des plus brillantes qui ait jamais été.

Tandis que l'Europe croyoit que la France alloit être réduite aux mêmes extrêmités dont la Hollande venoit à peine d'être garantie, Louis XIV entroit dans la Franche-comté. Condé lui fraya le chemin de la victoire en dreſſant le plan de cette expédition. Le duc d'Enguien commandoit l'armée ſous le Roi ; Turenne fermoit les paſſages de l'Alſace ; Luxembourg ceux de la Suiſſe ; & Condé arrêtoit dans les Pays-Bas, avec une poignée de troupes, toutes les forces de l'Eſpagne & de la Hollande.

Cependant Louis XIV eut de grands obſtacles à vaincre. Il trouva les Villes mieux fortifiées, la Nobleſſe & les Milices plus aguerries ;

il eût à combattre des troupes réglées, & la trahiſon n'agit point en ſa faveur : en un mot, l'entrepriſe étoit digne d'un grand Roi. Il fut ſecondé par le duc d'Enguien, comme il l'eût été par Turenne & Condé. Le jeune Prince ſe couvrit de gloire. La ville de Beſançon, défendue par le prince de Vaudemont, fit une réſiſtance incroyable. Le débordement de la rivière du Doux, joint à des pluies continuelles, ſubmergea les travaux & le camp. Le Soldat avoit de l'eau juſqu'aux genoux ; à peine pouvoit-il ſoutenir le poids de ſes armes ; il n'y eut que l'exemple du Roi & celui du duc d'Enguien, qui bravoient tous les périls, & l'argent qu'ils répandoient, qui rendirent le Soldat ſupérieur au danger & à la fatigue. Enfin la Ville capitula ; le Fort & la Citadelle ſuccombèrent à leur tour. Les villes de Dole & de Salins, attaquées avec la même vigueur, ſubirent le joug ; & Luxembourg acheva la conquête en ſe rendant maître de tous les Châteaux

1674.

Hiſtoire de Louis XIV. par Pélliſſon. t. III.

1674. situés dans le cœur du Pays, & sur les frontières de la Suisse & de l'Alsace.

Louis XIV n'avoit pas encore incorporé la Franche-comté à la Monarchie, que Condé projettoit dans les Pays-Bas de le rendre maître de Mons. Son armée devoit être principalement composée des garnisons des villes d'Arnhem, de Zutphen, de Nimègue, de Wesel, de Réez & des forts de Schenck & de Saint-André que les François n'avoient pas encore abandonnés. On prétend que la Cour offrit au Sthatouder la souveraineté de ces Places. C'étoit donner un Roi à la Hollande, & ajouter le fléau d'une guerre intestine au fléau d'une guerre étrangère. Mais le prince d'Orange, fidèle à la haine qu'il avoit jurée à la France, fit part de ces offres aux Etats Généraux, pour exciter de plus en plus leurs ressentiments contre le Roi.

Annales de Hollande, II.

Le maréchal de Bellefonds étoit chargé d'évacuer toutes ces places, & d'en conduire les garnisons en

Flandre ; mais il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner tant de conquêtes, dont il n'y en avoit preſque pas une qui ne fût en état d'arrêter l'ennemi pendant une campagne entière. D'un autre côté il n'ignoroit pas que le Roi ne pouvoit les conſerver ſans ſe priver d'une partie des forces qui lui étoient néceſſaires pour mettre le Royaume à l'abri d'une invaſion. L'excès de ſon zèle lui inſpira la réſolution la plus téméraire. Il forma le deſſein de remettre les places à l'Evêque de Strasbourg. Le Roi n'apprit qu'avec indignation que le maréchal avoit eu l'audace d'interprêter ſes ordres. Il lui écrivit de ſe rendre à Maëſtricht avec ſon corps de troupes. Il fallut obéir ; ſon opiniâtreté manqua de lui être funeſte ; il avoit donné le temps à l'armée Impériale d'approcher de la Meuſe pour le combattre dans les plaines qu'il devoit traverſer. Sa perte paroiſſoit d'autant plus certaine qu'il n'avoit preſque point de Cavalerie à oppoſer à celle de l'ennemi, qui étoit formidable.

1674.

Campagne de 1674, par M. de la Bonzière.

1674. *Actions mémorables du prince de Condé, par Bergier.*

Condé attendoit avec impatience les troupes de Bellefonds pour ouvrir la campagne par un exploit éclatant. Mais quel fut ſon étonnement lorſqu'il apprit les fautes, la préſomption & le danger du Maréchal. Les circonſtances ne pouvoient être plus déplorables. Condé, en proie aux maux de la goutte, dont il reſſentoit les attaques périodiques au printemps & en automne, étoit perclus des pieds & des mains. Son corps d'armée ne conſiſtoit qu'en douze ou quinze mille hommes, dont la Cavalerie étoit dans un état digne de compaſſion. Cependant il ſe fait mettre en carroſſe avec des douleurs inouies, & marche nuit & jour pour ſauver les troupes du Roi. Il arrive en huit jours à Tongres; ſon approche fut un coup de foudre pour les Eſpagnols & les Hollandois, qui demeurèrent immobiles. L'armée Impériale, dont la tête étoit avancée juſqu'à Leckning, vaincue au ſeul bruit de ſon nom, ſe refugia à Limbourg, & Condé joignit

joignit Bellefonds ſans avoir trouvé un ennemi ſur ſa route : il aſſiégea & prit les châteaux de Novagne & d'Argenteau qui commandoient la Meuſe, & coupoient la communication de Maëſtricht avec Liège. 1674.

Il ramena enſuite ſon armée dans le Hainaut, toujours réſolu d'attaquer Mons. Mais en jettant les yeux ſur l'état des troupes, il les trouva ſi harraſſées qu'il changea de deſſein. Il ne pouvoit exécuter une grande entrepriſe ſans les affoiblir encore, & il prévoyoit qu'il auroit bientôt beſoin de toutes ſes forces pour contenir l'ennemi ; il préféra donc le ſolide honneur de ſauver le Royaume, à la gloire de l'aggrandir. *Lettre de Condé à Louvois.*

Jamais les Alliés de la France n'avoient aſſiégé ſes frontières avec des armées plus redoutables. On comptoit en Alſace plus de ſoixante-dix mille hommes, & autant dans les Pays-Bas, ſans parler d'une armée Impériale qui agiſſoit entre la Meuſe & la Moſelle, ſous les ordres du Feldt-maréchal de Souche : enfin *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

1674. la Hollande avoit équippé une flotte formidable qui menaçoit Dunkerque & Calais. Le Roi n'oppoſoit que trente mille hommes à l'ennemi ſur les bords du Rhin, quarante-cinq mille dans les Pays-Bas contre le Prince d'Orange & Souche. Il avoit abandonné aux Hollandois l'empire de la Mer pour ne pas trop affoiblir ſes forces ſur terre. Mais, ce qui raſſuroit le Royaume, c'eſt que la défenſe en étoit confiée à Condé & à Turenne.

Le prince d'Orange étoit entré dans le Brabant. Condé, quoiqu'inférieur, s'établit dans le Pays ennemi, aux dépens duquel il rétablit ſon armée. Il fit enſuite des mouvements qui inquiétèrent ſi fort le Sthatouder qu'il réclama le ſecours du comte de Souche, dont Condé avoit fait échouer tous les deſſeins ſur Charleville & Mouzon.

Il eſt conſtant que ſi les ennemis euſſent agi avec ce concert & cette harmonie, qui décident preſque toujours de la victoire, la France eût été entamée. Mais, quoique réunis

par la haine contre une ſeule Nation, l'intérêt perſonnel les diviſoit. 1674.
La Hollande n'avoit d'autres vues que la conquête de Grave & de Maëſtricht, les ſeules places que la France eût conſervées de tant de conquêtes. C'étoit le ſeul fruit qu'elle attendoit des dépenſes les plus énormes; car il n'y avoit pas juſqu'à l'Empereur que cette petite République ne ſoudoyât. L'Eſpagne ne ſoupiroit qu'après la priſe de Charleroi, d'où les François portoient le fer & le feu dans toute l'étendue des Pays-Bas. Pourvu que l'Empereur recouvrât l'Alſace, il ſe mettoit peu en peine des progrès des Hollandois & des Eſpagnols. Il avoit donné des ordres ſecrets au comte de Souche de tenir les François en échec ſur la Meuſe, & de les empêcher de ſecourir l'Alſace. Ce ne fut pas ſans peine que le prince d'Orange détermina Souche à ſe joindre à lui pour accabler Condé, & s'ouvrir, par ſa défaite, le chemin de Paris.

Le prince d'Orange avoit été dé-

1674. *Annales de Hollande, t. II.*

claré Généraliſſime de toutes les forces des Alliés. C'étoit à qui de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne combleroit le plus d'honneurs & de diſtinctions le petit-fils de ce fameux Guillaume de Naſſau, qui avoit été ſi fatal à la Maiſon d'Autriche. Ils lui avoient accordé le titre d'Alteſſe Royale; il étoit l'ame & le Héros de la ligue. On ne vit peut-être jamais plus de Généraux & de Princes que dans l'armée qui lui obéiſſoit. Le Feldt-maréchal de Souche, né à la Rochelle, d'une famille obſcure, commandoit les Allemands. Il avoit de l'expérience & de la valeur; mais on le croyoit plus occupé des moyens de s'enrichir que de ceux de gagner des batailles. Le duc de Villa-Hermoſa étoit à la tête des Eſpagnols. Les Hollandois avoient pour chef le comte de Waldeck. On voyoit enſuite le prince de Lorraine, devenu depuis ſi grand homme de guerre; Sporck, qui de valet de tambour étoit parvenu à être Général, Comte de l'Empire, & riche de plus de ſept

millions : il paſſoit pour le meilleur Officier de Cavalerie qu'il y eût en Europe. Le prince Pio avoit dans l'Infanterie la même réputation que Sporck dans la Cavalerie. Le comte de Souche, fils du Général, homme plein d'intrépidité & de talents : Chavagnac, qui avoit ſervi ſous Condé, & qui ſe montroit digne d'un tel maître ; le marquis de Grana, fameux par ſa haine contre la France ; Caprara, élève & ami de Montecuculli ; le marquis d'Aſſentar, l'un des hommes les plus braves que l'Eſpagne ait produits ; les princes de Vaudemont, de Brunſwick, de Holſtein, d'Anhalt, de Naſſau & de Salm, rempliſſoient les principaux emplois de l'armée. 1674. *Mémoires de Chavagnac.*

A la tête de tant de troupes le Sthatouder ne mettoit point de bornes à ſes eſpérances. Il commença par détacher quinze mille hommes qu'il envoya aſſiéger Grave. Il lui en reſtoit encore ſoixante-cinq mille qu'il ne tenoit qu'à lui d'augmenter de plus de vingt mille, en ſe faiſant joindre par les gar-

nisons que la supériorité de ses
1674. forces rendoit inutiles dans la plupart des villes des Pays-Bas.

Campagne de 1674, par M. de la Bozière.

Condé n'eut pas plutôt appris que tous les Alliés étoient réunis, qu'il alla camper sur la hauteur du Piéton, à deux lieues de Charleroi. Son armée, comme on a vu, ne montoit guère qu'à quarante-cinq mille hommes. Le duc d'Enguien la commandoit sous ses ordres. Les autres Généraux étoient Luxembourg, que Condé avoit demandé lui-même au Roi, comme le seul homme sur le génie duquel il pût compter, si les douleurs de la goutte ne lui permettoient pas de monter à cheval; Navailles, qui avoit commandé les armées en chef avec beaucoup de gloire & de succès; Rochefort qui n'avoit que du courage & de la faveur à la Cour; Fourilles à qui il ne manqua qu'une longue carrière pour augmenter le nombre des grands hommes de sa Patrie; Villeroi, Choiseul, Montal, Soubise, Genlis, la Cardonnière, le Suédois Konigsmarck, & beaucoup d'autres

que les bornes de l'Hiſtoire ne permettent point de nommer. 1674.

Juſqu'ici Condé avoit fait échouer tous les projets des Alliés ; ſes partis, ſes détachements avoient toujours battu ceux des ennemis ; mais il ne regardoit que comme un foible avantage de ruiner en détail leur armée & leur pays : il s'agiſſoit de ſauver la frontière, & de rendre impénétrables les chemins de la France.

Le prince d'Orange vint camper à Nivelle, d'où il menaçoit Courtrai & Oudenarde. Il étoit encore à portée de pénétrer dans le Royaume à la faveur de Mons & de Cambrai : mais quelque parti qu'il prît, Condé avoit tellement ſu choiſir ſa poſition qu'il pouvoit le prévenir par-tout où il porteroit ſes pas. Si, pour ſurmonter un obſtacle qui ſe préſentoit ſans ceſſe, le Sthatouder entreprenoit d'attaquer les François, Condé avoit ſi bien pris ſes meſures que la victoire ne pouvoit lui échapper. Il avoit enfermé ſon armée dans une eſpèce d'Iſle,

Mémoires de Feuquières, t. III.

couverte d'une rivière qui n'étoit
1674. preſque pas guéable. On ne pouvoit l'aborder qu'avec l'Infanterie, & ſi celle des Alliés l'emportoit en nombre, l'Infanterie Françoiſe étoit plus aguerrie. Mais rien ne touchoit plus Condé, à la veille d'une bataille où il ne s'agiſſoit pas moins que du ſalut de l'Etat, que la joie, l'émulation & l'ardeur qui brilloient dans les yeux du Soldat. On ne voyoit dans le camp que des fêtes & des réjouiſſances. La crainte ſiniſtre d'un revers n'agitoit perſonne; en un mot, on ſe croyoit invincible ſous les auſpices d'un Héros qui avoit enchaîné la victoire, toutes les fois qu'il avoit combattu pour ſa Patrie.

Les Généraux ennemis, après avoir reconnu le camp du Prince, le jugèrent inattaquable. Ils réſolurent de s'avancer entre les places conquiſes dans la dernière guerre, par le Roi & l'armée Françoiſe, & de tomber ſur le Queſnoi, dont la priſe leur ouvriroit le chemin du Royaume. En conſéquence ils mar-

chèrent à Senef, d'où ils décampèrent le 11 d'Août, à la pointe du jour. 1674.

L'inexpérience & la témérité guidoient leurs pas. Le Sthatouder, fier du nombre de ſes troupes, ne jugea pas à propos d'employer toutes les précautions de l'art devant un ennemi inférieur. Il oſa prêter le flanc à un vieux Général qui n'avoit jamais laiſſé de fautes impunies. L'armée des Alliés défiloit ſur trois colones. Les Impériaux formoient la première ; ils étoient ſuivis des troupes de Hollande : venoient enſuite les Eſpagnols, protégés par un corps de quatre mille chevaux d'élite. Ils avoient à traverſer un pays ſerré & rempli de défilés, enſorte que la dernière diviſion fut bientôt ſéparée des autres. *Ibidem.*

Condé ne les perdoit point de vue. Au moment qu'ils décampoient, il obſervoit d'une hauteur le développement & la direction de leurs colonnes. Il admiroit la témérité du prince d'Orange, dont il regarda bientôt l'arrière-garde comme ſa

1674. proie. Mais avant que de fondre ſur elle il jugea à propos de courir au galop à un bois, ſur la droite de l'ennemi, où il le ſoupçonnoit d'avoir poſté de l'Infanterie. Ravi de n'y trouver perſonne, il retourna à ſa troupe, les yeux étincelants de joie & d'eſpérance : *Il n'y a*, dit-il, *qu'à les charger pour les battre.* En même temps il forme ſon plan d'attaque, donne rapidement ſes ordres, & les fait exécuter encore plus rapidement.

Mémoires de Gourville, t. II.

L'armée n'eut pas plutôt pris les armes qu'il envoya le comte de Choiſeul à l'Hermitage de Notre-Dame des ſept douleurs, pour obſerver les mouvements des premières colonnes. Il chargea le marquis de Montal de l'attaque de Senef. Fourilles eut ordre de charger ſix eſcadrons poſtés à la pointe d'un bois. Condé ſe mit à la tête des Gardes du Corps, des Gendarmes & des Chevaux légers de la Garde, avec Enguien, Navailles, Luxembourg & Rochefort, pour combattre le prince de Vaudemont qui

commandoit les quatre mille chevaux détachés de tous les corps ennemis, auxquels on avoit joint pluſieurs bataillons. Vaudemont avoit formé ſa troupe dans le poſte le plus avantageux. Sa droite étoit appuyée d'un marais où ſe perd le ruiſſeau de Senef, & ſa gauche d'un eſpèce de bois taillis. 1674.

Arrivé à la portée du mouſquet, Condé tire ſon épée qu'un ruban tenoit attachée à ſon bras. A cet aſpect Villars, treſſaillant de joie, s'écria : *Enfin j'ai l'honneur de voir le grand Condé l'épée à la main.* Ce cri de l'héroïſme valut au jeune Guerrier un regard flatteur. Les trois attaques commencèrent en même temps & avec la même vigueur. Condé fondit comme un aigle ſur les quatre mille chevaux de Vaudemont. Son choc fut ſi terrible que l'ennemi rompu, enfoncé, diſperſé, chercha ſon ſalut vers le gros de l'armée qui s'étoit arrêté ſur une hauteur, d'où elle fut témoin de la déroute de l'arrière-garde. Le village de Senef avoit été

Mémoires du maréchal de Villars, t. I.

emporté ; les ſix eſcadrons que
1674. Fourilles avoit combattus, taillés en pièces ; par-tout la victoire couronnoit l'audace & la conduite.

Mais des avantages ſi faciles ne faiſoient qu'irriter l'ardeur du Prince. Il marche à la hauteur où la moitié de l'armée ennemie l'attendoit en bataille. On ne pouvoit la joindre qu'après avoir franchi des vergers, fermés de groſſes barrières & de haies vives, & taillé en piéces un grand corps d'Infanterie que les Alliés avoient jetté dans ces vergers, pour favoriſer la retraite des fuyards. Ce corps étoit ſoutenu de pluſieurs bataillons poſtés à la tête des défilés qui aboutiſſoient à l'éminence ſur laquelle on appercevoit une ligne immenſe de Cavalerie. Condé entreprit de détruire toutes ces troupes avant que le prince d'Orange & le comte de Souche, qui étoient beaucoup plus avancés, puſſent les ſecourir. Déjà il avoit formé, à la vue de l'ennemi, ſa Cavalerie victorieuſe. A meſure que ſon Infanterie arrive, il en détache

Campagne de 1674, par M. de la Roche.

les bataillons pour occuper les postes néceſſaires : enfin il donne le signal de l'attaque. Les Alliés diſputèrent le terrein avec fermeté; mais le Prince, à qui rien n'échappoit, ayant apperçu parmi eux un inſtant d'étonnement, ſe met à la tête des Gardes du Corps, & va les charger. Ce ne fut pas ſans peine que Fourilles obtint de lui la permiſſion de le précéder avec deux eſcadrons : Fourilles, ſoutenu de Condé & d'Enguien, ouvre les bataillons ennemis, les pénètre & les renverſe. Il parvient à la hauteur, d'où la Cavalerie ennemie ſe préparoit à le précipiter. C'eſt alors que Condé, qui le ſuivoit de près, tombe lui-même ſur cette Cavalerie & la met en fuite. Elle ne s'arrêta qu'au Prieuré de Saint Nicolas, ſitué à mi-côte, & environné de haies & de jardins, dans leſquels les Alliés avoient embuſqué beaucoup d'Infanterie. 1674. *Ibidem.*

Le Prince, ne voulant pas laiſſer à l'ennemi le temps de reſpirer, le charge de nouveau avec fureur ;

1674. mais il trouve une réſiſtance étonnante. Enflammé de plus en plus, il ordonne à Fourilles de commencer une nouvelle attaque. *Monſeigneur*, lui répondit cet Officier Général, *j'irai par-tout où V. A. voudra ; mais je dois lui repréſenter que la poſition de l'ennemi eſt telle qu'on ne peut le battre ſans verſer bien du ſang. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me ſuis apperçu*, répartit Condé en colère, *que vous aimez mieux raiſonner que combattre ; mais c'eſt de l'obéiſſance que je vous demande & non des conſeils.* Le brave Fourilles, pénétré d'indignation & de douleur, marche tête baiſſée à l'ennemi, & reçoit une bleſſure mortelle. On dit qu'il ne demandoit à Dieu qu'une heure de vie de plus pour ſçavoir comment ſon impétueux Général ſe tireroit d'affaire. Mais il vécut aſſez long-temps pour être témoin de ſon nouveau triomphe. Tout céda à la valeur de Condé & des Gardes du Corps. Le Vainqueur ne ceſſa de pourſuivre l'ennemi que lorſqu'il ſe fut ſauvé au village du Fayth.

Annales de Hollande, t. II.

La réſiſtance opiniâtre du dernier corps des ennemis avoit donné le temps au prince d'Orange de revenir ſur ſes pas & de ranger ſon armée en bataille derrière le village de Fayth, dont il étoit encore maître. Le Village étoit environné de jardins, de houblonieres, de haies vives & de foſſés. A droite régnoit une eſpèce de ravine ou de chemin creux qui communiquoit à un bois aſſez épais. A gauche ce n'étoient que marais & que vergers, clos de haies preſque impénétrables. Si le Sthatouder eût choiſi exprès dans toute l'étendue des Pays-Bas un champ de bataille, il n'en auroit pu trouver de plus avantageux que celui que la fortune lui préſentoit. Aidé des lumières & de l'expérience du comte de Souche, il acheva de le rendre formidable. Il jetta dans Fayth l'élite de ſon Infanterie; il établit des batteries qui enfiloient toutes les avenues du Village, enfin il réſolut de ſoutenir ce poſte avec toute ſon armée, de vaincre ou de périr. 1674. *Ibidem.*

1674. La victoire avoit déjà conduit Condé à la vue de Fayth. Il alla reconnoître la position du Sthatouder & la trouva digne d'un grand homme de guerre. Mais victorieux en deux grands combats, il croyoit n'avoir rien fait pour sa gloire, s'il n'en gagnoit un troisième qui décidât du sort de la guerre. Les Officiers Généraux lui représentèrent la grandeur des obstacles & du péril; Condé regardoit seulement comme difficile ce qui paroissoit impossible aux autres. Il avoit pris pour devise : *La sage & prudente témérité ;* enfin il n'avoit pas perdu cent hommes, & il n'avoit à combattre que des troupes battues ou consternées.

Campagne de 1674, par M. de la Rozière.

Déjà il avoit fait de nouvelles dispositions : Luxembourg avoit la droite, Navailles la gauche ; Condé demeura au centre avec son fils. Il eût bien voulu attendre les troupes qui arrivoient successivement de son camp pour fondre sur l'ennemi avec une plus grosse masse d'Infanterie ; mais c'étoit donner aux Alliés le temps de fortifier de

Mémoires du maréchal de Navailles.

plus en plus leur poſition. Le ſuccès dépendoit moins d'une force égale que d'une manœuvre rapide : le prince prit donc le parti de donner le ſignal d'un nouveau combat. Les François chargèrent avec la même vigueur que s'ils n'euſſent pas encore combattu. Les Alliés qui avoient pour eux les avantages du poſte & du nombre, ſe battirent en gens qui ne vouloient pas ſurvivre à une nouvelle défaite : à meſure qu'un bataillon étoit enfoncé, un autre prenoit ſa place ; le ſang ruiſſeloit de tous côtés. 1674.

Relation de la bataille de Senef.

Tandis qu'au centre l'Infanterie faiſoit de part & d'autre des prodiges de valeur, Luxembourg attaquoit la Cavalerie des Hollandois, & Navailles celle des Eſpagnols. Ils renverſèrent pluſieurs fois les eſcadrons ennemis, & culbutèrent quelques bataillons ; mais les avantages qu'ils remportèrent furent preſque toujours imparfaits. L'armée combinée étoit une hydre dont on n'avoit pas plutôt abattu une tête qu'il s'en préſentoit une autre à combattre.

1674. Au milieu du feu le plus terrible Condé forma une attaque qui ſembloit devoir décider la victoire. Il diſpoſa ſa Cavalerie dans une petite plaine ſur la gauche du Village, pour attaquer en flanc l'ennemi. Déjà il marchoit avec une nouvelle ardeur, lorſqu'il apperçut un grand corps de Cavalerie Impériale qui ſortoit d'un bois pour le charger lui-même en flanc : il lui oppoſe ſoudain Luxembourg avec les Gendarmes, les Dragons & le régiment de Picardie. Le Duc ſe poſta ſi rapidement ſur la liſière du bois, que l'ennemi n'oſant avancer, tout ſe réduiſit de ſa part à un feu épouvantable qui emportoit des rangs entiers de François. Ceux-ci ſoutinrent avec une intrépidité inouie un combat ſi inégal. A meſure qu'une file diſparoiſſoit, une autre lui ſuccédoit : on n'entendoit que ces mots de Luxembourg & des Officiers : *Ce n'eſt rien, enfans ; ſerre, ſerre.*

Mémoires de Chavagnac.

Le Prince s'étoit mis à la tête des Gardes du Corps. Il attaquoit l'ennemi en-deçà de la ravine qui,

d'un côté, ſe terminoit au village, & de l'autre au bois. S'il eut pu les chaſſer de ce poſte, il les coupoit du village de Fayth, dont il ſe ſeroit rendu maître, ainſi que d'une partie de leur Infanterie dont les bataillons étoient entaſſés les uns ſur les autres. Le ſuccès répondit d'abord à ſes vues. Il rompit la première ligne des Alliés; le prince d'Orange la remplaça avec la ſeconde. Condé, à la tête de la brigade de Caylus, fait un nouvel effort; il précipite l'ennemi au-delà de la ravine. Mais dans cet inſtant critique ſurvient le gros de la Cavalerie du Sthatouder pour ſoutenir un poſte d'où dépend le ſalut de l'armée. Condé avoit à combattre quatre fois plus de troupes qu'il n'en avoit amené. Il envoya demander du ſecours à Luxembourg qui détacha de ſon corps le marquis de la Fare; avec ſix eſcadrons de Gendarmerie. Il étoit temps qu'il arrivât; les Gardes du Corps & la brigade de Caylus avoient été repouſſés. Le Prince ſe met à la

1674.

Mémoires du marquis de la Fare.

tête du renfort, marche à l'ennemi
1674. & le renverſe encore une fois au-de-là de la ravine : c'étoit le moment de la victoire. Il ordonne à deux bataillons de Suiſſes de ſe jetter dans la ravine ; mais les Suiſſes, oubliant leur antique valeur, ne font que plier les épaules ſans avancer ni reculer ; pluſieurs même d'entr'eux jettent leurs armes & ſe couchent par terre. Il n'y a point de Général qui n'eût frémi en voyant ainſi échapper la victoire : mais Condé n'étoit jamais plus maître de lui même, que lorſque la fortune le trahiſſoit avec plus d'éclat. Sans s'abaiſſer à des plaintes, à des murmures & à des reproches indignes de ſa grande ame, il ſe contenta de dire : *Ceux-ci n'iront pas, il faut en aller chercher d'autres.* Il n'avoit pas achevé de proférer ces mots que ſon cheval eſt tué ſous lui : c'étoit le ſecond. Condé tombe dans un foſſé : Enguien, qui combat à ſes côtés, ſe jette ſur lui, l'embraſſe, le ſerre dans ſes bras & le relève froiſſé & ſanglant. Le jeune

Ibidem.

Prince eſt lui-même bleſſé en s'acquittant d'un devoir ſi ſacré. 1674.

Cependant l'Infanterie qu'on attendoit n'arrivoit point ; le moment de la victoire s'étoit évanoui. La Cavalerie Françoiſe, expoſée à tout le feu de l'artillerie des Alliés, ébranlée, rebutée de tant d'efforts inutiles & ſanglants, demeuroit pourtant immobile : & la ſituation du Prince ne pouvoit être plus périlleuſe. D'un côté, comment emporter, ſans Infanterie & ſans artillerie, des poſtes qui en étoient remplis ? De l'autre, il ne pouvoit ſe retirer à travers tous les défilés qu'il avoit franchis & emportés, ſans être battu. Il falloit donc ſe réſoudre d'entretenir un combat ſi inégal juſqu'à la nuit qui approchoit.

On prépara de nouvelles attaques contre le Village même. Condé, Luxembourg, Navailles chargent chacun de leur côté, & preſque toujours victorieuſement. Mais ces ſuccès ne pouvoient être déciſifs, juſqu'à ce que l'Infanterie fût ar-

rivée. On eſt étonné de voir l'en-
1674. nemi, dont toutes les forces étoient
Ibidem. réunies, ſe retrancher toujours ſur la défenſive, contre Condé qui n'avoit pas la moitié des ſiennes.

La nuit ne mit pas fin à une action ſi meurtrière. La lune qui lui ſuccéda bientôt, ſembloit ne prêter ſa clarté aux deux armées que pour éclairer leur deſtruction. On combattit avec un nouvel acharnement. La plupart des Officiers Généraux des Alliés étoient tués ou bleſſés; on les emportoit mourants, les uns ſur des piques, les autres ſur des planches. Le marquis d'Aſſentar, chargé de ſept bleſſures, combattit tant qu'il lui reſta un ſouffle de vie. Le comte de Waldeck, après en avoir reçu trois, tuoit encore des François de ſa main. Le duc de Villa-Hermoſa, le prince Charles de Lorraine, le prince Pio, le Rheingrave, le marquis de Grana, le prince de Vaudemont, le comte d'Erpach ne pouvoient quitter le champ de bataille, quoiqu'ils fuſſent tout cou-

Hiſtoire de Hollande, par Neuville, t. IV.

verts de ſang. Le prince d'Orange leur donnoit l'exemple. On le vit pendant plus de ſix heures au milieu du feu, agir en Général, & combattre en Soldat; il eut pluſieurs chevaux tués ſous lui, & il manqua pluſieurs fois d'être pris; ſon Capitaine des Gardes le fut à ſes côtés: on peut dire enfin qu'il ſauva l'armée & les Pays-Bas qui euſſent été la proie du Vainqueur. 1674.

Les Généraux François ne témoignoient ni moins de zèle, ni moins de courage. La plupart étoient hors de combat: Fourilles, Rochefort, Montal, Soubiſe, Villeroi, Genlis, la Cardonnière, & une foule d'autres. Condé ſe voyoit lui même expoſé à de nouveaux & de plus affreux dangers. Au commencement de la nuit un Régiment François plie: le Prince changeoit de cheval; le palfrenier qui lui en préſentoit un autre, croyant que tout étoit perdu, s'enfuit & diſparut avec le cheval. Condé demeura à pied, ſoutenu par deux Gentilshommes qui l'accompagnoient. Ses jambes enflées

Mémoires de Gourville, t. II.

par la goutte lui refuſoient le ſer-
1674. vice. *Courez, Monſeigneur, courez,* lui diſoit un de ſes compagnons. *Mais ne vois tu pas bien,* lui répondit le Prince en riant, *que je ne peux courir avec mes jambes.* Il avoit réſolu de ſe jetter dans un foſſé, & de n'en ſortir que lorſque les ſiens auroient repouſſé à leur tour l'ennemi. Mais un cheval ſans maître qu'il apperçut l'arracha au danger d'être pris ou tué. Il monte deſſus, joint la troupe, la rallie & la ramene au combat.

L'action ne ceſſa que lorſque la lune ayant enfin diſparu ſur les onze heures du ſoir, les ténèbres épaiſſes qui enveloppoient l'horiſon ne permirent plus de diſcerner les objets. Les deux armées demeurèrent dans les poſtes qu'elles occupoient, à portée du mouſquet l'une de l'autre. Condé donna des ordres pour recommencer le lendemain, à la pointe du jour, un combat plus égal. Son artillerie qui étoit enfin arrivée avec le reſte de ſon Infanterie ; les poſtes excellents qu'il

qu'il avoit gagnés, & où il s'étoit maintenu, ſembloient lui aſſurer la victoire. Mais il n'y avoit plus que lui dans l'armée qui ſe ſentit encore animé du déſir de combattre. Tous ceux qui l'entendirent, plus capables de l'admirer que de l'imiter, gardoient un morne & profond ſilence. On rapporte que quelqu'un lui ayant parlé de la quantité d'hommes qu'il avoit perdus, Condé, encore échauffé de l'ardeur du combat, répondit : *Bon, bon, ce n'eſt qu'une nuit de Paris.* Ce mot a été attribué à tant de Généraux François, qu'on n'oſe aſſurer qu'il ſoit ſorti de la bouche du Prince. Quoi qu'il en ſoit, il deſcendit de cheval où, malgré la foibleſſe de ſa ſanté, il avoit été pendant dix-ſept heures. Il ſe coucha ſur un manteau, au coin d'une haie, au milieu des morts & des mourants. Les réflexions triſtes auxquelles il étoit en proie, l'agitation de ſon eſprit, l'idée du nouveau combat qu'il préparoit, ne lui permirent point de fermer les yeux. A peine

1674.

Mémoires du marquis de la Fare.

commençoit-il à goûter quelque
1674. repos qu'il entendit une ſalve générale de mouſqueterie, à laquelle on répondit preſque au même inſtant. C'étoit l'ennemi qui, déſeſpérant le lendemain de la victoire, & voulant profiter des ombres de la nuit, maſquoit ſa retraite par
Ibidem. cette décharge. Elle jetta le trouble & la terreur parmi les François, les deux armées fuyoient en même temps : mais rien n'étonna plus Condé que la frayeur de la Cavalerie Françoiſe qui, pendant la journée, s'étoit ſignalée par des actions héroïques ; tant il eſt vrai que les hommes les plus braves n'ont qu'une certaine meſure de courage, d'audace & de vigueur, au-delà de laquelle on ne trouve que foibleſſe.

Condé ne penſa plus à combattre avec une armée éperdue, découragée ; il la rallia & la ramena à travers les défilés, que la veille il avoit traverſés en vainqueur. Il
Mémoires de Gourville, t. II. étoit neuf heures du matin lorſqu'il rentra dans le camp du Piéton. Le premier objet qu'il apperçut fut

Gourville qui accouroit au-devant de lui. *Ah ! Gourville*, lui dit-il d'une voix enrouée & presque éteinte, *sans les Suisses j'aurois achevé de détruire toutes les forces des Alliés.* 1674.

Il en étoit persuadé. Louis XIV le fut aussi, lorsqu'au commencement de la campagne suivante il alla visiter le champ de bataille qui avoit été jonché de plus de vingt-sept mille cadavres. On dit qu'à la vue de tant de postes inaccessibles qu'il avoit fallu forcer, le Roi s'écria qu'il n'y avoit point de lieux dans l'Univers où, avec le même Général & les mêmes troupes, il ne dût se regarder comme invincible. Mais lorsqu'il fut parvenu à cette ravine, qui avoit été pour les Suisses le terme fatal de leur audace, il admira les alternatives de courage & de foiblesse dont les hommes sont susceptibles presque dans le même instant ; & il comprit que le plus grand Général ne doit jamais compter sur la victoire, qui ne dépend pas moins des caprices de la fortune & des dispositions

Lettres de Péliſſon, t. III.

de la multitude, que de ſon génie.

1674. Que ne fit point Condé pour la déterminer! Il chargea quinze fois à la tête de différents corps; il expoſa ſa vie comme celle d'un Grenadier: on le blâma de cet excès de courage, & ſur-tout d'avoir trop hazardé à la fin de cette terrible journée. Mais les détracteurs de ce grand homme n'auroient-ils pas été les premiers à l'accuſer d'avoir trahi l'Etat & ſa gloire, s'il s'étoit arrêté au milieu de ſa courſe victorieuſe? Peut-on nier que dans le dernier combat, qu'on reproche tant à ſa mémoire, il ne perdit pas plus que les Alliés, & qu'enfin la bataille de Sénef fut utile & glorieuſe au Royaume, puiſqu'elle le délivra de cette multitude d'ennemis qui ſe préparoient à l'entamer? Sans doute que ce triple & terrible combat coûta beaucoup de ſang à la Nation: mais on exagéra ſa perte. Il paroît par une lettre du marquis de Louvois qu'il n'y eut que ſept mille hommes tués ou bleſſés. On ſoupçonnoit même les Officiers d'avoir

Mémoires de Feuquières, t. II.

Recueil de Lettres militaires, t. II.

compris dans ce nombre les soldats qui, depuis le commencement de la campagne, étoient morts, ou avoient déserté. Parmi les principales victimes de la Patrie on remarquoit le marquis de Fourilles, Lieutenant-Général; MM. de Muret, Harlai-de-Chamvallon, de Bourbonne, de Razilly, d'Yliers & de Gacé, Colonels; le Brun & de Chémeraut, Officiers des Gardes du Corps. 1674.

La perte des Alliés doit avoir été immense, s'il est vrai, comme on l'a écrit, que les Curés du Pays enterrèrent vingt-sept mille morts dans l'espace de trois lieues; mais le comte de Monterey n'avouoit que vingt mille hommes tués ou pris. *Mémoires du marquis de la Fare.*

Ces derniers montoient à plus de cinq mille, à la tête desquels on voyoit le prince de Salm, beau-frère du duc d'Enguien; le duc de Holstein, le prince Frédéric de Nassau; les comtes de Salm, de Solmes, de Staremberg, de Mérode; le marquis d'Affentar, Général de la Cavalerie Espagnole qui expira en- *Campagne de 1674, en Flandre, par M. de la Rozière.*

tre les bras du Vainqueur ; le Ca-
1674. pitaine des Gardes du Sthatouder ; quinze Colonels, & près de quatre cents Capitaines. Les autres marques de la victoire furent cent cinq drapeaux ou étendarts ; pluſieurs timbales, deux mortiers ; quatre piéces de canon ; quatre mille chariots, caléches ou caroſſes ; cent pontons ; la caiſſe militaire, où il y avoit deux cents mille écus ; les équipages de tous les Généraux, & huit cents femmes qui ſuivoient l'armée des Alliés.

Lettre de Condé à Louvois, t. II, p. 74.

Le Roi parut ſi ſenſible à la gloire de cette journée qu'il fit diſtribuer aux Officiers & aux Soldats la même gratification que s'il eût été lui-même à la tête de l'armée. On a vu avec quelle opiniâtreté la victoire fut diſputée. Condé ſe plaiſoit à rendre juſtice aux Généraux ennemis, & particulièrement au Sthatouder. Il diſoit de lui qu'il s'étoit comporté par tout comme un vieux Capitaine ; mais qu'il s'étoit trop expoſé. Condé ne méritoit-il pas le même reproche ? Au-reſte, le prince d'Orange renchériſſoit en-

Annales de Hollande, t. II.

core ſur les éloges de ſon généreux ennemi. Il faiſoit profeſſion de l'honorer comme un des plus grands hommes qui euſſent jamais été. *Ah! je voudrois bien*, diſoit-il, *qu'il m'en eût coûté la moitié de mon bien, & avoir fait quelques campagnes ſous lui.* 1674. *Mémoires de Gourville, t. II.*

Condé traita les priſonniers avec magnanimité. Il renvoya les Princes ſur leurs paroles, & fit partir les autres pour Reims, où on les combla d'honneurs & de diſtinctions. On rapporte que le comte de Staremberg, dans un grand repas, s'aviſa de boire à la ſanté du prince d'Orange : *c'eſt un homme d'honneur*, ajouta-t-il, *à qui je me fierai toute ma vie. Il m'avoit promis de me faire boire du vin de Champagne en Champagne, & il m'a tenu parole.* *Hiſtoire de Hollande, par Neuville, t. IV.*

D'après la perte, la retraite & le renverſement de tous les projets des Alliés, on a peine à comprendre comment ils oſèrent s'arroger les honneurs de la victoire. Le prince d'Orange ordonna des réjouiſſances publiques en Hollande : on chanta

le *Te Deum* à la Haie comme à
1674. Paris : étoit-ce pour raſſurer les Peuples découragés à la vue de tant d'efforts inutiles, ou bien pour remercier Dieu de ce que les Hollandois avoient combattu à Sénef avec cette même fermeté qui avoit fixé ſur eux les regards de toute l'Europe, dans leurs guerres contre les Eſpagnols.

Mais il falloit ſoutenir une démarche ſi hardie par un exploit éclatant. Le Sthatouder ſe hâta de remplir preſque tout le vuide de la journée de Sénef en ſe faiſant joindre par dix-huit mille hommes qu'il tira des garniſons. Il marcha enſuite aux François, réſolu de faire oublier la dernière bataille par une plus ſanglante & plus déciſive. Mais Condé ſçut tellement choiſir ſes poſitions qu'il fit échouer les deſſeins de l'ennemi, ſans qu'il en coûtât à la France une goutte de ſang. Le Sthatouder alla inveſtir Oudenarde.

Cette Ville n'étoit qu'une place de médiocre défenſe. Le marquis

d'Argouges de Ranes, homme célèbre par ſa valeur & par ſes talents, la défendoit avec l'immortel Vauban, & deux mille Soldats. 1674.

Perſuadé que le ſuccès dépend de ſon activité, le Sthatouder ouvre la tranchée, dreſſe ſes groſſes batteries, & parvient en quatre jours à foudroyer la ville de toute ſon artillerie. La nuit même il attaque la contreſcarpe & l'emporte au prix du ſang de deux mille hommes. Le lendemain il prépare un aſſaut général : il eût volontiers hazardé toute ſon armée pour emporter la place avant que Condé fût en état de la ſecourir. *Mémoires de Feuquières, t. II.*

Mais le Prince n'eut pas plutôt appris le danger d'Oudenarde qu'il attendit à peine quelques renforts que le maréchal d'Humières lui amenoit de la Flandre Françoiſe. Il partit du camp de la Buſſière pour ſauver Oudenarde à quelque prix que ce fût.

Du ſalut ou de la perte de cette Place dépendoit la réputation de la bataille de Sénef. Si le prince

d'Orange s'en rendoit maître, le
1674. bruit de ſon triomphe ſe confirmoit & ſon crédit augmentoit. Si, au contraire il échouoit, il ſe couvroit de honte & de ridicule pour avoir voulu en impoſer à l'Europe par ſa prétendue victoire. Il s'agiſſoit donc de l'intérêt le plus délicat des deux Généraux, de leur gloire perſonnelle.

L'armée Françoiſe approchoit; elle étoit partagée en trois corps qui devoient en même temps attaquer les trois armées ennemies ſéparées les unes des autres par l'Eſcaut & par des hauteurs dont ils avoient négligé de s'emparer.

Le Sthatouder propoſa alors aux autres Généraux de ſortir des lignes & d'épargner au Prince la moitié du chemin. Mais le Feld-maréchal de Souche combattit ſon avis. « Quoi! dit-il en élevant la voix, « avons-» nous déjà oublié ce qu'il nous » en a coûté à Sénef pour avoir » attendu Condé? A quelles ex-» trêmités n'avons-nous pas été ré-» duits, malgré l'avantage du poſte

» & du nombre ? Combien peu s'en
» eſt-il fallu que nous n'ayons été 1674.
» entièrement défaits ! Et nous ſe-
» rions aujourd'hui aſſez téméraires
» pour aller chercher ce même
» ennemi, fortifié de nouvelles
» troupes, & pour hazarder une
» nouvelle bataille dont la perte
» peut entraîner celle des Pays-
» Bas, la ruine de la Maiſon d'Au-
» triche, & la ſervitude de l'Eu-
» rope ! » En même temps il ſe leva pour ordonner aux Impériaux de ſe diſpoſer à la retraite. Le découragement, la frayeur & la conſternation ſe répandirent dans l'armée avec la diſcorde & l'eſprit de vertige.

Condé étoit arrivé aux pieds des hauteurs qui dominoient les lignes des aſſiégeants. Il ſuppoſoit que le prince d'Orange avoit réſervé ce poſte excellent pour y former ſon armée. Sa ſurpriſe & ſa joie furent extrêmes quand il le vit abandonné ; mais il ſe garda bien de s'en ſaiſir avec la colonne qu'il conduiſoit : c'eut été avertir l'ennemi de répa- *Campagne de 1674.*

rer sa faute. Il alla manœuvrer plus
1674. loin vers le haut Escaut pour fixer ailleurs les regards des Alliés ; puis il attaqua l'Abbaye de Péthégem dont il se rendit maître ; & la nuit ne fut pas plutôt arrivée qu'il porta sur la hauteur une partie de son armée. Il n'attendoit plus que le point du jour pour fondre avec Enguien & Luxembourg sur les Espagnols, tandis qu'Humières attaqueroit les Hollandois, & Navailles les Impériaux.

Mémoires de Feuquières.

Ces avantages, ménagés avec tant d'art, sembloient assurer à Condé une victoire signalée ; mais le prince d'Orange ne pensoit qu'à fuir. La précipitation de sa retraite ne l'auroit pourtant pas garanti d'une déroute, sans un brouillard obscur qui succéda aux ténébres de la nuit, & ne se dissipa que sur les neuf heures du matin, n'eût dérobé ses mouvements. Condé le poursuivit avec tant de rapidité qu'il parut bientôt à la vue de son arrière-gard dont il se trouva séparé par un défilé impraticable. Tandis qu'il cherchoit

Ibidem.

un chemin plus facile, le comte de Souche manœuvra avec tant d'art qu'on peut dire qu'il ſauva l'armée des Alliés ; il ne perdit d'hommes que ce que le canon du Prince en emporta. Au-reſte, les premiers corps des Alliés ne ceſſèrent de fuir que lorſqu'ils eurent trouvé un aſyle ſous les murs de Gand. Le déſordre & la confuſion furent tels que ſi les François euſſent paru, cette armée eût été défaite ſans combattre. Ils abandonnèrent douze mille ſacs de farine & une quantité étonnante de boulets, de grenades & d'inſtruments propres à un ſiège. 1674. *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

Malgré le ſervice que Souche venoit de rendre à la cauſe commune, le Sthatouder s'en prenoit à lui de la honte & des déſaſtres d'une campagne dans laquelle il s'étoit vanté de rendre à la France tous les maux qu'elle avoit faits à la Hollande ; & ce Prince, naturellement haut, fier, ſombre & deſpotique, fut ſur le point de faire arrêter le Général de l'Empereur, *Mémoires de Chavagnac.*

& de le traduire au Conſeil de
1674. guerre comme un traître. La crainte de perdre un Allié puiſſant, qu'un ſi ſanglant outrage n'eût pas manqué d'irriter, l'empêcha d'exécuter une réſolution ſi hardie. Mais il porta contre lui des plaintes ſi vives, ſi amères, que Léopold le deſtitua du commandement de ſes armées. Souche ne paroît pourtant coupable que d'avoir trop fidélement rempli les ordres ſecrets de ſon maître.

Condé avoit garanti le Royaume d'une invaſion ; il étoit le maître de la campagne. Les Alliés s'étoient retirés ; le prince d'Orange pour aller preſſer le ſiège de Grave ; les Impériaux pour prendre Dinant & Hui, villes du pays de Liège, alors preſque dénuées de fortifications. Il ne tenoit qu'à Condé d'effacer de ſi foibles exploits par une grande conquête. Mais ce Prince citoyen préféra le ſalut de la Monarchie à ſa gloire particulière. Il envoya quinze mille hommes au ſecours de Turenne qui luttoit en Alſace avec

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

une poignée de Soldats contre une multitude innombrable d'Allemands. 1674.
Ce détachement fut ſuivi de pluſieurs autres qui formèrent au Vicomte une belle armée, & n'en laiſſèrent plus à Condé. Turenne, pendant l'hiver, détruiſit en détail l'armée ennemie, dont les débris ſe ſauvèrent en-deçà du Rhin, couverts de honte & de confuſion.

Condé étoit retourné à la Cour, où il fut reçu en triomphe. Le Roi vint au-devant de lui juſque ſur le grand eſcalier de Verſailles. Le Prince le montoit lentement à cauſe de la goutte dont il étoit preſque perclus. Dès qu'il apperçut le Monarque, *Sire*, lui cria-t-il, *je demande pardon à V. M. de la faire attendre ſi long-temps. Mon Couſin*, lui répondit le Roi, *ne vous preſſez pas. Quand on eſt auſſi chargé de lauriers que vous l'êtes, on a de la peine à marcher vîte.* Louis XIV le ſerra dans ſes bras, & l'embraſſa à diverſes repriſes. *Lettres de Peliſſon, t. III.*

Le Sthatouder, délivré d'un ennemi ſi redoutable, achevoit le

siège de Grave, commencé depuis
1674. long-temps. Tout le monde connoît la défense de Chamilli, éléve de Condé ; elle passe encore aujourd'hui pour un chef-d'œuvre de l'art. Le prince d'Orange eût eu la honte de succomber, si le Roi n'eût enfin donné ordre au Gouverneur de rendre la Place, dont il vouloit conserver la garnison.

Tandis que Condé défendoit la Couronne avec tant de gloire & de succès, il s'en présentoit une à acquérir dans le Nord. Les Polonois, délivrés de Michel Wiénowiski, ce phantôme de Roi sous lequel ils n'avoient connu que la honte, la misère & l'opprobre, respiroient enfin, & lui cherchoient un successeur qui réparât tant de maux. Les mêmes Candidats, dont on a parlé plus haut, partageoient la Diéte. De-là l'intrigue, les cabales, la discorde & l'effusion du sang humain qui souilla plusieurs Assemblées particulières. Pour comble de malheur la République étoit à la veille de voir fondre sur elle toutes les

Histoire de Sobieski, t. I.

forces de l'Empire Ottoman, & celles de la Tartarie. Elle avoit beſoin 1674.
dans ces circonſtances d'un Roi dont le nom ſeul lui ſervît de bouclier. Le grand maréchal Sobieski indiqua Condé, ce héros, diſoit-il, que la dernière Diéte auroit dû couronner au mépris du libelle infâme publié contre lui, & dont les vils auteurs couvroient leur ignominie des ténébres de l'anonyme.

Condé étoit peu jaloux d'aller régner à un âge avancé dans les glaces du Nord, chez une Nation qui compte autant de maîtres qu'elle a de Citoyens & de voiſins puiſſants. Il regardoit d'un œil indifférent un trône entouré d'écueils & de précipices, & n'avoit pas même daigné le ſolliciter. Cependant l'armée Polonoiſe le demandoit à grands cris, les Candidats, inquiets, alarmés des vœux de la Milice, n'eurent pas honte de renouveller les anciennes calomnies contre un Prince qui laiſſoit la carrière libre à l'ambition. La Nobleſſe de Lithuanie, ſéduite par la Veuve du dernier

Roi, menaçoit de la mort tous ceux
1674. qui s'oppoſeroient à l'élection du prince Charles de Lorraine. Les Partiſans de Condé frémiſſoient d'indignation contre les Lithuaniens. Tout tendoit au ſchiſme le plus ſanglant, lorſque Jablonowski, également célébre par ſon éloquence & par ſa valeur, entreprit de réunir tous les ſuffrages ſur Sobieski. Il éleva Condé comme un des plus grands hommes qui euſſent jamais exiſté. Il foula aux pieds le libelle qui l'avoit noirci aux yeux de la Nation; mais il peignit ſous des couleurs ſi vives la délicateſſe de ſa ſanté, & l'épuiſement total dont il étoit menacé, qu'il réfroidit ſenſiblement l'Aſſemblée. Enſuite il montra Sobieski tout brillant encore des rayons de la victoire qu'il venoit de remporter ſur les Turcs. Il vanta la vigueur de ſa ſanté, ſon âge floriſſant, ſon expérience dans l'adminiſtration des affaires de la République; enfin il vint à bout de décider l'Aſſemblée en faveur de ſon ami.

Sobieski, grand Capitaine, n'avoit propoſé un grand Capitaine étranger que pour ſe faire remarquer lui-même. Il fut proclamé Roi. Condé lui pardonna d'autant plus volontiers qu'il l'avoit toujours aimé, & que, ne prétendant plus au trône, il en voyoit exclure des Concurrents qui lui en avoient autrefois fermé l'accès par des manœuvres indignes. Il entretint avec le Roi Jean le même commerce qu'il avoit eu avec le grand Maréchal. Sobieski, de ſon côté, faiſoit profeſſion d'honorer le Grand Condé. Il n'entreprenoit point de campagne ſans conſulter un Héros que les guerriers de toutes les Nations regardoient comme le diſpenſateur des réputations militaires. 1674.

Le Roi n'avoit garde de confier le commandement de ſes armées à d'autres Généraux qu'à ceux qui venoient de défendre le Royaume avec tant de gloire. Condé & Turenne partageoient entr'eux preſque tout le poids de la guerre. Le premier commandoit dans toutes les 1675.

1675. Provinces qui s'étendent depuis la mer juſqu'à la Moſelle. Les ordres du ſecond étoient reconnus depuis Metz juſqu'aux montagnes de la Suiſſe. L'un & l'autre diſpoſoient de toutes les forces de la Monarchie.

Mais ces forces n'approchoient point de celles des Alliés. Louis XIV ne pouvoit vaincre qu'en appellant à ſon ſecours l'induſtrie, la vigilance & l'activité. L'Europe n'apprenoit qu'avec étonnement qu'il eût enlevé des villes & des Provinces aux Alliés avant que ceux-ci fuſſent ſortis de leurs quartiers d'hiver. Le Vainqueur laiſſoit alors une partie de ſon armée en Flandre pour veiller à la ſûreté de ſes nouvelles conquêtes. Il envoyoit l'autre en Alſace achever la campagne qui ne s'ouvroit qu au milieu de l'été à cauſe de la lenteur des Allemands.

C'eſt à ce plan judicieux, qui doubloit en quelque ſorte ſes forces, que Louis XIV dut preſque tous ſes triomphes. Il en remettoit

la principale exécution à Condé & à Turenne. Ce Monarque, qui ne croyoit point leur céder dans l'art des ſièges, avouoit ſans peine qu'il leur étoit inférieur dans celui de diſputer la campagne à l'ennemi. Auſſi ne prenoit-il jamais dans l'armée de Condé que la qualité de Volontaire. Il laiſſoit au Prince les ſoins & les honneurs de Généraliſſime. 1675.

Condé fondit ſur les Pays-Bas avec ſoixante mille hommes qu'il partagea en pluſieurs corps, à la tête deſquels on voyoit le duc d'Enguien, les maréchaux de Créqui & d'Humières; les ducs de Luxembourg & de la Feuillade, & le comte de Rochefort. Le Roi en voulut auſſi commander un vers Charleroi. L'ennemi confondu ne ſçavoit où porter ſes troupes. Cependant Créqui lui enlevoit Dinant; & Rochefort, Hui. Les garniſons de ces deux places, qui montoient à près de quatre mille hommes, demeurèrent priſonnières de guerre. Condé parut enſuite devant Limbourg, alors l'une

Campagne de 1675.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Annales de Baſnage. t. II.

1675. des plus fortes places qu'il y eût dans les Pays-Bas. Un prince de Naſſau la défendoit avec quatre mille hommes, & le prince d'Orange ſe préparoit à la ſecourir avec quarante mille.

Le Roi réunit tous les corps de troupes épars dans les Pays-Bas, à la tête deſquels il couvroit le ſiège. Condé voloit perpétuellement de la tranchée à l'armée d'obſervation. Il dirigeoit en même temps les travaux du ſiège & les mouvements des troupes. Cependant le Sthatouder, qui venoit d'être renforcé par ſept mille hommes de Cavalerie Eſpagnole, approchoit; l'honneur de meſurer ſes armes avec celles du Monarque François ajoutoit à ſon ardeur.

Ibidem.

Le Roi paſſa la Meuſe & lui épargna la moitié du chemin. Une manœuvre ſi fière étonna le prince d'Orange : il n'oſa tenter le ſort d'une bataille, qu'il n'eût été joint par une armée de Lunebourgeois & de Lorrains qui s'avançoit en Flandre. Mais Condé ne lui donna

pas le temps de l'attendre. Il mit tant de vigueur & d'impétuosité dans les attaques de Limbourg qu'il en emporta bientôt tous les dehors. Il se retira ensuite pour ménager à son fils la gloire de cette conquête qui fut suivie de celle de la Province de même nom. 1675.

Le Sthatouder n'eut pas plutôt appris que Condé étoit dans le camp du Roi qu'il ne songea plus à combattre : il s'éloigna avec tant de précipitation, que Luxembourg, détaché à sa poursuite, ne put l'atteindre. Le Prince, maître de la campagne, s'empara de Tirlemont, de Saint-Tron & de beaucoup d'autres Places. Il partagea l'armée en différents corps qui pénétrèrent en même temps dans toute l'étendue des Pays-Bas, & les soumirent à des contributions immenses. *Ibidem.*

Cependant il falloit une armée à Turenne pour défendre l'Alsace contre les Allemands qui paroissoient enfin sur le Rhin. Le Roi lui en composa une des troupes de

1675. Flandre ; il donna en même temps à Créqui quinze mille hommes pour arrêter l'armée du duc de Zell, ſur la frontière du Luxembourg, & Condé demeura dans le Pays-Bas à la tête de trente-cinq mille hommes.

Le prince d'Orange en avoit plus de ſoixante mille. Ce Général hardi, entreprenant, avide de batailles & prodigue de ſang, ſe flattoit que le temps étoit enfin venu de réparer avec uſure les pertes de la campagne. Il formoit tantôt le projet d'attaquer Condé, tantôt celui d'aſſiéger Ath. Mais le Prince ſe joua de tous ſes efforts. Il s'établit dans le Pays ennemi, battit & diſſipa tous les partis & les détachements des Alliés.

Telle étoit la ſituation brillante des affaires dans les Pays-Bas, lorſque la France éprouva en Alſace un revers plus irréparable que la perte d'une bataille. Turenne, après des manœuvres immortelles, touchant à la victoire, eſt emporté d'un coup de canon. Le ſecret de cette

cette journée qu'il devoit rendre triomphante, fut enseveli avec lui. 1675.
L'armée, épuisée de fatigue, en proie à la douleur & au désespoir, étoit, pour comble de malheur, aux ordres de deux Généraux divisés & jaloux l'un de l'autre. Elle eût péri si Jacquier, ce célébre Général des vivres, qui n'eut pas moins excellé dans l'art de conduire les armées, que dans celui de les faire subsister; l'ami & le conseil de tous les grands hommes de guerre, n'eût veillé à son salut. *Mémoires de S. Hilaire, t. I.*

Montecuculli faisoit avancer des troupes sur Wilstett, où il n'y avoit que deux cents hommes de garnison. En se rendant maître de ce poste il coupoit aux François la communication du Pont d'Altenheim & de leurs magasins, & les réduisoit à périr de faim ou à rendre les armes sans combattre. Le péril échappoit à tous les yeux. Jacquier va trouver les Généraux, & leur fait voir que c'en est fait de l'armée s'ils ne préviennent l'ennemi à Wilstett. On profite d'un avis si salutaire. On se hâte d'envoyer *Ibidem.*

une brigade de Cavalerie au ſecours
1675. d'un poſte ſi néceſſaire ; il étoit temps qu'elle arrivât. Les Impériaux attaquoient Wilſtett ; ils furent repouſſés. L'armée, qui ſuivoit la Brigade, continua ſa route vers Altenheim : elle fut pourſuivie & attaquée par Montecuculli. Les François firent des prodiges de valeur ; il s'agiſſoit de venger Turenne. Lorge & Vaubrun ne témoignèrent de rivalité qu'en ſe ſignalant à l'envi l'un de l'autre. Le premier fut bleſſé & l'autre tué. L'ennemi repouſſé perdit cinq mille hommes, & les François trois mille. Mais bientôt l'infidélité combattit en faveur de Montecuculli. Strasbourg lui livra ſon pont, au mépris de la foi des traités ; & l'Alſace ſe vit inondée d'une armée de plus de quarante-cinq mille hommes.

Une poignée de Soldats compoſoient toutes les forces de la France. On craignoit non-ſeulement pour l'Alſace, mais encore pour la Lorraine & la Franche-comté. Le Roi ne voyoit que Condé capable de

raſſurer le Royaume & d'arrêter l'ennemi. Il lui écrivit d'aller ſe mettre à la tête de l'armée d'Alſace. 1675.

La ſanté du Prince étoit ſi chancelante qu'il étoit réduit à craindre le changement d'air, le travail, la fatigue, & ſur-tout l'intempérie de l'automne. Il ne lui reſtoit pour ainſi dire, qu'un ſouffle de vie qu'il ne prolongeoit que par le ſecours de l'art. « Je vous avoue, écrivoit-il à Louvois, « que je me crois peu » propre à bien ſervir le Roi dans » l'emploi que S. M. me deſtine. » C'eſt un Pays d'un travail extrême, & ma ſanté eſt ſi peu affermie que j'appréhende d'y ſuccomber, particuliérement ſi le froid » vient avant la fin de l'automne. » Vous ſçavez que je vous en prévins » avant que de partir. J'obéis pourtant, & je ne ferai jamais de » difficulté d'expoſer le peu qui me » reſte de vie & de ſanté pour la » ſatisfaction & le ſervice du Roi ».

Recueil de Lettres militaires, t. II, p. 17.

Il partit, laiſſant l'armée de Flandre déſolée de ſon départ. Elle en eût été inconſolable s'il n'eût eu

Lettres de Madame de Sévigné.

pour ſucceſſeur le maréchal de
1675. Luxembourg. Le Maréchal, dépoſitaire des deſſeins, du génie & de l'ame de ſon maître, exécuta en grand homme le plan qui lui fut tracé par Condé. Il réduiſit le prince d'Orange à n'être que le ſpectateur du ravage des Pays-Bas.

La route de Condé en Alſace devoit être de vingt-deux jours, au milieu des plus grandes chaleurs de l'été. Il conduiſoit un détachement; le duc d'Enguien & le maréchal de la Feuillade le précédoient avec un autre. La Nation étoit dans des inquiétudes mortelles juſqu'à ce qu'il eût joint l'armée: chaque jour éclairoit de nouveaux malheurs. L'Alſace étoit envahie; la Guienne & la Bretagne s'étoient ſoulevées; la mort de Turenne ſembloit être le terme fatal des proſpérités: on ne preſſentoit que des malheurs. Arrivé à Metz, le Prince apprit la défaite entière du maréchal de Créqui à Conſarbrick. Ce revers jettoit le Royaume dans de nouveaux périls, & Condé dans de

cruels embarras : mais ſon front n'étoit jamais plus calme qu'au milieu des dangers. Tandis que tout le monde ſe déchaînoit contre Créqui, & accuſoit ſon imprudence & ſa témérité, Condé ſeul voyoit dans ce Général malheureux, un homme qui feroit bientôt rougir la fortune de ſes caprices. *Il ne lui manquoit*, dit-il, *que d'être battu pour devenir l'un des plus grands Capitaines de l'Univers.* Créqui étoit né avec des talents ſublimes, mais ſes diſcours & ſa conduite reſpiroient trop la préſomption & le mépris de l'ennemi. Le malheur lui apprit à être plus circonſpect : il juſtifia avec éclat l'oracle de Condé ; il entra dans Treves, réſolu de s'enſevelir ſous les ruines de cette Place, plutôt que de la rendre. La trahiſon livra l'une & l'autre au Vainqueur : ce fut la dernière diſgrace qu'il eſſuya ; ſa vie ne fut plus qu'un tiſſu d'actions héroïques & de ſuccès brillants. 1675.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Le Prince, ayant donné rapide-

ment des ordres pour réparer la
1675. disgrace de Créqui, continua sa
Lettres de Madame de Sévigné. route. Il ne formoit qu'un vœu : c'étoit *d'entretenir une heure seulement l'ombre de Turenne.* Ce vœu d'un rival est peut-être l'éloge le plus magnifique qui ait été fait du grand Turenne. A l'aspect du Prince, l'inquiétude, le trouble & le découragement disparoissoient sur la frontière. Les Peuples se croyoient sauvés, pourvu qu'il gagnât l'Alsace, & qu'il fût en état d'agir. Il arriva enfin à l'armée où il fut reçu avec des larmes de joie. Il la trouva plus affoiblie, plus délabrée encore qu'il ne s'y étoit attendu.

Le maréchal de Duras l'avoit commandée depuis la journée d'Altenheim. Ses dispositions avoient été dictées par la sagesse : il avoit abandonné une partie de l'Alsace pour sauver l'autre ; il s'étoit retranché à Chatenoi, d'où il veilloit au salut de la Lorraine & de la Franche-comté. Mais la face des affaires étoit changée depuis que le duc de Zell,

Vainqueur à Conſarbrick, s'étoit emparé de Treves. Il étoit à portée d'entrer en Lorraine, & delà en Alſace, & d'envelopper l'armée françoiſe entre la ſienne & celle de Montecuculli. Déjà celui-ci aſſiégeoit Haguenau, place foible : Mathieu de Caſtellas, à la tête du Régiment de la Marine, dont il étoit Colonel, la défendit avec un courage digne du nom François. Condé n'avoit garde de laiſſer ſuccomber un ſi brave Officier : il quitta le camp de Chatenoi pour l'aller ſecourir. Auſſi-tôt le bruit ſe répand qu'il va combattre Montecuculli, ou bien lui couper ſa communication avec Strasbourg. La terreur de ſon nom ſauva Haguenau : Montecuculli ſe hâta de lever le ſiège. Les Habitants de Strasbourg, effrayés d'une révolution ſi rapide, envoyèrent au Prince une députation célèbre pour ſe juſtifier d'avoir livré leur Pont à l'ennemi. Condé la reçut fièrement : *Je connois vos ſentiments*, leur dit-il d'un air irrité & menaçant, 1675.

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

je cours au plus pressé; après quoi j'irai
1675. *vous rendre visite, avec la permission du Roi.*

Montecuculli, plus jaloux de la gloire de combattre Condé, que de celle de prendre une place, accouroit avec toutes ses forces. Condé, qui n'avoit que vingt-cinq mille hommes l'attendit de pied ferme, & le défia au combat. L'artillerie, servie de part & d'autre nuit & jour sans interruption, sembloit être le prélude d'une action terrible. Les deux armées n'étoient séparées l'une de l'autre que par la petite rivière, ou plutôt le ruisseau de Bruch. Mais tandis que Montecuculli avoit recours à toutes les démonstrations de l'art pour en imposer à Condé, & lui persuader qu'il n'avoit d'autre dessein que de lui livrer bataille, il faisoit filer sur sa droite une partie de ses troupes, afin de gagner les montagnes qui séparent la Lorraine d'avec l'Alsace. Ce mouvement étoit décisif; il coupoit à l'armée la communication de la France & de ses

Mémoires de S. Hilaire.

magaſins : mais il n'échappa point au Prince qui fit échouer le projet en regagnant Chatenoi, d'où il couvroit la Lorraine, la Franche-comté & une partie de l'Alſace. 1675.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Il y fut ſuivi de l'ennemi. Montecuculli, perſuadé que l'armée Françoiſe ne pouvoit ſubſiſter dans un poſte où elle avoit déjà campé pendant ſix ſemaines, & dont les environs étoient ravagés, ne penſa qu'à la reſſerrer de plus en plus, & à l'affamer. Condé ſe vit obligé d'envoyer ſa Cavalerie fourager à pluſieurs lieues de ſon camp : mais il prit tant de précautions, pour aſſurer ſes convois & ſes fourages, que Montecuculli eut le chagrin de voir tous ſes efforts déconcertés par un art ſupérieur. Ses détachements ne rentroient au camp que battus & diſperſés. Cependant le flegme & la patience de Condé, aſſiégé, pour ainſi dire, dans ſes lignes, défié chaque jour au combat, étonnoient également les François & les Alliés : on l'avoit tou-

1675. *Lettre de Madame de Sévigné.*

jours cru plus propre à l'attaque qu'à la défenſe. *Comprenez un peu*, écrivoit Madame de Sévigné, *ce que c'eſt que le grand prince de Condé qui ſe retranche & enviſage le mois d'Octobre & la goutte.* Mais lorſque Condé ne pouvoit être Annibal, ou lui-même, il ſçavoit être Fabius ou Turenne. Il trouva le ſecret de demeurer près de deux mois dans un camp où Montecuculli avoit jugé qu'il ne pouvoit ſubſiſter plus de quinze jours. Sa conſtance triompha de celle des Alliés, à qui les vivres manquèrent les prêmiers. Montecuculli, au déſeſpoir de voir les avantages d'une campagne, qu'il s'étoit flatté de rendre déciſive, ſe réduire à une invaſion inutile, ne voulut pas s'en retourner ſans avoir pris Saverne. Il envoya la moitié de ſes troupes devant cette Place. Condé, de ſon côté, détacha quatre mille chevaux pour aller porter le fer & le feu dans le Briſgaw. Le ſuccès des deux entrepriſes fut bien différent : les Alliés échouèrent de-

vant Saverne, & les François revinrent chargés des dépouilles d'une riche & fertile contrée : enfin Condé & la diſette obligèrent Montecuculli à ramener au-delà du Rhin une armée épuiſée de fatigue, & en proie aux maladies contagieuſes. Le Prince ne termina cette longue & pénible campagne qu'à la fin de Novembre. On le reçut par-tout à ſon retour comme le libérateur de l'Etat. Son génie avoit triomphé en Flandre comme en Alſace. 1675.

Ainſi finit la carrière militaire de Condé. Il eut des graces à rendre à la fortune de lui avoir ménagé, pendant cette campagne, les moyens de déployer de nouveaux talents. Ce n'eſt plus ce Conquérant, dont le génie ardent & rapide ſemble s'élancer au-delà des principes de l'art, & dont le courage invincible domine & entraîne la fortune : c'eſt un Général qui n'attend le ſalut de la Patrie, que de la ſageſſe de ſes meſures, de la préciſion de ſes manœuvres, des reſſources & de la lenteur de ſon

art. Ses derniers succès, moins
1675. éblouissants que des victoires, & plus estimés des connoisseurs, montrèrent en lui le mêlange des qualités qui semblent les plus incompatibles : en un mot, ils mirent le comble à sa gloire.

1676. La santé du Prince, qui ne se soutenoit plus que par un régime austère, le laissoit en proie depuis quelque temps à de tristes & importunes réflexions. Il appréhendoit de ne pouvoir désormais fournir la carrière du commandement avec cette mâle vigueur & cette vigilance auxquelles il devoit tant de triomphes. L'exemple du Connétable Wrangel, qui, tourmenté par la goutte & les mêmes infirmités, venoit de perdre en une campagne la réputation qu'il s'étoit acquise en trente, le faisoit frémir. Mais si le Prince craignoit un échec pour sa gloire, il le craignoit encore plus pour l'Etat. D'un autre côté, quoiqu'il eût défendu, aggrandi & sauvé la Patrie, il croyoit n'en avoir pas encore assez fait pour expier le mal-

Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

heur qu'il avoit eu de porter les armes contre elle ; & il réſolut de lui ſacrifier les reſtes d'une vie uſée par le feu dévorant des paſſions, & les travaux de trente campagnes. Mais il tâcha de rendre ce ſacrifice utile à l'élévation du duc d'Enguien. C'eſt ainſi qu'il répondit au Roi, lorſque Sa Majeſté le nomma Général de l'armée d'Alſace. « Sire, mes forces ſont épuiſées, & ma ſanté entiérement » détruite : il ne me reſte que du » zèle. J'ai beſoin d'être aidé dans » l'emploi que V. M. veut bien me » confier, par quelqu'un ſur qui je » puiſſe me décharger d'une partie » du fardeau. Daignez, Sire, daignez » m'aſſocier mon fils. Ne me re» fuſez pas la conſolation de le voir » en état d'acquérir de la gloire. Il » n'agira qu'après mes ordres & mes » conſeils ». Le Roi parut étonné de ces vives inſtances ; il crut entrevoir dans le Prince quelques reſtes de cette ancienne hauteur qui, pendant la minorité, avoit ſi ſouvent fait trembler la Régente &

1676.

Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huillier.

Mazarin. Il lui répondit froidement
1676. qu'il y penſeroit, & il conſulta Louvois qui étoit alors dans la plus haute faveur.

Louvois n'avoit vu qu'en frémiſſant l'union intime de Condé & de Turenne. La mort l'avoit délivré du premier, & il s'étoit flatté que les maladies le déferoient bientôt de l'autre. Il avoit peine à ſe prêter aux juſtes égards & au reſpect qu'il
Ibidem. devoit au premier Prince du Sang. Il craignoit de ne point aſſez participer à la gloire des ſuccès, tant que les armées ſeroient commandées par un Général blanchi ſous les lauriers, & par un Prince que ſes victoires avoient rendu preſque auſſi grand que le Roi. Il inſinua au Monarque que Condé, d'ailleurs le plus grand Capitaine de l'Univers, avoit plus d'égards à ſa gloire particulière, qu'aux avantages de l'Etat. Il lui reprochoit le ſang François prodigué à Senef; il ajoutoit que les Alliés ſouhaitoient tous les jours à la France de ſemblables victoires pour la voir bientôt enſevelie

ſous ſes propres triomphes : enfin il lui repréſenta que c'étoit manquer à la Majeſté Royale que d'entreprendre de lui arracher des graces. Ce dernier trait fut celui qui pénétra le plus avant dans l'ame fière & ſenſible du Monarque. Il eut toute ſa vie la foibleſſe de ſe défier des Princes du Sang, & de les craindre ; comme ſi l'autorité ſuprême, qu'il avoit rétablie dans ſon ancienne ſplendeur, eût pu être ébranlée par des ſujets qui ont tant d'intérêt à la conſerver ; comme ſi les progrès de la raiſon & des lumières ne lui euſſent pas répondu de la ſoumiſſion & du zèle d'un Peuple qu'il gouvernoit avec tant de gloire ! 1676.

Cependant il s'agiſſoit de ſauver Philisbourg, le rempart de l'Alſace, de la Lorraine & de la Franche-comté, la terreur de l'Empire. Le maréchal de Rochefort, qui commandoit pendant l'hyver ſur la frontière de l'Alſace, avoit laiſſé bloquer cette Forteresſe. Le Roi, jugeant que Condé étoit ſeul capable de

Mémoires de Feuquières, t. III.

1676. la ſauver, ou d'en réparer la perte; le preſſa encore une fois, malgré ſa répugnance, de marcher en Alſace, & affecta de ſe taire ſur le duc d'Enguien. Il étoit réſolu de ſe paſſer des ſervices du père, plutôt que de voir, en quelque ſorte malgré lui, le fils à la tête des armées. Le Prince répondit modeſtement que dans l'état où étoit réduite ſa ſanté, le fardeau ſurpaſſoit ſes forces. Il cita le Connétable Wrangel, dont les infirmités avoient été ſi funeſtes à ſon Roi & à lui-même : il ajouta qu'un homme ſage devoit profiter de cet exemple. Le Roi ne répliqua point, & Luxembourg ſe rendit bientôt à l'armée d'Alſace dont il avoit été nommé Général.

Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huilier.

Lettres de Madame de Sévigné, t. I.

En le voyant partir, Condé s'écrioit : *Ah ! le beau poſte ! ah ! le joli commandement juſqu'au mois de Juillet !* C'eſt à cette époque que le Prince avoit fixé la perte de Philisbourg. Il alla rétablir ſa ſanté à Chantilli, & y demeura juſqu'au milieu de la campagne. Alors le Roi l'appella pour lui demander ſes conſeils ſur

les moyens de ſauver Philisbourg. On prétend que Condé répondit : *Il falloit, Sire, que le maréchal de Luxembourg empêchât l'ennemi d'aſſiéger Philisbourg. La faute étant faite, il devoit la réparer en forçant les retranchemens des ennemis, aux dépens de mille vies s'il les eût eues.* Ces paroles ſont démenties par les lettres de Condé à Luxembourg. Il ne ceſſa de l'exhorter à prendre Strasbourg ou Fribourg. C'étoit le plan de Turenne qui avoit déclaré plus d'une fois que ſi Philisbourg étoit aſſiégé, il ne tenteroit pas même de le ſecourir.

1676.

Annales de Hollande, t. II.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Luxembourg ne laiſſa pas de marcher à l'armée ennemie : elle étoit commandée par le duc de Lorraine. Montecuculli avoit renoncé à la guerre depuis que Condé s'étoit retiré. Il diſoit qu'un homme qui avoit eu l'honneur de meſurer ſes armes avec Turenne, le grand Condé & le Viſir Kuprogli, ne devoit point compromettre ſa gloire avec de jeunes Généraux.

Malgré des obſtacles inſurmon-

tables, Luxembourg étoit ſur le
1676. point d'attaquer les lignes des Alliés. Mais le Roi, qui ne vouloit pas perdre à la fois ſon armée & Philisbourg, lui ordonna de ſe retirer. Il avoit préparé le ſiège de Strasbourg : les ordres de la Cour lui lièrent encore les mains. Tout ce qu'il put faire fut de ſauver l'Alſace & de prendre Montbéliard.

Lettres de Madame de Sévigné.

Philisbourg ſuccomba. Le Royaume entier ſe déchaîna contre Luxembourg. On ſe plaignoit tout haut qu'on n'éprouvoit de revers que depuis que *Turenne étoit à S. Denis, & Condé à Chantilli.* Mais le Roi fit bientôt rougir ces Cenſeurs à force de ſuccès & de victoires. Les armées confiées à Luxembourg & à Créqui,
1677-78. éleves de Condé & de Turenne, favoriſées par la diverſion puiſſante, quoique malheureuſe de la Suède,
1679. & dirigées par Louvois, dont l'expérience avoit mûri les grands talents, furent par-tout triomphantes. Louis XIV ſe ſurpaſſa lui-même ; & après avoir vaincu preſque toute l'Europe les armes à la main, il eut

la gloire de lui dicter des Loix dans le traité de Nimègue. 1679.

Condé s'étoit partagé pendant la guerre entre la Cour & Chantilli. Le Roi le consultoit sur toutes les opérations militaires. Les Généraux ne cessoient de lui demander des conseils; & s'il ne servoit plus l'Etat de son bras, il avoit encore le plaisir secret de le servir de ses lumières. Mais dès qu'il l'eut vu délivré de tous ses ennemis, & au comble de la gloire, il demanda au Roi la permission de passer le reste de ses jours dans la retraite, au milieu de ses amis & des arts, dont il avoit toujours fait ses délices. *J'y consens, mon Cousin*, répondit le Monarque; *mais ce n'est pas sans regret que je me verrai privé des conseils du plus grand homme de mon Royaume.*

Histoire manuscrite du prince de Condé, par l'Huilier.

La retraite de Condé fit autant de bruit que ses actions les plus éclatantes. On avoit peine à croire que l'amour du repos, la satiété des honneurs & des plaisirs, eussent conduit à la campagne un homme d'un génie vif, ardent, impé-

Traité du Magnanime, par le P. Rapin, p. 51.

tueux, accoutumé à l'action & aux
1679. grands événements. On chercha à approfondir les motifs de ſa réſolution. Les uns prétendoient que ſa ſanté ruinée, ne lui permettant plus de rendre aſſiduement au Roi tous les devoirs auxquels ſa naiſſance & le rang l'aſſujettiſſoient, il appréhendoit qu'on ne fît paſſer ſa réſerve pour hauteur, & ſes abſences pour mécontentement. D'autres ont cru que Condé, toujours traité par Louis XIV avec la plus haute diſtinction, avoit peine à voir dominer dans les Conſeils la politique dure & ambitieuſe de Louvois. Quelques-uns enfin ont écrit que Condé ſe trouvoit déplacé dans une Cour dont il ne partageoit plus avec le Roi les hommages & les regards, où il n'étoit plus grand que par ſon nom. Mais pourquoi un grand homme, après avoir triomphé des ennemis de l'Etat, ne chercheroit-il pas à dompter ſes paſſions, & à régner ſur lui-même ?

A force de réflexions le Prince avoit acquis cette raiſon mâle, pure

& droite, la ſource des vrais biens & des grandes vertus. Tout étoit devenu au-deſſous de lui, parce qu'il avoit eu la force & la grandeur d'ame de s'élever au deſſus de tout. Peut-être ne pouvoit-il ſauver la gloire de ſes belles actions des traits de l'envie, & ſe faire pardonner ſa haute réputation, qu'en abandonnant aux autres le théâtre ſur lequel il repréſentoit depuis ſi long-temps. Si ce motif fut un de ceux qui le déterminèrent à la retraite, on peut dire qu'il recueillit le fruit de ſa modération. La France s'occupa plus de lui dans ſa ſolitude que de ceux qui étoient à la tête des armées & du Miniſtère. 1679. *Ibidem.*

Cependant ces prétendus ſages de la Cour, ces brillants eſclaves de la fortune, du crédit & des honneurs, oſèrent condamner cette retraite preſque abſolue, ce détachement ſi rare & ſi philoſophique. Ils ne pouvoient croire que Condé pût ſoutenir dans l'inaction la grandeur de ſa renommée. Ils ne doutoient point que l'ennui & le dégoût

d'une vie tranquille & uniforme ne
1679. vinſſent bientôt agiter ou appeſantir ſon ame. Mais Condé avoit ſondé ſon cœur & combiné ſes forces ; & l'on peut dire que de tous les grands hommes anciens & modernes qui ont ſçu mettre un intervalle entre la vie & la mort, nul n'exécuta & ne ſoutint ſa réſolution avec plus de nobleſſe, de grandeur d'ame & de ſuccès.

Scipion n'abandonna ſa Patrie que pour ſe dérober à l'ingratitude de
Ibidem, p. 47. ſes Concitoyens. Retiré à Literne, il y vécut & mourut preſque obſcur. On ne parla plus à Rome du libérateur de Rome, du vainqueur d'Annibal. La retraite de Charles Quint fut celle d'un Monarque dont le génie étoit affaiſſé & l'ame flétrie. Il étoit las de lutter contre la fortune, cette courtiſanne qui ne prodigue, diſoit-il, ſes faveurs qu'à la jeuneſſe. Sa vie, en Eſtramadoure, fut un mêlange de grandeur & de foibleſſe. S'il penſa encore quelquefois en Empereur, il agit ſouvent en Moine : le repentir &

les regrets ternirent l'éclat de ſon ſacrifice. 1680.

Ce n'étoit point pour éviter les hommes, dont il avoit appris à ſupporter les défauts & à excuſer les foibleſſes, que Condé s'étoit arraché au tumulte de la Cour & de la Ville; c'étoit pour jouir de lui-même & du calme de la nature. Il porta dans ſa retraite une ame pure, modérée, également éloignée de l'oſtentation & de la fauſſe modeſtie: en un mot, il ſe retira en Philoſophe, & vécut en grand homme.

Son premier ſoin fut de ſe créer un ſéjour digne de lui. Il forma le projet de rendre Chantilli le Château le plus magnifique du Royaume, après celui de Verſailles. Il n'eſt rien dans l'étendue immenſe de Chantilli, qui ne donne la plus haute idée du goût de Condé. On découvre par-tout, dans l'ordre & la diſtribution des ornements, des traits de ſon génie & de la nobleſſe de ſon ame: tout devint entre ſes mains gracieux ou ſublime. La beauté & la ſymétrie de l'édifice; les bo-

Actions mémorables de Louis de Bourbon, Prince de Condé, par le P. Bergier.

1680. cages, les berceaux, les allées, les ruiſſeaux, les jardins ; cette quantité étonnante des plus belles eaux qu'il y ait au monde ; ce canal délicieux, ce nombre prodigieux de jets d'eau qui ſe font entendre nuit & jour, & qui entretiennent la fraîcheur de l'air ; cette forêt ſuperbe, ſi bien percée, ſi bien alignée ; les beautés de la nature, aidées de celles de l'art, forment l'enſemble le plus majeſtueux. Si Condé, avec des moyens bornés, ſçût faire naître tant de merveilles, que n'eût-il pas exécuté s'il eût eu en ſa poſſeſſion les tréſors des Rois ! Sa poſtérité, marchant ſur ſes traces, n'a rien épargné pour ajouter un nouvel éclat à une maiſon plus chère à ſon cœur par la retraite du grand Condé, que par la magnificence qui l'entoure. L'un de ſes Petit-Fils a élevé l'arc de triomphe, & bâti ces écuries plus ſuperbes que les Palais de pluſieurs Souverains. Par-tout le même goût a produit de nouvelles beautés.

C'eſt

C'eſt là que Condé, livré à lui-même, remplit, ſans s'en appercevoir, toute l'idée qu'Ariſtote nous a tracée du Magnanime. Chantilli devint le temple de la gloire, de l'honneur, de la vertu & des arts. Sa Cour, ou plutôt ſa ſociété, car il aimoit mieux avoir des amis que des protégés, étoit la plus illuſtre des Académies, puiſqu'elle réuniſſoit tout ce qui portoit l'empreinte du génie, ſans diſtinction d'état. On voyoit des Généraux illuſtres, des Magiſtrats profonds, des Négociateurs éclairés, mêlés & confondus avec les plus célèbres Artiſtes & Littérateurs. Eh! qui, mieux que Condé, méritoit d'être entouré du ſiècle de Louis XIV? La conformité des goûts, l'élévation de l'ame, un penchant déterminé lui rendoient chers tous les grands hommes. Son accueil, ſes applaudiſſements, ſes careſſes les encourageoient tous. Molière ſe ſurpaſſoit lui-même, lorſqu'en jouant ſes chefs-d'œuvres, il avoit pour ſpectateur le

1680.

Traité du Magnanime, p. 91.

1681.

Vie de Molière.

grand Condé. C'étoit ſon ſuffrage
1681. principalement que Racine & Deſpréaux recherchoient comme la plus douce récompenſe de leurs veilles. Mais Corneille excitoit encore plus ſon admiration : en entendant ces ſcènes admirables de Pompée, de Sentorius, de Nicomède ; *Où Corneille*, diſoit-il, *a-t-il appris la guerre & la politique !* Mais il ne pouvoit retenir des larmes héroïques, lorſque dans *Cinna*, Auguſte, après de longs & pénibles combats, triomphant enfin de ſa colère, & pardonnant à l'ingrat Favori qui avoit voulu l'aſſaſſiner, s'écrie :

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

» Je ſuis maître de moi comme de l'Univers :
» Je le ſuis, je veux l'être. O ſiècles ! ô mémoire !
» Conſervez à jamais ma nouvelle victoire.
» Je triomphe aujourd'hui du plus juſte courroux,
» De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
» Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

Ces ſentiments exprimés avec tant de nobleſſe étoient gravés profondément dans le cœur de Condé. La généroſité & la clémence formoient principalement

principalement ſon caractère. Perſonne, avec plus de motifs & de moyens de ſe venger, ne mépriſa plus la vengeance : le mot ſeul de *vengeance* le faiſoit ſouffrir. « Quoi, diſoit il, avant même qu'il ſe fût jetté entre les bras de la Religion, » quoi ! nous implorons l'Etre ſu- » prême ; nous le conjurons de jet » ter ſur nos offenſes un œil de » commiſération, &, vils mortels » que nous ſommes, nous oſerions » pourſuivre nos frères, & éten- » dre ſur eux une vengeance im- » placable ! Ah ! n'eſt-ce pas pro- » noncer nous-mêmes notre arrêt au » tribunal de la juſtice Divine ! » 1681.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Perſonne ne ſçut peut-être mieux allier la dignité au repos, & la ſimplicité à l'héroïſme. Voici le plan de vie qu'il ſe traca, & dont il ne s'écarta preſque jamais. A la place de la chaſſe, de la paume, de la danſe, & de tous les exercices du corps qui avoient fait les délices de ſa jeuneſſe, & dans leſquels il avoit excellé, il ſubſtitua la lecture, la converſation & la

1681. promenade. On le voyoit ſouvent dans ſes vaſtes jardins, tantôt à pied, tantôt en calèche; aujourd'hui environné de ſes amis, demain ſeul & ſans ſuite. Mais quel cortège que celui de Rocroi, de Fribourg, de Norlingue, de Dunkerque, de Lens & de Senef! Il rentroit enſuite pour ſe livrer aux amuſements variés de la ſociété la plus polie & la plus délicate. Ces plaiſirs étoient animés par des fêtes pleines de goût, dont le duc d'Enguien étoit l'inventeur, l'ordonnateur & l'ame.

Traité du Magnanime, p. 63.

C'eſt ainſi que Condé paſſoit des jours purs & ſereins. La liberté acquéroit à ſes yeux chaque jour un nouveau prix. Il avoit banni de ſon Palais l'étiquette dont il n'avoit jamais été l'eſclave. La gaieté, la franchiſe, & la candeur régnoient chez lui avec tous les plaiſirs de l'innocence. L'ennui, le chagrin, la tracaſſerie, l'intrigue & la jalouſie, poiſons des autres Cours, étoient inconnus à la ſienne. On reſpiroit à Chantilli un air auſſi pur que l'ame de celui qui l'habitoit.

Vie manuſcrite de Condé, par l'Huilier.

Depuis sa retraite, on remarquoit en Condé plus d'affabilité, de grandeur d'ame, de magnificence & de politesse : il faisoit les honneurs de sa maison avec des graces touchantes. Tous ceux que le désir de voir un grand homme attiroient à Chantilli, étoient reçus avec cet accueil qui gagne tous les cœurs. Le Prince conduisoit quelquefois les compagnies dans ses jardins, & leur expliquoit ses travaux & ses projets. On ne sçauroit croire combien les Princes vertueux gagnent à se communiquer, à être vus de près. C'étoit à qui célébreroit les merveilles de la vie privée de Condé. Sa réputation n'étoit point renfermée dans les bornes du Royaume. La France étoit remplie d'Etrangers qui venoient étudier les mœurs, le génie, la politique, les arts & la langue d'une Nation que son Roi, ses Généraux, ses Ministres & ses grands Hommes, dans tous les genres, avoient rendue la plus illustre de l'Univers. Mais après avoir examiné tout ce qui étoit digne de leur curiosité, 1681. *Ibidem.*

1681. ils croyoient n'avoir rien vu, tant que Condé leur reſtoit à voir. Ils ſe rendoient en foule à Chantilli. Les fêtes auxquelles ils étoient invités, les agréments qu'ils trouvoient dans ce ſéjour, les charmes de la converſation du Prince, tout excitoit en eux l'enthouſiaſme. Interrogés à leur retour ſur ce qui les avoit frappés le plus en France, ils répondoient : *Condé à Chantilli.*

La gloire de Condé ſubjugua juſqu'aux Courtiſans mêmes qui avoient condamné ſa retraite. Après avoir été ſes cenſeurs, ils furent ſes admirateurs. L'amour-propre les conduiſoit chez un Prince dont l'eſtime & l'amitié étoient un titre pour la conſidération. Ses entretiens mâles, ſolides, variés & inſtructifs avoient des attraits inexprimables pour ceux qui ſçavoient penſer. Condé enlevoit ſes auditeurs, quand il s'agiſſoit d'opérations militaires, & ſur-tout des ſiennes : mais il falloit beaucoup d'adreſſe pour le jetter dans ces narrations. Le Prince, plus touché des vertus des autres que des ſiennes,

Ibidem.

regardoit ſa gloire avec indifférence. Tout retentiſſoit à Chantilli des grandes actions de ſes rivaux ; & c'eût été un crime de louer les ſiennes. Son ame ne laiſſoit point d'entrée à la flatterie : l'oſtentation de l'eſprit ne lui déplaiſoit pas moins que celle du courage, & il dédaignoit autant le faux goût que les faux braves. 1681.

C'eſt une vérité bien triſte que plus l'homme avance en âge, plus la faculté qu'il a d'aimer ſe reſſerre & ſe concentre en lui-même. Parvenu à la vieilleſſe, il devient l'unique objet de ſes complaiſances, ſon tout, ſon univers à lui-même. L'ame de Condé ſembloit, au-contraire, acquérir chaque jour un nouveau degré de ſenſibilité. Ses enfants, ſes amis, le genre humain lui devenoient plus chers. La bonté, gravée de la main du ſouverain Etre, dans le cœur de l'homme, & l'auguſte bienfaiſance, préſidoient à toutes ſes actions. Ses conſeils ne ſe régloient que par la juſtice, par le déſintéreſſement & l'humanité : on

y ſoulageoit la Veuve & l'Orphelin.
1681. Les malheureux en approchoient avec une confiance que l'événement ne trahiſſoit jamais. Condé fit plus, il ordonna qu'on procédât contre lui avec rigueur, & qu'on uſât d'indulgence envers des Créanciers dont les droits étoient douteux. *Gourville*, diſoit-il, *j'aime mieux voir mon bien entre les mains d'autrui, que le bien d'autri entre les miennes.*

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

On a vu dans le cours de cette hiſtoire qu'il y a eu peu d'hommes en faveur de qui l'amitié ait fait de plus grands ſacrifices. S'il n'eût été lui-même fidèle obſervateur des loix de l'amitié, il n'eût trouvé que des Courtiſans & des Admirateurs. Il ne croyoit pas que la naiſſance, le rang & la fortune puſſent diſpenſer des devoirs qu'exige le titre ſacré d'ami. La confiance de ceux qui lui étoient ſincérement attachés, pénétroit ſon ame de joie. Dépoſitaire de tous leurs ſecrets, il entroit avec eux dans le détail de toutes leurs affaires; il leur prodiguoit ſes conſeils, ſes

soins, ses secours, & son crédit qui s'étendoit dans toutes les Cours de l'Europe. On le voyoit changer de visage, s'attendrir au récit de leurs infortunes. Arbitre & pacificateur de leurs querelles, ce Prince, naturellement vif & impatient, écoutoit avec un flegme incroyable leurs plaintes & leurs reproches. Il avoit l'art de les rapprocher, de les réconcilier. S'il étoit assez heureux pour accorder des graces, on voyoit éclater dans ses yeux une joie vive & pure. Le bonheur d'autrui faisoit le sien : on eût dit que c'étoit lui-même qu'on obligeoit. 1681.

Traité du Magnanime, p. 46.

Parmi une infinité de traits qui peignent sa sensibilité, on ne peut oublier celui-ci. Il apprend à Chantilli que le maréchal de Grammont, le compagnon de ses victoires, son ami dans l'une & l'autre fortune, & l'un des hommes les plus estimables de son siècle, est tombé malade à Versailles, & qu'on désespère de sa vie. Condé part sur-le-champ, & descend à l'hôtel de Grammont. Il trouve son ami, lut-

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

tant contre la mort ; une famille
1681. dans les pleurs & dans l'accablement ; les Médecins étonnés, incertains &, pour comble de malheur, diviſés & jaloux l'un de l'autre. Il s'établit à l'Hôtel, & ne quitte jour & nuit le chevet du lit du Maréchal ; il conſole la famille & interroge les Médecins : à force d'adreſſe & de patience il les concilie & les fait agir de concert : le ſuccès couronna ſes ſoins. Au bout de treize jours il eut la joie de rendre ſon ami à la vie. Quand on ſçait aimer ainſi, quel eſt l'homme, & à plus forte raiſon le Prince, qui ne ſoit adoré !

Perſonne ne plaça ſes bienfaits avec plus de diſcernement. On l'accuſoit de ne pas les prodiguer. Mais le dérangement de ſes affaires, occaſionné par la guerre civile, par ſa diſgrace & la confiſcation, ne lui eût permis d'être libéral qu'aux dépens de la juſtice ; & il étoit trop éclairé pour préférer la plus agréable des vertus à la plus ſolide. Un préſent médiocre lui ſembloit in-

digne de lui. Il eût rougi de répandre de modiques ſommes ; mais lorſque, par une noble économie, il eût réparé les brêches de ſa fortune, il en prodigua de très-conſidérables. On découvrit, ſeulement après ſa mort, qu'il donnoit chaque année cent mille écus à la vertu & au mérite indigent. Ce caractère d'humanité étoit celui de ſa Maiſon. La Princeſſe ſa mère conſacroit tous les ans la ſomme de deux cents mille livres à l'entretien des pauvres de la Capitale. Le Prince de Conti avoit épuiſé ſa fortune en charités. La ducheſſe de Longueville, en une ſeule année, avoit délivré neuf cents malheureux détenus en priſon pour dettes, & avoit nourri juſqu'à quatre mille pauvres. Enfin les biens de cette branche de la Maiſon Royale ſe ſeroient trouvés conſidérablement diminués à la mort du Chef, s'il n'eût mérité par ſes ſervices le Clermontois.

1681.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville, ſeconde Partie, p. 337.

Néanmoins il n'eût tenu qu'à Condé de rendre ſa fortune la plus éclatante qu'on n'eût jamais vue.

1681. Mazarin eût mieux aimé partager avec lui les tréſors de l'Etat pendant la Minorité que de l'avoir pour ennemi. Mais loin de ſonger à s'engraiſſer du ſang de ſes Concitoyens, le Prince dédaigna même de profiter des dépouilles de l'ennemi. Ce fut dans le temps même qu'il parcouroit en conquérant la plus grande & la plus riche partie de l'Allemagne, qu'il ravageoit tous les Pays-Bas, plus opulents encore, qu'il trouva le moyen de dépenſer plus de deux millions pour ſoulager l'Officier & le Soldat indigents. Il portoit ſi loin le déſintéreſſement que l'Abbé d'Orléans, dernier héritier de la Maiſon de Longueville, lui ayant propoſé de lui faire une donation entre-vifs de la principauté de Neuf-Châtel & de pluſieurs terres conſidérables, Condé lui répondit qu'il avoit aſſez de biens, & l'engagea à jetter les yeux ſur le prince de Conti, dont la fortune ne répondoit pas à la naiſſance.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Une des occupations les plus agréables de Condé dans ſa retraite,

& qui remplit le plus ſon ame, fut de former le cœur du duc de Bourbon, ſon petit-fils. Il voulut lui rendre les mêmes ſoins qu'il avoit reçus de ſon père, & qu'il avoit prodigués au duc d'Enguien. C'étoit ſous ſes yeux que Deſchamps, qui nous a laiſſé une relation ſi eſtimée des deux dernières campagnes de Turenne, donnoit des leçons militaires au jeune Prince. On ſçait combien le duc de Bourbon profita des inſtructions de ſon aïeul. Les faſtes de l'Hiſtoire n'oublieront jamais les prodiges de valeur & d'habileté qu'il fit à Steinkerque. Il détermina la victoire à Néerwinde. Malgré les talents les plus brillants, aidés de la ſageſſe, de la modération & de la modeſtie, il ne parvint jamais au commandement des armées, tant Louvois avoit ſçu inculquer au Roi cette maxime ſi fauſſe, qu'il eſt dangereux de mettre les Princes du Sang à portée d'acquérir de la gloire; comme ſi les héritiers du trône, chez une Nation mili-

1681.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

taire, n'en devoient pas être les
1682. appuis, les défenſeurs & l'ornement.

Condé étendit ſes ſoins paternels ſur les princes de Conti ſes neveux, dont les Loix lui avoient confié la tutelle. Ils répondirent à ſes leçons avec le même ſuccès. L'aîné mourut à la fleur de ſon âge, généralement regretté; le ſecond parvint à une réputation égale à celle des plus grands hommes de guerre de ſon temps. Elle lui mérita le trône de Pologne, dont il ne fut écarté que par l'aſcendant de la force & de l'injuſtice. Il eut pour les lettres & les arts le même amour que Condé, Enguien & Bourbon. Conti, doué de tous les dons de la nature, ne fut pas plus heureux que Bourbon. Louis XIV les refuſa conſtamment l'un & l'autre aux vœux de toutes les armées, qui, preſque toujours battues, ne demandoient qu'à réparer la honte & les déſaſtres de la France, ſous les auſpices de l'héroïſme.

Condé ne quittoit Chantilli que lorſque le devoir ou l'amitié l'en arrachoit. Quatre fois l'année il alloit rendre au Roi de juſtes hommages. Il ne venoit à Paris que lorſqu'il s'agiſſoit d'aider ſes amis de ſon conſeil, de ſes ſoins & de ſon crédit. Il aſſiſta en 1679 aux Noces du prince de Conti, avec Mademoiſelle de Blois, légitimée de France. Il avoit conſervé juſqu'alors l'ancien coſtume de la Nation, & particuliérement la barbe à la lévre ſupérieure & au milieu du menton; il s'en défit à l'occaſion de cette cérémonie. La magnificence dont il ſe laiſſa entourer étonna toute la Cour. « Je vous dirai, écrivoit Madame de Sévigné, » une » nouvelle la plus grande & la plus » extraordinaire que vous puiſſiez » apprendre; c'eſt que M. le Prince » fit faire hier ſa barbe, il étoit » raſé; ce n'eſt point une illuſion » ni de ces choſes que l'on dit en » l'air; c'eſt une vérité; toute la » Cour en fut témoin: & Madame » de Langeron, prenant ſon temps

1682.

Traité du Magnanime, p. 66.

Lettres de Madame de Sévigné, t. IV, p. 418 & 419.

1682. » qu'il avoit les pattes croiſées comme le Lion, lui fit mettre un juſte-au-corps avec des bouttonnières de diamants. Un Valet de chambre, abuſant auſſi de ſa patience, le friſa, lui mit de la poudre & le réduiſit enfin d'être l'homme de la Cour de la meilleure mine, & une tête qui effaçoit toutes les perruques. Voilà le prodige de la Noce. Mais j'oubliois le meilleur: « c'eſt que l'épée de M. le Prince étoit garnie de diamants :

» *La famoſa ſpada,*
» *Cui valòre ogni, vittoria è certa.*

Un lien plus tendre encore & plus étroit unit quelques années après le prince de Condé à Louis XIV. Le duc de Bourbon épouſa Mademoiſelle de Nantes, légitimée de France. On a écrit que le duc d'Enguien eut quelque peine à ſe réſoudre à ce mariage, & qu'il demanda au Roi la permiſſion d'en délibérer avec ſon père qui cenſura vivement ſon imprudence & ſon incertitude. Mais tous ces faits ſont

Hiſtoire du prince de Condé, par Coſte.

démentis par les Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier, mieux inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit, que Coſte & tous ceux qui l'ont ſuivi. Dès que Mademoiſelle de Nantes parut à la Cour, elle fixa tous les regards par les graces de ſa figure & de ſon eſprit. Condé & Enguien la regardèrent comme le ſeul parti en France qui fût digne du duc de Bourbon. En effet Louis XIV avoit élevé ſi haut ſes enfants légitimés qu'il n'y avoit au-deſſus d'eux que les Princes du Sang. On voit encore dans les Mémoires de cette Princeſſe, que Condé avoit deſtiné au comte de Vermandois, grand Amiral de France, Mademoiſelle de Bourbon, mariée depuis au duc du Maine. C'eſt cette Princeſſe, héritière du goût de ſon aïeul, que nous avons vue recueillir les Muſes dans ſon Palais, & s'immortaliſer par la protection éclatante qu'elle leur accorda toute ſa vie.

1682.

Mémoires de Mademoiſelle de Montpenſier, t. VII.

Louis XIV, en mariant ſes enfants, agiſſoit avec la tendreſſe d'un père & la politeſſe d'un particulier.

1682. Il faiſoit des compliments à M. le Prince, & en recevoit de lui. D'un côté, le Roi ne pouvoit tempérer l'éclat du trône par plus de douceur & de bonté; de l'autre, Condé ne pouvoit en approcher avec plus de ſoumiſſion & de reſpect. Il honoroit ſon Roi comme l'image de la Divinité; & le Monarque, flatté de trouver dans le premier Prince du Sang le plus grand homme de ſon Royaume, ſe plaiſoit à prévenir ſes déſirs. Il accorda au duc d'Enguien les grandes entrées de ſa Chambre, & au duc de Bourbon la ſurvivance de la dignité de Grand-Maître de France & du Gouvernement de Bourgogne. Il étendit ſes bienfaits ſur les amis de Condé: enfin le Prince fut au comble de ſes vœux, lorſque le Roi l'alla viſiter à Chantilli avec toute ſa Cour.

Condé le reçut avec une joie & une magnificence inexprimables. Il porta la grandeur d'ame juſqu'à faire des préſents conſidérables à tous ceux qui l'accompagnoient. Le Roi examina en détail toutes les beautés

de Chantilli & les trouva ſupérieures à l'idée qu'il s'en étoit faite. 1685.

Il ne manquoit, au bonheur de Condé que de couronner une vie ſi éclatante par une fin religieuſe & chrétienne. Le ſilence de la retraite & le calme des paſſions le livrèrent plus que jamais aux méditations les plus profondes ſur la religion. Non content de dévorer tous les livres qui l'attaquent & la défendent, il avoit voulu entretenir les hommes les plus éclairés de tous les cultes & de toutes les ſectes. Juifs, Sociniens, Anabatiſtes, Proteſtants, Déiſtes même & Matérialiſtes, rien n'échappa à ſes regards. Mais ſes efforts, loin de diſſiper ſes doutes, ne ſervoient qu'à les augmenter. La foi, ce don de la Divinité qui exige le ſacrifice de la raiſon, ſembloit s'éloigner de lui, & il vivoit dans un profond oubli des devoirs du Chriſtianiſme. Ceux qui avoient des ſentiments hardis ſe prévaloient de ſon exemple pour autoriſer leur conduite.

Mais au milieu de ſes écarts, le

1685. Prince conſervoit un jugement ſain, un cœur pur & droit; il ne pouvoit ſoutenir l'idée de voir inſulter au Chriſtianiſme. Nul Général n'avoit protégé plus hautement les lieux Saints; il lui étoit arrivé plus d'une fois de courir l'épée à la main pour défendre les Monaſtères contre l'audace & la licence du Soldat. Son premier ſoin dans les combats & les aſſauts étoit de procurer les ſecours ſpirituels ainſi que les temporels, à ceux qui tomboient bleſſés à ſes côtés; il viſitoit exactement ſes amis & ſes domeſtiques malades, & les exhortoit à pourvoir au ſoin de leur ſalut; il ne nommoit aux bénéfices que des hommes irréprochables; enfin perſonne ne rendit jamais des hommages plus éclatants à la vertu & au mérite, ſous quelques formes qu'ils ſe préſentaſſent, ſous le froc, comme ſous le caſque & le dais. De là, la répugnance qu'il témoignoit lorſqu'on tournoit en ridicule les perſonnes qui faiſoient une profeſſion plus particuliére de piété. Un jour

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

qu'en ſa préſence on traitoit d'imbécilles tous les dévots : *Je ne ſçais pas trop bien*, répartit le Prince, d'un air indigné, *ce que c'eſt que dévotion ; tout ce que je ſçais c'eſt que ma Sœur n'eſt pas une ſotte.* 1685.

Vie de la Ducheſſe de Longueville, ſeconde partie, p. 173.

Jamais Cour ne fut plus fertile en converſions éclatantes, que celle de Louis XIV. Les Héros de la Fronde, dont la plupart l'avoient été de l'irréligion, le devinrent du Chriſtianiſme. Le duc d'Orléans, Retz, la Rochefoucault, expièrent des écarts paſſagers par de longs repentirs. La fin édifiante du prince de Conti ne toucha pas moins Condé, que le courage & la conſtance de la ducheſſe de Longueville, qui ne ſe démentirent jamais pendant vingt-ſept ans de retraite & de pénitence ; cette Princeſſe ne ceſſoit de demander à Dieu la converſion de ſon frère ; ſes vœux redoublèrent pendant la maladie qui l'emporta. Condé ne la quittoit point ; elle tournoit ſans ceſſe ſur lui des regards pleins d'une tendreſſe religieuſe. Quelques inſtants

Ibidem ; p. 178.

1685. avant ſa mort, le Curé de Saint Jacques du Haut-Pas l'exhortoit à franchir avec confiance le paſſage terrible de l'éternité ; la Ducheſſe fait un dernier effort pour ſe mettre ſur ſon ſéant, leve les yeux au ciel, & étend les bras, comme pour s'élancer dans le ſein de l'Etre ſuprême. *Ah ! que ce ſpectacle me touche*, s'écria Condé les larmes aux yeux ; *Monſeigneur*, lui répliqua le Paſteur, *cela ne vous touche que parce que cela eſt vrai.*

Mais rien n'ébranla plus Condé que la converſion de la princeſſe Palatine, qui diſoit d'elle-même, que le plus grand de tous les prodiges ſeroit de la voir croire au Chriſtianiſme. Non-ſeulement elle ſoumit ſon eſprit fier & indocile au joug de la foi ; mais encore elle eut des ſonges, des extaſes & des révélations, dont le ſouvenir méritoit bien moins d'être conſervé, que celui de ſes actions généreuſes & charitables.

Oraiſons funebres par Boſſuet.

Après avoir long-temps balancé, Condé éclairé d'ailleurs par les en-

tretiens & les écrits des Boſſuet, des Bourdaloue & des Nicole, prit enfin la réſolution de ſe ranger ſous les étendarts de la foi. Son changement fut preſque imperceptible, tant l'intervalle eſt court entre l'homme de bien & le Chrétien. Cette converſion, à laquelle on ne s'attendoit plus, fut un triomphe pour l'Egliſe, & un coup de foudre pour les incrédules. On avoit appellé de la converſion des hommes & des femmes célèbres de ce ſiècle; on l'avoit attribuée à l'ennui, à l'oiſiveté, à la foibleſſe, aux diſgraces, à l'inconſtance, en un mot, au vuide du cœur humain; on avoit verſé ſur eux le ridicule & le ſarcaſme. Mais la vérité du caractère de Condé étoit ſi généralement reconnue, & ſa candeur ſi reſpectée, que l'on fut obligé d'avouer qu'il étoit convaincu, puiſqu'il étoit converti. 1685.

Actions mémorables de Louis de Bourbon, prince de Condé, par le P. Bergier.

L'humanité gagna à ſa converſion. Son premier ſoin fut de faire diſtribuer de groſſes ſommes dans les provinces qui avoient le plus

1685. *Ibidem.*

ſouffert de la guerre civile. C'eſt ainſi qu'il réparoit, autant qu'il étoit en lui, des maux dont il n'avoit pas été ſeul la cauſe.

Dans les temps malheureux de la Fronde, ſi fertile en eſprits forts & en courages déterminés, Condé avoit contracté l'habitude d'une converſation hardie, licencieuſe, ſatirique & plaiſante. Le beſoin qu'il eut de ménager tout le monde, le guérit d'aſſez bonne heure de ſon penchant à la raillerie, beaucoup plus barbare & plus outrageante de la part d'un Prince, que d'un particulier: mais la ſeule Religion mit un frein à la licence de ſes paroles; ſa maiſon n'eut beſoin que de ſon exemple, pour ſe renfermer dans les bornes de la ſageſſe & de la décence. Bientôt Condé tranſporté de zèle pour la Religion, entreprit de ramener à la Foi Catholique la plupart de ſes Gentishommes & de ſes Officiers, nés dans le ſein du Calviniſme; il leur expliquoit les dogmes de l'Egliſe avec tant de clarté & de force, qu'il étoit preſ-

Ibidem.

qu'auſſi

qu'auſſi impoſſible de lui réſiſter dans une conférence, que ſur un champ de bataille. 1685.

Il y avoit près de ſept ans que Condé vivoit à Chantilli dans le ſein de la paix & de la vertu. Le calme de ſon ame n'avoit été altéré que par la diſgrace des princes de Conti. Les jeunes Héros avoient été chercher la gloire en Hongrie ; ils avoient fait des prodiges de valeur à la bataille de Gran & au ſiège de Neuhauſel ; leur exemple influa puiſſamment ſur la Nobleſſe Françoiſe, dont la fleur ſe préparoit à aller ſur leurs pas moiſſonner des lauriers : mais le Roi jugea à propos de réſerver pour la défenſe de la patrie un ſang ſi précieux. Etoit-ce aux François à cimenter le Trône de Léopold, & à aggrandir la puiſſance d'une maiſon, alors rivale & ennemie de celle de Bourbon ? Les princes de Conti prévinrent les ordres du Roi ; ils s'échappèrent de la Cour, & gagnèrent la Hollande. Il ne fallut pas

1685. moins que les conſeils & les remontrances de Condé, joints aux ordres du Roi les plus ſévères, pour les obliger à revenir ſur leurs pas; il n'y eut que le prince Eugène de Savoye, qui, mépriſé à la Cour, alla apprendre dans les combats le ſecret d'ébranler la Monarchie Françoiſe. Ce voyage imprudent des princes de Conti, & des lettres adreſſées au plus jeune, où la témérité & la calomnie oſoient outrager Louis XIV, leur attirèrent une diſgrace éclatante. Pour comble de malheur, l'aîné, à peine rentré en grace, & la Princeſſe ſon épouſe tombèrent malades à Fontainebleau de la petite vérole. Condé vola à leur ſecours; il trouva au chevet du lit de la Princeſſe Madame de Maintenon, qui lui prodiguoit les ſoins les plus tendres. Il ne manquoit alors à Madame de Maintenon que le titre de Reine. *Courage, Madame*, lui dit Condé, *courage, votre fortune n'eſt pas encore faite.* La Princeſſe récouvra la ſanté,

Mémoires de Madame de Maintenon.

mais ſon époux ſuccomba ſous les efforts du mal, & ſes titres avec ſes biens paſſèrent à ſon frère. 1685.

Le nouveau prince de Conti s'étoit retiré à Chantilli. Il en apprit peut-être plus dans les entretiens de ſon oncle, qu'il n'eût fait dans les campagnes de Hongrie. Condé touché des graces & du mérite du jeune Prince, le traitoit comme ſon fils. Conti eſſaya de profiter de la confiance de ce grand homme, pour l'engager à écrire les mémoires de ſa vie, il lui offroit d'être ſon Secrétaire : mais ſes efforts ne furent pas plus heureux que ceux du duc d'Enguien ; ni l'un ni l'autre ne purent réuſſir à vaincre ſa modeſtie. *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

Tant que Condé avoit vécu dans l'indifférence à l'égard de toutes les Religions, on l'avoit exalté comme un des plus beaux génies du ſiécle ; la malignité s'étoit même tue, depuis qu'il s'étoit ſoumis au joug de la Foi ; mais bientôt elle ſe laſſa de le reſpecter. Elle publia que ſon eſprit étoit baiſſé ; on en vint

1686. même juſqu'à prétendre, les deux dernières années de ſa vie, qu'il ne reſtoit plus rien du grand Condé. Il eſt vrai que tout reſpiroit chez lui l'innocence & la ſimplicité; mais ces vertus n'annoncent-elles pas le grand homme? Tous les genies du premier ordre qui l'environnoient, auroient-ils trouvé tant de charmes dans les entretiens d'un homme qui auroit ſurvécu à ſon génie? Enfin, d'après les traits qui lui échappèrent dans ſes derniers moments, & dont un témoin oculaire nous a tracé un fidèle tableau, le Lecteur pourra juger ſi Condé fut jamais plus grand que dans ſa maladie & ſa mort.

Relation de la maladie & de la mort du prince de Condé, par Bergier.

Il étoit à Chantilli, lorſqu'il apprit que la ducheſſe de Bourbon étoit tombée dangereuſement malade à Fontainebleau de la petite vérole; ce funeſte accident le pénétra d'inquiétude & de douleur; il ſe voyoit menacé de perdre une Princeſſe, dont les graces, les ſaillies & l'enjouement faiſoient les délices de la Cour. La ſanté de Con-

dé étoit très-foible & très-chancelante ; mais accoutumé à s'oublier & à ſe ſacrifier lui-même, lorſqu'il s'agiſſoit de la vie de ſes enfants ; il ſe fit mettre en caroſſe, & partit pour Fontainebleau. Il rencontra ſur ſa route le duc de Bourbon & Mademoiſelle de Bourbon, que le Roi avoit éloignés du péril, en les renvoyant à Paris. Les jeunes Princes le voyant pâle & défait, employèrent les prières, les careſſes & les larmes, pour l'engager à rebrouſſer chemin ; on n'attendoit plus que le dernier ſoupir de la Princeſſe : Madame de Monteſpan l'avoit déja abandonnée ; pourroit-il ſoutenir un ſpectacle ſi affligeant ? Condé ne laiſſa pas de pourſuivre ſon chemin ; il arriva à Fontainebleau avec la fièvre. D'abord il prit toutes les précautions imaginables pour garantir ſa famille de la petite vérole, ce fléau ſi contagieux : mais en écartant les autres du danger, il s'y livra ſans réſerve & ſans ménagement ; il ſe faiſoit porter pluſieurs fois le jour dans la

1686.

Ibidem.

chambre de la malade, où il paſ-
1686. ſoit des heures entières, reſpirant un air empoiſonné. Le Roi jaloux de partager avec lui des ſoins ſi tendres, ſe préſenta à l'appartement de ſa fille. Condé vole au-devant de lui, & ramaſſant tout ce qui lui reſtoit de forces, il l'arrête, le conjurant de ne point expoſer ſa perſonne ſacrée à la malignité de l'air. Louis XIV portoit, pour-ainſi dire, lui-même la mort dans le ſein; il étoit attaqué d'une maladie d'autant plus terrible, que l'art de la guérir étoit alors preſque inconnu. Ce ne fut pas ſans peine que le Monarque ſe retira, vaincu par des inſtances ſi touchantes. Mais Condé foible, languiſſant, épuiſé par les efforts qu'il avoit faits pour retenir le Roi, alla tomber à quatre pas de-là évanoui & mourant : on le tranſporta chez lui, la fièvre redoubla; les ſymptômes de la maladie varièrent plus d'une fois, & on flotta quelques jours entre la crainte & l'eſpérance.

Cependant Louis XIV de retour

à Verſailles, eſſuyoit l'opération de la fiſtule ; on vit alors entre le Monarque & Condé un combat de ſenſibilité & d'intérêt, qui fait également honneur à l'un & à l'autre. Le Roi, au milieu des douleurs les plus aiguës, qu'il ſupportoit avec une conſtance inouie, demandoit ſans ceſſe des nouvelles du Prince, témoignant, pour la vie de ce grand homme, une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la ſienne. De ſon côté, Condé ne s'occupoit que de la maladie & du courage d'un maître, qui avoit porté à ſon comble la gloire du nom François; il renvoya quatre fois de Fontainebleau à Verſailles le duc d'Enguien, qui, partagé entre les devoirs de fils & de ſujet, auroit bien voulu n'abandonner, ni ſon père, ni ſon Roi. Condé, au bord du tombeau, ne voyoit qu'avec douleur les malheurs du prince de Conti ; il ne ſouhaitoit rien tant, avant ſa mort, que de le rétablir dans les bonnes graces du Roi ; il conjuroit le duc d'Enguien d'épier toutes les occa-

1686. *Ibidem.*

Ibidem.

sions de faire valoir auprès du Mo-
1686. narque le repentir & la ſoumiſſion de ſon neveu.

Le ſéjour de Chantilli étoit devenu inſupportable au prince de Conti, depuis le danger qui menaçoit les jours de ſon oncle; il lui écrivit une lettre tendre & pathétique, par laquelle il le conjuroit de permettre qu'il ſe rendît auprès de lui; il ne craignoit point l'air de la petite vérole; le Roi pouvoit-il trouver mauvais qu'il quittât Chantilli pour voler ou l'appelloit le plus ſacré de tous les devoirs? Condé touché de tant de
Ibidem. marques de tendreſſe, lui répondit qu'il alloit ſe faire tranſporter à Paris, où il le verroit; mais le terme fatal approchoit, & il ne devoit plus revoir la capitale.

A meſure que le Roi & la ducheſſe de Bourbon recouvroient leurs forces, Condé s'affoibliſſoit de plus en plus; il étoit la ſeule victime que la mort eût choiſie dans la Maiſon Royale. Le duc d'Enguien n'apprenoit qu'en frémiſſant de ſa

triſtes nouvelles ; il dépêchoit tous les jours à Fontainebleau juſqu'à cinq ou ſix Couriers ; enfin, ne pouvant plus ſoutenir le poids de l'inquiétude & de l'abſence, il conjura tous les amis de ſon père de lui obtenir la permiſſion d'aller ſe jetter à ſes pieds : *Ah !* répondit Condé à ceux qui lui peignoient toute la douleur du duc d'Enguien, *croyez-vous que je doute de la tendreſſe de mon fils ? Je ſçais combien il déſire d'être ici, j'aurois auſſi beaucoup de joie à le voir ; mais il faut ſacrifier ſes déſirs à ſon devoir, je le ferai avertir lorſqu'il en ſera temps, ce ſera peut-être plutôt que lui & moi nous ne voudrions.* Ces paroles annonçoient combien il ſe trouvoit mal. Sur ces entrefaites les Médecins entrent, & lui tatent le pouls ; ils le trouvent inégal, embarraſſé ; l'inquiétude étoit peinte dans leurs yeux ; Condé s'en apperçut, & leur demanda s'il n'y avoit point de danger ; *Parlez hardiment*, ajoute-t-il, *ne diſſimulez rien.* L'un d'eux, appellé Morin, s'approchant, lui dit ;

1686.

Ibidem.

1686. *Monſeigneur, il eſt temps de ſonger aux Sacrements : Voilà ce qui s'appelle parler*, continua le Prince. En même-temps il éleva la voix, *O mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez ; je me ſoumets, je me réſigne à tous les ordres de votre providence.* Il apperçut alors Gourville, qui étoit plongé dans l'affliction : *Eh bien ! Gourville*, lui dit-il, *l'arrêt eſt prononcé, il faut nous ſéparer, mon ami.*

Tous les ſpectateurs fondoient en larmes. La ducheſſe d'Enguien, Princeſſe infiniment reſpectable par ſes vertus, pénétrée d'amour & de vénération pour un beau-père qui la chériſſoit tendrement, s'abandonnoit aux tranſports & aux éclats de ſa douleur. Condé d'un air calme la pria de modérer ſon affliction, & de dépêcher deux Couriers, l'un à ſon fils, & l'autre à ſon neveu, pour les preſſer de venir recueillir ſes derniers ſoupirs. La Princeſſe lui demanda ſi elle ne manderoit pas auſſi le duc de Bourbon, qui l'aimoit tant, & qui étoit déſeſpéré de ſe voir éloigné de lui

dans de ſi triſtes conjonctures : *Ma fille*, répliqua Condé, *vous ne doutez pas de la joie que j'aurois à le voir, je l'aime autant qu'un pere peut aimer ſon enfant ; mais c'eſt un fils unique, ſes jours ſont précieux, devons-nous l'expoſer à la contagion de l'air qu'on reſpire ici ?* Il écrivit une feuille entière, qu'il communiqua à la Ducheſſe & à Gourville ; il s'agiſſoit de ſon épouſe reléguée à Château-Roux ; il conjuroit le Roi d'étendre ſes ſoins paternels ſur cette Princeſſe plus malheureuſe que coupable, & déja oubliée de la Cour & de la Ville. 1686. *Ibidem.*

Condé s'occupa enſuite de ſes dernières diſpoſitions ; on le voyoit dans ces affreux moments tranquille, réſolu, agiſſant ſans inquiétude, donnant ordre à tout, & regardant la mort, qui s'avançoit à pas lents, du même œil qu'il la voyoit au milieu des combats. Son teſtament eſt un monument éternel de ſa tendreſſe pour ſa famille & ſes amis, & de ſes bontés pour ſes Officiers, ſes domeſtiques & les

1686. pauvres. Il y léguoit cinquante mille écus à Gourville : ce fidèle ſerviteur, chargé de dreſſer l'acte avec un Notaire & un Secrétaire des commandements, n'oublia que la diſpoſition qui le regardoit. Condé en ſe faiſant lire le teſtament, s'apperçut du déſintéreſſement de Gourville : *Quoi* ! lui dit-il, en lui jettant un regard étincelant, *après les ſervices importants que vous m'avez rendus, vous m'enviez la conſolation de vous donner quelques marques de ma reconnoiſſance ! Monſeigneur*, lui répondit le généreux Intendant, *n'ai-je pas été trop payé par l'excès de vos bontés ? je ne veux d'autres graces, d'autres bienfaits que la bienveillance de Meſſeigneurs vos enfants.* Le teſtateur laiſſoit une ſomme de cinquante mille écus pour les malades des provinces qui avoient été le théâtre de la guerre civile, une ſomme pareille, pour faire conſtruire une Egliſe Paroiſſiale à Chantilli, & des ſommes très-conſidérables, pour les pauvres de ſes terres & de la Capitale.

Mémoires de Gourville, t. II.

Quelque temps après, le Prince eſſaya d'écrire au Roi, mais ſa foibleſſe étoit ſi grande, que la plume étoit devenue un fardeau pour ſes mains tremblantes : il dicta la lettre qui ſuit : 1686.

SIRE,

« Je ſupplie très-humblement » Votre Majeſté de trouver bon » que je lui écrive pour la dernière fois de ma vie ; je ſuis dans » un état, où je ne ſerai pas long-» temps ſans aller rendre compte » à Dieu de toutes mes actions ; » je ſouhaiterois de tout mon cœur » que celles qui le regardent, fuſ-» ſent auſſi innocentes, que preſ-» que toutes celles qui regardent » Votre Majeſté. J'ai tâché de rem-» plir tous les devoirs auxquels ma » naiſſance & le zèle ſincère que » j'avois pour la gloire de Votre » Majeſté, m'obligeoient ; il eſt vrai » que dans le milieu de ma vie, » j'ai eu une conduite que j'ai con-» damnée le premier, & que vous

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

1686. » avez eu la bonté de me pardon-
» ner. J'ai enſuite tâché de répa-
» rer ma faute par un attachement
» inviolable à Votre Majeſté, &
» mon déplaiſir a toujours été de-
» puis ce temps-là, de n'avoir pu
» faire d'aſſez grandes choſes, qui
» méritaſſent les bontés que vous
» avez eues pour moi; j'ai au moins
» cette ſatisfaction de n'avoir rien
» oublié de ce que j'avois de plus
» cher & de plus précieux, pour
» marquer à Votre Majeſté que j'a-
» vois pour elle & pour ſon Etat
» tous les ſentiments que je devois
» avoir. Après toutes les bontés
» dont vous m'avez comblé, oſe-
» rois-je encore vous demander une
» grace, laquelle, dans l'état où
» je me vois réduit, me ſeroit d'u-
» ne conſolation très-ſenſible, c'eſt
» en faveur du prince de Conti; il
» y a un an que je le conduis, &
» j'ai la ſatisfaction de l'avoir mis
» dans des ſentiments tels que Vo-
» tre Majeſté peut les ſouhaiter. Ce
» Prince a aſſurément du mérite,
» & ſi je ne lui avois pas reconnu

» pour vous toute la ſoumiſſion ima-
» ginable, & une envie très-ſincè- 1686.
» re de n'avoir point d'autre règle
» de ſa conduite, que la volonté
» de votre Majeſté, je ne la prie-
» rois pas, comme je fais très-hum-
» blement, de vouloir bien lui ren-
» dre ce qu'il eſtime plus que tou-
» tes choſes au monde, l'honneur
» de ſes bonnes graces; il y a plus
» d'un an qu'il ſoupire, & qu'il ſe
» regarde en l'état où il eſt, com-
» me s'il étoit en purgatoire, je
» conjure votre Majeſté de l'en
» vouloir tirer, & de lui accorder
» un pardon général. Je me flatte
» peut-être un peu trop, mais que
» ne peut-on pas eſpérer du plus
» grand Roi de la terre, de qui je
» meurs, comme j'ai vêcu, très-
» humble & très-obéiſſant ſerviteur
» & ſujet ».

LOUIS DE BOURBON.

Le Prince ayant ſigné cette lettre, ordonna qu'on la tînt prête à l'heure qu'il jugeroit à propos de la faire partir; il vouloit qu'elle

ne parvînt au Roi qu'après ſa mort.
1686. Il fit enſuite appeller Gourville,
Relation de la maladie & de la mort du prince de Condé, par le P. Bergier.
avec qui il acheva de régler toutes ſes affaires : on lui demanda s'il avoit pourvu à tout ; *Je crois*, dit-il, *n'avoir rien oublié, mais ſi cela étoit, il n'y auroit qu'à s'adreſſer à mon fils ; il m'aime, il a l'ame grande, il fera tout ce que j'aurois fait moi même, & au-delà.*

Condé étoit dans un fauteuil auprès du feu ; il s'aſſoupit ſur les onze heures du ſoir, & s'éveilla deux heures après : ſe trouvant plus mal, il demanda quand le P. Deſchamp, ſon Confeſſeur, arriveroit ? on lui répondit que ce ne ſeroit que ſur le midi ; *Ce ſera peut-être trop tard*, répliqua Condé : *il faut que vous me confeſſiez tout à l'heure*, ajouta-t-il, en regardant le P. Bergier. En même temps il leva les yeux au ciel ; *O mon Dieu*, s'écria-t-il, *ayez pitié de moi, faites-moi la grace de mourir chrétiennement* ! Le Jéſuite
Ibidem.
l'exhortant de pardonner à ſes ennemis, *Ah ! pourquoi*, lui dit Condé, *me parlez-vous de pardon, vous qui ſça-*

vez que je n'ai jamais conſervé le plus léger reſſentiment contre perſonne. 1686.

Avant de recevoir le Viatique, il voulut expier par une réparation publique, ſes fautes & les ſcandales qu'il avoit donnés : mais trop foible pour exprimer fortement ce qu'il déſavouoit avec horreur, il emprunta l'organe du Confeſſeur. Le Miniſtre élevant la voix, déclara que M. le Prince s'avouoit coupable d'avoir long-temps donné des exemples pernicieux à ſa famille, à ſes amis, à ſes domeſtiques & à ſon prochain ; qu'il s'en repentoit & en demandoit humblement pardon à Dieu & aux hommes. Sa chambre étoit remplie d'Officiers & de domeſtiques à genoux qui ne lui répondoient que par des ſanglots & des gémiſſements. Il reçut le Viatique avec une foi vive & une profonde humilité. Il répondoit lui-même à tous les paſſages de l'écriture qu'on lui citoit pour le conſoler & le fortifier. *Ibidem.*

Les routes de Verſailles & de Paris à Fontainebleau étoient cou-

vertes de couriers qui venoient
1686. chercher des nouvelles du Prince expirant. Le duc d'Enguien qui étoit parti la nuit même arriva à ſix heures du matin. A la vue des ombres de la mort répandues ſur le viſage de ſon père, il eut peine à retenir un cri de douleur & de tendreſſe. Après s'être un peu remis, il apprit au Prince que le Roi, en ſa conſidération, pardonnoit au prince de Conti. La joie brilla encore dans les yeux appeſantis du mourant. Il répondit à ſon fils qu'il ne pouvoit lui apporter de nouvelles plus agréables & plus conſolantes, & demanda la lettre écrite à Sa Majeſté; il y ajouta ces paroles :

« Mon fils vient de m'apprendre » en arrivant la grace que V. M. a » eu la bonté de me faire en par- » donnant à M. le prince de Conti. » Je ſuis bien heureux qu'il me reſte » aſſez de vie pour en faire mes » très-humbles remerciements à V. » M. Je meurs content ſi elle veut *Ibidem.* » bien me faire la juſtice de croire » que perſonne n'a eu pour Elle des

» ſentiments ſi remplis de reſpect, 1686.
» & de dévouement, & ſi j'oſe le
» dire, de tendreſſe.

LOUIS DE BOURBON.

Condé, ſatisfait de voir ſes derniers regards tomber ſur un fils qui avoit toujours été la partie la plus ſenſible de ſon cœur, laiſſa éclater toute ſa tendreſſe. Enguien y répondit par des tranſports touchants: ce ſpectacle arrachoit des larmes. Après s'être entretenus plus d'une heure avec une effuſion de cœur, une confiance dignes de deux grandes ames, Condé appella la Ducheſſe, & fit ſortir tout le monde. Il n'y eut point de marque d'eſtime & d'amitié qu'il ne prodiguât aux deux époux; il les conjura de perſévérer dans cette union tendre & étroite qui leur avoit concilié les vœux & le reſpect de la Nation. Il leur donna des conſeils ſages & éclairés ſur l'éducation de leurs enfants, & ſur la conduite qu'ils devoient tenir envers Dieu, le Roi, les Gens de qualité & leur Maiſon,

& les ſerra enſuite dans ſes bras.
1686. Alors ils tombèrent à ſes pieds,
Ibidem. fondant en larmes, & lui demandant ſa bénédiction. Le Prince la leur donna & à chacun de leurs enfants. Enguien lui prenant ſes mains défaillantes les arroſoit de ſes pleurs, & lui rendoit grace de ſes bienfaits, de ſes vœux, de ſon amour. Condé, ému de tant de marques de tendreſſes, lui dit d'un air triſte : *Mon fils, vous n'avez plus de père.* Ces paroles percèrent le cœur du Duc; il tomba évanoui, il ne ſe releva que pour s'élancer dans le ſein de ſon père, dont il ſembloit vouloir retenir l'ame. *Ah ! Monſieur*, lui diſoit-il en ſanglottant, *ſi jamais j'avois été aſſez malheureux pour vous avoir manqué dans le cours de ma vie, je vous en conjure, au nom de l'amour dont vous m'avez toujours prodigué les carreſſes, pardonnez des fautes échappées à l'erreur, à l'ignorance & à la foibleſſe.* Condé avoit l'ame déchirée : *Non, non*, lui dit-il d'une voix entrecoupée, *non, mon fils, vous ne m'avez jamais manqué. Si je vous ai été bon père, vous*
Ibidem.

m'avez été bon fils. Je meurs, comme j'ai vécu, rempli de tendreſſe & d'eſtime pour vous. 1686.

Un ſilence éloquent ſuccéda à cette ſcène attendriſſante. Le père & le fils confondoient leurs regards. Condé ne rompit cet entretien muet, que pour recommander au Duc ſes Officiers & ſes domeſtiques, dont il fit l'éloge : on les laiſſa entrer pour faire à leur maître d'éternels adieux. L'accablement étoit peint ſur tous les viſages. Il s'en falloit bien que Condé fût inſenſible à tant de marques d'attachement ; mais ſon ame s'élevoit au-deſſus de tous les liens terreſtres. L'eſpérance d'une vie immortelle ſoutenoit ſa conſtance, & ſans qu'il lui en coûtât un ſoupir, il voyoit diſparoître la gloire, les honneurs & la fortune. Il appella Gourville & lui dit : *Mon ami, je t'en conjure par l'amitié que tu as toujours eue pour moi, informe-toi des Médecins combien j'ai encore de moments à vivre.* On lui répondit que ſa vie étoit entre les mains de Dieu qui abrége ou

1686. prolonge à ſon gré celle des hommes. *Eh ! bien*, répondit Condé, *attendons patiemment tout ce qu'il lui plaira d'ordonner.* Il n'interrompoit des prières courtes & ardentes, que pour jetter de tendres & avides regards ſur ſes enfants, en proie à tous les mouvements de la douleur. *Ah !* diſoit-il, *que le bon cœur de mon fils & de Madame la Ducheſſe me touche ! Mon fils*, ajoutoit-il, *il n'y a plus de reſſource, je vais rendre mon ame à Dieu ; mais je ne peux vous exprimer combien je meurs pénétré de vos ſoins & de votre tendreſſe.* La jeune Ducheſſe de Bourbon, pour qui il avoit en quelque ſorte ſacrifié ſa vie, vouloit, malgré ſa maladie, voler aux pieds de Condé, & lui rendre les ſervices qu'elle en avoit reçus. Retenue dans ſa chambre, elle envoyoit tous les quarts d'heure demander des nouvelles. Le Prince ordonna qu'on laiſſât entrer tous les meſſagers, & les renvoyoit, chargés de lui dire les choſes les plus obligeantes.

Ibidem.

Sur ces entrefaites arrive le prince

de Conti, éploré, déſeſpéré de la perte qu'il alloit faire. Condé, qui l'avoit toujours regardé comme ſon fils, le prend avec le duc d'Enguien; & les ſerrant tous deux entre ſes bras, il leur dit tout ce que la religion & l'héroïſme inſpirent de plus touchant & de plus ſublime. *Mes enfants, aimez-vous comme deux frères, ayez l'un pour l'autre une confiance ſans réſerve, & ſur tout n'oubliez jamais que vous ne ſerez de grands hommes qu'autant que vous ſerez fidèles à Dieu & au Roi.* Un Prêtre, craignant que des mouvements ſi affectueux n'achevaſſent d'épuiſer le Prince, le conjura de prendre quelque repos & d'offrir à Dieu ſes douleurs. *Mes douleurs?* répondit-il, *je n'en ſouffre point: plût à Dieu que j'en ſouffriſſe d'aſſez grandes pour mériter le pardon de mes fautes!* Il congédia ſa famille malgré elle, puis s'adreſſant aux Médecins, & leur montrant ſon Confeſſeur, le Curé de Fontainebleau, & les autres Miniſtres dont il étoit entouré, *Voilà maintenant*, dit-il, *mes vrais Médecins.* Le Curé,

1686. *Ibidem.*

1686. étonné de la réſignation & de la tranquillité du Héros, édifié d'ailleurs de tous les traits magnanimes & chrétiens qui lui échappoient, ne put s'empêcher de lui dire, *Monſeigneur, vous nous offrez un ſpectacle dont nous ſçaurons bien profiter pour inſtruire le Peuple & les Grands.* Bleſſé de cet éloge, Condé répondit: *Ce n'eſt pas pour les hommes, c'eſt pour Dieu & mon ſalut.*

On vint annoncer le P. Deſchamps : la joie éclata dans les yeux du Prince ; il recueillit tout ce qui lui reſtoit de forces pour s'entretenir avec ſon Confeſſeur ordinaire. Bientôt ſa famille ſollicita la grace de rentrer encore une fois dans ſa chambre & de recevoir ſa dernière bénédiction. Condé eut peine à y conſentir, il vouloit conſacrer à Dieu ſes derniers moments. Il parla bas quelque temps au duc d'Enguien : *Je vous laiſſe, mon fils,* lui dit-il, *le ſoin de ma ſépulture ; je ſouhaiterois cependant que mon corps fût tranſporté à Valeri dans le tombeau de mes Ancêtres, & qu'on dépoſât mon cœur*

Ibidem.

cœur auprès de celui de mon père, dans l'Egliſe de Saint-Louis. Au-reſte, continua t-il, *vous ſerez le maître, vous ferez là-deſſus tout ce qui vous paroîtra le plus convenable.* Quelques moments après il ajouta : *Mon fils, il n'y a dans ce monde que je vais quitter, qu'une choſe ſolide & eſtimable, c'eſt d'avoir été toute ſa vie homme de bien.* Il le pria enſuite de ſe retirer, ſa douleur l'attendriſſant trop. 1686.

Un Jéſuite crut devoir lui dire : *Monſeigneur, vous avez toujours vécu en grand homme, il faut mourir de même.* Condé, indocile aux éloges juſqu'au dernier ſoupir, lui répondit : *Vous me louez & vous ſçavez que je ne le mérite pas.* Un autre, voyant que l'heure fatale approchoit, l'exhorta d'invoquer le ſecours de la Vierge & celui de Saint-Louis, dont il avoit l'honneur de deſcendre & de porter le nom. *Vous avez raiſon*, lui dit-il, *un grand pécheur comme moi a beſoin de puiſſants amis auprès de Dieu.* *Ibidem.*

Le Prince, occupé de tous les actes que preſcrivent la pénitence

& le repentir, ſe recueillit quelques
1686. inſtants, & élevant la voix proféra ces paroles : *Ah! que je vois les choſes bien différemment que je ne les ai vues dans le cours de ma vie!* Il demanda encore s'il avoit long-temps à vivre ? On lui fit la même réponſe qu'auparavant. *Je me ſoumets*, dit-il; *tout ce que j'appréhende, c'eſt que mon eſprit ne ſe ſoutienne pas, & que je ne puiſſe pas penſer à Dieu juſqu'à la fin. Mais au-moins, Monſeigneur*, lui répondit le Confeſſeur, *votre cœur ne vous abandonnera pas. Je vous réponds de lui*, répliqua le Prince en mettant la main deſſus, *il ne reſpirera plus que pour Dieu.* Il lui rendit ſon ame à ſept heures du matin.

Tout-à-coup un cri lugubre & perçant ſe fait entendre de la chambre où il venoit d'expirer ; *c'en eſt fait, il n'eſt plus.* Le duc d'Enguien n'avoit pu prendre ſur lui d'abandonner la pièce voiſine. Il ſe préſente à la porte, plus mort que vif : on l'arrête de force & on le tranſporte dans ſon appartement, où il trouva la Ducheſſe ſon épouſe.

Ils ne s'expliquèrent en s'embraſſant, que par des cris, des ſanglots & des gémiſſements qui retentiſſoient dans tout le Palais. Il ne fut pas long-temps au pouvoir des ſerviteurs du duc d'Enguien de lui interdire l'entrée de la chambre où Condé avoit rendu le dernier ſoupir. Il entre, il approche; le premier objet qui le frappe, c'eſt le cadavre de l'auteur de ſes jours, étendu ſur un lit, le viſage couvert d'un linge. *Ah! que vois-je*, s'écria-t-il; *eſt-ce là mon père! Voilà donc tout ce qui reſte de ce grand homme!* La douleur lui coupe la parole; il tombe preſque ſans mouvement. A peine eſt-il revenu à lui qu'il s'élance ſur le cadavre dont il baiſe les pieds en les arroſant d'un déluge de larmes. Il fallut l'arracher d'un lieu & d'un ſpectacle qui auroient pu lui devenir funeſtes. Il n'eut pas été le premier exemple d'un Prince de la Maiſon Royale, à qui la piété filiale eût coûté la vie. Le comte de Montpenſier expira de douleur à Naples, ſur le tombeau de ſon père.

1686.

Ibidem.

Ibidem.

1686. La Ducheſſe d'Enguien & le prince de Conti, qui accompagnoient le Duc, ne témoignoient pas moins d'affliction. On eût dit, qu'après la perte qu'ils venoient de faire, ils n'avoient plus de malheur à appréhender. Le fidèle Gourville les fit partir pour Paris, preſque malgré eux. Ils rencontrèrent le duc de Bourbon & Mademoiſelle ſa Sœur. L'entrevue de la famille, déſolée de la mort d'un Chef qui en étoit la gloire & les délices, fit verſer des larmes à tous ceux qui en furent témoins.

Tandis que le Prince couronnoit à Fontainebleau une vie éclatante par une fin chrétienne, Louis XIV, malade à Verſailles, liſoit la lettre de Condé mourant. L'aveu magnanime qu'il faiſoit de ſes fautes toucha le Roi juſqu'aux larmes; & lorſqu'à la fin le Prince proteſtoit qu'il mouroit, comme il avoit vécu, plein de dévouement & de tendreſſe pour ſa perſonne ſacrée, il n'y eut aucun des aſſiſtants qui ne rendît juſtice à la vérité de ces paroles. Le

Monarque en étoit ſi convaincu, qu'il dit en ſoupirant, *J'ai perdu le plus grand homme de mes Etats.* Dès que la douleur permit à Enguien de paroître devant Sa Majeſté, & de lui rendre compte des derniers moments d'une vie ſi intéreſſante, le Roi l'accabla de marques de bonté & de tendreſſe. Toute la Nation partagea les regrets du Monarque; elle n'avoit pas attendu la mort de Condé pour l'honorer du nom de *Grand.* 1686.

Hiſtoire manuſcrite du prince de Condé, par l'Huillier.

Cependant les arts déployoient tout ce qu'ils ont de magnifique pour célébrer la mémoire d'un Prince qui en avoit été l'ami, plus encore que le protecteur. Son Catafalque à Notre-Dame, dont on a conſervé les deſſeins, eſt un chef-d'œuvre d'élégance & de goût. Mais les Boſſuet & les Bourdaloue élevèrent à ſa gloire des monuments plus durables par les éloges immortels qu'ils lui conſacrèrent.

Son corps fut tranſporté à Valeri & inhumé dans le tombeau de ſes Ancêtres. On obſerva dans ces triſ-

tes & lugubres devoirs, les mêmes
1686. cérémonies qu'aux obſéques des
Ibidem. Rois. Son cœur fut porté avec la plus grande pompe à l'Egliſe de Saint-Louis, & dépoſé dans cette Chapelle ſuperbe où reſpirent la reconnoiſſance & la grandeur d'ame d'un (*a*) Serviteur, enrichi des bienfaits de la Maiſon de Condé.

Ainſi vécut & mourut Louis II, Prince de Condé. Le cardinal de Rétz diſoit que le Ciel en le donnant à un ſiècle de guerre lui avoit fait l'eſprit auſſi grand que le cœur. Il ne lui réprochoit que de n'avoir pas ſçu remplir ſon mérite dans ſon étendue; c'eſt-à-dire, ſelon les principes audacieux du turbulent Prélat, de n'avoir pas porté l'eſprit de révolte auſſi loin qu'il pouvoit aller.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Quoique le génie vif & pénétrant de Condé le rendît capable de tout, la guerre étoit ſon véritable élément. Au ſortir du Collé-

(*a*) Le Préſident Perrault, Intendant des princes de Condé, Henri II & Louis II.

ge, il se sentoit déja l'ame d'un Conquérant; il avoit pris une devise, qui eût été moins goûtée dans un siècle plus éclairé; la voici: *Sicut catulus leonis exurget; non dormitabit, donec comedat prædam, & sanguinem vulneratorum bibat*: « Tel qu'un » jeune lion, il se lévera, & ne se » couchera point qu'il n'ait dévoré » sa proie, & ne se soit rassasié de » sang ». Dès le commencement de sa carrière, il éclipsa tous les Généraux de son temps, non en traînant ses pas sur des routes déja frayées, mais en s'en ouvrant à lui-même de nouvelles; il embrassoit d'un coup d'œil le plan universel & tous les détails de la guerre: ses batailles, ses combats, ses marches, son activité, la rapidité de ses conquêtes, n'avoient presque point d'exemple en Europe; les Nations étonnées, croyoient voir en lui un de ces hommes extraordinaires, nés pour ébranler les Empires, & changer la face de l'Univers; nulle expédition où il n'inventât quelque moyen d'accélérer la victoire, où

1686.

Manuscrits de l'Hôtel Condé.

1686. il n'étonnât l'ennemi par la vigueur & le nombre des attaques ; il avoit pour principe, que c'étoit épargner le ſang du ſoldat, que d'abréger les périls d'un ſiège & les incommodités plus inſupportables & plus funeſtes que le péril même. Mais c'étoit un jour d'action, qu'il ſembloit s'élever au-deſſus de lui-même : Général & Soldat, il ſe trouvoit par-tout, il ſuppléoit à tout ; on le voyoit dans la mêlée, froid, tranquille, agiſſant & ſoutenu d'une préſence d'eſprit admirable ; ſes regards inſpiroient de l'audace aux plus lâches ; en un mot, on le regardoit comme le Dieu des batailles. Les contre temps, les accidents ſi ordinaires à la guerre, le trouvoient ferme & inébranlable ; d'une vigilance infatigable, il ne ſe couchoit jamais ſans avoir donné ordre qu'on l'éveillât à toute heure de la nuit, & qu'on introduiſît tous ceux qui apporteroient des nouvelles de l'ennemi ; il diſoit qu'un grand homme de guerre pouvoit bien être battu, mais jamais

Traité du Magnanime, par le P. Ravin.

ſurpris. D'un autre côté, il ne pouvoit ſouffrir les inquiétudes de ces Généraux, qui ne ſe croient en ſûreté qu'à force de multiplier les gardes, & de fatiguer le ſoldat, déja ſurchargé des travaux indiſpenſables de la milice. Ses ordres étoient clairs, précis, lumineux, d'une exécution facile. Nul Général ne démêla jamais mieux & n'employa plus à propos les talents des Officiers. La paix & l'harmonie régnoient dans ſon camp comme dans une famille bien unie; tous concouroient au ſuccès, les uns par honneur, les autres par crainte. Son commandement étoit fier & ſévère envers ceux-ci, doux & honnête envers ceux-là. Il porta preſque à ſon comble l'art d'exciter le zèle & l'émulation des troupes; non-ſeulement il ne laiſſa jamais une belle action ſans éloge ou ſans récompenſe, mais encore il en paroiſſoit touché, attendri: dans toutes ſes relations à la Cour, il vantoit la valeur de l'un, les conſeils de l'autre, l'activité de celui-ci, 1686.

1686. l'application de celui-là. En lisant le détail de ses victoires, Louis XIV, la Reine Anne d'Autriche & Mazarin ne pouvoient s'empêcher de s'écrier : *A entendre M. le Prince, il semble qu'il n'ait eu aucune part au succès !* Il n'y avoit pas jusqu'à la gloire du Soldat François, si susceptible d'honneur, qui ne lui fût chère : il proposa plusieurs fois d'établir dans les Régiments un registre, où seroient inscrites, non-seulement les belles actions des soldats, mais encore leurs paroles remarquables ; c'eût été le Code de l'Héroïsme.

Ibidem.

La seule personne de Condé valoit une armée ; les forces ennemies s'affoiblissoient visiblement devant lui par la terreur de son nom ; entre ses mains, les troupes les plus foibles devenoient intrépides ; il gagna autant de batailles qu'il en livra, & prit autant de places qu'il en attaqua ; & si l'on excepte Lérida, où la politique de Mazarin le laissa manquer de tout, il fut par-tout invincible à la tête des

troupes du Roi. Ses principes dans l'art militaire, qu'il tranſmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquière, rendirent long-temps la France victorieuſe & triomphante : peut-être n'eſt-il pas inutile d'obſerver que ce fut de Condé principalement que Louvois emprunta l'ordre, la diſcipline & l'art de faire ſubſiſter une armée. 1686.

Condé étoit d'un ſecret impénétrable, ſobre dans un temps où régnoit l'intempérance, acceſſible, facile, & d'autant plus indulgent dans le commerce de la vie, qu'il avoit l'ame plus haute & l'eſprit plus éclairé ; il promettoit difficilement, mais il étoit rigide obſervateur de ſa parole ; il tempéroit par un accueil careſſant le reſpect qu'il inſpiroit ; perſonne ne ſçut mieux ſe mettre à la portée des autres ; on ne ſe retiroit jamais d'auprès de lui ſans reſſentir une ſatisfaction ſecrete ; on l'aimoit, non par politique ou par intérêt, mais par inclination, par choix, par

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. II, p. 299.

1686. eſtime, parce qu'il aimoit lui-même, & qu'il avoit enfin appris à préférer la conquête d'un cœur à celle d'une place.

Le vrai caractère de ce Prince étoit d'être fier dans le malheur, & modeſte dans la proſpérité. Après la conquête de Dunkerque, la Reine Anne d'Autriche voulut, en quelque ſorte, renouveller en ſa faveur les triomphes des Romains. En entrant dans Paris, il trouva les rues jonchées de fleurs, les maiſons tendues de tapiſſeries, l'air retentiſſoit de cris de joie, d'acclamations & de chanſons en l'honneur du jeune Conquérant; la Capitale entière s'étoit ébranlée au-devant de lui. Condé ne chercha qu'à ſe dérober aux éloges qu'il n'écoutoit par-tout ailleurs qu'avec peine & embarras. On eût pu le comparer aux Divinités impétueuſes de l'air, qui abattent les autels qu'on éleve en leur honneur.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

Il eut toujours des mœurs aſſez réglées, excepté du temps de la Fronde, qu'il ſe livra à la débau-

che, peut-être moins pour ſatisfaire ſon goût, que pour ſe conformer aux mœurs de ſon ſiècle. Il s'amuſa quelque temps du commerce de la moderne Léontium, la fameuſe Ninon de Lenclos, qui, dans un âge très-avancé, eut encore l'honneur de voir à ſes pieds tout ce qu'il y avoit en France de plus illuſtre & de plus aimable; mais il l'abandonna bientôt à toute ſa coquetterie. 1686.

Condé, avec un eſprit univerſel, ne ſe piquoit de rien; il avoit cultivé tous les genres de Littérature, mais il n'affectoit de briller dans aucun. Il s'étoit attaché ſurtout à la Tactique des anciens & des modernes, à l'Hiſtoire & aux médailles. Son ſtyle étoit clair, précis, ſimple & quelquefois majeſtueux; on remarque dans toutes ſes dépêches des lumieres étendues, des connoiſſances profondes, une imagination vive, qui n'ôte rien à la ſageſſe & à la ſolidité des réflexions; il ne chercha jamais à ſe diſtinguer par la fineſſe, mais par

1686. de grands & nobles efforts de raiſon, par de belles actions, par des vertus & par des ſoins utiles à la patrie.

Jeune, il avoit été inégal, bruſque, impatient, chagrin, fier & immodéré dans ſes déſirs, voulant tout emporter de force; un ſang trop facile à s'émouvoir ne lui permit pas toujours, même dans un âge plus mûr, de triompher des premiers mouvements de ſa colère. Il étoit encore ſujet à des ſaillies offenſantes, mais il ne tardoit pas à en rougir, & tâchoit de les réparer à force d'honnêtetés. Un jour qu'il avoit piqué par quelques propos très-vifs le comte de Palluau, depuis le maréchal de Clérambault, le voyant triſte & morne, il s'approcha de lui : *Palluau*, lui dit-il, *attache-moi, je te prie, ma caſaque.* Le Comte, qui connoiſſoit ſon caractère, lui répondit, *je vous entends, vous voudriez bien vous réconcilier avec moi.* Condé éclata de rire, & l'embraſſa tendrement.

Mémoires de Buſſi-Rabutin, t. I.

Le zèle dont il étoit dévoré

pour la gloire de la patrie, ajoutoit encore à ſon ardeur naturelle. A la vue d'une faute, qui avoit pour principe la négligence, il ne pouvoit contenir ſon indignation, il ne ménageoit perſonne, & éclatoit ſans diſtinction contre les coupables. On rapporte que dans une de ſes dernières campagnes, le Prince malade & languiſſant, ayant été obligé de faire une longue marche, confia au duc d'Enguien le ſoin du nouveau campement. La chaleur étoit exceſſive, & le Duc épuiſé de fatigue, ne prit pas toutes les précautions qu'exigeoit la ſûreté de l'armée. Arrivé au camp, Condé apperçut d'un coup d'œil tous les défauts de la poſition; il envoie chercher ſon fils, on le trouva à table chez un Officier général, ſe délaſſant des travaux de la journée. Le jeune Prince pria l'Aide-de-camp de ſon père de lui dire qu'il ne l'avoit pas trouvé: *Qu'on m'améne mon fils, mort ou vif*, s'écria Condé avec tranſport; il fallut paroître: *Eſt-ce ainſi, jeune témé-*

1686.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

1686. *raire*, lui dit Condé, *qu'on ſert le Roi ; quoi ! vous oſeriez expoſer ſon armée à un affront inévitable !* Il lui fit voir tous les défauts du poſte qu'il avoit choiſi, & ne prit de repos qu'après lui avoir fait changer de camp, & pourvu au ſalut des troupes.

Portrait de Condé, par S. Evremont

Il ſemble qu'il y ait une ſympathie ſecrete qui unit les grandes ames, malgré la diſtance des ſiècles & des lieux. Le moment de la vie d'Alexandre, le plus beau aux yeux de Condé, eſt celui où le Héros Macédonien répond à ſes troupes, qui vouloient l'abandonner : « Allez, ingrats, fuyez, lâches, je » dompterai l'Univers ſans vous ; » Alexandre trouvera des ſujets & » des ſoldats par-tout où il trouvera » des hommes ».

Au commencement de la guerre civile, Condé fit attaquer en Berri une Place, dont les habitants, après s'être défendus juſqu'à l'extrémité, furent obligés de ſe rendre à diſcrétion. Le Maire, auteur d'une réſiſtance ſi opiniâtre, fut traduit au Conſeil de guerre, & con-

damné à être pendu ; le généreux Citoyen entendit, ſans pâlir, ſon arrêt de mort ; il ſembloit qu'il s'applaudiſſoit de mourir pour ſon Roi ; ſa vertu toucha Condé juſqu'aux larmes ; non-ſeulement il lui fit grace de la vie, mais encore il l'attacha à ſon ſervice après les guerres civiles. 1686.

Le Prince ſçavoit dans l'occaſion ſe relâcher des droits de ſa naiſſance. Faiſant un jour la revue de ſon armée, il trouva une Compagnie en mauvais état : non content de caſſer le Gentilhomme qui la commandoit, il laiſſa échapper contre lui des paroles outrageantes. Celui-ci, au retour de la campagne, s'attache à tous les pas de Condé ; ſes triſtes regards ſe fixent conſtamment ſur le Prince, & il s'obſtine à garder un morne ſilence. Condé, qui avoit perdu le ſouvenir de cet Officier, étonné de ſa contenance, & plus encore de ſa perſévérance à le ſuivre, fait ſortir tout le monde, & lui demande qui il eſt : *Je ſuis*, repartit l'Officier,

1686. en ſe faiſant connoître, *un Gentilhomme, à qui votre Alteſſe a ôté l'honneur : Eh bien*, dit le Prince, *il faut vous ſatisfaire.* Condé lui donna rendez-vous à la campagne. Il y arriva ſeul & tira l'épée : auſſitôt le Gentilhomme jetta la ſienne aux pieds du Prince, en lui diſant, *Monſeigneur, je ſuis content, mon honneur eſt réparé.* Son courage plut ſi fort à Condé, qu'il eut ſoin de l'avancer.

On dit que Condé s'étant fait ouvrir la veine, Dalencé lui piqua l'artère. *Monſeigneur*, lui dit le Chirurgien ému, *quel parti prendriez-vous, ſi en vous ſaignant votre Chirurgien avoit eu le malheur de vous bleſſer ? Si j'avois confiance en lui*, repartit froidement le Prince, *je le prierois de réparer le mal qu'il a fait.* Dalencé répara ſi bien ſa faute, que le Prince ne fut point eſtropié. (*a*)

(*a*) Le Prince étant tombé malade en route, envoya chercher un Chirurgien de Village pour lui tirer du ſang. *Ne trembles-tu pas*, lui dit-il, *de me ſaigner ? Ma foi, Monſeigneur*, lui répondit

Comme on faiſoit le récit d'une bataille navale, Condé témoigna ſouhaiter avec paſſion d'en voir une : *Monſeigneur*, lui dit un Officier de Marine, *il n'y a point d'Amiral qui ne ſe fît honneur de prendre vos ordres : Mes ordres !* reprit il bruſquement, *je me donnerois bien de garde de dire mon avis, je me tiendrois ſur le pont, & je regarderois tranquillement les manœuvres pour m'inſtruire.* 1686. *Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.*

Il eſt reſté de ce grand homme quelques reparties, qui font regretter que ſes contemporains n'en ayent pas conſervé un plus grand nombre. Le Prince & la ducheſſe de Longueville étoient allés entendre le P. Bourdaloue : la Ducheſſe s'endormit ; l'Orateur venant à paroître, *Alerte, ma ſœur, alerte*, lui cria Condé, *voilà l'ennemi.*

Un jour, après la repréſentation du Tartuffe de Molière, *Je ſuis*

---

le Diſciple de S. Côme, *c'eſt à V. A. à trembler.* La fermeté de cet homme fut agréable au Prince, qui l'établit avantageuſement dans ſes terres.

1686.

Vie de Molière.

bien étonné, dit Louis XIV, *de voir les dévots ſe déchaîner contre cette pièce, tandis qu'ils ſe taiſent ſur celle de Scaramouche Hermite.* *Sire*, répondit Condé, *c'eſt que dans l'une on attaque la Religion, dont ces Meſſieurs ne ſe ſoucient guère, & que dans l'autre on les attaque perſonnellement, ce qu'ils ne peuvent ſouffrir.*

Le duc de Candale étant chez le Prince, affectoit de ne jamais parler du duc d'Epernon ſon père, ſans ajouter le mot de *Monſieur*, que l'uſage ſembloit avoir conſacré aux Princes du Sang. Impatient de la vanité du Duc, qui étoit à peine Gentilhomme, Condé ſe mit à crier devant lui : *Monſieur mon Ecuyer, dites à Monſieur mon cocher de mettre Meſſieurs mes chevaux à mon caroſſe.*

Mélanges hiſtoriques de Vigneul, Marville, t. III.

Enguien emprunta le ſecours de tous les arts, pour conſerver le ſouvenir des grandes actions de ſon pere. Chantilli eſt rempli de trophées, érigés en l'honneur de Condé; par-tout reſpirent la gloire du

pere & la piété du fils ; on admire, entre autres, la ſtatue pédeſtre du Prince, placée ſous le périſtyle du grand eſcalier. Enguien eſſaya auſſi d'exciter le génie des Poëtes, la Poéſie rentroit alors dans ſa plus auguſte fonction, celle de célébrer les grands hommes ; mais ſes efforts furent infructueux : on ne connoît rien en vers qui ſoit digne du grand Condé. (*a*) 1686.

La galerie de Chantilli, ouvrage du duc d'Enguien, offre un morceau qu'on ne peut paſſer ſous ſilence. Le Duc, faiſant peindre l'hiſtoire de ſon père, ne pouvoit conſentir à laiſſer enſevelies dans l'oubli les grandes actions qu'il avoit

(*a*) On avoit promis une récompenſe de mille écus au Poëte qui feroit la meilleure Inſcription ſur les victoires de Condé. Elle devoit être gravée ſur le frontiſpice du Château. Un Gaſcon préſenta celle-ci :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire,
Mille écus ! Rien que mille écus !
Ce n'eſt pas un ſou par victoire ?

On lui compta la ſomme, & on ne fit point uſage de ſes vers.

1686. faites à la tête des armées Eſpagnoles; d'un autre côté, il n'oſoit expoſer aux yeux de toute la France des exploits, dont Condé avoit rougi le premier. Le Peintre n'imaginoit rien qui conciliât les ſcrupules d'Enguien & ſes déſirs. Le Duc vint à ſon ſecours, & lui fournit l'idée la plus noble & la plus heureuſe. On voit la Muſe de l'hiſtoire qui arrache des feuillets d'un livre qu'elle tient entre ſes mains : on lit ſur ces feuillets : *Secours de Cambrai*, *ſecours de Valenciennes*, *retraite de devant Arras* : au milieu du tableau Condé paroît debout, faiſant tous ſes efforts pour impoſer ſilence à la Renommée, qui, la trompette à la bouche, publie ſes autres exploits contre la France. Ce morceau excite l'admiration de tous les connoiſſeurs.

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

On ne ſçauroit mieux terminer l'hiſtoire de ce grand homme, qu'en mettant ſous les yeux du Lecteur le portrait qu'en a fait la Bruyère.

« Emile étoit né ce que les au-
» tres hommes ne deviennent qu'à

» force de règles, de méditations
» & d'exercice : il n'a eu dans ſes 1686.
» premières années qu'à remplir des
» talents qui lui étoient naturels,
» & à ſe livrer à ſon génie ; il a
» fait, il a agi avant que de ſçavoir,
» ou plutôt, il a ſçu ce qu'il n'avoit
» jamais appris. Dirai-je que les
» jeux de ſon enfance ont été plu-
» ſieurs victoires ? une vie accom-
» pagnée d'un extrême bonheur,
» joint à une longue expérience,
» ſeroit illuſtre par les ſeules ac-
» tions qu'il avoit achevées dans
» ſa jeuneſſe ; toutes les occaſions
» de vaincre, qui ſe ſont depuis
» offertes, il les a embraſſées, &
» celles qui n'étoient pas, ſa vertu
» & ſon étoile les ont fait naître....
» Homme rempli de gloire & de
» modeſtie. On lui a entendu dire
» *Je fuyois*, avec la même grace
» qu'il diſoit *Nous les battîmes*. Hom-
» me dévoué à l'Etat, à ſa famille,
» au Chef de ſa famille, ſincère
» pour Dieu & pour les hommes ;
» autant admirateur du mérite que

1686. » s'il lui eût été moins familier ; » homme vrai, ſimple & magnanime, à qui il n'a manqué que les » moindres vertus ».

FIN.

G 4863

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit formant le troiſième & le quatrième Volume de l'*Hiſtoire du Grand Condé*. Le ſtyle nerveux & intéreſſant de l'Auteur mérite les plus grands éloges ; & on ne peut lire cet Ouvrage ſans être pénétré de la grandeur d'ame du Prince qui en eſt l'objet, tant pendant le cours de ſa vie publique, que particulière : A Paris, ce premier Décembre 1767.

PONCET DE LAGRAVE.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné ; 1768.